This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
KATE WILLIAMS BATES
BEQUEST

842
V94
1784

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Voltaire, François Marie Arouet de

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-QUATRIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1744-1752.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. DE LA MARTINIERE,

AUTEUR DU DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE.

A Paris, ce 3 janvier.

J'AI attendu le temps des étrennes, Monſieur, pour avoir l'honneur de vous répondre. J'ai cru que les uſages du jour de l'an juſtifieraient l'inſolence que j'ai de vous donner mon carroſſe. Votre hiſtoire de *Puffendorf*, dans laquelle vous avez corrigé une partie de ſes fautes, eſt un préſent plus conſidérable que celui que j'oſe vous faire. Si j'avais l'honneur de porter quelque couronne électorale, j'enverrais le carroſſe chez vous, traîné par ſix chevaux gris-pommelés, avec un beau brevet de penſion dans les bourſes de la portière; mais je n'ai qu'une ſtérile couronne de laurier; et ſi je penſe en prince, mes étrennes ne ſont que d'un homme de lettres: ayez la bonté de les accepter, Monſieur, comme celles d'un ami qui ne peut vous témoigner combien il vous eſtime. 1744.

1744. Voulez-vous bien vous charger de préſenter mes profonds reſpects à monſieur l'ambaſſadeur et à madame l'ambaſſadrice d'Eſpagne, à M. et madame de *Fogliani*, et à tous ceux qui daignent ſe ſouvenir de moi?

J'aurai l'honneur de vous envoyer le tome qui vous manque de ce mauvais recueil qu'on a fait de mes œuvres. Il eſt vrai que je donnai, il y a quelques années, à monſieur l'envoyé d'Angleterre, un exemplaire d'une autre édition, non moins mauvaiſe, que je trouvai à Amſterdam. Je ne manquerai pas d'obéir aux ordres de madame la marquiſe de *Saint-Gilles*, à la première occaſion; mais il faut qu'elle ſache que je préfère un quart-d'heure de ſa vue et de ſa converſation à tous les vers, à toute la proſe de ce monde. Adieu, Monſieur; je ſuis pour toute ma vie avec la plus tendre eſtime,

votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur, &c.

LETTRE II.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Bruxelles, 2 février.

Il me prend envie de mander des nouvelles à mes anges. M. de *Stairs*, au nez haut, arrivé ici dans ce moment; on lui tire le canon. Je ne crois pas qu'il s'expoſe au nôtre. Les Hollandais ne ſe déclarent point. Le roi d'Angleterre portera tout le fardeau, qui

eſt un peu peſant. Ses Hanovriens, qui campent aux portes de Bruxelles, diſent publiquement qu'on les mène à la boucherie, et ſont aſſez fâchés du voyage. J'ai vu les troupes flamandes, troupes déguenillées et mal payées. On doit actuellement onze mois aux officiers. Allons, Français, réjouiſſez-vous. 1744.

Voici une lettre du ſieur *Rutan*. Vous me direz : Pourquoi madame *du Châtelet* ne me l'envoie-t-elle pas elle-même? Vraiment, elle avait grande envie d'accompagner la lettre de ce *Rutan* d'une longue épître ; mais elle eſt ſi fatiguée d'avoir converſé toute la journée avec *Chriſtianus Wolfius* et gens ſemblables, qu'elle n'a pas la force d'écrire. Vous n'aurez donc que ce billet de moi ; mais les tendres complimens qu'elle vous fait, valent mieux que cent de mes lettres. Mille reſpects à mes anges.

LETTRE III.

A M. PALLU,

Intendant de Lyon, en faveur d'un juif.

Le 20 février.

Béni ſoit, Monſieur, l'ancien Teſtament, qui me fournit l'occaſion de vous dire que de tous ceux qui adorent le nouveau, il n'y a perſonne qui vous ſoit plus attaché que moi. L'un des deſcendans de *Jacob*, honnête fripier, comme tous ces meſſieurs, en attendant le meſſie très-fermement, attend auſſi

votre protection, dont il a dans ce moment plus de
1744. besoin.

Les gens du premier métier de St *Matthieu*, qui fouillent les juifs et les chrétiens aux portes de votre ville, ont saisi je ne sais quoi, dans la culotte d'un page israélite, appartenant au circoncis qui aura l'honneur de vous remettre ce billet en toute humilité.

Permettez-moi de joindre mes *amen* aux siens. Je n'ai fait que vous entrevoir à Paris, comme *Moïse* vit DIEU; il me serait bien doux de vous voir face à face, si le mot de face est fait pour moi. Conservez, s'il vous plaît, vos bontés à votre ancien et éternel serviteur, qui vous aime de cette affection tendre, mais chaste, qu'avait le religieux *Salomon* pour les trois cents sunamites.

LETTRE IV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, en félicité, ce 28 avril.

JE vous envoie, mes anges tutélaires, un énorme paquet par la voie de M. de *la Reinière*. Dans ce paquet vous trouverez le premier acte et le premier divertissement qui doit faire bâiller monsieur le dauphin et madame la dauphine, mais qui pourra vous amuser, car il plaît à madame *du Châtelet*, et vous êtes dignes de penser comme elle. Quand vous aurez tant fait que de lire ce premier acte, je vous prie de le cacheter, avec la lettre ci-jointe, pour M. le duc de *Richelieu*, et de faire mettre le tout à la poste;

mais la prière la plus essentielle que je vous fais, c'est de me faire des critiques. Vous pensez bien que j'en garde un exemplaire par-devers moi, ainsi vous n'aurez seulement qu'à marquer sur un petit papier ce que vous désapprouverez. Il se pourra bien faire que vous receviez aussi, par la même poste, le divertissement du second acte ; on le copie actuellement, et il y a apparence que vous aurez encore ce petit fardeau. 1744.

J'ai mis aussi dans le paquet un cinquième acte de Pandore, avec une lettre pour l'abbé de *Voisenon*, qui demeure rue Culture ou Couture-Sainte-Catherine; et je vous demande les mêmes bontés pour ce paquet que pour celui qui est destiné à M. le duc de *Richelieu*. A l'égard de la pastorale qui sert de divertissement au second acte de la fête-dauphine, vous pouvez la garder ; M. de *Richelieu* en a déjà un exemplaire. Vous verrez, mes chers anges, que, si j'ai perdu mon temps à Cirey, ce n'est pas à ne rien faire ; aussi j'ai fait graver sur la porte de ma galerie :

Asile des beaux arts, solitude où mon cœur
Est toujours occupé dans une paix profonde,
C'est vous qui donnez le bonheur
Que promettait en vain le monde.

Cela veut dire que votre amie est presque toujours dans la galerie.

Ne vous lassez point de moi, mes anges ; armez-vous de courage ; car, dès que j'aurai fini l'ambigu du dauphin, je vous sers d'une Fausse Prude, revue et corrigée, qu'il faudra bien que vous aimiez. Quoi ! faudra-t-il que l'opéra soit toujours fade, et

1744. la comédie toujours larmoyante ? et l'hiſtoire un chaos de faits mal digérés, une gazette de marches et de contre-marches ? je veux mettre ordre à tout cela avant de mourir. Les récompenſes ſeront pour les autres, et le travail pour moi.

Mais Cirey et votre amitié conſolent de tout. Ce Cirey eſt un bijou, et n'a pas beſoin de l'être ; il n'a beſoin que de vous poſſéder.

Je me mets toujours à l'ombre de vos ailes, et vous ſuis tendrement attaché à vous, mes deux anges, et à M. de *Pont-de-Veſle*, quoiqu'il me mette moins ſous ſes ailes que vous. *Valete.*

LETTRE V.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 8 mai.

Mon cher ami, vous m'avez envoyé le plus joli journal qu'on ait jamais fait. Pardonnez ſi je réponds en proſe à des vers ſi aimables ; je ne pourrais pas même vous payer en vers ; je ſuis d'ailleurs preſque glacé par mon ouvrage pour la cour. Je me repréſente un dauphin et une dauphine ayant toute autre choſe à faire qu'à écouter ma rapſodie. Comment les amuſer ? comment les faire rire ? moi travailler pour la cour ! j'ai peur de ne faire que des ſottiſes. On ne réuſſit bien que dans des ſujets qu'on a choiſis avec complaiſance.

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deſeret hunc, nec lucidus ordo.

Molière et tous ceux qui ont travaillé de commande, y ont échoué. J'eſpérerais plus de l'opéra de Prométhée, parce que je l'ai fait pour moi. M. de *Richelieu* l'a donné à mettre en muſique à *Royer*, et le deſtine pour une des ſecondes fêtes qu'il veut donner. Or je veux ſur cela, mon cher ami, vous ſupplier de faire une petite négociation. J'avais, il y a quelques mois, confié ce Prométhée à madame *Dupin*, qui voulait s'en amuſer et l'orner de quelques croches, avec M. de *Franqueville* et *Jéliotte*. Je crois qu'elle ne me ſaura pas mauvais gré ſi M. de *Richelieu* y fait travailler *Royer;* c'eſt un arrangement que je n'ai ni pu ni dû empêcher. 1744.

Je vous ſupplie d'en dire un petit mot à la déeſſe de la beauté et de la muſique, avec votre ſageſſe ordinaire.

Mais, s'il vous plaît, que faites-vous à Paris cet été? ſeriez-vous aſſez philoſophe et aſſez ami pour paſſer quelques jours à Cirey? vous y trouveriez deux perſonnes qui vous feraient peut-être ſupporter la ſolitude. Quand vous aurez vu et revu Dardanus et l'Ecole des mères, venez ici dans l'école de l'amitié.

Cette ducheſſe de *Luxembourg*, dont le nom de baptême eſt *belle et bonne*, avait quelque velléité de venir voir comment on vit entre deux montagnes, dans une petite maiſon ornée de porcelaines et de magots. Affermiſſez-la dans ſes louables intentions, et ſoyez le digne écuyer de votre adorable gouvernante.

Je vous embraſſe tendrement, mon cher et ancien ami, *operum noſtrorum candide judex.*

1744.

LETTRE VI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 8 mai.

Je bénis DIEU et le roi de Pruſſe de ce qu'enfin vous allez être du nombre des élus de ce monde, et qu'on ſonge à vous payer; mais permettez-moi de réſerver mon *Te Deum* pour le jour où vous aurez touché votre argent. Cette petite ſomme payée à la fois vous mettrait fort à l'aiſe, et votre philoſophie s'en trouvera très-bien. Je vous aſſure que c'eſt un des plus grands plaiſirs que le roi de Pruſſe pût me faire. Il m'écrit toujours des lettres charmantes; mais la lettre de change qu'il doit vous envoyer me paraîtra un chef-d'œuvre.

J'ai lu les Extraits de *Cicéron* (*) que j'ai trouvé très-élégamment traduits. Je ne ſais ſi ces penſées détachées feront une grande fortune; ce ſont des choſes ſages, mais elles ſont devenues lieux communs, et elles n'ont pas cette préciſion et ce brillant qui ſont néceſſaires pour faire retenir les maximes. *Cicéron* était diffus et il devait l'être, parce qu'il parlait à la multitude. On ne peut pas d'un orateur, avocat de Rome, faire un *la Rochefoucauld*. Il faut dans les penſées détachées plus de ſel, plus de figures, plus de laconiſme. Il me paraît que *Cicéron* n'eſt pas là à ſa place.

(*) Par l'abbé d'*Olivet*.

On m'a mandé que l'Ecole des mères (*) eſt tombée à la ſeconde et à la troiſième repréſentation. Il n'y a guère d'ouvrage dont on m'ait dit plus de mal ; mais je me défie toujours des jugemens précipités. Une pièce de théâtre n'eſt jamais bien jugée qu'avec le temps. 1744.

Je n'ai point lu et je ne veux point lire l'ouvrage contre M. de *Maupertuis* : c'eſt un grand mathématicien et un grand génie. Qu'a-t-on à lui reprocher ? Laiſſons là toutes ces brochures ridicules ; je n'ai le temps que de lire de bons livres ; je lirai ſurement celui de l'abbé *Prévoſt*. Je n'ai pu lire qu'à Cirey ſa traduction libre et très-libre de la vie de *Cicéron* ; elle m'a fait un très-grand plaiſir. Je fais venir les lettres à *Brutus*, et ſurtout celles de *Brutus*, qui me paraiſſent bien plus nerveuſes que celles de *Marc-Tulle*. Bonſoir ; écrivez à votre ancien ami qui vous aime toujours.

LETTRE VII.

A M. THIRIOT, *à Paris*.

A Cirey, le 30 mai.

Je vous ſuis très-obligé de la ſenſibilité que vous me marquez à la perte que je viens de faire de ce pauvre *Denis*. Sa veuve eſt très à plaindre ; elle a fait une perte unique ; elle était adorée d'un mari honnête homme et aimable ; elle perd des jours et des nuits, et de la fortune qu'elle ne retrouvera plus.

(*) Par M. de *la Chauſſée*.

1744. Je vous avais prié, par la réponſe que je fis à votre première lettre, de dire à M. l'abbé de *Rothelin* combien je m'intéreſſais à ſa ſanté. Vous avez prévenu mes prières, mais vous m'annoncez de fort triſtes nouvelles. Il faudrait que des ames comme la ſienne vécuſſent dans de meilleurs corps et dans un meilleur ſiècle, et que la vertu ne fût point obligée de rendre hommage au fanatiſme et à l'hypocriſie.

J'attends avec impatience la nouvelle du payement qui s'eſt fait attendre ſi long-temps. Il faut bien qu'enfin vous jouiſſiez de cette petite aiſance qui ne dérangera pas votre philoſophie, mais qui la rendra plus heureuſe.

Le bonheur que je goûte dans une retraite délicieuſe, et dans un loiſir toujours occupé des arts et de l'amitié, augmentera par les accroiſſemens de votre fortune, ſi on peut appeler fortune ce néceſſaire qu'on vous a promis.

Je vous embraſſe.

LETTRE VIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 5 juin.

Vous m'avez écrit, adorable ange, des choſes pleines d'eſprit, de goût et de bon ſens, auxquelles je n'ai pas répondu parce que j'ai toujours travaillé. Figurez-vous que, pendant ce temps-là, M. de *Richelieu* envoie au préſident *Hénault* et à monſieur

d'*Argenſon* le miniſtre, l'informe eſquiſſe de cet ouvrage. J'en ſuis très-fâché ; car les hommes jugent rarement ſi l'or eſt bon quand ils le voient dans la mine, tout chargé de terre et de marcaſſites. J'écris au préſident pour le prévenir. J'eſpère qu'avec du temps et vos conſeils, je pourrai venir à bout de faire quelque choſe de cet eſſai ; mais je vous demande en grâce de jeter dans le feu le manuſcrit que vous avez. Pourquoi voulez-vous garder des titres contre moi? pourquoi conſerver les langes de mon enfant quand je lui donne une robe neuve ? 1744.

Je conviens avec vous que le plaiſant et le tendre ſont difficiles à allier. Cet amalgame eſt le grand œuvre ; mais enfin cela n'eſt pas impoſſible, ſurtout dans une fête. *Molière* l'a tenté dans la Princeſſe d'Elide, dans les Amans magnifiques ; *Thomas Corneille* dans l'Inconnu : enfin, cela eſt dans la nature. L'art peut donc le repréſenter, et l'art y a réuſſi admirablement dans Amphytrion. Je vous avertis d'ailleurs qu'on a voulu une *Sanchette* ou *Sancette*, et que je la fais un enfant ſimple, naïve et ayant autant de coquetterie que d'ignorance ; c'eſt du fond de ce caractère que je prétends tirer des ſituations agréables.

Si quid noviſti rectius iſtis
Candidus imperti, ſi non, his utere mecum.

1744.

LETTRE IX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 11 juin.

SOUVENEZ-VOUS que j'avais dit à celui qui vous fait tant attendre :

Titus perdit un jour, et vous n'en perdrez pas.

Je n'ai point dit vous n'en *perdez* pas, puiſque voilà neuf années perdues juſqu'à préſent pour vous. Cependant, je ne puis croire, que tout *Veſpaſien* qu'il eſt, par ſon goût que vous lui reprochez pour l'argent, il ne vous paye à la fin en *Titus*. Il ne vous a pas demandé votre mémoire pour ne vous rien donner; il exerce votre patience, mais il ne la confondra point. Je vous réponds qu'on paye exactement toutes les penſions qu'il donne; on les paye même tous les mois; il ne s'agit que d'être mis ſur l'état, et je vous aſſure qu'enfin vous y ſerez. Je vous plains beaucoup, l'épreuve eſt trop longue; mais je ſerais bien trompé ſi, dans peu de temps, vous ne recevez une ſomme honnête. Malheureuſement les nouvelles affaires que la ſucceſſion d'Oſtfriſe va ſuſciter, pourraient être un prétexte d'un nouveau délai; mais une affaire auſſi petite que la vôtre ne doit pas être comptée pour une dépenſe: enfin, j'eſpère encore qu'il ne fera pas une injuſtice ſi criante.

Je vous prie de dire à M. l'abbé de *Rothelin* qu'il doit me compter parmi ceux qui s'intéreſſent le plus à ſon état; je lui ſuis ſincèrement dévoué comme citoyen et comme homme de lettres. 1744.

J'avoue qu'il eſt triſte qu'il ait été forcé de ſacrifier ſa philoſophie et ſa manière de penſer à des hypocrites et à des imbécilles. *Fari quæ ſentiat* eſt le plus beau privilége de l'humanité ; mais il faut être anglais pour jouir de cette prérogative. Si on avait le malheur de le perdre, il quitterait un monde bien peu regrettable. Je ſuis plus détaché que jamais des tourbillons des ſots dans la douce ſolitude qui fait ma conſolation ; et ſi la fête de monſieur le dauphin ne me rappelait pas à Paris, je ne crois pas que j'y revinſſe jamais. *Le paradis terreſtre eſt où je ſuis.* Si vous aviez vu mon appartement, vous me croiriez plus mondain que philoſophe. Je me crois pourtant plus philoſophe que mondain. Comptez que dans ma philoſophie l'amitié tient toujours un grand chapitre ; je la regarde comme le baume qui guérit toutes les bleſſures que la fortune et la nature font continuellement aux hommes.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

1744.

LETTRE X.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 18 juin.

J'AI reçu, monsieur le Duc, les opinions de mes juges qui, à peu de chose près, justifient ma manière de penser. Vous m'avez donné une terrible besogne. J'aurais mieux aimé faire une tragédie qu'un ouvrage dans le goût de celui-ci (*). La difficulté est presque insurmontable, mais je me flatte qu'à la fin mon zèle me sauvera. Voici un prologue que la prise de Menin m'a inspiré. Il me paraît qu'il embrasse assez naturellement le sujet de vos victoires et celui du mariage. Peut-être l'envie de vous servir m'aveugle; mais il me paraît que *Mars* et *Vénus* viennent assez à propos, et que l'arbre chargé de trophées, dont les rameaux se réunissent, fournit un des heureux corps de devise qu'on ait jamais vus.

Je n'ai qu'une certaine portion de talent, et je vous avoue que j'ai mis dans ce prologue, tout ce que la nature du sujet fournit à ma très-faible capacité; j'en envoie un double à mes juges. Qu'ils prennent bien garde que souvent *il meglio e'l nemico del bene.*

Les divertissemens du premier acte ne peuvent devenir que plus mauvais sous ma main; et si le spectacle de ce premier acte, tel qu'il est, ne fait

(*) La Princesse de Navarre. On n'a pas trouvé le prologue dont l'auteur parle ici.

pas

pas un grand effet, je ſuis l'homme du monde le plus trompé. 1744.

Voyez donc, monſieur le duc, ſi vous voulez que j'envoye à *Rameau* ce prologue et ces fêtes du premier acte, tandis que je travaillerai au reſte.

Ce reſte eſt extrêmement difficile, encore une fois, parce que vous avez ordonné l'alliage des métaux. J'y travaille comme un homme qui veut vous plaire; mais croyez-moi ſur le prologue et ſur les fêtes du premier acte: ce ne ſont pas des morceaux qui flattent aſſez mon amour propre pour m'aveugler. Il n'y a ici d'autre gloire pour moi que celle de vous obéir. Le grand point eſt que je vous fourniſſe un ſpectacle brillant et plein d'agrément, qui faſſe honneur à votre magnificence et à votre goût; et je vous réponds que tout cela ſe trouve dans le prologue et dans le premier acte. Je ne parle que du tableau; il eſt aiſé de ſe le repréſenter. Y a-t-il rien de plus contraſté et de plus magnifique, j'oſe dire de plus neuf? Où trouvera-t-on une femme perſécutée, arrêtée par des fêtes à toutes les portes par où elle veut ſortir? Songez bien que je ne prends le parti que de ce tableau que je ſoutiens devoir faire un effet charmant; croyez-en l'expérience que j'ai du théâtre. J'abandonne tout, mon ſtyle, mes ſcènes, mes caractères; j'inſiſte ſur ces deux divertiſſemens dont je peux parler ſans faire l'auteur. Enfin, je crois voir cela très-clair, et enfin il faut prendre un parti: *Rameau* preſſe. Je travaillerai nuit et jour pour vous, mais encouragez-moi un peu, et fiez-vous un peu à qui vous aime et vous reſpecte ſi tendrement.

1744.

LETTRE XI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, ce 11 juillet.

Le convaleſcent fait partir aujourd'hui, ſous l'enveloppe de M. de *la Reinière*, le plus énorme paquet dont jamais vous ayez été excédé; c'eſt, mes anges, toute la pièce avec les divertiſſemens, telle à peu-près que je ſuis capable de la faire. Je ne vous demande pas d'en être auſſi contens que madame *du Châtelet* et M. le préſident *Hénault*, mais je vous demande de l'envoyer à M. le duc de *Richelieu*, et d'en paraître contens.

Je ſouhaiterais, pour le bien de votre ame, que vous vouluſſiez faire grâce à *Sanchette*, dont vous m'avez paru d'abord ſi mécontens. Tenez-moi quelque compte d'avoir mis au théâtre un perſonnage neuf dans l'année 1744, et d'avoir, dans ce perſonnage comique, mis de l'intérêt et de la ſenſibilité. Comment avez-vous pu jamais imaginer que le *bas* pût ſe gliſſer dans ce rôle? comment eſt-ce que la naïveté d'une jeune perſonne ignorante, et à qui le nom ſeul de la cour tourne la tête, peut tomber dans le bas? ne voulez-vous pas diſtinguer le bas du familier, et le naïf de l'un et de l'autre?

Il n'y a de bas que les expreſſions populaires et les idées du peuple groſſier. Un *Jodelet* eſt bas, parce que c'eſt un valet ou un vil bouffon à gages.

Morillo eſt d'une néceſſité abſolue; il eſt le père

de ſa fille, une fois, et on ne peut ſe paſſer de lui. Or, s'il faut qu'il paraiſſe, je ne vois pas qu'il puiſſe ſe montrer ſous un autre caractère, à moins de faire une pièce nouvelle. 1744.

Je pourrai ajouter quelques airs aux divertiſſemens, et ſurtout à la fin; mais, dans le cours de la pièce, je me vois perdu ſi on ſouffre des divertiſſemens trop longs. Je maintiens que la pièce eſt intéreſſante; et ces divertiſſemens n'étant point des intermèdes, mais étant incorporés au ſujet, et feſant partie des ſcènes, ne doivent être que d'une longueur qui ne refroidiſſe pas l'intérêt.

Enfin, vous pouvez, je crois, envoyer le tout à M. de *Richelieu*, et préparer ſon eſprit à être content. S'il l'eſt, ne pourrait-on pas alors lui faire entendre que cette muſique, continuellement entrelaſſée avec la déclamation des comédiens, eſt un nouveau genre pour lequel les grands échafaudages de ſimphonie, ne ſont point du tout propres? ne pourrait-on pas lui faire entendre qu'on peut réſerver *Rameau* pour un ouvrage tout en muſique? Vous me direz ce que vous en penſez, et je me conformerai à vos idées.

Que de peines vous avez avec moi! et que d'importunités de ma part! En voici bien d'un autre. Vous ſouvenez-vous avec quels ſermens réitérés ce fripon de *Prault* vous promit de ne pas débiter l'infame édition qu'il a fait faire à Trévoux? M. *Pallu* me mande qu'elle eſt publique à Lyon. Je le ſupplie de la faire ſéqueſtrer; mais je vous demande en grâce d'envoyer chercher ce miſérable, et de lui dire que ma famille eſt très-réſolue à lui

faire un procès criminel, s'il ne prend pas le parti
1744. de faire lui-même ſes diligences, pour ſupprimer cette œuvre d'iniquité. Il a aſſurément grand tort, et on ne peut ſe conduire avec plus d'imprudence et de mauvaiſe foi. Je travaillais à lui procurer une édition complète et purgée de toutes les ſottiſes qu'il a miſes ſur mon compte dans ſon indigne recueil; et c'eſt pendant que je travaille pour lui qu'il me joue un ſi vilain tour. Il ne ſent pas qu'il y perd, que ſon édition ſe vendrait mieux, et ne ſerait point étouffée par d'autres, ſi elle était bonne.

Mais preſque tous les libraires ſont ignorans et fripons; ils entendent leurs intérêts auſſi mal qu'ils les aiment avec fureur. La mauvaiſe foi de *Prault* me fait d'autant plus de peine, que je me flattais que cette même édition, corrigée ſelon mes vues, ſerait celle dont je ſerais le plus content. Vous allez trouver ma douleur trop forte; mais vous n'êtes pas père: pardonnez aux entrailles paternelles, vous qui êtes le parrain et le protecteur de preſque tous mes enfans. Adieu, mon cher et reſpectable ami; madame *du Châtelet* vous dit toujours des choſes bien tendres; car comment ne vous pas aimer tendrement. Mille reſpects à tous les anges.

P. S. Permettez que le bavard diſe encore un petit mot de la Princeſſe de Navarre et du Duc de Foix. Il m'eſt devenu important que cette drogue ſoit jouée bonne ou mauvaiſe. Elle n'eſt pas faite pour l'impreſſion; elle produira un ſpectacle très-brillant et très-varié; elle vaut bien la Princeſſe d'Elide, et c'eſt tout ce qu'il faut pour le courtiſan; mais c'eſt

aussi ce qu'il me faut. Cette bagatelle est la seule ressource qui me reste, ne vous déplaise, après la démission de M. *Amelot*, pour obtenir quelque marque de bonté qu'on me doit pour des bagatelles d'une autre espèce dans lesquelles je n'ai pas laissé de rendre service. Entrez donc un peu, mon cher ange, dans ma situation, et songez plutôt ici à votre ami qu'à l'auteur, et au solide qu'à la réputation. Je ferai pourtant de mon mieux pour ne pas perdre celle-ci. VOLTAIRE. 1744.

Autre bavarderie. Je suis pourtant toujours pour cet arbre chargé de trophées, dont les rameaux se réunissent. Est-ce encore ce coquin de M. le chevalier *Roi* qui m'a volé cette idée? Je viens de lire Nérée. Je ne sais si je ne me trompe; mais cela ne me paraît écrit ni naturellement ni correctement.

Ces deux choses manquant, font détestablement.

J'en demande pardon à monsieur le chevalier.

LETTRE XII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 23 juillet.

J'AVAIS déjà fait le divertissement du second acte, selon le projet que j'avais envoyé à M. de *Richelieu*. M. le président *Hénault* doit avoir à présent entre les mains ce nouveau divertissement. Le comité peut comparer mes Maures avec mon berger qui tue les

monstres tout seul pendant que l'évêque bénit les
1744. drapeaux. Il peut choisir ou rejeter tout.

Je vous avertis, mon cher ange gardien, que la comédie est à peu-près faite selon les deux manières, c'est-à-dire, qu'avec le divertissement de la Princesse *Esone*, tiré d'*Higin*, madame de *Navarre* n'est reconnue qu'au troisième acte, et qu'avec mes Maures, mes amours, mon bassin, mon groupe, tirés de ma tête, madame de *Navarre* est reconnue au second acte. Vous devinez tout le reste. J'ai reçu votre projet du troisième acte, et je vous remercie d'aider la faiblesse de mon imagination; mais je vous supplie de ne pas imiter les comédiens italiens, quand vous craignez d'imiter *Roi*. Or, ce serait les imiter bien pauvrement que de donner un feu d'artifice, sans autre raison que l'envie de le donner; mais que ce feu d'artifice serve à expliquer un secret, à dénouer une intrigue, alors il me semble que c'est une invention très-agréable. J'ai imaginé qu'on avait prédit à la princesse qu'elle aimerait un jour son ennemi; et l'accomplissement de cette prédiction se trouvera renfermé dans les lettres de feu qui paraîtront sur un ciel étoilé, comme un ordre des Dieux écrit dans le ciel. Laissez-moi donc conserver mon divertissement du premier acte; il ne ressemble point tant, ce me semble. Ce sont les trois déesses elles-mêmes qui font une galanterie de leur pomme à la princesse. Les guerriers sont nécessaires, parce qu'ils la jettent dans l'embarras. Enfin, il me semble que c'est n'imiter personne que de faire arrêter les gens à chaque porte par des fêtes. C'est principalement dans cette invention que consiste toute la galanterie;

et pour peu que la musique soit bonne, il me paraît que ce premier acte doit beaucoup réussir. 1744.

A l'égard des autres, vous sentez bien qu'il y a deux tons qui dominent, celui de la tendresse et celui du comique; je ne dis pas celui du bouffon. J'appelle comique le rôle de *Sanchette*, qui est tout neuf au théâtre, et qui doit partager au moins l'attention. J'entends par comique la scène de *Léonore* avec sa maîtresse, où elle dit:

Mais, si j'étais fille d'un empereur,
Si j'étais reine de la France, &c.

Je ne sais ce que vous aviez contre moi quand vous m'avez mandé que cette *Léonore* parlait en suivante de comédie. Je soutiens que quand madame de *Villars* n'avait pas le malheur d'être dévote, elle ne s'exprimait pas autrement. Je vous demande bien pardon; mais cette scène de la princesse et de sa confidente est, avec ce que j'y ai ajouté, une des moins mauvaises de l'ouvrage; prenez garde que le reste ne retombe dans tous les combats ordinaires *de la gloire et du devoir*. Enfin, il faut se résoudre à quelque chose dans cette besogne où il y a peu d'honneur à acquérir, mais qui est très-importante pour moi. Je crois que le tout formera un très-beau spectacle; mais, en conscience, il faut donner à *Rameau* le prologue, le premier divertissement, et celui des deux seconds qui vous déplaira le moins; il aura bientôt le troisième. Je voudrais bien épargner à vos bontés ces volumes d'écriture, et vous consulter de vive-voix; mais le moyen que vous veniez

1744. à Cirey ou que j'aille à Paris? Vous aurez donc d'énormes paquets au lieu de fréquentes visites. Je baise mille fois le bout des ailes de mes anges gardiens, quoique je dispute contre eux. Je lutte comme *Jacob*, mais il adora l'ange après avoir lutté; aussi fais-je.

LETTRE XIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 auguste.

ADORABLE amî, je reçois votre lettre. Vous corrigez la Princesse de Navarre et *Prault*. Il faut que je vienne vous remercier de tous vos bienfaits. Madame *du Châtelet* et DIEU me sont témoins que je rapetassais la scène manquée quand votre lettre est venue. Songez qu'il n'y a pas encore trois mois que j'ai entrepris un ouvrage extrêmement difficile, qui demanderait plus de six mois d'un travail assidu pour être tolérable. Je n'ai jamais travaillé aux divertissemens qu'à regret et à la hâte, ne pouvant les bien faire que quand la pièce achevée me laissera de la liberté dans l'esprit.

Tout malade que je suis, je n'en ai pas moins d'envie de vous plaire. Une fille d'*Eole*, nommée *Armé*, avec qui *Neptune* eut une passade, viendra très-bien à la place de *Calisto*. Il n'y a qu'à substituer aux quatre vers de *Calisto*, ces quatre-ci :

De l'empire inconſtant des airs,
La fille d'Eole
Deſcend et revole
Près du dieu des mers.

1744.

Je ſens bien que M. de *Richelieu* voudrait une répétition des divertiſſemens avant ſon départ pour l'Eſpagne ; mais s'il veut tout précipiter, il gâtera tout. Il a déjà fait aſſez de tort à la pièce, en me forçant d'en faire le plan chez lui à Verſailles, et d'y mettre une eſpèce de *Jodelet* dont vous l'avez dégoûté trop tard. Vous voyez, mon cher ange gardien, que votre empire eſt aſſez difficile à conduire, et qu'il faut donner le temps à vos ſujets de ſemer et de cultiver leurs terres qui ne peuvent pas produire en trois mois.

Je crois enfin avoir, à peu de choſe près, dégroſſi la comédie. Je vais me mettre aux divertiſſemens. Au nom de Dieu, ne m'en demandez pas trois dans le premier acte ; *ter repetita nocent :* cela ſerait inſupportable. Il faut bien prendre garde que les ballets dans la pièce n'étouffent l'intérêt.

M. de *Richelieu* veut deſpotiquement que nous revenions à Paris, et je ſens que mon cœur dit oui, puiſque je vous reverrai.

1744.

LETTRE XIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris.*

A Cirey, ce 9 ou 8 auguſte. Dieu merci, je ne ſais pas comme je vis.

A propos, je ſuis un infame pareſſeux. Ah, que j'ai tort ! que je vous demande pardon, Monſieur ! Vous mariez un fils que j'aime preſque autant que ſon père. Vous écrivez ſans ceſſe aux fermiers généraux, et moi je ne vous écris point. Je diſais toujours : j'écrirai demain ; et demain je feſais une plate comédie-ballet pour l'infante dauphine, et je me grondais, et puis j'étais honteux. Je le ſuis bien encore, mais je paſſe par-deſſus tout cela. Pour Dieu, faites-en autant, et aimez-moi toujours. Mais y a-t-il tant de complimens à vous faire de ce que vous êtes du conſeil des finances ? Je vous en ferai, ou plutôt à la France, quand vous ſerez chancelier ; car je veux que vous le ſoyez pour me dépiquer. N'y manquez pas, je vous en conjure ; et le plutôt ſera le mieux.

Je vous avertis que je viendrai chercher bientôt la réponſe à mon chiffon ; et quand vous ſerez ſaoul des fermes et gabelles, et dixièmes, et autres groſſes beſognes, je vous lirai ma petite drôlerie pour l'infante, en préſence du nouveau marié. Nous partons vers le 20 de ce mois.

Savez-vous bien, Monſieur, que mon plus grand chagrin n'eſt pas de ne vous avoir point écrit, mais

de paſſer ma vie ſans vous faire ma cour. Je vous la ferai, je vous jure; mais quand? Vous ne ſoupez point, je ne dîne point; vous allez entendre au conſeil des choſes aſſommantes, et j'en fais de frivoles. N'importe; il faut abſolument que je reprenne mon habitude de vous ſoumettre mes rêveries: 1744.

Dùm validus, dùm lætus eris, dùm denique poſſes.

Mes reſpects, ſi vous le permettez, à monſieur votre fils tout comme à vous; mais, malgré mon long et coupable ſilence, je vous ſuis dévoué avec l'attachement le plus tendre et le plus vieux. Il y a, ne vous déplaiſe, plus de quarante ans. Cela fait frémir.

Adieu, Monſieur; aimez-moi un peu, je vous en ſupplie; que j'aye cette conſolation dans cette courte vie. Il y a quarante ans, ô Ciel! que je vous aime, et je n'ai pas eu l'honneur de vivre avec vous la valeur de quarante jours! Ah! ah!

LETTRE XV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 25 auguſte.

DEUX nouveaux divertiſſemens, qui peut-être ne vous divertiront guère, mes anges gardiens, partent dans le moment ſous le couvert de M. le préſident *Hénault*. Eh bien, je vous ai ſacrifié *Vénus*, et la pomme, et *Pâris*, et les galanteries que tout cela produiſait. Voyez, jugez, écrivez moi. Vous êtes d'étranges anges de ne pouvoir venir à Cirey où on

1744. fait des drames, et où l'on voit *Jupiter* et ſes ſatellites tous les ſoirs. Vous paſſeriez tout le jour dans votre chambre, et le ſoir on vous lirait la beſogne du jour; mais vous êtes des mondains, mes anges, vous ne connaiſſez pas les charmes de la retraite.

Je baiſe vos ailes.

LETTRE XVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Citey, auguſte.

Eh bien, mes chers anges, tandis que vous y êtes, crayonnez encore cette guenille, et ne me laiſſez faire rien de médiocre. Quand vous en ſerez content, ne la liſez et ne l'envoyez qu'à vos amis. Je crois que M. de *Chauvelin* ne ſera pas mécontent de la manière dont j'y traite meſſieurs des Alpes; mais je voudrais qu'on fût auſſi un peu ſatisfait à Metz.

S'il eſt bien vrai que le roi ait dit de lui-même que l'ode de madame *Bienvenu* était trop mauvaiſe pour être de moi, nous ſommes trop heureux. Nous avons un roi qui a du goût. Il faut donc que ceci lui plaiſe, mais j'ai peur d'avoir raiſon de lui dire:

Que vous êtes heureux de ne nous jamais lire!

J'attends ma Princeſſe, et je me recommande à vos bontés.

LETTRE XVII. 1744.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, auguſte.

Je vous ſupplie, mes ſaints anges, de conſidérer que M. de *Richelieu* aurait voulu que l'ouvrage eût été fait avant ſon départ, et qu'en moins de quinze jours j'ai fait deux actes et ces deux divertiſſemens. Il ne faut donc regarder tout ce que j'ai broché que comme une eſquiſſe deſſinée avec du charbon ſur le mur d'une hôtellerie où on couche une nuit. Je n'ai jamais prétendu que la comédie reſtât comme elle eſt, je prétends ſeulement que les divertiſſemens du premier acte demeurent. Ils me paraiſſent devoir faire un ſpectacle charmant. J'ai déjà fait tenir à M. le duc de *Richelieu* le ſecond acte, mais je lui mande bien poſitivement que tout cela n'eſt qu'une ébauche. Il veut abſolument du burleſque ; j'ai eu beaucoup de peine à obtenir qu'il n'y eût point d'*Arlequin*. A l'égard de *Sanchette*, elle n'eſt qu'une pierre d'attente. Il y faut mettre madame *Morillo*, parce qu'il faut une perſonne ridicule, qui occaſionne des mépriſes et des jeux de théâtre ; mais, je vous en prie, prêtez-vous un peu plus au comique. Il eſt vrai qu'il eſt hors de mode, mais ce n'eſt pas parce que le public n'en veut point, c'eſt qu'on ne peut lui en donner. Comptez que le comique qui fait rire, dépend du jeu des acteurs, et ne ſe ſent point quand on examine un ouvrage, et qu'on le diſcute ſérieuſement. Je vais

retoucher ce premier acte dont l'idée paraît toujours
1744. charmante à madame *du Châtelet*, et qui peut fournir un des plus agréables ſpectacles du monde, avec des danſes et de la muſique. A l'égard de ce qui était deſtiné à M. de *Richelieu*, il n'y a qu'à le brûler. Je vais le refondre. Je ne me rebuterai point, je travaillerai juſqu'à ce que vous ſoyez contens.

LETTRE XVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

MON cher et reſpectable ami, voilà ma petite drôlerie : ſi vous voulez avoir la bonté de ſouffrir qu'elle paſſe par vos aimables mains pour aller ennuyer ou amuſer un moment votre éminentiſſime oncle, cela ſera mieux reçu ; et je vous ſupplie de vouloir bien ménager cette négociation. Il y a je ne ſais quoi de bien inſolent à envoyer ſes vers ſoi-même ; c'eſt dire à un miniſtre : quittez vos affaires pour me lire, admirez-moi et donnez-vous la peine de me l'écrire. Il faut, en vérité, que les vers ſe faſſent lire eux-mêmes, qu'ils courent d'eux-mêmes s'ils ſont bons, qu'ils tombent d'eux-mêmes s'ils ne valent rien, et que le pauvre auteur ſe cache tant qu'il peut. On doit être ſaoul de vers ſur le roi. Hier je vis encore trois odes ; c'eſt bien le cas de dire, et *ſi peu de bons vers*. Il faudrait être fou pour ſe fâcher quand on nous dit que, de trente mille vers faits par nous, il y en a peu de bons.

Si on avait l'eſprit mal fait, on ſe fâcherait plutôt du début : 1744.

Quoi! verrai-je toujours des ſottiſes en France!

On ſe fâcherait de ce qu'on dit qu'il y a des railleurs : voilà qui eſt plus perſonnel ; mais j'eſpère qu'on ne ſe fâchera point, parce qu'on ne me lira point. Peut-être quatre vers de l'endroit de *Germanicus*, qui ſont touchans, et que M. le cardinal de *Tençin* pourrait faire valoir dans un moment favorable, et puis c'eſt tout. En un mot, que le roi ſache que j'ai mis mes trois chandelles à ma fenêtre. Pardon, ſi je ſuis un bavard en vers et en proſe. Mille tendres reſpects à madame l'*Ange*.

LETTRE XIX.

A M. LE PRESIDENT HENAULT, *à Verſailles*.

A Champs, ce 14 ſeptembre.

Le roi, pour chaſſer ſon ennui,
Vous lit et voit votre perſonne ;
La gloire a des charmes pour lui,
Puiſqu'il voit celui qui la donne.

En qualité de bon citoyen et de votre ſerviteur, je dois être charmé que le roi vous liſe, et je le ſerais plus encore s'il vous écoutait. Vous ſavez bien, très-adorable préſident, que vous avez tiré madame *du Châtelet* du plus grand embarras du monde ; car

1744. cet embarras commençait à la Croix des petits champs, et finiſſait à l'hôtel de Charoſt ; c'était des reculades de deux mille carroſſes en trois files, des cris de deux ou trois cents mille hommes ſemés auprès des carroſſes, des ivrognes, des combats à coups de poing, des fontaines de vin et de ſuif qui coulaient ſur le monde, le guêt à cheval qui augmentait l'embroglio ; et, pour comble d'agrémens, *ſon Alteſſe royale* revenant paiſiblement au Palais royal avec ſes grands carroſſes, ſes gardes, ſes pages, et tout cela ne pouvant ni reculer, ni avancer, juſqu'à trois heures du matin. J'étais avec madame *du Châtelet ;* un cocher, qui n'était jamais venu à Paris, l'allait faire rouer intrépidement. Elle était couverte de diamans, elle met pied à terre, criant à l'aide, traverſe la foule ſans être ni volée, ni bourrée, entre chez vous, envoie chercher la poularde chez le rôtiſſeur du coin, et nous buvons à votre ſanté tout doucement dans cette maiſon où tout le monde voudrait vous voir revenir.

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius ſpectare laborem.

J'ai laiſſé la Princeſſe de Navarre entre les mains de M. d'*Argental*, et le divertiſſement entre les mains de *Rameau*. Ce *Rameau* eſt auſſi grand original que grand muſicien. Il me mande *que j'aye à mettre en quatre vers tout ce qui eſt en huit, et en huit tout ce qui eſt en quatre.* Il eſt fou ; mais je tiens toujours qu'il faut avoir pitié des talens. Permis d'être fou à celui qui a fait l'acte des Incas. Cependant, ſi M. de

Richelieu

Richelieu ne lui fait pas parler ſérieuſement, je commence à craindre pour la fête. 1744.

Je ſuis le plus trompé du monde ſi *Royer* n'a pas fait de belles choſes dans Prométhée; mais *Royer* n'a pas eu la plus grande part de ce monde au larcin du feu céleſte. Le génie eſt médiocre; on en peut cependant tirer parti. Je voudrais bien, Monſieur, qu'à votre retour nous fiſſions exécuter quelque choſe devant vous. Il eſt juſte qu'on amuſe celui qui paſſe ſa vie à joindre *utile dulci*.

Adieu, Monſieur; vous êtes aimé où je ſuis comme par-tout ailleurs, et je crois toujours me diſtinguer un peu dans la foule; car, en vérité, je ſens bien vivement tout ce que vous valez. Je le dis de même, et je vous ſuis attaché de même.

LETTRE XX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Champs, ſeptembre.

Je partis pour Champs, mon adorable ange, au lieu de dîner. Je me mis dans le trémouſſoir de l'abbé de *Saint-Pierre*, et me voilà un peu mieux. Ayez donc la bonté de me renvoyer notre Princeſſe crayonnée de votre main; ajoutez à toutes les peines que vous daignez prendre, celle de me pardonner mon impuiſſance. Vous ordonnez que cette première ſcène, entre le duc de *Foix* et ſa dame, ſoit des plus touchantes. Je ne l'ai regardée que comme

1744. une scène de préparation, qui excite la curiosité, qui laisse échapper des sentimens, mais qui ne les développe point; qui irrite le désir, et qui n'entame pas la passion. Si cette scène avait le malheur d'être passionnée, la scène suivante, qui me paraît bien plus piquante, deviendrait très-insipide. Je sacrifierai pourtant, autant que je pourrai, mes idées à vos ordres, je tâcherai d'échauffer encore un peu cette scène des deux amans; mais permettez-moi de ménager les teintes, et de ne pas prodiguer des sentimens qui doivent être ménagés et filés jusqu'à la fin. J'ôterai, si vous voulez, le mot d'*outrageuse*, quoiqu'il soit dans *Boileau* et dans *Corneille*.

Vous vous intéressez tant aux arts, que vous ne souffrirez pas que mademoiselle *Clairon* joue d'une manière raisonnée et froide, ce troisième acte où elle doit faire éclater le pathétique et le désespoir le plus douloureux; ce serait un contre-sens du cœur, et ceux-là sont les plus impardonnables.

Je sais bien que ces deux vers du Discours (*)

Ennuyer son héros est une triste chose;
Nous l'accablons de vers, nous l'endormons en prose.

sont trop faibles et ne répondent pas assez à l'idée que vous avez qu'il ne faut pas avoir l'air de se mettre au-dessus de son prochain. N'aimeriez-vous pas mieux?

O ma prose, mes vers, gardez-vous de paraître;
Il est dur d'ennuyer son héros et son maître.

(*) Sur les événemens de l'année 1744. Voyez volume de Poëmes.

La pièce avec ces deux vers devient honnêtement modeſte. 1744.

Je vous prie de vouloir bien obſerver que ce petit ouvrage ne s'adreſſe point au roi, que ce n'eſt que par occaſion qu'on oſe y parler de lui, qu'il commence ſur le ton familier, et qu'ainſi les vers héroïques gâteraient cet ouvrage s'ils donnaient l'excluſion aux autres. Le grand art, ce me ſemble, eſt de paſſer du familier à l'héroïque, et de deſcendre avec des nuances délicates. Malheur à tout ouvrage de ce genre qui ſera toujours ſérieux, toujours grand; il ennuiera : ce ne ſera qu'une déclamation. Il faut des peintures naïves; il faut de la variété; il faut du ſimple, de l'élevé, de l'agréable. Je ne dis pas que j'aye tout cela, mais je voudrais bien l'avoir; et celui qui y parviendra, ſera mon ami et mon maître. Dites-moi ſeulement pourquoi madame *du Châtelet* et M. de *la Vallière* ſavent par cœur ma petite drôlerie ?

Adieu, mes adorables anges.

1744.

LETTRE XXI.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Champs, 18 ſeptembre.

VRAIMENT, Madame, votre idée eſt très-bonne; en vous remerciant de vos belles inſpirations; je tâcherai d'en faire uſage. Ne croyez pourtant point qu'au temps de *Pierre le cruel* il n'y eut point de barons. Toute l'Europe en était pleine; et il y a toujours eu des barons ridicules.

Si la platitude des vers du janſéniſte *Racine* a réuſſi à la cour, il eſt clair que des vers d'un ton agréable doivent y être mal reçus.

En vain *Boileau* a recommandé de paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère; c'eſt, à la vérité, la ſeule manière de ſe faire lire dans des ouvrages détachés, dans des épîtres, dans des diſcours en vers. Ce genre de poëſie a beſoin de ſel pour n'être pas fade; c'eſt pourquoi je ne reviens pas d'étonnement que M. d'*Argental* condamne ces vers:

Et le vieux nouvelliſte, une canne à la main,
Trace au Palais royal Ypres, Furne et Menin.

Si vous n'aimez pas ces peintures, vous ne pouvez aimer la poëſie. Il n'y a que ces images qui la ſoutiennent. *Boileau* n'eſt lu que parce que ſes ouvrages

ſont pleins de ces portraits vrais, plaiſans, familiers, qui égaient le ton ſérieux, et en varient l'inſupportable monotonie. Prenez garde qu'un peu trop de goût pour l'uniformité du ſentiment, ne vous écarte des idées qui firent fleurir les lettres, il y a quatre vingts ans. Vous ne voulez point de comique dans les comédies, vous ne voulez point d'images gaies dans les épîtres: gare l'ennui, gare le néant. 1744.

Il faut jeter le *Paſtor-Fido* dans le feu ſi ces vers-ci ne valent rien.

J'en crois aſſez votre rougeur,
C'eſt de vos ſentimens le premier témoignage. —
C'eſt l'interprète de l'honneur.
Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur,
S'en indigne ſur mon viſage.

A l'égard des autres détails, il y en a une grande partie ſur leſquels je paſſe condamnation; mais, ſoit que je me ſoumette, ſoit que j'aye la témérité de demander une réviſion, je ſuis également plein de reconnaiſſance et de la plus reſpectueuſe tendreſſe pour tous mes anges.

1744.

LETTRE XXII.

A M. BERGER.

A Paris, le 7 octobre.

J'AI bien peur, Monſieur, de perdre l'imagination comme la mémoire. J'ai été ſi lutiné depuis mon retour à Paris, et par mes maladies et par les fêtes que je prépare à notre dauphine; il a fallu tant faire de vers, tant en refaire, parler à tant de muſiciens, de comédiens, de décorateurs; tant courir, tant m'épuiſer en bagatelles, que j'avoue que je ne ſais plus ſi j'ai répondu à une lettre que vous m'adreſsâtes, il y a quelque temps, au Champbonin. Vous me mandâtes que tout le foin de la cavalerie du roi très-chrétien était ſoumis à votre juridiction. Je ſouhaite que vous en mettiez dans vos bottes, et que vous veniez à Paris, enrichi de nos triomphes. Il me ſemble que votre général a fait une campagne à la *Turenne*, toujours ſupérieur par la conduite, à un ennemi ſupérieur en force. Si tous les fourrages qu'on a pris aux Autrichiens vous appartenaient, vous ſeriez un *Bernard;* mais quand vous ne ſeriez qu'un homme très-aimable un peu à ſon aiſe, ce ſera toujours un rôle fort agréable. Je ſerai très-charmé de vous embraſſer à Paris. Je compte toujours ſur votre amitié; la mienne eſt, comme vous ſavez, ennemie des cérémonies.

LETTRE XXIII. 1744.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ETRANGERES.

19 novembre.

De quoi diable m'aviſai-je, moi, d'écrire à M. le duc de *Richelieu* qu'il fallait ſur le champ envoyer un courier pour cette terre que vous deviez acheter? Il m'appartient bien de bourdonner, à moi mouche du coche!

Or, vous voilà cocher, Monſeigneur; menez-nous à la paix tout droit par le chemin de la gloire: et quand vous verrez, en paſſant, votre ancien attaché dans les brouſſailles, donnez-lui un coup d'œil.

Vous allez embraſſer, être embraſſé, remercier, promettre, vous inſtaller, travailler comme un chien; mais ſurtout portez-vous bien, et aimez toujours *Voltaire*.

1744.

LETTRE XXIV.

A M. NERICAULT DESTOUCHES.

3 décembre.

J'AI toujours été, Monsieur, au rang de vos amis; mais, en vérité, je ne me croyais pas dans celui de vos créanciers. Le premier titre m'est si cher que je ne pense point du tout à l'autre. Il y a eu une étrange fatalité sur ces souscriptions de la Henriade. Les quinze qui avaient échappé à votre mémoire, sont en sureté, et je sais, il y a long-temps, que vous conduisez une affaire aussi bien qu'une pièce de théâtre; mais il n'en alla pas de même de cent souscriptions dont mon pauvre *Thiriot* me perdit l'argent sans aucune ressource. Il m'a offert depuis fort souvent de me rembourser, mais il serait ruiné; et moi je serais bien indigne d'être homme de lettres, si je n'aimais pas mieux perdre cent louis que de gêner mon ami. Jugez, Monsieur, si, ayant remis à *Thiriot* cent louis qu'il me devait, j'aurai la mauvaise grâce de vous presser sur quinze louis que j'avais oublié. J'aime mieux vos vers que votre argent, et j'attends avec bien plus d'impatience le recueil de vos ouvrages que les guinées dont vous me parlez. Je voudrais que le tourbillon de Paris pût me laisser assez de liberté pour aller philosopher avec vous dans votre retraite, et y jouir des charmes de votre amitié et de ceux de votre conversation; mais, quand vous viendrez à Paris, n'oubliez pas

de faire avertir votre ancien ami, et comptez que vous le trouverez toujours comme vous l'avez laiſſé, attaché à votre gloire et à votre perſonne. C'eſt avec ces ſentimens que je ſerai toute ma vie, &c. 1744.

LETTRE XXV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Ce 7 décembre.

M. de *Smettau* vient de me montrer un petit imprimé intitulé : Lettre d'un ami à votre ennemi *Bartenſtein*. Il a grande raiſon de vouloir que cet écrit ſoit rendu public. Je ſoupçonne M. *Spon*, miniſtre de l'empereur auprès du roi de Pruſſe, d'en être l'auteur; mais, de quelque main qu'il parte, je vais le faire imprimer ſur la parole que M. de *Smettau* m'a donnée que vous le trouverez bon, et ſur la confiance que j'ai, en le liſant, qu'il fera un très-bon effet.

Si vous pouviez me faire envoyer la *déduction en faveur des droits de l'empereur à la ſucceſſion des Etats héréditaires*, je ſerais plus en état de travailler aux choſes auxquelles vous permettez que je m'emploie.

Adieu, Monſeigneur; tôt ou tard on aura la paix, et votre miniſtère ſera probablement bien glorieux. Vous ſavez ſi je m'y intéreſſe.

1744.

LETTRE XXVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Samedi au soir, 18 ou 19 décembre.

J'AI l'honneur de vous renvoyer, Monseigneur, les armes que vous m'avez mises en main, et qui ne valent pas celles de vos trois cents mille hommes. J'y joins mon thême que je vous supplie de corriger à votre loisir.

Vous me faites un petit abbé de *Saint-Pierre*. J'en ai les bonnes intentions; c'est tout ce que vous trouverez, dans cette ébauche, qui puisse mériter votre suffrage. Pardonnez-moi si vous ne me trouvez que bon citoyen, et soyez sûr qu'il n'y en a point qui attende de vous de plus grandes choses quand je vous en donne de si petites. Je suis pétri pour vous d'attachement, de respect et de reconnaissance.

Madame *du Châtelet* vous aime de tout son cœur.

LETTRE XXVII. 1744.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Ce samedi 26 décembre.

Vous avez trop de bonté pour ce pauvre avocat, et vous empêcherez bien, Monseigneur, qu'il ne soit l'avocat des causes perdues. Je vous remercie bien tendrement de ce que vous avez daigné dire un mot de mon griffonnage.

Je m'occupe à présent à tâcher d'amuser par des fêtes celui que je voudrais servir par mes plaidoyers, mais j'ai bien peur de n'être ni amusant ni utile.

Il est bien ridicule que je ne vous aye pas encore contemplé depuis votre nouvelle grandeur. Je suis toujours bien aise de vous dire que les ministres étrangers sont enchantés de vous. Il me paraît qu'ils aiment vos mœurs, et qu'ils respectent votre esprit. Ce que je vous dis là est à la lettre.

Comptez sur la vérité de votre ancien et très-ancien serviteur. Je me flatte d'accompagner votre amie dans votre château à quatre lieues de Paris, et de vous y faire ma cour.

1744.

LETTRE XXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce jeudi.

L'UN et l'autre de mes anges, je vous prie de battre de vos ailes un très-aimable homme nommé l'abbé de *Bernis*. Il faut abſolument que vous lui faſſiez changer un endroit de ſon diſcours. Il le faut, il le faut; vous en allez convenir et lui auſſi, ou tout eſt perdu.

Les plus cruels ennemis de l'académie, et puis *tous les talens de l'eſprit* de *ces plus cruels ennemis*. Ah, les lâches, les ridicules ennemis, paſſe! et du mérite, du mérite! les grands talens! *Roi?* de grands talens! quatre ou cinq ſcènes de ballet; des vers médiocres dans un genre très-médiocre; voilà de plaiſans talens! Y a-t-il là de quoi racheter les horreurs de ſa vie? Puiſqu'il daigne déſigner *Roi*, eſt-ce ainſi qu'on le doit déſigner, lui, le plus cruel ennemi de l'académie? C'eſt ainſi qu'on eût parlé d'*Antoine* dans le ſénat; c'eſt mettre *Roi* dans la balance avec l'académie, c'eſt l'égaler à elle, c'eſt la rabaiſſer à lui. Ah, divins anges! c'eſt trop d'honneur pour ce faquin; ne le ſouffrez pas, élevez-vous de toute votre force; qu'il ne ſoit pas dit qu'un homme auſſi aimable que l'abbé de *Bernis* ait paru ſe plaindre tendrement de *Roi* au nom de l'académie. Il n'en faut parler qu'avec mépris, avec horreur, ou s'en taire. C'eſt mon avis à jamais. Bonſoir, mes deux anges.

LETTRE XXIX. 1745.

A M. DE LA CONDAMINE, *à la Haie.*

Verſailles, 7 janvier.

VOTRE ſtyle, Monſieur, n'eſt point d'un homme de l'autre monde : votre cœur pourrait bien en être; vous vous ſouvenez de vos amis, et ce n'eſt pas la mode de cet hémiſphère. Il eſt vrai que vous êtes fait pour être excepté. Il s'en faut bien qu'on vous ait oublié pendant vos dix ans d'abſence : on parlait toujours de vous à Paris, tandis que vous étiez ſur la montagne de Pichincha. Vous avez dû jouir du plaiſir d'occuper de vous les deux moitiés du globe. Revenez donc vîte à Paris, et faites-vous peindre comme M. de *Maupertuis*, aplatiſſant la terre d'un côté, tandis qu'il la preſſe de l'autre ; on ne dira plus que la *figure du monde paſſe* : vous l'aurez fixée pour jamais. Il eſt queſtion de vous fixer auſſi à la fin, et de venir jouir du fruit de vos travaux, et ſurtout qu'on ne puiſſe pas dire du ſuccès de votre voyage, *tout leur bien du Pérou n'eſt que du caquet.* Je vous ai écrit pluſieurs fois, et ſurtout quand M. *du Fai*, votre ancien ami et le mien, vivait encore. Que vous trouverez ici d'honnêtes gens de moins et de ſottiſes de plus! que vous trouverez de choſes changées! Je me ſuis fait tant ſoit peu phyſicien, pour être plus digne de vous revoir : mais c'eſt madame *du Châtelet* qui mérite toute votre attention, en qualité de ſublime

géomètre. Elle s'eſt miſe à éclaircir *Leibnitz*, ce qui
1745. était très-difficile; et moi, à embrouiller *Newton*, ce qui était très-aiſé; mais elle a été mieux imprimée que moi, et l'édition des Elémens de *Newton*, faite en Hollande, eſt entièrement ridicule. Gardez-vous bien d'en lire un mot; j'aurai l'honneur de vous en préſenter à Paris une moins mauvaiſe.

Je conçois que vous devez être retenu à la Haie par les agrémens de la ſociété : vous devez être ſurtout bien content de notre miniſtre M. de *Laville*. Vous aurez fait de grands dîners chez M. le général *Debroſſes;* vous aurez dit des galanteries eſpagnoles à madame de *Saint-Gilles*. Avez-vous vu, mon cher et reſpectable ami, M. de *Podewils*, l'envoyé de Pruſſe? Il était bien malade quand il eſt arrivé à la Haie, et j'ai peur qu'il n'ait pu jouir du plaiſir de vous entretenir. La Haie eſt un des endroits de la terre où j'aurais le mieux aimé à vivre; mais je donne encore la préférence à Paris, où je vous attends avec l'impatience de l'amitié, très-indépendante de celle de la curioſité.

Vous me trouverez auſſi maigre et auſſi malade que vous m'avez laiſſé, et auſſi rempli d'attachement pour vous; je ne vous traite point comme un ami de l'autre monde. Point de compliment. Je reprends avec vous mes anciens erremens. Il n'y a point eu de mille lieues entre nous. Je vous embraſſe de tout mon cœur, comme vous me le permettiez autrefois.

LETTRE XXX. 1745.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

8 février.

Je vous renvoie, Monſeigneur, le manuſcrit que vous avez bien voulu me confier. L'auteur n'a pas la courte haleine s'il prononce, ſans reſpirer, ſes périodes. C'eſt un peu ſe moquer du monde que de dire que ce duc co-régent (*) n'aurait pas où repoſer ſon chef, s'il devenait veuf; il aurait l'adminiſtration des pays héréditaires de la maiſon d'Autriche, juſqu'à la majorité de l'archiduc, qui ſerait bientôt roi des Romains. Je ſuis sûr que vous direz de meilleures raiſons aux électeurs.

Je ſuis bien fâché contre la Princeſſe de Navarre, qui m'empêche de vous faire ma cour. M. *Racine* fut moins protégé par MM. *Colbert* et *Seignelay* que je ne le ſuis par vous. Si j'avais autant de mérite que de ſenſibilité, je ſerais en belle paſſe.

La charge de gentilhomme ordinaire ne vaquant preſque jamais, et cet agrément n'étant qu'un agrément, on y peut ajouter la petite place d'hiſtoriographe; et, au lieu de la penſion attachée à cette hiſtoriographerie, je ne demande qu'un rétabliſſement de quatre cents livres. Tout cela me paraît modeſte, et M. *Orri* en juge de même. Il conſent à toutes ces gueniſſes.

(*) Le grand duc de Toſcane, depuis empereur ſous le nom de *François I*, père de *Joſeph II*.

1745. Daignez achever votre ouvrage, Monſeigneur, et vous aboucher avec M. de *Maurepas*. Je compte avoir l'honneur de vous remercier inceſſamment, et de vous renouveler mes très-tendres reſpects et ma vive reconnaiſſance.

LETTRE XXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Verſailles, 25 février.

LA cour de France reſſemble à une ruche d'abeilles; on y bourdonne autour du roi. Il y avait plus de bruit à la première repréſentation qu'au parterre de la comédie; cependant le roi a été très-content. Je ne me ſuis mêlé que de lui plaire. Sa protection et l'amitié de M. et de madame d'*Argental*, voilà l'objet de mes déſirs et de mes ſoins; le reſte m'eſt très-indifférent, et on peut faire à l'opéra toutes les ſottiſes qu'on voudra, ſans que je m'en mêle. Mon ouvrage eſt décent, il a plu ſans être flatteur. Le roi m'en ſait gré. Les *Mirepoix* ne peuvent me nuire. Que me faut-il de plus? Il y aurait cent tracaſſeries à eſſuyer ſi je voulais empêcher qu'on rejouât l'opéra de *Rameau* (*). Je n'en veux aucune, je ne veux que revenir vous faire ma cour; mais je vous avertis que madame *du Châtelet* veut être du voyage. Je ſuis comme les jéſuites, je ne marche point ſeul. Vous

(*) Dardanus.

ſentez

sentez bien que n'étant qu'un *accident*, et madame *du Châtelet* étant *ens per se*, je ne peux me séparer d'elle sans être anéanti. 1745.

LETTRE XXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Versailles, 7 mars.

Je compte, mon cher ami, vous apporter ces sottises de commande dès que je serai à Paris. Je me ferais à présent une grosse affaire avec vingt messieurs en charge, si je donnais le moindre ordre au sieur *Ballard*, imprimeur des ballets du roi très-chrétien. Chacun a ici son droit; il n'y a que les arts et les talens qui n'en ont point; mais j'ai des droits qui valent mieux que tous ceux des premières charges de la couronne; ce sont ceux que j'ai sur votre cœur. Vous ne sauriez croire l'impatience que j'ai de vous embrasser.

1745.

LETTRE XXXIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 16 d'avril.

Je cours à Châlons avec madame *du Châtelet* pour aſſiſter à la petite vérole de ſon fils, car c'eſt tout ce qu'on y peut faire : on n'eſt que ſpectateur de la tyrannie ignorante des médecins. Guériſſez la maladie épidémique de l'Europe; empêchez les araignées de ſe manger, et conſervez-moi vos bontés.

J'eſpère revenir avant que vous partiez pour aller faire la paix à la tête des armées.

Adieu, Monſeigneur; perſonne ne s'intéreſſera jamais à votre gloire et à votre bonheur autant que votre très-ancien ſerviteur.

LETTRE XXXIV.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

Avril.

Vous devez avoir reçu, Monſieur, les prémices de l'édition du louvre (*), telles que vous les voulez, ſimples et ſans reliûre; voilà comme il vous les faut pour Plombières, mais le roi vous en a fait relier un

(*) De la Princeſſe de Navarre.

exemplaire pour votre bibliothéque de Paris, que je compte bien avoir l'honneur de vous préſenter à votre retour. 1745.

Je vous ai fait une infidélité en fait de livres. Je parlais, il y a quelques jours, à madame de *Pompadour* de votre charmant, de votre immortel Abrégé de l'hiſtoire de France; elle a plus lu à ſon âge qu'aucune vieille dame du pays où elle va régner, et où il eſt bien à déſirer qu'elle règne; elle avait lu preſque tous les bons livres, hors le vôtre; elle craignait d'être obligée de l'apprendre par cœur. Je lui dis qu'elle en retiendrait bien des choſes ſans efforts, et ſurtout les caractères des rois, des miniſtres et des ſiècles; qu'un coup d'œil lui rappellerait tout ce qu'elle ſait de notre hiſtoire, et lui apprendrait ce qu'elle ne ſait point; elle m'ordonna de lui apporter, à mon premier voyage, ce livre auſſi aimable que ſon auteur. Je ne marche jamais ſans cet ouvrage. Je fis ſemblant d'envoyer à Paris, et après ſouper on lui apporte votre livre en beau maroquin, et à la première page était écrit,

Le voici ce livre vanté;
Les Grâces daignèrent l'écrire
Sous les yeux de la vérité,
Et c'eſt aux Grâces de le lire.

&c. &c. &c. Il y en a davantage, mais je ne m'en ſouviens pas; je ne me ſouviens que de vos vers aimables où *Corneille déshabille Pſyché*. Nous ne déshabillons perſonne dans notre fête. *Cahuſac* pourrait bien n'être point joué, mais on donnera un

magnifique ouvrage composé par M. *Bonneval* des
1745. Menus, et mis en musique par *Collin*. Vous savez que le sylphe réussit (*). Cela fait, ce me semble, un très-joli spectacle; venez donc le voir. Peut-on prendre toujours des eaux? Revenez dans ces belles demeures, où je ne souperai plus, mais où je vous ferai ma cour, si vous et moi sommes assez sages pour dîner.

Tortone est pris, le château non; mais tout le Canada est perdu pour nous; plus de morue, plus de castors. La paix, la paix. Je suis las de chanter les horreurs de la destruction. Oh! que les hommes sont fous, et que vous êtes charmant! Savez-vous que je vous idolâtre?

LETTRE XXXV.

A M. DUCLOS.

Avril.

. . . . . .

. . . . . .

J'EN ai déjà lu cent cinquante pages (**), mais il faut sortir pour souper : je m'arrête à ces mots.

Ce brave Huniade Corvin, surnommé la terreur des Turcs, avait été le défenseur de la Hongrie, dont Ladislas n'avait été que le roi.

Courage, il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire

(*) Zelindor, parcles de *Moncrif*, musique de *Rebel* et *Francœur*.
(**) *Histoire de Louis XI.*

l'hiſtoire. En vous remerciant bien tendrement, Monſieur, d'un préſent qui m'eſt bien cher, et qui me le ſerait quand même vous ne me le feriez pas. Je paſſe à votre porte pour vous dire combien je vous aime, combien je vous eſtime, et à quel point je vous ſuis obligé; et je vous l'écris dans la crainte de ne pas vous trouver. Bonſoir, *Salluſte*. 1745.

LETTRE XXXVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, ce 29 d'avril.

Je tremble que nos triſtes aventures de Bavière ne déterminent le roi de Pruſſe à faire une ſeconde paix. Vous êtes, Monſeigneur, dans des circonſtances bien critiques, et nous auſſi. Si cela continue, le bel emploi que celui d'hiſtoriographe!

Je ſuis bien affligé de ne pouvoir vous faire ma cour parce que le fils de madame *du Châtelet* a quelques boutons au viſage, à quarante lieues d'ici. J'ai toujours eu plus à ſouffrir qu'un autre des préjugés de ce monde.

Mon tendre attachement pour vous fait ma conſolation.

P. S. J'apprends que tous ces écrits, qui, par parenthèſe, ſont de faibles armes quand on eſt battu, pour donner l'excluſion au grand duc, ne ſont point un bon effet en Allemagne. On y ſent trop que ce ſont des français qui parlent : il me ſemble qu'un air

1745. plus impartial réuſſirait mieux, et qu'un bon allemand qui déplorerait de tout ſon cœur les calamités de ſa peſante patrie, ferait une impreſſion toute autre ſur les eſprits. Pardon; je ſoumets mon petit doute à vos lumières, et je vous rends compte ſimplement de ce qu'on m'écrit.

Il ne m'eſt rien revenu de mon correſpondant qu'une prière du roi de Pruſſe à la reine d'Hongrie de ne point prendre ſes vaiſſeaux ſur l'Elbe. Ses vaiſſeaux ſont des bateaux; mais gare que le roi de Pruſſe ne faſſe d'autres prières.

LETTRE XXXVII.

À M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Verſailles.*

A Paris, ce 3 mai.

Eh bien, il faudra donc vous laiſſer partir ſans avoir la conſolation de vous voir. Partez donc; mais revenez avec le rameau d'olivier, et que le roi vous donne le rameau d'or; car, en vérité, vous n'êtes pas payé pour la peine que vous prenez.

Vous avez eu trop de ſcrupule en craignant d'écrire un petit mot à M. l'abbé de *Canillac.* Je vous avertis que je ſuis très-bien avec le pape, et que M. l'abbé de *Canillac* fera ſa cour en diſant au ſaint-père que je lis ſes ouvrages, et que je ſuis au rang de ſes admirateurs comme de ſes brebis.

Chargez-vous, je vous en ſupplie, de cette importante négociation. Je vous réponds que je ſerai un

petit favori de Rome, sans que nos cardinaux y aient contribué. 1745.

Que dites-vous, Monseigneur, de la princesse royale de Suède, qui me prie de faire un petit voyage à Stockholm, comme on prie à souper à la campagne? Il faut être *Maupertuis* pour aller ainsi courir dans le Nord. Je reste en France où je me trouverais encore mieux si madame *du Châtelet* se mettait à dîner avec vous.

J'ai une grâce à vous demander pour ce pays du Nord; c'est de permettre que je vous adresse en Flandres un paquet pour M. d'*Allion*. Ce sont des livres que j'envoie à l'académie de Pétersbourg, et des flagorneries pour la czarine.

Adieu, Monseigneur; je vous souhaite de la santé et la paix; et je vous suis attaché, comme vous savez, pour la vie.

Lettre du roi à la Czarine, pour le projet de paix.

(*Minutée par M. de Voltaire.*)

Le dessein magnanime que votre Majesté a conçu d'être la médiatrice des puissances qui sont en guerre, est digne de votre grand cœur, et touche sensiblement le mien. C'est un nouveau sujet de vous admirer; tous les princes vous en doivent des remercîmens, et j'en dois d'autant plus à votre Majesté que je vois mes désirs les plus chers secondés par les vôtres.

Je peux vous jurer, Madame, que je n'ai jamais eu les armes à la main que dans des vues de paix, et mes succès n'ont servi qu'à fortifier ces sentimens que les revers seuls auraient pu rendre moins vifs, peut-être.

Je vois avec joie que la souveraine à qui je devais le plus

d'eſtime, veut être la bienfaitrice des nations. Les rois ne peu-
1745. vent aſpirer chez eux qu'à la gloire de faire la félicité de leurs ſujets, vous ferez celle des rois et de leurs peuples. Les vôtres, Madame, en voyant que vous travaillez au bonheur des autres, ſentiront augmenter, s'il ſe peut, leur vénération pour leur ſouveraine, et votre règne en ſera plus heureux quand les acclamations de l'Europe redoubleront les bénédictions qu'on vous donne dans vos Etats

Non-ſeulement, Madame, j'accepte, avec une vive reconnaiſſance, cette médiation glorieuſe, mais plus la guerre eſt heureuſe pour moi, plus je vous conjure d'employer tous vos bons offices pour la terminer. Mes peuples que j'aime, et dont je me flatte d'être aimé, vous devront la conſervation du ſang qu'ils ſont toujours prêts à répandre pour ma cauſe.

Commencez et achevez ce grand ouvrage qui vous couvrira d'une gloire immortelle. Ne vous bornez point, Madame, aux ſimples propoſitions dictées par votre ame généreuſe; aplaniſſez tous les obſtacles, et ſoyez sûre de n'en trouver aucun dans moi.

Tous les autres princes doivent concourir, ſans doute, à ce noble projet. L'humanité, les malheurs de tant de provinces, le reſpect qu'ils ont pour vos vertus, les engagera à vous déférer avec empreſſement ce titre de médiatrice de l'Europe, le plus beau qu'une tête couronnée puiſſe obtenir, et le ſeul qui pouvait manquer à votre gloire.

Mais aucun d'eux ne ſentira mieux que moi le prix que votre perſonne y ajoute, ni quel eſt le bonheur de vous devoir ce que tous les ſouverains doivent déſirer le plus.

LETTRE XXXVIII. 1745.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Ce 9 mai.

QUE DIEU récompenſe la reine ou l'impératrice de toutes les Ruſſies, et vous, ange de la paix! Je n'oſe écrire ſans être ſous vos yeux; je crains de dire trop ou trop peu, et de ne pas m'ajuſter. Je compte venir demain à Verſailles me mettre au rang de vos ſecrétaires.

En vous remerciant, Monſeigneur, de la bonté que vous avez pour le plus pacifique des humains, et celui qui vous eſt dévoué avec le plus de tendreſſe.

LETTRE XXXIX.

AU MEME.

A la première nouvelle de la victoire de Fontenoi.

Jeudi 13, à onze heures du ſoir.

AH, le bel emploi pour votre hiſtorien! Il y a trois cents ans que les rois de France n'ont rien fait de ſi glorieux. Je ſuis fou de joie!

Bonſoir, Monſeigneur.

1745.

LETTRE XL.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

20 mai, au soir.

Vous m'avez écrit, Monseigneur, une lettre telle que madame de *Sévigné* l'eût faite, si elle s'était trouvée au milieu d'une bataille (*). Je viens de donner bataille aussi, et j'ai eu plus de peine à chanter la victoire (**) que le roi à la remporter. M. *Bayard de Richelieu* vous dira le reste. Vous verrez que le nom de d'*Argenson* n'est pas oublié. En vérité, vous me rendez ce nom bien cher; les deux frères le rendront bien glorieux.

Adieu, Monseigneur; j'ai la fièvre à force d'avoir embouché la trompette. Je vous adore.

LETTRE XLI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Ce 26 mai.

Tenez, Monseigneur, je n'en peux plus; voilà tout ce que j'ai pu tirer de mon cerveau, en passant la journée à chercher des anecdotes, et la nuit à rimailler.

(*) On trouve cette lettre dans le Commentaire sur la vie et les ouvrages de l'auteur de la Henriade.

(**) Le Poëme de Fontenoi.

On en fera demain une quatrième édition. J'ai rendu juſtice; et on a pour moi, cette fois-ci, quelque indulgence. 1745.

Je vous remercie des faveurs du ſaint-père ; je me flatte qu'il n'y aura pas là-bas conflit de miniſtère; s'il y en avait, je demeurerais entre deux médailles le cu à terre. Le fait eſt qu'à Rome, comme ailleurs, on eſt jaloux de ſa beſace.

Je me recommande à DIEU et à vous, et j'attendrai les bénédictions paternelles ſans me remuer.

Le roi eſt-il content de ma petite drôlerie?

Je ſuis à vos ordres à jamais.

P. S. Autre paquet de batailles de Fontenoi. Permettez, Monſeigneur, que tout cela ſoit ſous vos auſpices, et que j'aye encore l'honneur d'en envoyer beaucoup, par votre protection, dans les pays étrangers : ce ſont des réponſes aux gazetiers et aux journaliſtes de Hollande.

LETTRE XLII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 29 mai.

MALGRÉ l'envie, ceci a du débit. Seriez-vous mal reçu, Monſeigneur, à dire au roi qu'en dix jours de temps, il y a eu cinq éditions de ſa gloire? N'oubliez pas, je vous en prie, cette petite manœuvre de cour.

1745. Je croyais monſieur votre fils à Paris; point du tout, il inſtrumente avec vous. A-t-il vû la bataille? il ſe ſerait mis avec ſon couſin à la tête des moutons de Berri. Je le ſupplie de lire cette cinquième édition, la plus correcte de toutes, la plus ample et la plus honnête. J'en envoie de cette fournée à je ne ſais combien de têtes couronnées. Vous permettez bien, ſuivant votre bénignité ordinaire, que j'en mette quelques-unes ſous votre couvert, aux *Valori*, aux *Onillon*, aux *Laville*, à tous ceux qui auraient été honnis en pays étranger ſi nous avions été battus.

J'en envoie à M. l'abbé de *Canillac*, et je le remercie de ſes bontés que je vous dois. Mais j'ai bien peur que M. l'abbé de *Tolignan* et le cardinal *Aquaviva* ne ſoient fâchés qu'on leur ſouffle une négociation; je veux avoir mes médailles papales, et je vous ſupplie que M. l'abbé de *Canillac* traite cette grande affaire avec ſa très-grande prudence.

Adieu, Monſeigneur; triomphez et revenez avec le rameau d'olivier.

LETTRE XLIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 30 mai.

Au milieu des énormes paquets, dont je vous accable, pour la gloire du roi mon maître ou pour ſon ennui, il faut, s'il vous plaît, Monſeigneur, que j'éclairciſſe ma petite affaire avec le pape. La voici :

Vous savez que les bontés de mademoiselle du *Til* m'ont valu les bons offices de l'abbé de *Tolignan*, et que M. l'abbé de *Tolignan* m'a valu un petit compliment de la part de sa sainteté, sans que cette sainte négociation passât par d'autres mains. 1745.

Vous vous souvenez, peut-être, qu'il y a près de deux mois que l'envie me prit d'avoir quelque marque de la bienveillance papale qui pût me faire honneur en ce monde-ci et dans l'autre. J'eus l'honneur de vous communiquer cette grande idée; mais vous me dites qu'il n'était guère possible de mêler ainsi les choses célestes aux politiques. Sur le champ j'allai trouver mademoiselle du *Til*, qui a été pour moi *turris eburnea*, *fœderis arca*, &c, et elle me dit qu'elle essaierait si l'abbé de *Tolignan* aurait assez de crédit encore pour obtenir de sa sainteté deux médailles qui vaudraient pour moi deux évêchés.

Nouvelles coquetteries de ma part avec le pape; je lis ses livres, j'en fais un petit extrait; je versifie, et le pape devient mon protecteur *in petto*.

Je vous mande tout cela, il y a trois semaines, et je vous écris que M. l'abbé de *Canillac* ferait très-bien sa cour en parlant de moi à sa sainteté; mais je ne parle point de médailles. Alors il vous revient en mémoire que j'avais eu grande envie du portrait du saint-père, et vous en écrivez à M. l'abbé de *Canillac*. Pendant ce temps-là qu'arrive-t-il? Le pape, le très-saint, le très-aimable, donne deux grosses médailles pour moi à M. l'abbé de *Tolignan;* et le maître de la chambre m'écrit de la part de sa sainteté : L'abbé de *Tolignan* a en poche médailles et lettres, et les enverra quand et comme il pourra.

1745. A peine M. de *Tolignan* eſt-il muni de ces divins portraits que M. de *Canillac* va en demander pour moi au ſaint-père. Il me paraît que ſa ſainteté a l'eſprit préſent et plaiſant; elle ne veut pas dire au miniſtre de France : *Monſù, un altro a le medaglie ;* mais elle lui dit qu'à la Saint-Pierre il y en aura de plus groſſes.

Vous recevrez, Monſeigneur, la lettre de l'abbé de *Canillac* qui vous mande cette pantalonade du pape tout ſérieuſement; et mademoiſelle du *Til* reçoit la lettre de M. l'abbé de *Tolignan*, qui lui mande la choſe comme elle eſt.

Eſt-ce aſſez parler de deux médailles? Non vraiment, Monſeigneur; il faut que je réuſſiſſe dans ma négociation, car elle va plus loin que vous ne penſez, et vous n'êtes pas au bout.

Le grand point eſt donc que M. l'abbé de *Canillac* ne ſouffle pas la négociation à l'abbé de *Tolignan*, parce qu'alors il ſe pourrait faire que tout échouât. Je vous ſupplie donc d'écrire tout ſimplement à votre miniſtre romain que le poids de marc ne fait rien à ces médailles, qu'il vous fera plaiſir de me protéger dans l'occaſion, que l'abbé de *Tolignan* étant mon ami depuis long-temps, il n'eſt pas étonnant qu'il m'ait ſervi, et que vous le priez d'aider l'abbé de *Tolignan* dans cette affaire, &c. &c. &c.

Moyennant ce tour très-ſimple et très-vrai, il n'y aura point de tracaſſerie; j'aurai mes médailles; tout le monde ſera content; et je vous aurai la plus grande obligation du monde.

Pardonnez-moi. Comment peut-on écrire quatre pages ſur ces balivernes! Cela eſt honteux.

P. S. A force de bontés, vous devenez mon bureau d'adreſſe. Pardon, Monſeigneur, mais la princeſſe de Suède eſt plus jolie que le pape; elle m'a envoyé ſon portrait, et je n'ai pas encore celui du ſaint-père; ainſi, permettez que je mette ſous votre protection cet énorme paquet, en attendant que j'aye l'honneur de vous en dépêcher d'autres pour la famille. 1745.

Prenez la citadelle, prenez-en cent, et revenez l'arbitre de la paix.

LETTRE XLIV.

A M. DE CIDEVILLE.

30 mai.

Mon cher ami, j'apprends en arrivant que votre amitié vous a conduit ici pour avertir madame *du Châtelet* des belles critiques que l'on fait. Quant au maréchal de *Saxe*, voici ce qu'il a écrit à madame *du Châtelet: Le roi en a été très-content, et même il m'a dit que l'ouvrage n'était pas ſuſceptible de critique.*

Vous ſentez bien qu'après cela je dois penſer que le roi eſt le meilleur et le plus grand connaiſſeur de ſon royaume.

Quant au maréchal de *Noailles*, il a été très-ſatisfait, et c'eſt lui qui a fait au roi la lecture de l'ouvrage. Il n'y a perſonne à l'armée qui n'ait ſenti combien il était délicat de parler de M. le maréchal de *Noailles*, l'ancien du maréchal de *Saxe*, et n'ayant pas le commandement. Les deux vers qui expriment qu'il n'eſt

point jaloux, et qu'il ne regarde que l'intérêt de la
1745. France, ſont un petit trait de politique, ſi ce n'en eſt pas un de poëſie; et ce ſont préciſément ces vérités qui donnent à penſer à un lecteur judicieux. Ces traits ſi éloignés des lieux communs, et ces alluſions aux faits qu'on ne doit pas dire hautement, mais qu'on doit faire entendre; ce ſont là, dis-je, ces petites fineſſes qui plaiſent aux hommes comme vous, et qui échappent à ceux qui ne ſont que gens de lettres.

Vos vers ſont charmans; c'eſt à eux et non aux miens que je devrai cette belle fumée après laquelle on court. Permettez-moi donc la vanité de les faire imprimer. Les encouragemens que vous me donnez me font plus de plaiſir que vos beaux vers n'humilient les miens. Bonjour; la tête me tourne; je ne ſais comment faire avec les dames, qui veulent que je loue leurs couſins et leurs greluchons. On me traite comme un miniſtre; je fais des mécontens.

Je vous embraſſe tendrement.

LETTRE XLV.

A M. LE COMTE ALGAROTTI, *à Berlin.*

Parigi, 4 giugno.

Mi luſingavo, caro mio ed illuſtriſſimo amico, d'aver ricuperata la mia ſanità, e già ero tutto apparecchiato a ſeguire il mio rè in Fiandra; forſe avrei avuto, ò almen creduto avere la forza di fare un

più

più gran viaggio, e di vedervi ancorà una volta nella corte dell' *Augusto* moderno, ed avrei detto: 1745.

Quivì il famoso Egon di lauro adorno
Vidi pòi d'ostro, e di virtù pur sempre
Sicché Febo sembrava, onde io devoto
Al suo nome sacrai la cedra e'l core.

Mà sono ricaduto, e còsi trapasso la mia misera vita trà alcuni raggj di sanità, e più notte di dolori e di svogliatezza. Vivete pur felice, voi a cui la natura diède ciò, che aveva concesso a *Tibullo*:

Gratia, fama, valetudo contingit abundè;

Vivete trà il gran *Federigo*, ed il filosofo *Maupertuis;* non sarete mai per dire comè *Marino*:

Tutto fei, nulla fui; per cangiar foco,
Stato, vita, pensier, costumi e loco
Mài non cangio fortunà.

La vostra fortuna è degna di voi, e la mia sarebbe moltò innalzata soprà il mio merito, e mi sarebbe troppò felice, se questa madrigna di natura non avesse mescolato il suo veleno con tante dolcezze.

Farewell good sir. La marchesa *Newton* vous fait les plus sincères complimens; permettez-moi de vous supplier de faire les miens à ceux qui daignent se souvenir un peu de moi à Berlin.

1745.

LETTRE XLVI.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 9 juin.

APRÈS avoir travaillé toute la nuit, mon cher ami, à mériter vos éloges et votre amitié par les efforts que je fais, après avoir pouſſé notre bataille juſqu'à près de trois cents vers, y avoir jeté un peu de poëſie, fait un diſcours préliminaire, et ayant ſurtout profité de vos avis, il faut prendre du café; et c'eſt en le prenant que je vous rends compte de tout ce que je fais.

Je viens de recevoir du roi la permiſſion de faire imprimer l'épître dédicatoire dont je lui avais envoyé le modèle. Il faut courir chez l'imprimeur; j'y ſerai juſqu'à une heure préciſe. Si vous étiez aſſez aimable pour vous y rendre, vous m'y donneriez de nouveaux conſeils, et je vous aurais de nouvelles obligations. Je partirai enſuite pour Champs. Eſt-ce que je n'aurai jamais le plaiſir de paſſer quelques jours tranquillement avec vous à la campagne?

Venez chez *Prault*, je vous en prie; j'ai beaucoup à vous parler.

Je ne crois pas que la petite ſatire du *chevalier de Saint-Michel*, qui, en ſtyle d'huiſſier priſeur, prétend que j'*adjuge* les lauriers ſelon mon caprice, plaiſe beaucoup à M. de *Richelieu*, à MM. de *Luxembourg*, de *Soubiſe*, d'*Ayen*, &c. &c., et à tous ceux que j'ai mis dans mes caquets. Ils m'ont fait tous l'honneur

de me remercier, mais je ne penſe pas qu'ils le remercient. 1745.

Sa Majeſté a entre les mains tout mon ouvrage; elle daigne être contente. Je ſouhaite que vous le ſoyez. Je vous embraſſe tendrement, et j'attends vos vers avec plus d'impatience que l'édition des miens.

Votre éternel ami, &c.

LETTRE XLVII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le 15 juin.

Je n'oſe vous ſupplier de m'envoyer quelques belles anecdotes héroïques; cependant il ſerait bien beau à vous de contribuer à faire durer mon petit monument, vous qui en élevez de ſi beaux. On va faire une ſeptième édition à Paris, et peut-être la fera-t-on au louvre; elle eſt dédiée au roi, et la bonté qu'il a d'accepter cet hommage, met le ſceau à l'authenticité de la pièce. Je voudrais en faire un ouvrage qui paſsât à la poſtérité, et dans lequel ceux qui ſeront nommés puſſent dès-à-préſent trouver quelque petit avant-goût d'immortalité. Je voudrais des notes plus inſtructives, pour les vivans et pour les morts.

Ne pourrais-je point citer quelques ſervices de M. de *Luttaux* dans mon *De profundis*? N'y a-t-il rien à dire ſur le poſte d'Antoin? ne s'eſt-il pas fait de belles et inconnues proueſſes qui ſont perdues *carent quia vate ſacro*? Que *Bellone*, s'il vous plaît,

—— inſtruiſe un peu les Muſes. Je vous ſerais tendrement
1745. obligé.

Adieu, *Pollion* et *Tibulle;* je baiſe votre myrte et vos lauriers.

Et quorum pars magna fuiſti : Vous avez vaincu, et vous chantez la victoire. M. de *Pollion*, vous ne laiſſez rien faire à ceux qui ne ſont que vos trompettes. Madame *du Châtelet* eſt enchantée de vos vers aimables, et de votre ſouvenir. Je fais plus que d'être enchanté; vous m'avez donné de l'enthouſiaſme. J'ai entièrement refondu mon petit poëme. Je fais ce que je peux pour qu'il ſoit moins indigne du héros. On l'imprime à Lille avec un diſcours préliminaire; j'ai donné ordre qu'on eût l'honneur de vous en envoyer des premiers, car c'eſt à vous que je veux plaire. Seriez-vous aſſez bon pour dire à M. le maréchal de *Noailles* qu'il m'a écrit une lettre charmante dont je ſens tout le prix, et pour faire ma cour à M. le duc d'*Ayen* qui doit m'aimer; car il m'a fait du bien auprès du roi, et on s'attache à ſes bienfaits.

Adieu, aimable *Horace;* aimez et protégez *Varius* et ſifflez les *Vadius*.

LETTRE XLVIII. 1745.

A M. DE MONCRIF, *à Verſailles.*

A Paris, 16 juin.

Je n'avais, mon cher ſylphe, ſupplié madame de *Luines* de préſenter ma rapſodie à la reine que parce qu'il paraiſſait fort brutal d'en laiſſer paraître tant d'éditions ſans lui en faire un petit hommage; mais je vous prie de lui dire très-ſérieuſement que je lui demande pardon d'avoir mis à ſes pieds une pauvre eſquiſſe que je n'avais jamais oſé donner au roi.

Enfin ſa Majeſté ayant bien voulu que je lui dédiaſſe ſa bataille, j'ai mis mon grain d'encens dans un encenſoir un peu plus propre, et le voici que je vous préſente. C'eſt à préſent que vous pouvez dire hardiment à la reine que cela vaut mieux que la mauſſaderie de notre ami le poëte *Roi*. Je ne vois pas qu'aucun de ceux que j'ai ſi juſtement célébrés ſoit fort content que cet honnête homme ait dit, en ſtyle d'huiſſier priſeur, que j'ai *adjugé* les lauriers ſelon mon caprice; mais c'eſt une des moindres peccadilles de monſieur le chevalier de Saint-Michel. Mon aimable ſylphe, cet animal-là eſt un vilain gnome. Il a fait une petite ſatire dans laquelle il dit de moi :

Il a loué depuis Noailles
Juſqu'au moindre petit morveux
Portant talon rouge à Verſailles.

1745. On débite cette infamie avec les noms de MM. d'*Argenſon*, *Caſtelmoron* et d'*Aubeterre* en notes. Vous êtes engagé d'honneur à faire connaître à la reine ce miſérable. Si je n'étais pas malade, j'irais me jeter à ſes pieds. Je vous ſupplie inſtamment de lui faire ma cour.

Comptez que je vous aimerai toute ma vie.

LETTRE XLIX.

A M. DE MONCRIF, *à Verſailles.*

A Champs, 22 juin.

Je ſens, mon très-aimable *Zélindor*, tout le prix de vos bontés. Quoi! au milieu de vos ſuccès vous ſongez à réparer mes fautes! J'avais déjà prévenu vos attentions charmantes. Je ne préſentai point mon poëme ſur les horreurs de la guerre à la vertu pacifide la ſainte ducheſſe (*), parce que je fus dévaliſé par tout ce qui me rencontra chez la reine. Je vous remercie tendrement de faire valoir mes batailles auprès d'une princeſſe dont les vertus devraient inſpirer la paix à tout l'univers.

Il eſt vrai qu'on a penſé à donner une fête au héros de Fontenoi. Je ne ſais pas encore bien préciſément ce que ce ſera; mais je ſais très-certainement qu'il la faut dans le genre le plus noble. Je n'ai qu'une ambition, c'eſt de mêler ma voix à la vôtre, et de faire voir aux ennemis des gens de lettres et des honnêtes gens, par exemple, à M. *Roi*, *chevalier de*

(*) Madame de *Villars*.

Saint-Michel, et à l'abbé de bicêtre, que les cœurs et les talens ſe réuniſſent pour louer notre monarque, ſans connaître la jalouſie. 1745.

Je ſerais enchanté que votre prologue pût nous convenir ; je tâcherais d'y conformer mon ſujet. Mandez-moi, mon aimable génie, quand vous ſerez à Paris, afin que je puiſſe en raiſonner avec vous.

Conſervez-moi votre amitié ; comptez que je vous ſuis dévoué pour ma vie avec la tendreſſe que votre caractère m'inſpire, et avec l'eſtime que vos talens aimables doivent arracher au dragon de *Saint-Michel* et au gibier de bicêtre.

LETTRE L.

A M. DE CIDEVILLE.

A Champs, ce 25 juin.

Mon charmant ami, celui des Muſes, celui de la vertu, vous que je ne vois pas aſſez et avec qui je voudrais toujours vivre, vous me donnez là un laurier dont je fais beaucoup plus de cas que de tout ce que *Maupertuis* va chercher à Berlin, et de tout ce qu'on cherche à Verſailles. Le roi ſaura qu'il y a dans ſon royaume des ames aſſez belles pour joindre hardiment à ſon nom celui d'un ami ; il ſaura que mon cher *Cideville* atteſte à la poſtérité que les bontés dont ſa Majeſté m'honore ne ſont pas un reproche à ſa gloire.

J'envoie à M. le duc de *Richelieu* ce beau monument que vous érigez au roi, à la nation et à l'amitié.

—— C'eſt un bel exemple que vous donnez à la littérature.
1745. Madame *du Châtelet*, qui vous eſt tendrement obligée, donnera ſon exemplaire à madame la ducheſſe de *la Vallière*, et il reſtera dans la bibliothéque de Champs. Nous en prendrons d'autres lundi à Paris, où nous comptons arriver ſur les trois heures. C'eſt là que j'embraſſerai celui qui m'immortaliſe.

LETTRE LI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Champs, le 25 juin.

Je ſuis, comme l'*Arétin*, en commerce avec toutes les têtes couronnées ; mais il s'en feſait payer pour les mordre, et je ne leur demande rien pour les amadouer. Recevez donc, Monſeigneur, cet énorme paquet que vous pourriez faire partir par la première flotte que vous enverrez à la pêche de la baleine. Que direz-vous de mon inſolence ? vous ai-je aſſez importuné de mes batailles ? Tantôt c'eſt pour la princeſſe de Suède, tantôt c'eſt pour la czarine. Vous êtes bien heureux que je vous ſauve le roi de Pruſſe cette fois-ci ; et ſi vous étiez à Paris, vous auriez vraiment un paquet pour le pape. Eh bien ! il pleut donc des victoires ! Le roi de Pruſſe bat nos ennemis, et fait des épigrammes contre eux. Oh ! la belle et glorieuſe paix que vous ferez ! Je vous prépare une fête pour votre retour ; j'y couronnerai le roi de lauriers. En attendant, vous

recevrez une ſeptième édition de Lille, de ce petit monument que j'ai élevé à la gloire de notre monarque. Dites-lui-en un peu de bien, et empêchez, ſi vous pouvez, les araignées de ſe manger. 1745.

Voici une mauvaiſe plaiſanterie que j'écris au roi de Pruſſe. Vous verrez, Monſeigneur, que je ne le traite pas ſi pompeuſement que le vainqueur de Fontenoi.

Lorſque deux rois s'entendent bien, (*)

Cela n'eſt pas bon à courir, mais peut-être en peut-on amuſer le roi preneur de villes et gagneur de batailles; car, encore faut-il amuſer ſon héros.

Où eſt monſieur votre fils? négocie-t-il avec le gros M. *Bentin*? Je n'ai pas vu votre belle-fille à qui je voulais rendre mes reſpects. Je ſuis tantôt à Champs, tantôt à Etiole. Préparez pour la fête les oliviers que je voudrais qui ornaſſent le théâtre.

*Lettre critique d'une belle dame à un beau Monſieur de Paris, ſur le Poëme de la bataille de Fontenoi, à M. ***.*

Juin.

Je ne ſais pas, Monſieur, pourquoi j'ai pu lire juſqu'au bout ce poëme de la bataille de Fontenoi; c'eſt un ouvrage qui roule tout entier ſur des faits vrais et récens. Y a-t-il rien de plus inſipide pour des eſprits comme les nôtres, ſi ſolidement nourris de la lecture du prince *Titi* et de *Zerbinette*?

Vous vous ſouvenez que nous étions à l'opéra, le jour qu'on

(*) Volume d'Epîtres, page 137 de l'édition in-8°.

donna cette vilaine bataille, et que nous fîmes un souper délicieux qui dura quatre heures, après quoi nous gagnâmes cent louis au cavagnole, en nous plaignant *furieusement* et *infiniment* de la misère du temps.

1745.

L'auteur du poëme prétend que nous avons beaucoup d'obligation au roi de gagner des batailles en personne, et de prendre des villes, afin que nous jouissions tranquillement à Paris du fruit de ses travaux et des dangers où il s'expose. Quelle sottise! Je voudrais bien savoir si les dames de Londres se réjouissent moins, parce que le duc de *Cumberland* a été bien battu? Je ne sais qui a fait cette rapsodie, mais il connaît bien mal le monde.

Que m'importe à moi que quatre ou cinq officiers de l'état-major aient été blessés? j'ai bien affaire qu'on me les nomme. Ils ont versé, dit-on, leur sang pour nous, sous les yeux de leur roi; et les louanges qu'on leur donne, sont une juste récompense et un aiguillon de la gloire; mais, si cela était, il aurait dû nous donner une liste des morts et de blessés. J'ai un parent, lieutenant de milice, qui a reçu un coup de fusil dans la manche. Pourquoi parle-t-il plutôt des autres que de mon parent? J'aurais été fort aise de trouver là son nom; mais toutes les choses qui ne m'intéressent pas personnellement, ou qui ne sont pas des romans nouveaux, m'ennuient *épouvantablement*, *horriblement*.

On dit que M. le maréchal de *Saxe* est fort content de l'endroit qui le regarde; je le trouve bien indulgent.

> Maurice qui, touchant à l'infernale rive,
> Rappelle pour son roi son ame fugitive,
> Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
> De vivre encore un jour et de mourir vainqueur.

M. l'abbé de ** nous a fait remarquer judicieusement le ridicule de nommer un homme par son nom de baptême, et de le faire ensuite prier le dieu *Mars*. J'ai bien senti l'impertinence de dire qu'un maréchal de France est prêt à *descendre sur l'infernale rive*, quand il est dangereusement malade. Je trouve fort mauvais, moi, lorsque j'ai la migraine, après avoir joué toute la nuit, qu'on vienne me dire que j'ai mauvais visage. On prétend qu'en effet M. le maréchal de *Saxe*, après la victoire, dit au roi qu'il n'avait demandé au ciel que ce jour de vie pour voir triompher

ſa Majeſté : permis à lui de penſer de cette façon ; mais, en vérité, cela eſt bien déplacé dans un poëme qui ne doit donner que des idées douces et riantes. 1745.

Pourquoi dit-il que le duc de *Grammont*

Dans l'Elyſée emporte la douleur
D'ignorer, en tombant, ſi ſon maître eſt vainqueur.

Voilà un ſentiment que je n'ai vu dans aucun des petits romans que je lis. Je voudrais bien ſavoir ſi on a de ces idées-là quand on a la cuiſſe emportée d'un boulet de canon ; On me répond à cela que le duc de *Grammont* aimait véritablement le roi, et qu'il pouvait très-bien avoir eu de pareils ſentimens à ſa mort. Faible réponſe, miſérable évaſion dont vous ſentez la petiteſſe !

Je me ſoucie fort peu qu'il me nomme tous les lieutenans généraux qui étaient chacun à leur poſte. Ne voilà-t-il pas une choſe bien extraordinaire d'être à ſon poſte? Un franc pédant, qui eſt tout plein de ſon *Homère*, nous a voulu perſuader que c'eſt ainſi que ce vieux grec s'y prenait dans ſon roman amoureux de l'Iliade, et que *Virgile* l'avait imité. Vous ſavez comme nous l'avons reçu avec ſon *Homère* et ſon *Virgile*. Je ne crois pas qu'on s'aviſe de les citer dorénavant devant vous ni devant moi. J'entends dire à de fort habiles gens que ces rêveurs-là ſont tout-à fait paſſés de mode, et qu'un homme qui écrirait dans leur goût, ne ſerait pas toléré aujourd'hui. On dit qu'ils pouſſaient le ridicule juſqu'à faire une deſcription détaillée des bleſſures d'anciens héros imaginaires. Si cela eſt, il eſt bien clair que rien n'eſt plus impertinent que de parler des bleſſures que nos officiers ont reçues réellement depuis peu, puiſque *Virgile* ne parlait que de gens qui avaient été bleſſés deux mille ans auparavant.

On m'a aſſuré qu'*Homère* employait un livre tout entier à faire l'énumération de toutes les troupes de la Gréce : pourquoi donc ne peindre qu'en peu de vers, les grenadiers, les carabiniers, la maiſon du roi, les dragons? S'il y avait eu davantage de ces peintures, il eſt vrai que je n'aurais jamais lu cet ouvrage ; et c'eſt préciſément ce que je voulais : car, en vérité, je l'ai lu malgré moi, et je ne ſais pas pourquoi quelques perſonnes, à l'article de M. du *Brocard*, de M. de *Craon* et du duc de *Grammont*, ont verſé des larmes. On ne peut s'attendrir ainſi

1745. que par esprit de cabale ; mais je vous réponds que nous en ferons une bien violente contre l'auteur et ses adhérens.

Premièrement, nous dirons qu'il est anglais ; et on le voit assez par l'épithète de brave qu'il donne au duc de *Cumberland* qui est venu attaquer sa Majesté. Nous déchaînerons contre lui tout Paris qu'il a si indignement attaqué par ces détestables vers :

Ils tombent ces héros, ils tombent ces vainqueurs,
Ils meurent, et nos jours sont heureux et tranquilles :
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours sereins, ces jours que nous devons
Au sang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.

C'est moi, sans doute, et toute ma société qu'il a eue en vue, mais nous le perdrons à la cour d'Hanovre. Nous ferons voir à toute la terre que son ouvrage est plein de mensonges.

Il y a un jeune officier dont il dit, dans ses notes, que le cheval a été tué sous lui, et nous savons, de science certaine, par le gazetier de Cologne, que ce cheval n'a eu que trois balles dans le corps, et qu'un maréchal a promis, foi d'homme d'honneur, de le guérir. Il y a bien d'autres impostures pareilles qu'on relevera, aussi-bien que l'insolence de faire cinq ou six éditions de cette pièce ridicule, pour faire plaisir à son libraire. Encore je lui pardonnerais s'il avait dit quelque petit mot de moi, et s'il avait parlé de ma beauté à propos de la bataille de Fontenoi. Il pouvait très-bien dire qu'un de ces jeunes officiers dont il vante les grâces, a été amoureux deux jours d'une de mes cousines, et qu'il voulut même lui faire une infidélité pour moi, le premier jour ; et assurément on peut dire que ma cousine ne me valait pas. Elle a trois ans et demi plus que moi, et elle est tout engoncée ; c'est de quoi je veux vous entretenir ce soir à fond ; car, en vérité, je suis très-fâchée contre ma cousine.

Adieu, Monsieur ; le cavagnole m'attend.

LETTRE LII. 1745.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 10 d'auguſte.

Je viens, Monſeigneur, de recevoir le portrait du plus joufflu ſaint-père que nous ayons eu depuis long-temps. Il a l'air d'un bon diable et d'un homme qui ſait à peu-près ce que tout cela vaut. Je vous remercie de ces deux faces de pontife, du meilleur de mon cœur; je crois que ſans vous, ces deux viſages-là qu'on m'envoyait, ſe feraient en allés en brouet d'andouille. L'abbé de *Tolignan*, le cardinal *Aquaviva*, l'abbé de *Canillac*, ne ſe feraient point entendus pour me faire avoir les bénédictions papales, ſi vous n'aviez eu la bonté d'écrire. Vous devriez bien dire au roi très-chrétien combien je ſuis un ſujet très-chrétien.

Quand aurez-vous pris Oſtende? quand aurez-vous fait un empereur? quand aurez-vous la paix? Je n'en ſais rien, mais j'eſpère vous faire ma cour en octobre, pénétré de vos bontés.

1745.

LETTRE LIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 17 d'auguſte.

J'AI envie de ne point jouir du bénéfice d'hiſtoriographe ſans le deſſervir. Voici une belle occaſion. Les deux campagnes du roi méritent d'être chantées, mais encore plus d'être écrites. Il y a d'ailleurs en Hollande tant de mauvais français qui inondent l'Allemagne d'écrits ſcandaleux, qui déguiſent les faits avec tant d'impudence, qui, par leurs ſatires continuelles, aigriſſent tellement les eſprits, qu'il eſt néceſſaire d'oppoſer à tous ces menſonges la vérité repréſentée avec cette ſimplicité et cette force qui triomphe tôt ou tard de l'impoſture. Mon idée ne ſerait pas que vous demandaſſiez pour moi la permiſſion d'écrire les campagnes du roi : peut-être ſa modeſtie en ſerait alarmée; et d'ailleurs je préſume que cette permiſſion eſt attachée à mon brevet; mais j'imagine que ſi vous diſiez au roi que les impoſtures qu'on débite en Hollande doivent être réfutées, que je travaille à écrire ſes campagnes, et qu'en cela je remplis mon devoir, que mon ouvrage ſera achevé ſous vos yeux et ſous votre protection; enfin, ſi vous lui repréſentez ce que j'ai l'honneur de vous dire, avec la perſuaſion que je vous connais, le roi m'en ſaura quelque gré, et je me procurerai une occupation qui me plaira et

qui vous amuſera. Je remets le tout à votre bonté. Mes fêtes pour le roi ſont faites; il ne tient qu'à vous d'employer mon loiſir. 1745.

Je n'entends point parler de la Ruſſie. Oſerai-je vous ſupplier de me vouloir bien recommander à M. d'*Allion*. Vous me protégez au Midi, daignez me protéger au Nord; et puiſſe la paix habiter les quatre points cardinaux du monde et le milieu!

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

LETTRE LIV.

AU CARDINAL QUIRINI,

EVEQUE DE BRESCIA, BIBLIOTHECAIRE DU VATICAN.

Parigi, 17 agoſto.

La perfetta conoſcenza che voſtra Eminenza a di tutte le ſcienze, la protezione che compartiſce alle ſcienze ſono i motivi, che mi danno l'animo d'importunare voſtra Eminenza, benchè il ſuo guſto e la ſua capacità ſiano per tormelo. Porgo dunque ai piedi di voſtra Eminenza un piccolo tributo del mio riſpetto, e della ſtima nella quale è tenuta à Parigi comà in Italia. Ho ſempre detto che i Franceſi, e gli altri popoli ſono obbligati all' Italia di tutte le arti, e ſcienze. Tutti i fiori adornarono i voſtri giardini più di un ſecolo avanti che il noſtro terreno foſſe diſſodato e colto. Eccò i miei titoli per ambire d'eſſere ſottò la ſua protezzione. Le porgo l'omaggio

d'una piccola opera, la quale il rè criſtianiſſimo a
1745. fatto ſtampare nel ſuo palazzo.

O celebrato vittorie, e tutti i miei voti ſono per la pace; un tal ſentimento non diſpiacerà à un ſavio, che frà tanti furori e diſagj del mondo compatiſce ai vinti, ed ancorà ai vincitori.

Si compiaccia d'accogliere benignamente le riſpettoſiſſime atteſtazioni del mio oſſequio; le baccio la ſacra porpora, e ſono con ogni maggiore riſpetto, &c.

LETTRE LV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Etiole, le 19 d'auguſte.

Je ne crains pas, Monſeigneur, malgré votre belle modeſtie, que vous me brouilliez avec madame de *Pompadour* pour tout le mal que je lui dis de vous; car, après tout, il faut être indulgent pour les petits emportemens où le cœur entraîne d'anciens ſerviteurs.

J'ai écrit à *noſtro ſignore* le ſaint-père pour le remercier de ſes portraits, et je me flatte bientôt d'un petit bref. Si je dois au cardinal *Aquaviva* deux médailles, je vous dois les deux autres, et cependant je ſens que je ſuis plus reconnaiſſant pour vous que pour l'*Aquaviva*.

J'ai envoyé des Fontenoi au roi d'Eſpagne, à madame ſa très-honorée et très-belligérante épouſe,

au

au séréniſſime prince des Aſturies, au séréniſſime infant cardinal, le tout adreſſé à monſieur l'évêque de Rennes, à qui j'ai dit que je prenais cette liberté grande, parce que vous daignez m'aimer un peu depuis quarante-deux ou quarante-trois ans. Pardon de l'époque, mais ne me démentez pas ſur le fond. 1745.

Il ſerait fort doux que je duſſe encore à votre protection, quelque petite marque des bontés de leurs Majeſtés catholiques. Je mets les princes à contribution, comme l'*Arétin*, mais c'eſt avec des éloges. Cette façon-là eſt plus décente.

En vérité, je vous aurais bien de l'obligation ſi vous voulez bien, dans votre première lettre à M. de *Rennes*, lui toucher adroitement quelque petit mot des ſervices qu'il peut me rendre. Les médailles papales, l'impreſſion du louvre, et quelque marque de magnificence eſpagnole, feront une belle réponſe aux *Desfontaines*.

Mais il faut que je vous parle de la Lettre à un archevêque de Cantorbéri, écrite par un mauvais prêtre nommé *Langlet*. Vous ſavez qu'il y dit tout net que M. de *Chauvelin* reçut cent mille guinées des Anglais pour le traité de Séville. Cent mille guinées! L'abbé *Langlet* ne ſait pas que cela fait plus de deux millions cinq cents mille livres. Si cela n'était que ridicule, paſſe; mais une calomnie atroce fait toujours plus de bien que de mal au calomnié. M. de *Chauvelin* a une grande famille. On trouve affreux qu'on ait imprimé une injure ſi indécente. Les indifférens diſent qu'il n'eſt pas permis d'attaquer ainſi des miniſtres, que l'exemple eſt dangereux, et l'on ſe plaint du lieutenant de police.

1745. Celui-ci dit que c'eſt l'affaire de *Gros de Boſe ;* et *Gros de Boſe* dit que c'eſt la vôtre, que vous avez jugé la pièce imprimable ; et moi je dis que non ; qu'on vous a envoyé l'ouvrage comme étant fait en pays étranger, et que vous avez répondu ſimplement que l'auteur prenait le parti de la France contre la maiſon d'Autriche ; que vous n'aviez répondu que ſur cet article, et que d'ailleurs vous êtes loin d'approuver une pièce mal écrite, mal conçue, pleine de ſottiſes et de calculs faux. Fais-je bien, fais-je mal ? Preſcrivez-moi ce qu'il faut dire et taire.

Je vous ſuis attaché pour ma vie avec la tendreſſe la plus reſpectueuſe et la plus ardente.

Nous gagnons donc la Flandre pour r'avoir un jour le Canada. En attendant, les caſtors ſeront chers ; j'ai envie de propoſer les bonnets. Trouvez donc ſous votre bonnet quelque façon de nous donner la paix. Le beau moment pour vous !

LETTRE LVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

28 ſeptembre.

Je reçois, Monſeigneur, votre lettre à dix heures du ſoir, après avoir travaillé toute la journée à certain plan de l'Europe, pour en venir aux campagnes du roi. Le tout pourra vous amuſer à Fontainebleau.

Je vais quitter les traités d'Hanovre et de Séville

pour la capitulation de Tournai. Les Hollandais deviennent des Carthaginois, *fides punica.* Je tâcherai de remplir vos intentions, en ſuivant votre eſprit, et en tranſcrivant vos paroles qu'il faut appuyer des belles figures de rhétorique appelées *ratio ultima regum.* C'eſt à M. le maréchal de *Saxe* à donner du poids à l'abbé de *Laville.* 1745.

Vous aurez, Monſeigneur, votre amplification au moment que vous la voudrez. Mille tendres reſpects.

P. S. Madame de *Colorini* (c'eſt, je crois, ſon nom), la gouvernante des pauvres princeſſes de Bavière, attend de vous certaine ordonnance. Je crois qu'elle m'a dit que vous deviez la remettre à madame *du Châtelet.* Elle eſt venue au chevet de mon lit pour cela, et ſe mettrait, je crois, dans le vôtre, ſi elle oſait.

Adieu, Monſeigneur; heureux les gens qui vous voient!

1745.

LETTRE LVII.

AU MEME.

Du 29, *mardi matin.*

VOICI Monſeigneur, ce que je viens de jeter ſur le papier : je me ſuis preſſé, parce que j'aime à vous ſervir, et que j'ai voulu vous donner le temps de corriger le mémoire.

Je crois avoir ſuivi vos vues : il ne faut point trop de menaces. M. de *Louvois* irritait par ſes paroles : il faut adoucir les eſprits par la douceur, et les ſoumettre par les armes.

Vous n'avez qu'à m'envoyer chercher quand vous ſerez à Paris, et vous corrigerez mon thème, mais vous ne trouverez rien à refaire dans les ſentimens qui m'attachent à vous.

Repréſentations aux Etats généraux de Hollande. (*Minutées par M. de Voltaire.*)

Septembre.

HAUTS et puiſſans Seigneurs ; je ſuis chargé expreſſément, de la part du roi mon maître, de vous faire ces nouvelles repréſentations que je ſoumets encore, s'il en eſt temps, à votre ſageſſe et à votre équité. (*)

(*) Les Etats généraux avaient réſolu d'envoyer au roi d'Angleterre et contre le prétendant, les mêmes troupes qui, par la capitulation de Tournai et de Dendermonde, avaient fait le ſerment de ne ſervir de dix-huit mois, *même dans les places les plus éloignées*, &c. (Voyez le ſiècle de Louis XV, chapitre XXIV, *malheurs du prince Edouard.*)

J'oserai d'abord vous faire souvenir d'une ancienne république puissante et généreuse, ainsi que la vôtre, à laquelle quelques-uns de ses citoyens présentèrent un projet qui pouvait être utile. La nation demanda si le projet etait juste; on lui avoua qu'il n'était qu'avantageux; et le peuple répondit d'une commune voix, qu'il ne voulait pas même le connaître. 1745.

On est en droit d'attendre de votre assemblée une telle réponse. La proposition d'éluder la capitulation de Tournai, est précisément dans ce cas; à cela près que cette infraction ne serait point utile pour vous, et serait dangereuse pour tout le monde.

Que pourriez-vous gagner en effet en violant des droits sacrés, qui seuls mettent un frein aux sévérités de la guerre? Vous ôteriez aux victorieux l'heureuse liberté de renvoyer désormais des vaincus sur leur parole. Qui voudra jamais laisser sortir une garnison sous le serment de ne point porter les armes, si ces serments peuvent être violés sous le moindre prétexte?

Considérez, hauts et puissans Seigneurs, quels tristes effets une telle conduite pourrait entraîner. Une république aussi sage et aussi humaine les préviendra, sans doute, et ne brisera point ces liens qui laissent encore aux hommes quelque ombre des douceurs de la paix, au milieu même de la guerre.

Vous n'avez envisagé dans l'article de la capitulation de Tournai, que ces mots qui expriment la promesse *de ne pas servir, même dans les places les plus reculées.* Ces termes seuls, et dégagés de ce qui les précède, pourraient en effet laisser peut-être encore à la garnison de Tournai la liberté de servir d'autres puissances, si on voulait oublier l'esprit du traité pour le violer, en s'en tenant en quelque sorte à la lettre.

Mais vous vous souvenez des expressions claires qui précèdent. Vous savez qu'il est dit que la garnison *doit être dix-huit mois sans porter les armes, sans passer à aucun service étranger, sans faire, durant ce temps, aucun service militaire, de quelque nature qu'il puisse être.*

Vous sentez que nulle interprétation ne peut altérer un sens si précis, et vous sentez encore mieux que des conditions si manifestes sont en effet l'expression de la volonté déterminée du roi mon maître, à laquelle la garnison de Tournai s'est soumise sans aucune restriction. Il a bien voulu, à ce prix seul, la laisser sortir avec honneur, pour vous donner une marque

de ſa bienveillance et de ſon eſtime. Il ſe flatte encore que vous
1745. n'altèrerez point de tels ſentimens, en détruiſant, par une interprétation forcée, les effets de ſa généroſité.

Il n'eſt permis à la garniſon de Tournai de ſervir de dix-huit mois, en aucun lieu de la terre, à compter depuis ſa capitulation.

Le roi mon maître atteſte toutes les nations déſintéreſſées; et s'il y en a une ſeule qui puiſſe admettre le moindre ſubterfuge à ces mots, *aucun ſervice militaire, de quelque nature qu'il puiſſe être*, il eſt prêt à oublier tous ſes droits.

Mais une nation auſſi éclairée et auſſi équitable n'a beſoin de conſulter qu'elle-même. Vous manqueriez, ſans doute, au droit des gens et au roi mon maître; et il eſpère encore que les ſéductions de ſes ennemis ne vous détermineront point à violer, en leur faveur, des lois qu'il eſt de l'intérêt de toutes les nations de reſpecter.

Vous ne ſouffrirez pas que ceux qui ſont jaloux de votre heureuſe ſituation, vous entraînent dans une guerre contraire à la ſageſſe de votre gouvernement, en exigeant de vous une démarche plus contraire encore à votre équité.

Ils voudraient rendre irréconciliables ceux qu'on a ſi longtemps regardés comme capables de concilier l'Europe. Ils ne ſe bornent pas à exiger de vous un ſecours dont ils n'ont pas en effet beſoin, et que les lois ſacrées de la guerre défendent de leur donner, ils veulent (vous le ſavez trop bien) vous faire lever l'étendard contre un roi victorieux, dont les ménagemens pour vous ont excité leur envie.

Ils veulent fermer tous les chemins à la paix que tant de nations déſirent, et qu'elles ont attendue de votre prudence.

Mais le roi mon maître, qui, dans tous les temps, vous a témoigné une eſtime et une affection ſi conſtantes, ne peut croire encore que vos hautes puiſſances, ſi renommées pour leur juſtice, immolent la juſtice, même pour retarder la tranquillité publique, l'objet de vos vœux et des ſiens.

1745.

LETTRE LVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fontainebleau, ce 5 octobre.

VRAIMENT les grâces céleſtes ne peuvent trop ſe répandre, et la lettre du ſaint-père eſt faite pour être publique (*). Il eſt bon, mon reſpectable ami, que les perſécuteurs des gens de bien ſachent que je ſuis couvert contre eux de l'étole du vicaire de DIEU. Je me ſuis rencontré avec vous dans ma réponſe, car je lui dis que je n'ai jamais cru ſi fermement à ſon infaillibilité.

Je reſterai ici juſqu'à ce que j'aye recueilli toutes mes anecdotes ſur les campagnes du roi, et que j'aye dépouillé les fatras des bureaux. J'y travaille, comme j'ai toujours travaillé, avec paſſion. Je ne m'en porte pas mieux; je vous apporterai ce que j'aurai ébauché. M. et madame d'*Argental* ſeront toujours les juges de mes penſées et les maîtres de mon cœur.

Bonſoir, couple adorable; je vous donne ma bénédiction, je vous remets les peines du purgatoire, je vous accorde des indulgences. C'eſt ainſi que doit parler votre ſaint ſerviteur, en vous envoyant la lettre du pape; mais, charmantes créatures, il ſerait plus doux de vivre avec vous que d'avoir la colique en ce monde, et d'être ſauvé dans l'autre. Hélas! je

(*) Lettre de *Benoît XIV*, au ſujet de la tragédie de Mahomet.

1745. ne vis point; je souffre toujours, et je ne vous vois pas assez. Quel état pour moi, qui vous aime tous deux, comme les saints, au nombre desquels j'ai l'honneur d'être, aiment leur DIEU créateur!

LETTRE LIX.

A M. DE CIDEVILLE

Le 6 octobre.

LORSQUE tu fais un si riche tableau,
Du fier vainqueur de Lissus et d'Arbelles,
Tu veux encor que je fois un Apelles!
Il fallait donc me prêter ton pinceau.

O loisir qui me manquez, quand pourrai-je, entre vos bras, répondre tranquillement, et à mon aise, aux bontés de mon cher *Cideville!* O santé, quand écarterez-vous mes tourmens pour me laisser tout entier à lui!

Je suis accablé de mes maux d'entrailles, et il faut pourtant préparer des fêtes et écrire les campagnes du roi. Allons, courage; soutenez-moi, mon cher ami. Vous m'avez déjà encouragé dans le poëme de Fontenoi; continuez.

Je vous fais part ici d'une petite lettre du saint-père, avec laquelle je vous donne ma bénédiction; mais j'aimerais mieux faire, pour votre académie, une inscription qui pût lui plaire, et n'être pas

indigne d'elle. Elle réunit trois genres. Si elle prenait pour deviſe une *Diane*, avec cette légende : *Tria regna tenebat*, avec l'exergue : *Académie des ſciences, de littérature et d'hiſtoire, à Rouen*, 1745. 1745.

Bonſoir; je vous embraſſe. Je n'ai pas un moment. Mes reſpects à votre académie. N'oubliez pas M. l'abbé du *Reſnel*, ſur l'amitié de qui je compte toujours.

LETTRE LX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, ce 20 octobre.

MONSEIGNEUR,

Il n'y a pas de ſoin que je ne prenne pour faire une hiſtoire complète des campagnes glorieuſes du roi, et des années qui les ont précédées. Je demande des mémoires à ſes ennemis même. Ceux qui ont ſenti le pouvoir de ſes armes, m'aident à publier ſa gloire.

Le ſecrétaire de M. le duc de *Cumberland* (qui eſt mon intime ami) m'a écrit une longue lettre, dans laquelle je découvre des ſentimens pacifiques que les ſuccès de ſa Majeſté peuvent inſpirer.

Si le roi jugeait que ce commerce pût être de quelque utilité, je pourrais aller en Flandre, ſous le prétexte naturel de voir par mes yeux les choſes dont je dois parler. Je pourrais enſuite aller voir ce ſecrétaire qui m'en a prié. M. le duc de *Cumberland*

1745. ne s'y oppoſerait aſſurément pas. Je ſuis connu de la plupart des anciens officiers qui l'entourent. Je parle l'anglais ; j'ai des amis à Bruxelles, et ces amis ſont attachés à la France. Je peux aiſément, et en peu de temps, ſavoir bien des choſes.

Le ſecrétaire de M. le duc de *Cumberland* a fait naître à ſon maître l'envie de me voir : les éloges que j'ai donnés à ce prince, pour relever davantage la gloire de ſon vainqueur, lui ont donné quelque goût pour moi. Voilà ma ſituation.

Si ſa Majeſté croit que je puiſſe rendre un petit ſervice, je ſuis prêt ; et vous connaiſſez mon zèle pour ſa gloire et pour ſon ſervice.

Je ſuis avec reſpect, &c.

Billet ajouté.

« Voici, Monſeigneur, ce qui m'a paſſé par la tête à la réception de la lettre anglaiſe du ſecrétaire du duc de *Cumberland*. Il ne tient qu'à vous de me procurer un voyage agréable et peut-être utile. Vous pouvez diſpoſer les eſprits du comité. Je crois que M. le maréchal de *Noailles* même me donnera ſa voix. Vous liriez enſuite ma lettre en plein conſeil : chacun dirait oui, et le roi auſſi. Tout ceci eſt dans le ſecret. Madame *** n'en ſait rien. Faites ce que vous jugerez à propos ; mais j'ai plus d'envie encore de vous faire ma cour qu'au duc de *Cumberland*.

N. B. Ce ſecrétaire du duc de *Cumberland* eſt le chevalier *Fakener*, ci-devant ambaſſadeur à Conſtantinople, homme d'un très-grand crédit, informé

de tout mieux que perſonne, et, encore une fois, mon intime ami. Ne ſerait-il pas mieux que cela fût entre le roi et vous? Mais il y a encore un parti à prendre peut-être, c'eſt de vous moquer de moi. En tout cas, pardonnez au zèle, et brûlez mes rêveries. 1745.

LETTRE LXI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Champs, ce 23 octobre.

VRAIMENT, Monſeigneur, ce que je vous ai propoſé, n'eſt que dans la ſuppoſition que vous cruſſiez que je puſſe apprendre, par le chevalier *Fakener*, des circonſtances que vous euſſiez beſoin de ſavoir. Je vous ai dit que ce digne chevalier a des ſentimens *pacifiques*, mais je n'en conclus rien. Je me bornais ſeulement à vous demander ſi vous penſiez qu'on pût tirer quelque fruit de ſes entretiens, et être plus au fait de ce qui ſe paſſe. Voilà tout.

Si vous ne penſez pas que ce voyage puiſſe être utile, n'en parlez point. J'ai cru ſeulement devoir vous rendre compte de ma liaiſon avec le ſecrétaire du duc de *Cumberland*. J'aimerai mieux d'ailleurs travailler paiſiblement ici à mon hiſtoire que de courir aux nouvelles.

Il ſe peut faire de plus que le roi trouve en moi trop d'empreſſement. Je lui ai pourtant rendu quel-

1745. que ſervice en Pruſſe ; mais croyez que je ne prétends point me faire de fête. Encore une fois, ce voyage propoſé n'eſt que dans l'idée que vous vouluſſiez avoir quelque notion par ce canal. Or, c'eſt une curioſité dont vous n'avez pas beſoin. Ce que me dirait le chevalier *Fakener*, n'empêchera pas le prétendant d'être battant, ni d'être battu : par conſéquent, voyage inutile ; donc je crois qu'il n'en faut point effaroucher les oreilles du maître, ſauf votre meilleur avis. J'aurai mille fois plus de plaiſir à vous faire ma cour à Fontainebleau qu'à voir des anglais. Je compte y retourner quand M. de *Richelieu* aura diſpoſé de moi pour ſes fêtes.

Eſt-il poſſible que ce ſoit madame de *Pompadour* qui, à vingt-deux ans, déteſte le cavagnole, et que ce ſoit madame *du Châtelet-Newton* qui l'aime !

Madame *du Châtelet* a plus d'envie de vous voir que vous n'en avez de cauſer avec elle. Nous vous ſommes attachés ſolidairement.

Je vous fais mon compliment ſur le héros d'Ecoſſe.

LETTRE LXII. 1745.

AU CARDINAL QUIRINI.

A Paris, ce 25 octobre.

Il faudrait, Monſeigneur, vous écrire dans plus d'une langue, ſi on voulait mériter votre correſpondance; je me ſers de la françaiſe que vous parlez ſi bien, pour remercier votre Eminence de ſa belle proſe et de ſes vers charmans. Je revenais de Fontainebleau, quand je reçus le paquet dont elle m'a honoré; je m'en retournais à Paris avec madame la marquiſe *du Châtelet*, qui entend *Virgile* et vous, auſſi-bien que *Newton;* nous lûmes enſemble votre excellente préface et la traduction que vous avez bien voulu faire du poëme de Fontenoi. Je m'écriai :

Sic veneranda ſuis plaudebat Roma Quirinis,
Laus antiqua redit, Romaque ſurgit adhuc,
Non jam Marte ferox, diriſque ſuperba triumphis,
Plus mulcere orbem quam domuiſſe fuit.

La fièvre et les incommodités cruelles qui m'accablent, ne m'ont pas permis d'aller plus loin, et m'empêchent actuellement de dire à votre Eminence tout ce qu'elle m'inſpire. Elle me cauſe bien du chagrin en me comblant de ſes faveurs; elle redouble la douleur que j'ai de n'avoir point vu l'Italie. Je ferais volontiers comme les *Platon* qui allaient voir

leurs maîtres en Egypte; mais ces *Platon* avaient de
1745. la ſanté, et je n'en ai point.

Permettez-moi, Monſeigneur, de vous envoyer une diſſertation que j'ai faite pour l'académie de Bologne, dont j'ai l'honneur d'être membre. Dès que je ſerai un peu rétabli, je lui ferai adreſſer cet hommage, ſous l'enveloppe de M. le cardinal *Valenti*, ſi vous le trouvez bon; car les diſſertations de Paris à Rome ruinent quand on ne prend pas ces précautions. Ce ſera le troc de *Sarpedon;* vous me donnez de l'or, et je vous rendrai du cuivre. Il y a long-temps que tout homme qui cherche à enrichir ſon ame, trouve bien à gagner avec la vôtre. La mienne ſent tout le prix d'un tel commerce.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE LXIII.

AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 7 di novembre.

Tutti i ſeguaci d'*Ippocrate*, i *Boeravi*, i *Leprotti* non avrebbero mai potuto ſomminiſtrare ai miei continui dolori un più dolce e più certo ſollievo di quello che o provato nel leggere le lettere, e le belle opere, delle quali voſtra Eminenza ſi è compacciuta d'onorarmi. Ella mi a deſtato dal languido torpore, nel quale le malatie mie mi avevano ſepolto.

Dica ella di grazia, qual' arte, qual incanto pone ella in uſo per condire cotanti vezzi tanta e così

varia dottrina, e per adornarla di queſta finitura di compoſizione, in cui non appare l'arte, mà ſoprà tutto la facilità dello ſtile, e la vera e ſoda eloquenza. 1745.

Si raddopiò in cielo la felicità del cardinal *Polvi* dai nuovi pregj, che la penna di voſtra Eminenza gli ha conferiti. Ella da ad un tratto a queſto celebre ingleſe ed a ſe, ſteſſa l'immortalità del mondo letterato.

Credo bene io coll'erudito *Vulpio* che quel bel giovane ſcolpito in avorio ſia il genio del rè *Tolomeo* et di *Berenice;* ma mi pare più certo che voſtra Eminenza ſia il mio; e ſe gli antichi ſoleano porgere i loro voti ai genj de' grand' uomini, mi fa d'uopo d'invocare quello del cardinale *Quirini.* Gli rendo umiliſſime grazie, e mi proteſto con ogni oſſequio il ſuo zelante ammiratore.

LETTRE LXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Verſailles, et jamais à la cour, décembre.

Je vous envoie, mes adorables anges, une fête que j'ai voulu rendre raiſonnable, décente, et à qui j'ai retranché exprès les fadeurs et les ſornettes de l'opéra, qui ne conviennent ni à mon âge, ni à mon goût, ni à mon ſujet. (*)

Vraiment, mes chers anges, je crois bien que la vérité ſe trouvera chez vous, et que j'y trouverai plus

(*) Le Temple de la gloire.

1745. de secours qu'ailleurs ; aussi je compte bien venir profiter de vos bontés, dès que j'aurai débrouillé ici le chaos des bureaux. Il est absolument nécessaire que je commence par ce travail, pour avoir des notions qui ne soient point exposées à des contradictions devant le ministre et devant le roi (*). Ce travail, joint aux tracasseries du pays, me retient ici plus long-temps que je ne pensais. Il faut que mon ouvrage soit approuvé par M. d'*Argenson ;* il est mon chancelier, et M. de *Crémille* mon examinateur. Vous jugez bien que c'est moi qui ai demandé M. de *Crémille*, et que je n'ai pas eu de peine de l'obtenir.

Je me trouvai hier chez M. d'*Argenson*, et je parlais du combat de Mêle. Je disais combien cette action faisait d'honneur aux Français. Il y a surtout, disais-je, un diable de M. d'*Azincourt*, un jeune homme de vingt ans, qui a fait des choses incroyables. Comme je bavardais, entre M. d'*Azincourt*, que je n'avais jamais vu ; il ne fut pas fâché. Je crois que c'est un officier d'un très-grand mérite, car il écrit tout.

Adieu, le plus adorable ménage de Paris.

(*) Il s'agit de l'histoire de la guerre de 1741.

LETTRE

LETTRE LXV. 1745.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mon cher ange gardien, vous ne réuſſiſſez qu'à vous faire adorer et à me faire trembler; mais il ſera bien difficile que vous puiſſiez empêcher qu'on ne haſarde la petite pièce avec Jules-Céſar. On ne ferait jamais rien dans ce monde, dans aucun genre, ſi on ne haſardait pas un peu. Pourvu que je ne riſque point de perdre votre eſtime et votre amitié, et celle de madame d'*Argental*, je peux haſarder tout le reſte; car qu'eſt-ce que le reſte?

Le roi m'a accordé verbalement la première charge vacante de gentilhomme ordinaire de ſa chambre, et par brevet, la place d'hiſtoriographe, avec deux mille francs d'appointemens. Me voilà engagé d'honneur à écrire des anecdotes; mais je n'écrirai rien, et je ne gagnerai pas mes gages.

Adieu, ange de paix; ne ſoyez pas un ange de mauvais augure; vous n'êtes fait que pour annoncer le bonheur.

Songez, je vous prie, à faire en ſorte que je ne ſois pas brouillé avec M. le duc d'*Aumont*, parce que *La Noue* reſſemble au petit ſinge de la cheminée de madame de *Tençin*.

Sub umbra alarum tuarum.

1745.

LETTRE LXVI.

A M. LE MARQUIS DE VAUVENARGUES,

CAPITAINE AU REGIMENT DU ROI.

Sur un Eloge funèbre d'un officier, composé à Prague.

L'ETAT où vous m'apprenez que ſont vos yeux, a tiré, Monſieur, des larmes des miens; et l'éloge funèbre que vous m'avez envoyé a augmenté mon amitié pour vous, en augmentant mon admiration pour cette belle éloquence avec laquelle vous êtes né. Tout ce que vous dites n'eſt que trop vrai en général. Vous en exceptez ſans doute l'amitié. C'eſt elle qui vous a inſpiré, et qui a rempli votre ame de ces ſentimens qui condamnent le genre humain; plus les hommes ſont méchans, plus la vertu eſt précieuſe, et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus, parce qu'elle eſt la première de nos conſolations. Voilà la première oraiſon funèbre que le cœur ait dictée, toutes les autres ſont l'ouvrage de la vanité. Vous craignez qu'il n'y ait un peu de déclamation. Il eſt bien difficile que ce genre d'écrire ſe garantiſſe de ce défaut; qui parle long-temps parle trop ſans doute. Je ne connais aucun diſcours oratoire où il n'y ait des longueurs. Tout art a ſon endroit faible; quelle tragédie eſt ſans rempliſſage, quelle ode ſans ſtrophes inutiles? Mais quand le bon domine, il faut être ſatisfait; d'ailleurs, ce n'eſt pas pour le public que vous

avez écrit, c'eſt pour vous, c'eſt pour le ſoulagement de votre cœur; le mien eſt pénétré de l'état où vous êtes. Puiſſent les belles-lettres vous conſoler! elles ſont en effet le charme de la vie quand on les cultive pour elles-mêmes, comme elles le méritent; mais quand on s'en ſert comme d'un organe de la renommée, elles ſe vengent bien de ce qu'on ne leur a pas offert un culte aſſez pur; elles nous ſuſcitent des ennemis qui nous perſécutent juſqu'au tombeau. *Zoïle* eût été capable de faire tort à *Homère* vivant. Je ſais bien que les *Zoïle* ſont déteſtés, qu'ils ſont mépriſés de toute la terre, et c'eſt-là préciſément ce qui les rend dangereux. On ſe trouve compromis, malgré qu'on en ait, avec un homme couvert d'opprobres. 1745.

Je voudrais, malgré ce que je vous dis là, que votre ouvrage fût public; car, après tout, quel *Zoïle* pourrait médire de ce que l'amitié, la douleur et l'éloquence ont inſpiré à un jeune officier, et qui ne ſerait étonné de voir le génie de M. *Boſſuet* à Prague. Adieu, Monſieur; ſoyez heureux, ſi les hommes peuvent l'être; je compterai parmi mes beaux jours celui où je pourrai vous revoir.

Je ſuis avec les ſentimens les plus tendres, &c.

1746.

LETTRE LXVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 14 janvier.

Si le prince *Edouard* ne doit pas ſon rétabliſſement à M. le duc de *Richelieu*, on dit que nous devrons la paix à M. le marquis d'*Argenſon*. Les Italiens feront des ſonnets pour vous; les Eſpagnols, des rodondillas; les Français, des odes, et moi, un poëme épique pour le moins. Ah, le beau jour que celui-là, Monſeigneur! En attendant, dites donc au roi, dites à madame de *Pompadour* que vous êtes content de l'hiſtoriographe. Mettez cela, je vous en ſupplie, dans vos capitulaires. Que j'aurai de plaiſir de finir cette hiſtoire par la ſignature du traité de paix!

Je viens d'envoyer à M. le cardinal de *Tençin* la ſuite de ce que vous avez eu la bonté de lire; il lit plus vîte que vous; tant mieux, c'eſt une preuve que vous n'avez pas de temps, et que vous l'employez pour nous; mais liſez, je vous en prie, l'article qui vous regarde (c'eſt à la fin de 1744). Le public ne me déſavouera pas, et je vous défie de ne pas convenir de ce que je dis.

Le pape a envie que j'aille à Rome, et le roi de Pruſſe que j'aille à Berlin. Mais comme un de vos confrères me traite à Verſailles! On n'eſt point prophète chez ſoi.

On vient de m'envoyer un livre, fait par quelque

politique allemand, où votre gouvernement eſt joli- 1746.
ment traité. J'y ai trouvé la lettre du maréchal de *Smettau* où il dit que M. d'*Allion* eſt un ignorant et un pareſſeux; mais vraiment pour pareſſeux, je le crois; il y a un an que je lui ai envoyé un gros paquet que vous avez eu la bonté de lui recommander, et je n'en ai aucune nouvelle. Seriez-vous aſſez bon, Monſeigneur, pour daigner l'en faire reſſouvenir, la première fois que vous écrirez au bout du monde?

Il paraît tant de mauvais livres ſur la guerre préſente, qu'en vérité mon hiſtoire eſt néceſſaire. Je vous demande en grâce de dire au roi un mot de cet ouvrage auquel ſa gloire eſt intéreſſée. J'ai peur que vous ne ſoyez indifférent parce qu'il s'agit auſſi de la vôtre; mais il faut boire ce calice. Je ne crois pas avoir dit un ſeul mot, dans cette hiſtoire, que les perſonnes ſages, inſtruites et juſtes ne ſignent. Vous me direz qu'il y aura peu de ſignatures; mais c'eſt ce peu qui gouverne en tout le grand nombre, et qui dirige à la longue la manière de penſer de tout le monde.

Adieu, Monſeigneur, *ſermonum noſtrorum candide judex.* Votre hiſtoriographe n'a pu vous faire ſa cour dimanche paſſé, comme il s'en flattait; il paſſe ſon temps à ſouffrir et à hiſtoriographer; il vous aime; il vous reſpecte bien perſonnellement.

1746.

LETTRE LXVIII.

AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 3 febbrajo.

PORGO à lei un nuovo rendimento di grazie per gl'ultimi ſuoi favori. La lettera paſtorale di voſtra eminenza mi fa deſiderare d'eſſere uno dei ſuoi diocesani. Non direì allorà come quelli d'Avranches: *Quand aurons-nous un évêque qui ait fait ſes études?*

Il dono della ſua libraria al ſuo popolo ed ai ſuoi ſucceſſori ſarà un monumento eterno del ſuo grande e generoſo ſpirito. La marmorea mole che la contiene non durerà quantò la voſtra memoria. E le belle e ſavie opere di voſtra eminenza in ogni genere ſaranno il più nobile ornamento di queſto teſoro di letteratura. Non mi ſtarebbe bene di voler porre in quel bel tempio alcuni de' miei imperfetti componimenti. Sono troppò profano. Non dimenò dimanderò à voſtra eminenza, frà pochi meſi, la licenza di preſentarle un ſaggio d'iſtoria dè preſenti movimenti, e delle guerre che ſcuotono d'ogni lato, e diſtruggono l'Europa. Tocca al mio rè di far tremarla, ai grandi perſonnaggj di voſtro carattere di pacificarla, à me di ſcrivere con verità e modeſtia quel ch'è paſſato. Ben ſò io, che quandò doverò parlare degl'ingegni, che ſono il fregio e l'onore di noſtra età, incommincierò dal nome dell'illuſtriſſimo cardinale *Quirini*.

In tanto le baccio la ſacra porpora, e mi raſſegno con ogni maggiore oſſequio e venerazione, &c.

LETTRE LXIX. 1746.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 17 février.

Je vous fais mon compliment de la belle choſe que j'entends dire. Comptez que quand vous ſerez au comble de la gloire, je ſerai à celui de la joie. Souvenez-vous, Monſeigneur, que vous ne penſiez pas à être miniſtre quand je vous diſais qu'il fallait que vous le fuſſiez pour le bien public. Vous nous donnerez la paix en détail; vous ferez de grandes et de bonnes choſes, et vous les ferez durables parce que vous avez juſteſſe dans l'eſprit, et juſtice dans le cœur. Ce que vous faites m'enchante, et fait ſur moi la même impreſſion que le ſuccès d'Armide ſur les amateurs de *Lulli*.

Il faut que j'aille paſſer une quinzaine de jours à Verſailles; je ne ſerai point ſurpris ſi au bout de la quinzaine, j'y entends chanter un petit bout de *Te Deum* pour la paix. En attendant, voulez-vous permettre que je faſſe mettre un lit dans le grenier au-deſſus de l'appartement que vous avez prêté à madame *du Châtelet* ſur le chemin de Saint-Cloud? J'y ſerai un peu loin de la cour, tant mieux; mais je me rapprocherai ſouvent de vous, car c'eſt à vous que mon cœur fait ſa cour depuis bien long-temps et pour toujours.

Mille tendres reſpects.

1746.

LETTRE LXX.

A MADAME

LA DUCHESSE DE... *à Naples.*

Verſaglia.

PERDONI, l'Eccelenza voſtra, ſe le ſcrivo còſi di radò. Non a dà rimproverarne la mia dimenticanza, mà dà compatire il cattivo ſtato di mia ſalute, che fà di me un uomo mezzo morto, e mi toglie la conſolazione di più ſpeſſo preſtare à voſtra eccelenza il dovuto mio oſſequio ; mà la pertinace e nojoſa mia infermità, ed i miei continui dolori, non anno puntò indeboliti i ſentimenti di riſpetto, di ſtima, et del più vivo affetto che nutrirò ſempre per lei. Ne il tempo, ne la lontananza potranno màì ſcancellare quel che il ſuo merito a impreſſo nel mio cuore. Il felice parto dell' eccelenza voſtra mi a recato un còſi ſenſibil piacere, che a fatto ſvanire tutti i miei affanni. Il mio animo non e orà capace di riſſentire altro che la gioia di voſtra eccelenza, quella del ſignor duca ſuo ſpoſo, e di tutta l'illuſtriſſima ſua caſa.

Voſtra eccelenza è ſi corteſe verſò di me, che nel tempo della ſua gravidanza, sè degnata di penſare à mandarmi un bel regalo di cioccolata, che il ſignor marcheſe de l'*Hôpital*, già arrivato à Verſaglia, mi farà pervenire dà Marſiglia frà poche ſettimane. Vorrei veramente prenderne alcune chichere nel cabinetto di

voſtra eccelenza in Napoli, e godere il giubilo di vederla collocata nel grado che a bramato. 1746.

Mi luſingo che quantò ella deſidera, ſarà dall'eccelenza voſtra conſeguito ſenzà fallo, imperòcchè il ſignor principe d'*Ardore* eſſendo aggregato all' ordine del rè de Francia, è ben giuſto che quello di Napoli conceda alcuni favori alla più ragguardevole di tutte le dame franceſi che poſſano fare l'ornamento d'una corte. Le auguro l'adempimento di tutte le ſue brame; mà non mi conſolerei màì di non vedere co' proprj occhj la ſua felicità, di non poter bacciare il ſuo bambino, ne profondamente inchinare la di lei cara madre.

Qùi ſi fanno feſte ogni giorno. Le noſtre communi vittorie in Italia ed in Fiandra anno portato la caſa dì Borbone al cumulo della ſua gloria. Il duca di *Richelieu* deve eſſer orà sbarcato in Inghilterra, ed avrà forſe ſcacciato vià il rè *Giorgio* quandò nelle mani dell' eccelenza voſtra capiterà la mia lettera. Eccellentiſſima mia ſignora che ella ſia ſempre altre tantò felice, quantò lo ſono i noſtri monarchi.

Le auguro un feliciſſimo avanzamento ed eſito dell' affare nel quale l'affezzionatiſſima madre dell' eccellenza voſtra, gli umiliſſimi ſuoi ſervidori fervidamente s'impiegano; ed io reſterò ſempre colla viva ambizione d'ubbidirla, e con ogni maggior riſpetto e venerazione.

Di voſtra eccelenza, &c.

1746.

LETTRE LXXI.

AU CARDINAL PASSIONEI, *à Rome.*

Marte.

STENTO d'imparare la lingua italiana, mentrè ſi diletta l'eminenza voſtra nell' abellire la lingua franceſe. Aſpetto colla maggior premura, e co'i più vivi ſentimenti di gratitudine i libri coi quali ella ſi degna d'ammaeſtrarmi. Mà eſſendo privo dell' onore di venire ad inchinarla in Roma; voglio almenò intitularmi al ſuo padrocinio, e naturalizarmi romano in qualche maniera, nel ſottoporre al ſuo ſommo giudizio, ed alla ſua pregiatiſſima protezzione queſto ſaggio, che ho sbozzato in italiano. Prendo la libertà di pregarla di preſentarlo à quelle accademie delle quali è ella protettore (e credo che ſia il protettore di tutte) ricercò un nuovo vincolo che poſſa ſupplire la mia lontananza, e che mi renda uno de ſuoi clienti, comè ſe foſſi un habitante di Roma. Sarei ben fortunato di vedermi aggregato à quelli che godono l'onore d'eſſere iſtruiti dalla ſua dottrina, e di bevere à quel ſacro fonte, del quale ſi degna d'inviarmi alcune gocciole.

Non voglio interrompere più longamente ſuoi grandi negozj, e bacciando la ſua ſacrà porpora mi confermo, &c.

LETTRE LXXII. 1746.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Mars.

Je ne vous fais point ma cour, Monſeigneur, mais je fais mille vœux pour le ſuccès de votre belle entrepriſe. On dit que vous avez beſoin de votre courage, et de réſiſter aux contradictions en feſant le bien des hommes. Voilà où l'on en eſt réduit. Vous avez de la philoſophie dans l'eſprit et de la morale dans le cœur; il y a peu de miniſtres dont on puiſſe en dire autant. Vous avez bien de la peine à rendre les hommes heureux, et ils ne le méritent guère. Oh, que vous allez conclure divinement mon hiſtoire, et que je me ſais bon gré d'avoir barbouillé votre portrait! Il eſt vrai du moins.

M. le cardinal *Paſſionei* me mande qu'il envoie ſous votre couvert, par monſieur l'archevêque de Bourges, un paquet de livres dont il veut bien me gratifier.

Voici le ſaint temps de Pâques qui approche; la reine d'Hongrie et la reine d'Eſpagne dépouilleront toutes deux *la vieille femme*, et ſe réconcilieront en bonnes chrétiennes; cela eſt immanquable. Ah! maudites araignées, vous déchirerez-vous toujours au lieu de faire de la ſoie!

Grand et digne citoyen, ce monde-ci n'eſt pas digne de vous.

1746.

LETTRE LXXIII.

A M. DE MONCRIF,

LECTEUR DE LA REINE, &c.

Mars.

MON cher ſylphe, dont je n'oſe encore m'appeler le confrère, mais dont je ſerai toute ma vie l'ami le plus tendre, je vous cherche par-tout pour vous dire combien il me ſera doux d'être lié avec vous par un titre nouveau. Je ſuis pénétré de tout ce que vous avez fait pour moi; mais comment me conduirai-je au ſujet du libelle diffamatoire dans lequel l'académie eſt outragée, et moi ſi horriblement déchiré! Il n'eſt que trop prouvé, aux yeux de tout Paris, que le ſieur *Roi* eſt l'auteur de ce libelle coupable. C'eſt la vingtième diffamation dont il eſt reconnu l'auteur; et il n'y a pas long-temps qu'il écrivit deux lettres anonymes à M. le duc de *Richelieu*. Il a comblé la meſure de ſes crimes; mais je dois reſpecter la protection qu'il ſe vante d'avoir ſurpriſe auprès de la reine. Il a pris les apparences de la vertu pour être reçu chez la plus vertueuſe princeſſe de la terre. C'eſt la ſeule manière de la tromper; mais cette même vertu, dont ſa Majeſté donne tant d'exemples, permettra ſans doute que je me ſerve des voies de la juſtice pour faire connaître le crime. Je vous ſupplie d'expoſer à la reine mes ſentimens, et de lui demander pour moi la permiſſion de ſuivre cette affaire. Je

ne ferai rien ſans le conſeil du directeur de l'académie, et ſurtout ſans que vous m'ayez mandé que la reine trouve bon que j'agiſſe. Vous pourriez même peut-être lui lire ma lettre ; elle y découvrirait un cœur plus touché des ſentimens d'admiration que ſes vertus inſpirent, qu'il n'eſt pénétré du mal que le ſieur *Roi* m'a voulu faire. 1746.

Adieu, homme aimable et digne de ſervir celle que la France adore.

LETTRE LXXIV.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le . . . . mars.

Je vous ai toujours cru ou parti ou partant, mon divin *Pollion*. Je vous ai cru portant la terreur et les grâces dans le pays des *Marlboroug* et des *Newton*. Mais vous êtes comme les Grecs en Aulide, à cela près que dans cette affaire il y aura plus de pucelles . . . . que de pucelles immolées.

Je n'ai point écrit à M. le duc de *Richelieu ;* je l'ai cru trop occupé. Je prépare pour lui ma trompette et ma lyre. Partez, ſoyez l'*Achille* et l'*Homère*, et conſervez vos bontés pour votre ancien, très-tendre et très-attaché ſerviteur.

1746.

LETTRE LXXV.

A M. DE MONCRIF.

Mon céleſte ſylphe, mon ancien ami, je compte ſur vos bontés. Je vous ai cherché à Verſailles et à Paris. Je me mets entre vos mains, et aux pieds de Ste *Villars*. Je vous recommande M. *Hardion*. C'eſt peu de choſe d'entrer dans une compagnie, il faut y être reçu comme on l'eſt chez ſes amis. Voilà ce qui rend une telle place infiniment déſirable. Un lien de plus qui m'unira à vous me ſera bien cher et bien précieux; et, pour entrer avec agrément, je veux être conduit par vous. J'attends tout de la bonté de votre cœur et de l'ancienne amitié dont vous m'avez toujours donné des marques.

Je vous prie de dire à la plus aimable ſainte qui ſoit ſur la terre que quoique la reconnaiſſance ſoit une vertu mondaine, cependant j'en ſuis pétri pour elle. J'oſe croire que M. l'abbé de *Saint-Cyr* ira à l'académie le jour de l'élection, et qu'il ne me refuſera pas ce beau titre d'élu.

Comptez ſur le tendre et éternel attachement de *Voltaire*.

LETTRE LXXVI. 1746.

AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 12 aprile.

Mi è ſtato detto che voſtra Eminenza non aveva ricevuto le lettere dà me ſcritte. Se ſono ſmarrite, ſarò riputato appreſſò di voſtra eminenza il più ingrato di tutti gli uomini. Si è degnata di dare l'immortalità al poema di Fontenoi; m'a favorito della ſua bella lettera paſtorale, della ſtampa di queſto manifico monumento eretto dà lei nel ſuo palazzo di Breſcia: in ſomma è divenuta il mio *Mecenate*, e non riceve dà me il menomo teſtimonio della mia gratitudine. Sono però più infelice che colpevole. O ſcritto à voſtra eminenza tre ò quatro volte; l'o ringraziato, le o ſpiegato il mio cuore; o penſato che il ſuo nome ſarebbe riverito anchè da' barbari che poſſono ſvaliggiare i corrieri: o mandato le mie lettere alla poſta ſenzà altra diligenza. Dopò queſto il ſignore ambaſciatore di Venezia m'a dato la licenza di mettere nel ſuo piego tutte le lettere che avrei dà oggi in avanti l'onore di ſcrivere à voſtra Eminenza. Uſerò di queſta libertà, e mi luſingo che il ſignore *Tron* eſſendo il ſuo nipote, ſarà un nuovo vincolo dal quale verranno raddopiati quelli, che mi ritengono ſottò il ſuo caro padrocinio, e che ſtringono la mia oſſequioſa ſervitù. Mi perdoni ſe non o potuto ſcrivere di proprio pugno; ſono gravemente ammalato. Mà benchè le mie forze ſiano moltò indebolite,

1746. non ſono ſminuiti i vivi ſentimenti del mio riverente oſſequio.

Baccio la ſua ſacra porpora, e mi confermo, &c.

LETTRE LXXVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

15 avril.

Je ſuis bien malade, mais vous me rendez la ſanté, et vous l'allez rendre à la patrie. Je viens de lire votre préambule, il n'y a que des points et des virgules à y mettre. Je vous le renverrai, ou vous le rapporterai. Je vous garderai le plus profond ſecret, et la France vous gardera long-temps, Monſeigneur, la plus profonde reconnaiſſance. Je me flatte que votre petit préambule en fera faire bientôt un autre plus général, et que les Hollandais ne feront pas comme le roi de Sardaigne.

Ah! que la ſentence de *Comines*, qui eſt dans votre porte-feuille, vous ſied bien! En vérité, vous êtes un homme adorable. Vous allez dormir avec des feuilles d'olive ſous votre chevet.

LETTRE

LETTRE LXXVIII. 1746.

AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 8 maggio.

O ricevuto il cumulo de' ſuoi favori, la lettera ſtampata, e dedicata al ſuo degno nipote, nella quale mi fa conoſcere quel grand' uomo barbaro di nome, mà di coſtumi corteſe, e di operar grande; e nella quale o trovato i belli verſi italiani e latini, che fanno à me un tanto onore, ed un ſi gran ſtimolo alla virtù. E mi ſono pervenuti gli altri pieghi, che contengono la traduzione latina, ed italiana del principio della Henriade. Non fù mài il gran *Taſſo* così rimunerato, ed il trionfo che gli fu preparato nel campidoglio non era d'un tanto valore. Mi conceda d'indirizzare à voſtra eminenza le dovute grazie al ſuo eccellentiſſimo nipote.

Sarò domani pubblicamente aggregato all' accademia franceſe, nell'iſteſſo tempo che l'accademia della Cruſca ſi procura il vantaggio d'acquirre l'eminenza voſtra, mà queſta è la differenza frà noi, che l'accademia della Cruſca riceve un' onore inſigne dal voſtro nome, làdove io ne ricevo un grande dà quella di Parigi. O l'incombenza di pronunciare un longo e tedioſo diſcorſo; mà per quanto tedioſo poſſa eſſere, non mancherò di mandarlo à voſtra eminenza, eſſendo coſtumato di mandarle tributi benchè indegni del ſuo merito.

Non dubito che le ſia à queſt'ora capitato il piego,

1746. che contiene cinque ò ſei eſemplari del mio piccolo ſaggio italiano ſoprà una materia fiſica, che io o ſottopoſto al ſuo giudizio, e pe'l quale richiedo il ſuo padrocinio. Sarò ſempre col più profondo riſpetto, &c.

LETTRE LXXIX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 16 mai.

VOICI, Monſeigneur, ma bavarderie académique. Je fourre par-tout mes vœux pour la paix. On dit que je ſuis bon citoyen : comment ne le ſerais-je pas ? il y a quarante ans que je vous aime.

Allez, ſi vous voulez, à Roterdam, mais revenez à Paris avec des branches d'olivier, et vous entendrez des *hoſanna in excelſis*. Permettez que je mette dans votre paquet un imprimé pour M. l'abbé de *Laville*, et un pour M. *Charlier* votre hôte, et hôte très-aimable.

Je ne ſais pas comment ſont les actions d'Angleterre; mais je garde les miennes. Fais-je bien, mon maître? J'ai tant de confiance aux grandes actions du roi! Mon Dieu, que je vous aimerai ſi vous faites tout ce que vous avez tant d'envie de faire !

Voilà monſieur l'évêque de Bazas mort : cette place conviendrait-elle à M. l'abbé de *Laville* ? On en a déjà parlé dans l'académie; mais il faudrait écrire, et faire agir des amis. Gardez-moi le ſecret.

LETTRE LXXX. 1746.

AU CARDINAL QUIRINI.

1 giugno.

EMINENZA,

Sono ſtrinto orà con un forte e dolce nodo à l'eminenza voſtra, mentrè che ella è aggregata all' academia della Cruſca, ricevo il medeſimo onore, ed il diſcepolo viene introdotto ſottò il padrocinió del maeſtro; l'accademia a voluto in una volta acquirre un compagno paeſano, ed un ſervidore foreſtiero.

Il ſignore principe di *Craon* mi a fatto l'onore d'informarmi della ſingolare bontà dell' academia verſò di me; e ne o riſſentito tantò più di giubilo e di riconoſcenza, quantò più queſta pregiatiſſima grazia m'intitola ai voſtri nuovi favori.

Spero che voſtra eminenza avrà ricevutò le mie lettere del paſſato meſe, colla lettera di ringraziamento al ſuo degno nipote che miſi nel di lei piego.

Se ben mi ramento, preſi l'ardire nella mia ultima ſcritta, di richiederla d'un favore. La pregai, comè la prego ancorà umilmente e colle più vive premure di degnarſi darmi alcuni riſchiarimenti ſoprà la difficoltà moſſa trà noi intornò ai noſtri comedianti, chè rappreſentano in preſenza del rè e tutta la corte, tragedie e comedie ſcritte con la più ſevera decenza, adornate di tutti i principj della vera virtù e ſoda morale. Non pare ne giuſto ne convenevole, che quelli

1746. che vengono pagati dal rè per rappresentare tali onorevoli componimenti, restino indegnamente confusi con quelli antichi istrioni barbari, che andavano sfacciatamente trattenendo la più infima plebe colle più vili brutture. Eglino meritavano la scommunica della chiesa, e la severa correzzione dei magistrati; mà essendo j tempi ed j costumi felicemente cambiati, sembra oggi convenevole ai più savj personnagj, che si faccia la giusta distinzione, trà quelli che meritano il nome d'infami, e questi che sono degni d'essere assunti nel numero de' più degni cittadini. Supplico vostra eminenza di degnarsi dirmi comè s'usi con loro in Roma, e qual sia il di lei parere soprà tal caso, aggiungero questo nuovo favore à tanti che s'è compiacuta di compartirmi.

LETTRE LXXXI.

A M. LE PRINCE DE CRAON.

Giugno.

Un citadino avanzato al titolo di conte dell'impero non sene tiene tantò honorato, quantò io lo sono dalla mia aggregazione all'accademia della Crusca. I versi gentilissimi co' quali vostra excellenza si è compiacciuta di accompagnare versò di me la polizza del favore conferitomi dà questa celebratissima accademia, producono in me un nuovo riconoscimento accresciuto ancorà dal celebrato nome *Allamani*, di cui la gloria vien'ancorà avanzata da voi. Non m'è incognito il bel poëma della coltivazione di quel nobil

fiorentino *Luigi Allamani*, emulo di *Virgilio*, e voſtro antenato, maeſtro di caſa della regina *Catarina di Medici*. Egli fù giuſtamente protetto dal rè *Franceſco primo*, quel gran principe che incominciò ad ineſtare i ſelvatichi allori delle muſe galliche ne i verdi ed eterni allori di Firenze. Fù queſto *Luigi Allamani* le delizie della corte di Francia; e mi pare oggi di ricevere dal più degno de' ſuoi nipoti, un contraſegno di gratitudine verſò la noſtra nazione; mà menò o meritato le ſue corteziſſime eſpreſſioni, più riſſento la ſua benignità; ed eſibiſco la mia prontezza à ringraziarne la. 1746.

Le porgo la ſupplica di preſentare all' accademia la lettera che o l'onore di remetterle, nella quale voſtra eccellenza vedrà quali ſiano i miei ardenti ſenſi di riconoſcimento e di veneraziòne.

Piaceſſe à dio che poteſſi ringraziare l'accademia di viva voce, mà ſe la prezenza di queſti valentiſſimi letterati foſſe per accreſcere in me la gratitudine e l'ammirazione, ſarebbe per minuire la ſtima della quale ſi ſono degnati d'onorarmi. Non voglio però perdere la ſperanza di riverire un giorno miei maeſtri e benefattori, e dirvi, ò mio ſignore, quantò io ſono deſideroſo di ricevere i voſtri commandi. Non ardirò intitolarmi il voſtro ſocio, mà mi chiamero ſempre,

Di voſtra Eccellenza, &c.

1746.

LETTRE LXXXII.

A M. BERGER,

DIRECTEUR DE L'OPERA.

Du 13 juin.

IL me ferait bien peu ſéant, Monſieur, qu'ayant fait le Temple de la gloire, pour un roi qui en a tant acquis, et non pour l'opéra auquel ce genre de ſpectacle trop grave et trop peu voluptueux ne peut convenir, je prétendiſſe à la moindre rétribution et à la moindre partie de ce qu'on donne d'ordinaire à ceux qui travaillent pour le théâtre de l'académie de muſique. Le roi a trop daigné me récompenſer, et ni ſes bontés ni ma manière de penſer ne me permettent de recevoir d'autres avantages que ceux qu'il a bien voulu me faire. D'ailleurs la peine que demande la verſification d'un ballet eſt ſi au-deſſous de la peine et du mérite du muſicien, M. *Rameau* eſt ſi ſupérieur en ſon genre, et de plus ſa fortune eſt ſi inférieure à ſes talens, qu'il eſt juſte que la rétribution ſoit pour lui toute entière. Ainſi, Monſieur, j'ai l'honneur de vous déclarer que je ne prétends aucun honoraire, que vous pouvez donner à M. *Rameau* tout ce dont vous êtes convenu, ſans que je forme la plus légère prétention. L'amitié d'un auſſi honnête homme que vous, Monſieur, et d'un amateur auſſi zélé des arts, m'eſt plus précieuſe que

tout l'or du monde. J'ai toujours penſé ainſi, et quand je ne l'aurais pas fait, je devrais commencer par vous et par M. *Rameau*. C'eſt avec ces ſentimens, Monſieur, et avec le plus tendre attachement que j'ai l'honneur d'être, &c. 1746.

LETTRE LXXXIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Parigi, 27 giugno.

SIGNOR MIO ILLUSTRISSIMO E PRINCIPE COLENDISSIMO,

O l'eſercito del duca di *Lobkovitz*, ò l'ammiraglio *Martin*, a intercettato le lettere, che o avuto l'onore di ſcrivere à voſtra excellenza. Gli o ſcritto due volte, e gli o mandato un eſemplare del poema che o compoſto ſoprà la vittoria di Fontenoi, o indirizzato il piego comè l'avevate preſcritto. Potete dubitare ch'io foſſi tardo nel ringraziarvi dell ſommo onore che m'avevate fatto? Me ne ricorderò ſempre. E qual barbaro potrebbe mai dimenticarſi di tanti vezzi e del voſtro bell' ingegno? Avete guadagnato più d'un cuore in Francia, fra gli Allemani, e ſottò il polo. Oh! che fate bene adeſſo di paſſare i voſtri belli giorni à Venezia, quandò tutta l'Europa è matta dà catena, e che la guerra fà un campo d'orrore di tanti matti! Il voſtro rè di Pruſſia, che non è più il voſtro, a battuto atrocemente i voſtri Saſſoni. Il noſtro rè

1746. a rintuzzato l'intrepido furore dell' Ingleſi, e mentrè che la tromba aſſorda tutte le orrechie,

Tu, Tytire, lentus in umbrâ
Formoſam reſonare doces Amarillida lacus.

Aſpetto colla più viva impazienza la vita de *Giulio-Ceſare*, la quale o ſentito che avevate ſcritta; il ſoggetto è più grande, e più movente, che quello della vita di *Cicerone*, che a pigliato *Midleton*. Vi prego di dirmi quandò la voſtra bell' opera uſcirà in publico.

Emilia è ſempre interrata ne i profondi e ſacri orrori di *Newton;* io ſono coſtretto di fare corone di fiori per mio rè, e di vaggheggiare colle muſe.

Mi parlate della ſanità del gran conte di Saſſonia; i ſuoi allori ſono ſtati il più ſalutare rimedio, che poteſſe ſanarlo; va meglio dopò che a battuto i noſtri amici l' Ingleſi; la vittoria l'a invigorito.

Maupertuis cangia di patria, ſi fà pruſſiano, ed abbandona affatto Parigi per Berlino. Il rè di Pruſſia gli dà dodeci mille franchi ogni anno; accetta egli quel che io hò rifiutato; i miei amici ſono nel mio cuore avanti di tutti i monarchi e governatori del mondo.

Addio, caro conte; le raſſegno intanto l'immutabilità della mia divozione nel bacciarle riverentemente le mani, e nel dirmi di voſtra Eccellenza,

Umiliſſimo ed affabiliſſimo ſervidore.

LETTRE LXXXIV. 1746.

A M. DE MAUPERTUIS, *à Berlin.*

A Verſailles, le 3 juillet.

MON cher philoſophe, je compte que vous avez reçu d'Utrecht un petit paquet contenant ma bavarderie académique. J'ai été privé du plaiſir que je me feſais de vous rendre publiquement la juſtice qui vous eſt due, et que je vous ai toujours rendue. Vous étiez dans le même cadre avec votre auguſte monarque. Je n'avais point ſéparé le ſouverain et le philoſophe ; et vous étiez le *Platon* qui avait quitté Athènes pour un roi ſupérieur aſſurément à *Denys*. On m'a rayé ce petit article dans lequel j'avais mis toutes mes complaiſances.

Lorſque je lus mon diſcours à l'académie, devant les officiers et devant pluſieurs autres académiciens, avant de le prononcer, ils exigèrent abſolument que je me renfermaſſe dans les objets de littérature qui ſont du reſſort de l'académie, et retranchèrent tout ce qui paraiſſait s'en écarter. Croyez que j'en ai été plus fâché que vous.

Bonjour ; ma ſanté eſt pire que jamais ; je ſuis étonné de vivre ; mais tant que je vivrai ce ſera pour vous admirer et pour vous aimer.

Avez-vous détruit les monades, les harmonies *préruinées*, et le grand art de dire des riens en trente-deux volumes in-4°. ? (*)

(*) Oeuvres de *Wolf*.

1746.

LETTRE LXXXV.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 19 auguſte.

Mon cher ami, pardonnerez-vous à un homme qui a été accablé de maladies et d'une tragédie? Figurez-vous qu'on m'avait ordonné une grande pièce de théâtre pour les relevailles de madame la dauphine, que j'en étais au quatrième acte quand madame la dauphine mourut, et que moi chétif, j'ai été ſur le point de mourir pour avoir voulu lui plaire. Voilà comme la deſtinée ſe joue des têtes couronnées, des premiers gentilshommes de la chambre, et de ceux qui font des vers pour la cour.

Le poëme de madame *du Bocage*, que vous m'avez envoyé, a eu une meilleure fortune. Je lui en ai fait, quoique très-tard, les remercîmens les plus ſincères. C'eſt une belle époque pour les lettres, et pour votre académie. J'ai trouvé ſon poëme écrit facilement et avec naturel; ce n'eſt pas là un petit mérite, puiſque c'eſt avoir ſurmonté la plus grande des difficultés.

Nous avons ici un jeune homme du pays de *Pourceaugnac* qui a remporté notre prix; cela n'a pas l'air ſi galant que votre académie, mais, en vérité, ſa pièce eſt une des meilleures qui ſe ſoient faites depuis trente ans. La littérature languit d'ailleurs. La terre ſe repoſe. Il ne faut pas faire des moiſſons tous les jours; la trop grande abondance dégoûterait. Il n'y a que la douceur de l'amitié et de la ſociété qui ne

laſſe point. Et cependant, mon ancien ami, ai-je vécu avec vous? ai-je eu cette conſolation? je n'ai fait que fouffrir pendant tout le temps que vous avez été à Paris, et j'ai paſſé une vie douloureuſe à eſpérer inutilement de jouir des agrémens et du commerce charmant de mon cher *Cideville*. Il y a deux mois que je ne vois perſonne, et que je n'ai pu répondre à une lettre. Mon ame était à Babylone, mon corps dans mon lit, et de là je dictais à mon valet de chambre de grands diables de vers tragiques qu'il eſtropiait. 1746.

J'ai exécuté tous vos ordres ſur le poëme de la *Sapho* de Normandie. Adieu, vous qui en êtes l'*Anacréon*, aimez toujours ce pauvre malade. Je vous embraſſe tendrement. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

LETTRE LXXXVI.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Paris, ce 21 auguſte.

Je dois paſſer, Monſieur, dans votre eſprit pour un ingrat et pour un pareſſeux. Je ne ſuis pourtant ni l'un ni l'autre; je ne ſuis qu'un malade dont l'eſprit eſt prompt et la chair très-infirme. J'ai été pendant un mois entier accablé d'une maladie violente, et d'une tragédie qu'on me feſait faire pour les relevailles de madame la dauphine. C'était à moi naturellement de mourir, et c'eſt madame la dauphine qui eſt

1746. morte, le jour que j'avais achevé ma pièce. Voilà comme on se trompe dans tous ses calculs.

Vous ne vous êtes assurément pas trompé sur *Montagne*. Je vous remercie bien, Monsieur, d'avoir pris sa défense. Vous écrivez plus purement que lui, et vous pensez de même. Il semble que votre portrait, par lequel vous commencez, soit le sien. C'est votre frère que vous défendez, c'est vous-même. Quelle injustice criante de dire que *Montagne* n'a fait que commenter les anciens! Il les cite à propos, et c'est ce que les commentateurs ne font pas. Il pense, et ces messieurs ne pensent point. Il appuie ses pensées de celles des grands-hommes de l'antiquité; il les juge; il les combat; il converse avec eux, avec son lecteur, avec lui-même; toujours original dans la manière dont il présente les objets, toujours plein d'imagination, toujours peintre; et ce que j'aime, toujours sachant douter. Je voudrais bien savoir, d'ailleurs, s'il a pris chez les anciens tout ce qu'il dit sur nos modes, sur nos usages, sur le nouveau monde découvert presque de son temps, sur les guerres civiles dont il était le témoin, sur le fanatisme des deux sectes qui désolaient la France? Je ne pardonne à ceux qui s'élèvent contre cet homme charmant, que parce qu'ils nous ont valu l'apologie que vous avez bien voulu en faire.

Je suis bien édifié de savoir que celui qui veille sur nos côtes est entre *Montagne* et *Epictète*. Il y a peu de nos officiers qui soient en pareille compagnie. Je m'imagine que vous avez aussi celle de votre ange gardien que vous m'avez fait voir à Versailles. Cette *Michelle*, et ce *Michel Montagne* sont deux bonnes

reſſources contre l'ennui. Je vous ſouhaite, Monſieur, autant de plaiſir que vous m'en avez fait. 1746.

Je ne ſais ſi la perſonne à qui vous avez envoyé votre diſſertation, également inſtructive et polie, oſera imprimer ſa condamnation. Pour moi, je conſerverai chèrement l'exemplaire que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Pardonnez-moi encore une fois, je vous en ſupplie, d'avoir tant tardé à vous en faire mes tendres remercîmens. Je voudrais, en vérité, paſſer une partie de ma vie à vous voir et à vous écrire; mais qui fait dans ce monde ce qu'il voudrait? Madame *du Châtelet* vous fait les plus ſincères complimens; elle a un eſprit trop juſte pour n'être pas entièrement de votre avis; elle eſt contente de votre petit ouvrage, à proportion de ſes lumières, et c'eſt dire beaucoup.

Adieu, Monſieur; conſervez à ce pauvre malade des bontés qui font ſa conſolation, et croyez que l'eſpérance de vous voir quelquefois et de jouir des charmes de votre commerce, me ſoutiennent dans mes longues infirmités.

1746.

LETTRE LXXXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Fontainebleau, le 9 novembre.

Je ne sais plus qui disait que les gens qui font des tragédies, n'écrivent jamais à leurs amis. Cet homme-là connaissait son monde. Un tragédien dit toujours, j'écrirai demain. Il met proprement toutes les lettres qu'il reçoit dans un grand porte-feuille, et versifie. Son cœur a beau lui dire : écris-donc à ton ami ; vient un héros de Babylone, ou une piaillarde de princesse, qui prend tout le temps.

Voilà comme je vis, mon très-aimable *Cideville* : me voici à Fontainebleau, et je fais tous les soirs la ferme résolution d'aller au lever du roi ; mais tous les matins je reste en robe de chambre avec Sémiramis. Mais comptez que je me reproche bien plus de ne vous avoir point écrit, que de n'avoir pas vu habiller *Louis XV*. Au moins je me console en disant, c'est pour eux que je travaille. Mon cher *Cideville*, si j'ai de la santé, j'irai à Paris à votre lever ; je viendrai vous montrer ma besogne, je réparerai ma paresse. Revenez, mon cher ami ; je ne sais pas ce qu'on fera sur nos frontières, mais tout sera à Paris en fêtes, et c'en est une bien grande pour moi de vous revoir.

Bonjour, je vous embrasse tendrement.

LETTRE LXXXVIII. 1746.

À M. LE COMTE ALGAROTTI.

Parigi, 13 di novembre.

Non o voluto ringraziarla di tutti i ſuoi favori primà d'averli interamente goduti; mene ſono veramente inebriato. O letto e riletto il newtonianiſmo, e ſempre con un nuovo piacere; sà bene non effervi chi abbia maggior interreſſe di me nella ſua gloria; ſidegni ella di ricordarſi che la mia voce fù la prima tromba che fece rimbombare trà le noſtre ſampogne franceſi il merito del voſtro libro primà che foſſe uſcito in publico. La voſtra luce ſeptemplice abbarbagliò per un tempo gli occhi de' noſtri carteſiani, e l'accademia delle ſcienze ne' ſuoi vortici ancorà involta, parve un poco ritroſetta nel dare al voſtro bello e mal tradotto libro i dovuti applauſi. Mà vi ſono delle coſe al mondo, che ſottomettono ſempre i ribelli, la verità, e la beltà. Avete vinto con queſte armi; mà mi lagnerò ſempre, che abbiate dedicato il newtonianiſmo ad un vecchio carteſiano, che non intendeva puntò le leggi della gravitazione. O letto col medeſimo piacere la voſtra diſſertazione ſoprà i ſette piccoli, e mal conoſciuti rè romani; l'avete ſcritta nella voſtra gioventù, mà eravate già moltò maturo d'ingegno e di dottrina. Avete per avventura conoſcenza d'un volume ſcritto in Germania venti anni fà dà un franceſe ſoprà l'iſteſſa materia?

—— Vi ſono acute inveſtigazioni, mà non mi ricordo dell'
1746. autore.

O letto ſei volte la voſtra epiſtola al ſignor *Zeno;* òh! quantò s'innalza un tal nobile ed egregio volo ſoprà tutti i ſonettieri dell' infirgarda Italia! Eccò dunque tre opere tutte differenti di materia e di ſtile. *Tria regna tenens.* Non v'è al mondo un ingegno còſi verſatile, e còſi univerſale. Pare à chi vi legge, che ſiate nato ſolamente per la coſa che trattate.

Mi rincreſce moltò di non accompagnare il duca di *Richelieu.* Mi luſingavo di vedere in Dreſda la noſtra delphina, la magnifica corte d'un rè amato dà ſuoi ſudditi, un gran miniſtro, è'l ſignor *Algarotti;* mà la mia languida ſanità diſtrugge tutte queſte ſperanze incantatricì. Non ſi ſcordi però dell' affare che le o raccommandato; la prottezzione d'una madre è la più efficace preſſò d'una figlia, e ne ſpero un felice eſito col voſtro patrocinio; le baccio di gran cuore la mano che a ſcritto tante belle coſe.

Adieu, le plus aimable de tous les hommes. Madame *du Châtelet* vous fait les plus ſincères complimens.

LETTRE

LETTRE LXXXIX. 1747.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 12 juin.

L'ETERNEL malade, l'éternel perſécuté, le plus ancien de vos courtiſans et le plus écloppé, vous demande, avec l'inſtance la plus importune, que vous ayez la bonté d'achever l'ouvrage que vous avez daigné commencer auprès de M. *le Bret*, avocat général. Il ne tient qu'à lui de s'élever et de parler ſeul dans mon affaire aſſez inſtruite, et dont je lui remettrai les pièces inceſſamment. Il empêchera que la dignité du parlement ne ſoit avilie par le batelage indécent qu'un miſérable, tel que *Mannori* apporte au barreau.

La bienſéance exige qu'on ferme la bouche à un plat bouffon qui déshonore l'audience, mépriſé de ſes confrères, et qui porte la baſſeſſe de ſon ingratitude juſqu'à plaider, de la manière la plus effrontée, contre un homme qui lui a fait l'aumône.

Enfin, je ſupplie mon protecteur de mettre dans cette affaire toute la vivacité de ſon ame bienfeſante. Je ſuis né pour être vexé par les *Desfontaines*, les *Rigoley*, les *Mannori*, et pour être protégé par les d'*Argenſon*.

Je vous ſuis attaché pour jamais, comme ceux qui voulaient que vous les employaſſiez, vous diſaient qu'ils vous étaient dévoués.

Mille tendres reſpects.

1747.

LETTRE XC.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le . . . . . .

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Se ella è ammalata, compiango; ſe ſtà bene, me ne rallegro; ſe ſi traſtulla, lodo; ſe ſi ferma in Berlino, fà bene; ſe ella ritorna al noſtro monaſtero, farà gran piacere ai frati, e mi porgerà una gran conſolazione. Mà comunque ſi ſia del come, e del perchè, la prego di rimandarmi le bagatelle iſtoriche, le quali a portate ſeco à Berlino. Intanto baccio le leggiadre mani, che ſcrivono che toccano le più dilicate coſe.

Adieu, belle fleur d'Italie,
Tranſplantée aux climats des géans grenadiers;
Revenez, mêlez-vous aux forêts de lauriers
Que fait croître en ces lieux l'Apollon des guerriers,
Quelle terre par vous ne ſerait embellie!

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire ſouvenir de moi l'eſtomac de milord et miladi *Tirconel*, la poitrine de M. le maréchal *Keith*, les uretères de M. le comte de *Rothembourg*. Je me flatte, que par un ſi beau temps, il n'y aura plus de malade que moi.

1748.

LETTRE XCI.

A M. MARMONTEL.

A Lunéville, à la cour, 13 février.

J'AVAIS bien raiſon, mon cher ami, de vous dire que j'eſpérais beaucoup de ce *Denis*, et de ne vous point faire de critique. Comptez que jamais les petits détails n'ajouteront au ſuccès d'une tragédie; c'eſt pour l'impreſſion qu'il faut être ſévère. L'exactitude, la correction du ſtyle, l'élégance continue, voilà ce qu'il faut pour le lecteur; mais l'intérêt et les ſituations ſont tout ce que demande le ſpectateur. Je vous fais mon compliment avec un plaiſir extrême. Voilà votre ſuccès aſſuré. C'eſt à préſent qu'il faut corriger la pièce; c'eſt un grand plaiſir d'embellir un bon ouvrage. Adieu; je m'intéreſſerai toute ma vie, bien tendrement, à votre gloire et à tout ce qui vous regarde.

1748.

LETTRE XCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Lunéville, le 14 février.

Mes divins anges, me voici donc à Lunéville! et pourquoi? C'eſt un homme charmant que le roi *Staniſlas;* mais quand on lui joindrait encore le roi *Auguſte*, tout gros qu'ils ſont, dans une balance; et mes anges dans l'autre, mes anges l'emporteraient.

J'ai toujours été malade, cependant ordonnez; et s'il y a encore des vers à refaire, je tâcherai de me bien porter. M. de *Pont-de-Veſle* et M. de *Choiſeul* ſont-ils enfin contens de ma reine de Babylone? Comment va leur ſanté? Sont-ils bien gourmands? Oui; et enſuite on prend de l'eau de tilleul. C'eſt ainſi, à peu-près, que j'en uſe depuis quarante ans, diſant toujours: J'aurai demain du régime. Mais madame *du Châtelet*, qui n'en eut jamais, ſe porte merveilleuſement bien; elle vous fait les plus tendres complimens. Je ne ſais ſi elle ne reſtera point ici tout le mois de février. Pour moi, qui ne ſuis qu'une petite planète de ſon tourbillon, je la ſuis dans ſon orbite, cahin caha.

Je ſuis beaucoup plus aiſe, mon reſpectable et charmant ami, du ſuccès de *Marmontel*, que je ne ſerais content de la précipitation avec laquelle les comédiens auraient joué cette Sémiramis: elle n'en vaudra que mieux pour attendre. J'aime beaucoup

ce *Marmontel;* il me ſemble qu'il y a de bien bonnes choſes à eſpérer de lui. 1748.

J'ai vu jouer ici le Glorieux : il a été cruellement maſſacré, mais la pièce n'a pas laiſſé de me faire un extrême plaiſir. Je ſuis, plus que jamais, convaincu que c'eſt un ouvrage égal aux meilleurs de *Molière* pour les mœurs, et ſupérieur à preſque tous pour l'intrigue. Zaïre a été jouée par des petits garçons et des petites filles, *ex ore infantium.*

Je ne peux donc, mes divins anges, ſortir de Paris ſans être exilé ! Vos gens de Paris ſont de bonnes gens d'avertir les rois et les miniſtres qu'ils n'ont qu'à donner des lettres de cachet, et qu'elles ſeront toujours les très-bien venues. Moi, une lettre à madame la dauphine ! Non aſſurément. Il eſt bien vrai que j'ai écrit quelque choſe à une princeſſe qui, après la reine et madame la dauphine, eſt, dit-on, la plus aimable de l'Europe. Il y a plus d'un an que cette lettre fut écrite, et je n'en avais donné de copie à perſonne, pas même à vous. Je n'en fais pas aſſez de cas pour vous la montrer; mais dites bien, je vous prie, à toutes les trompettes que vous pourrez trouver en votre chemin, que je n'écris point à madame la dauphine. Le grand père de ſon auguſte époux rend ici mon exil prétendu fort agréable.

Il eſt vrai que j'ai été malade, mais il y a plaiſir à l'être chez le roi de Pologne; il n'y a perſonne aſſurément qui ait plus ſoin de ſes malades que lui. On ne peut être meilleur roi et meilleur homme.

Je ſerai charmé, en revenant auprès de vous, de me trouver confrère de l'auteur du Méchant. Il

—— ne nous donnera point de grammaire ridicule,
1748. comme l'abbé *Girard* ſon devancier ; mais il fera de très-jolis vers, ce qui vaut bien mieux.

Je vous ſupplie de dire à M. l'abbé de *Bernis* que, s'il m'oublie, je ne l'oublie pas. Eſt-il déjà dans ſon palais des Tuileries ? Pour moi, ſi je ne vivais pas avec madame *du Châtelet*, je voudrais occuper l'appartement où la belle *Babet* (*) avait ſes guirlandes et ſes bouquets de fleurs. Madame *du Châtelet* ſe trouve ſi bien ici que je crois qu'elle n'en ſortira plus, et je ſens que je ne quitterais Lunéville que pour vous. Vous ne ſauriez croire, couple adorable, avec quelle reſpectueuſe tendreſſe je vous ſuis attaché à vous et aux vôtres.

LETTRE XCIII.

A M. MARMONTEL.

A Lunéville, 15 février.

Je vous avais déjà écrit, mon cher ami, pour vous dire combien votre ſuccès m'intéreſſe. J'avais adreſſé ma lettre chez un marchand de vin. Il doit avoir à préſent pour enſeigne du laurier au lieu de lierre, quoiqu'on ait dit, *hedera creſcentem ornate poëtam.*

Je reçois votre billet. L'honneur que vous voulez me faire, en eſt un pour les belles-lettres. Vous faites renaître le temps où les auteurs adreſſaient leurs ouvrages à leurs amis. Il eût été plus glorieux à

(*) Nom de ſociété qu'on donnait au cardinal de *Bernis*.

Corneille de dédier Cinna à *Rotrou* qu'au tréſorier de l'épargne *Montauron*. Je vous avoue que je ſuis bien flatté que notre amitié ſoit auſſi publique qu'elle eſt ſolide, et je vous remercie tendrement de ce bel exemple que vous donnez aux gens de lettres. J'eſpère revenir à Paris aſſez à temps pour voir jouer votre pièce, quelque tard que j'y vienne. Comptez que tous les agrémens de la cour de Pologne ne valent ni l'honneur que vous me faites, ni le plaiſir que votre réuſſite m'a cauſé. Je vous mandais, dans ma dernière lettre, que c'eſt à préſent qu'il faut corriger les détails; c'eſt une beſogne aiſée et agréable quand le ſuccès eſt confirmé. Adieu, mon cher ami; il faut ſonger à préſent à être de notre académie; c'eſt alors que ma place me deviendra bien chère. Je vous embraſſe de tout mon cœur, et je compte à jamais ſur votre amitié. 1748.

LETTRE XCIV.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Lunéville, le 15 février.

J'AI acquitté votre lettre de change, Madame, le lendemain de ſa réception; mais je crains bien de ne vous avoir payé qu'en mauvaiſe monnaie. L'envie même de vous obéir, ne m'a pu donner du génie. J'ai mon excuſe dans le chagrin de ſavoir que

1748. votre ſanté va mal : comptez que cela eſt bien capable de me glacer. Vous ne ſavez peut-être pas, monſieur d'*Argental* et vous, avec quelle paſſion je prends la liberté de vous aimer tous deux.

Si j'avais été à Paris, vous auriez arrangé de vos mains la petite guirlande que vous m'aviez ordonnée pour le héros de la Flandre et des filles, et vous auriez donné à l'ouvrage la grâce convenable. Mais auſſi pourquoi moi, quand vous avez la groſſe et brillante *Babet* dont les fleurs ſont ſi fraiches? les miennes ſont fanées, mes divins anges, et je deviens, pour mon malheur, plus raiſonneur et plus hiſtoriographe que jamais; mais enfin, il y a remède à tout, et *Babet* eſt là pour mettre quelques roſes à la place de mes vieux pavots. Vous n'avez qu'à ordonner.

Mon prétendu exil ſerait bien doux ici, ſi je n'étais pas trop loin de mes anges. En vérité, ce ſéjour-ci eſt délicieux; c'eſt un château enchanté dont le maître fait les honneurs. Madame *du Châtelet* a trouvé le ſecret d'y jouer Iſſé trois fois ſur un très-beau théâtre, et Iſſé a fort réuſſi. La troupe du roi m'a donné Mérope. Croiriez-vous, Madame, qu'on y a pleuré tout comme à Paris? Et moi qui vous parle, je me ſuis oublié au point d'y pleurer comme un autre.

On va tous les jours dans un kioſque, ou d'un palais dans une cabane; et par-tout des fêtes et de la liberté. Je crois que madame *du Châtelet* paſſerait ici ſa vie; mais moi, qui préfère la vie unie et les charmes de l'amitié à toutes les fêtes, j'ai grande envie de revenir dans votre cour.

Si M. d'*Argental* voit *Marmontel*, il me fera le plus ſenſible plaiſir de lui dire combien je ſuis touché de l'honneur qu'il me fait. J'ai écrit à mon ami *Marmontel*, il y a plus de dix jours, pour le remercier : j'ai accepté, tout franchement et ſans aucune modeſtie, un honneur qui m'eſt très-précieux, et qui, à mon ſens, rejaillit ſur les belles-lettres. Je trouve cent fois plus convenable et plus beau de dédier ſon ouvrage à ſon ami et à ſon confrère, qu'à un prince. Il y a long-temps que j'aurais dédié une tragédie à *Crébillon*, s'il avait été un homme comme un autre. C'eſt un monument élevé aux lettres et à l'amitié. Je compte que M. d'*Argental* approuvera cette démarche de *Marmontel*, et que même il l'y encouragera. 1748.

Adieu, vous deux qui êtes pour moi ſi reſpectables, et qui faites le charme de la ſociété. Ne m'oubliez pas, je vous en conjure, auprès de monſieur votre frère, ni auprès de M. de *Choiſeul* et de vos amis.

1748.

LETTRE XCV.

A M. D'ARNAUD.

A Lunéville, juin.

Je vous fais mon compliment, mon cher ami, sur votre emploi (*), et sur l'épître à *Manon*. Je souhaite que l'un fasse votre fortune, comme je suis sûr que l'autre doit vous faire de la réputation. Il y a des vers charmans, et en grand nombre; mais vous êtes trop aimable pour n'être pas toujours un franc paresseux.

Je vais partir avec un joli viatique; vos vers égayeront mon imagination : je suis vieux et malade, je n'ai plus d'autre plaisir que de m'intéresser à ceux de mes amis. Les *Manon* sont bien heureuses d'avoir des amans et des poëtes comme vous. Je ne vous envie point *Manon*, mais je vous envie les princes de *Virtemberg*. Je pars sans avoir pu leur faire ma cour : peut-être, à leur retour, ils passeront chez le roi de Pologne en Lorraine. Il me semble que c'est leur chemin; en ce cas, je réparerais la sottise que j'ai eue d'être malade, au lieu de leur rendre mes respects. Je vous prie de me mettre à leurs pieds.

Si M. de *Montaulieu* est celui que j'ai vu à Berlin et à Bareith, je pars désespéré de ne l'avoir point revu.

Adieu, mon cher d'*Arnaud;* entre les princes et les *Manon*, n'oubliez pas *Voltaire*. Adieu.

(*) La correspondance littéraire du roi de Prusse.

1748.

LETTRE XCVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 juin.

Je n'ai point écrit à mes anges, depuis qu'ils m'ont abandonné. Je ſuis livré aux mauvais génies. Buvez vos eaux tranquillement, charmans malades; pour moi j'avale bien des calices. Il faut d'abord que vous ſachiez que je ne ſais plus où j'en ſuis quand vous ne me tenez plus par la liſière. Il y a grande apparence qu'on ne pourra venir à bout de Sémiramis que quand vous y ſerez. Comment voulez-vous que je faſſe quelque choſe de bien, et que je réuſſiſſe ſans vous? D'ailleurs, me voilà, outre mes coliques, attaqué d'une édition en douze volumes qu'on vend à Paris ſous mon nom, remplie de ſottiſes à déshonorer, et d'impiétés à faire brûler ſon homme. Les Français me perſécutent ſur terre, les Anglais me pillent ſur mer.

Ah! pour Sémiramis quel temps choiſiſſez-vous?

Il y a plus que tout cela, mes adorables anges. Madame *du Châtelet* a eſſuyé mille contre-temps horribles ſur ce commandement de Lorraine. Il a fallu livrer des combats, et j'ai fait cette campagne avec elle. Elle a gagné la bataille, mais la guerre dure encore. Il faut qu'elle aille dans quelque temps à Commerci. Je vais donc auſſi à Commerci; et

1748. Sémiramis que deviendra-t-elle? On ne peut rien faire ſans vous. Buvez, mes anges, buvez ; que madame d'*Argental* revienne auſſi rebondie que l'abbé de *Bernis !* que M. de *Choiſeul* (*) rapporte le meilleur eſtomac du royaume !

Pour vous, mon cher et reſpectable ami, qui dînez et ſoupez, et qui n'êtes aux eaux que pour votre plaiſir, revenez comme vous y êtes allé; mais, mon Dieu, comment faites-vous dans un pays où on ne peut pas toujours ſortir de chez ſoi à quatre heures? Comment vous paſſez-vous d'opéra et de comédie? Je ne ſais nulle nouvelle. Tout eſt tranquille dans l'Europe, tout l'eſt encore plus à Verſailles. Monſieur le grand prieur n'eſt pas mort. Les prières des agoniſans lui ont fait beaucoup de bien.

On vous aura ſans doute mandé que le diable a paru dans la rue du Four, et qu'on l'a mis en priſon. La rue du Four n'eſt pas philoſophe. Pour moi, j'ai le diable dans les entrailles, et mes anges dans le cœur.

Adieu, Madame; adieu, Meſſieurs; quand pourrai-je avoir le bonheur de vous revoir ? Mille tendres reſpects.

(*) Le comte de *Choiſeul*, depuis duc de *Praſlin*.

LETTRE XCVII. 1748.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Commerci, 27 juin.

Je pars demain; je me rapproche d'environ ſoixante lieues de mon cher et reſpectable ami. M. l'abbé de *Chauvelin* peut vous dire des nouvelles d'une répétition de Sémiramis, les rôles à la main. Tout ce que je déſire, c'eſt que la première repréſentation aille auſſi bien. Ils ne répétèrent pas Mérope avec tant de chaleur. Ils m'ont fait pleurer; ils m'ont fait friſſonner. *Sarrazin* a joué mieux que *Baron*; mademoiſelle *Duménil* s'eſt ſurpaſſée, &c. Si *la Noue* n'eſt pas froid, la pièce ſera bien chaude. Elle demande un très-grand appareil. J'ai écrit à M. le duc de *Fleuri*, à madame de *Pompadour*. Il nous faut les ſecours du roi; mais, mon ange, il nous faut le vôtre. Ecrivez bien fortement à M. le duc d'*Aumont*; mais ſurtout revenez au plus vîte protéger votre ouvrage, et recevoir la fête que je vous donne. Les acteurs ſeront prêts avant quinze jours. Encore une fois, s'ils jouent comme ils ont répété, M. *Romancan* leur fera de bonnes recettes. J'ignore encore ſi je pourrai voir les premières repréſentations, mais vous les verrez. C'eſt pour vous qu'on joue Sémiramis. Portez-vous donc bien, tous mes anges; revenez gros et gras à Paris, et faites réuſſir votre fête.

Vraiment j'ai bien ſuivi votre conſeil pour cette

infame édition. Les magiſtrats s'en mêlent, et moi
1748. je ne ſonge qu'à vous plaire. Adieu, Madame; adieu, Meſſieurs; tâchez de me prendre en repaſſant. Mille tendres reſpects.

LETTRE XCVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris.*

A Commerci, ce 19 juillet.

VOULEZ-VOUS bien permettre, Monſieur, que je prenne la liberté de vous adreſſer un gros paquet pour M. le comte de *Maillebois*. Ceci eſt du reſſort de l'hiſtoriographerie.

Il me paraît, par tous les mémoires qui me ſont paſſés par les mains, que M. le maréchal de *Maillebois* s'eſt toujours très-bien conduit, quoiqu'il n'ait pas été heureux. Je crois que le premier devoir d'un hiſtorien eſt de faire voir combien la fortune a ſouvent tort, combien les meſures les plus juſtes, les meilleures intentions, les ſervices les plus réels, ont ſouvent une deſtinée déſagréable. Bien d'honnêtes gens ſont traités par la fortune comme je le ſuis par la nature; je fais l'impoſſible pour avoir de la ſanté, et je ne puis en venir à bout.

Me voici dans un beau palais, avec la plus grande liberté (et pourtant chez un roi), avec toutes mes paperaſſes d'hiſtoriographe, avec madame *du Châtelet;* et avec tout cela je ſuis un des plus malheureux êtres penſans qui ſoient dans la nature. Je vous trouve

heureux ſi vous vous portez bien : *Hoc eſt enim omnis homo.* 1748.

Eſt-il vrai que mon illuſtre confrère va inceſſamment porter ſes grâces chez les Suiſſes? Je n'ai fait que l'entrevoir depuis qu'il eſt marié et ambaſſadeur. Ma déteſtable ſanté m'a empêché de faire ma cour au père et au fils : on m'a empaqueté pour Commerci, et j'y ſuis agoniſant comme à Paris. M'y voici avec le regret d'être éloigné de vous, ſans avoir pu profiter de votre commerce délicieux, et des bontés que vous avez pour moi. Laiſſez-moi toujours, je vous en prie, l'eſpérance de paſſer les dernières années de ma vie dans votre ſociété. Il faut finir ſes jours comme on les a commencés. Il y a tantôt quarante-cinq ans que je me compte parmi vos attachés : il ne faut pas ſe ſéparer pour rien.

Adieu, Monſieur; je voudrais être au-deſſus des maux comme vous êtes au-deſſus des places; mais on peut être fort heureux ſans tracaſſeries politiques, et on ne peut l'être ſans eſtomac. Comptez qu'il n'y a point de malade qui vous ſoit plus tendrement et plus reſpectueuſement dévoué que *Voltaire.*

1748.

LETTRE XCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Commerci, le 2 auguſte.

PLUS de Cirey, mes chers anges. Madame *du Châtelet* joue le Double veuvage et l'opéra. On ne peut ſe ſouſtraire un moment à ces importantes occupations. Nous avons repréſenté au roi de Pologne, comme de raiſon, qu'il faut tout quitter pour M. et madame d'*Argental*. Il a bien été obligé d'en convenir; mais il eſt jaloux, et il veut que vous préfériez Commerci à Cirey. Il m'ordonne de vous prier de ſa part de venir le voir. Vous ſerez bien à votre aiſe; il vous fera bonne chère; c'eſt le ſeigneur de château qui fait aſſurément le mieux les honneurs de chez lui. Vous verrez ſon pavillon avec des colonnes d'eau. Vous aurez l'opéra ou la comédie le jour que vous viendrez. Je vois déjà votre philoſophie effarouchée; mais, ſi vous avez quelque idée du roi de Pologne, elle doit s'apprivoiſer. Cela ſerait charmant; c'eſt votre chemin le plus court; et, ſi vous voulez m'avertir de votre arrivée, le roi vous enverra probablement un relais, et vous en donnera un autre pour le retour. Votre voyage ne ſera pas retardé d'un ſeul jour. Vous ſerez les maîtres abſolus du temps; vous arriverez à Paris le jour que vous aurez réſolu d'y arriver. Voyez ce que vous pouvez faire pour nous. Je vais écrire à M. le duc d'*Aumont* pour le remercier; mais je vous remercierai bien davantage

davantage ſi vous venez. A propos, on dit que la paix pourrait bien être publiée à la fin de ce mois ; cela pourrait fournir quelques ſpectateurs de plus à Sémiramis. Je commence à avoir grand'peur. Je ne ſerai raſſuré que quand vous ſerez à Paris. Si elle était jouée ſans vous, mon malheur ſerait sûr. Mes adorables anges, venez raiſonner de tout cela à Commerci. Bonſoir. Madame *du Châtelet* joint ſes prières aux miennes. Refuſerez-vous les rois et l'amitié ? 1748.

Mille tendres reſpects à vous deux.

LETTRE C.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 15 auguſte.

SOUFFREZ-VOUS, mon ange gardien, qu'on habille notre ombre de noir, et qu'on lui donne un crêpe comme dans le Double veuvage ? Mon idée à moi, c'eſt qu'elle ſoit toute blanche, portant cuiraſſe dorée, ſceptre à la main et couronne en tête. En fait d'ombre, il m'en faut croire ; car j'ai l'honneur de l'être un peu, et je le ſuis plus que jamais. Je me flatte que madame *d'Argental* ne l'eſt pas, et qu'elle a rapporté des eaux cette ſanté brillante, ou du moins ce tour de ſanté que je lui ai connu. Nous voici actuellement à Lunéville ; je pourrai bien venir vous faire ma cour à tous deux, et vous remercier ſi vous faites la fortune de Sémiramis.

1748. Votre ſubſtitut, l'abbé de *Chauvelin*, me mande que le roi donne une décoration magnifique : chargez-vous, s'il vous plaît, de la plus grande partie de la reconnaiſſance, car tout cela ſe fait pour vous; mais n'allons pas être ſifflés avec une dépenſe royale, et qu'on ne diſe pas :

Le faſte de votre dépenſe
N'a point ſu réparer l'extrême impertinence, &c.

Cette petite diſtinction va mettre contre moi tout le peuple d'auteurs; et, ſi je ſuis ſifflé, je n'oſerai jamais me préſenter devant M. et madame d'*Argental*, ni devant le roi. Il n'y a que votre préſence, à la première repréſentation, qui puiſſe me raſſurer. Vous ſavez que la fête eſt pour vous. Je n'y ſerai pas, mais vous y ſerez. Cela vaut bien mieux.

Adieu, adorables créatures.

LETTRE CI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Châlons, ce 12 ſeptembre.

Je ne peux vous écrire de ma main, mes divins anges; j'ai la fièvre bien ſerré à Châlons; je ne ſais plus quand je pourrai partir.

On s'eſt bien plus preſſé, ce me ſemble, de lire Catilina que de le faire; mais faudra-t-il que mon ami *Marmontel* pâtiſſe de mon impatience, et qu'on ne reprenne pas ſon pauvre *Denis* dont il a beſoin? Ce ſerait une extrême injuſtice, et mes anges ne

le ſouffriront pas. *Prault* n'eſt-il pas venu la gueule enfarinée ? n'a-t-il pas bien envie d'imprimer Sémiramis ? mais ne faut-il pas tenir le bec de *Prault* dans l'eau, afin de prévenir les éditions ſubreptices dont on me menace continuellement ? 1748.

Joue-t-on Sémiramis les mercredis et les ſamedis ſeulement, dans l'effroyable diſette de monde où l'on eſt à Paris ? la laiſſe-t-on aller juſqu'à Fontainebleau ?

Au reſte, vous parlez de Zadig comme ſi j'y avais part ; mais, pourquoi moi ? pourquoi me nomme-t-on ? Je ne veux avoir rien à démêler avec les romans.

J'ai bien l'air d'être ici malade quelques jours. Vous veillez ſur moi, mes anges, de loin comme de près. Je vais mettre un *V* au bas de cette lettre ; c'eſt tout ce que je puis faire, car je n'en peux plus. *V.*

LETTRE CII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A la Malgrange, 4 octobre.

J'AI ſenti, Madame mon ange, ce que c'eſt que la jalouſie. J'ai trouvé un M. de *Verdun*, qui m'a dit du premier bond : J'ai reçu une lettre de madame d'*Argental*. C'eſt donc un heureux homme que ce M. de *Verdun* ? Eh bien, Madame, ſi je n'ai pas eu

—— le bonheur dont il ſe vante, j'ai la conſolation de
1748. vous écrire. Je vous ſoupçonne d'être à Paris. M. d'*Argental* eſt, dit-il, à Guiſcard; mais, où eſt Guiſcard? Voici, Madame, une lettre pour cet ange-là, et je vous ſoumets tout ce que je lui écris. Je ne ſais pas plus où adreſſer ma lettre pour l'abbé de *Bernis*; permettez que je la mette dans votre paquet. Je ne m'attendais pas à ce nouveau trait de la calomnie; mais, qui plume a, guerre a. Le loyer de nous autres, pauvres diables de victimes publiques, c'eſt d'être honnis et perſécutés. Je pardonne à l'envie; elle a raiſon de me croire heureux; elle ſait l'amitié dont vous m'honorez. Si je m'aviſe de donner jamais une pièce qui ait du ſuccès, je ſerai infailliblement lapidé. On s'attend ici à une prompte publication de la paix. Paris ſera plus méchant et plus frivole que jamais. Si deux ou trois perſonnes ne ſoutenaient le bon goût, nous dégringolerions dans la barbarie. Songez à votre ſanté, Madame; je veux vous retrouver avec un appétit déſordonné. Je compte vous faire ma cour à Noël. C'eſt bien tard; mon cœur me le dit. Je vous ſupplie de détruire, dans l'eſprit de M. l'abbé de *Bernis*, la ridicule calomnie que je trouve encore plus déſagréable que ridicule; c'eſt l'homme du monde dont je crois mériter le mieux l'amitié, et il s'en faut bien que j'aye rien à me reprocher ſur ſon compte. Permettez-moi, en vous renouvelant mes plus tendres reſpects, de les préſenter à M. de *Pont-de-Veſle* et à M. de *Choiſeul*. Madame *du Châtelet*, qui joue ou l'opéra, ou la comédie, ou la comète, vous fait mille complimens.

LETTRE CIII. 1748.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Malgrange, 4 octobre.

MON cher et reſpectable ami, voici bien des points ſur leſquels j'ai à vous remercier et à vous répondre.

A l'égard des comédiens, *Sarrazin* m'a parlé avec beaucoup plus que de l'indécence, quand je l'ai prié, au nom du public, de mettre dans ſon jeu plus d'ame et plus de dignité. Il y en a quatre ou cinq qui me refuſent le ſalut, pour les avoir fait paraître en qualité d'aſſiſtans. *La Noue* a déclamé contre la pièce, beaucoup plus haut qu'il n'a déclamé ſon rôle. En un mot, je n'ai eſſuyé d'eux que de l'ingratitude et de l'inſolence. Permettez, je vous en prie, que je ne ſacrifie rien de mes droits pour des gens qui ne m'en ſauraient aucun gré, et qui en ſont indignes de toutes façons. Je ne prétends pas haſarder d'offenſer l'amour propre de mademoiſelle *Duménil*, de mademoiſelle *Clairon* et de *Grandval*. Quelques galanteries, données à propos, ne les fâcheront pas. Le chevalier de *Mouhi* et d'autres ne doivent pas être oubliés. Qui oblige un corps, n'oblige perſonne. On ne peut s'adreſſer qu'aux particuliers qui le méritent.

A l'égard de la pièce, je vous jure que je la travaillerai pour la repriſe avec le peu de génie que je peux avoir, et avec beaucoup de ſoin. Il eſt triſte qu'on la joue à Fontainebleau, parce que le théâtre eſt impraticable; mais ſi on la joue, je vous ſupplie

1748. d'engager M. le duc d'*Aumont* à ne pas faire mettre de luſtres ſur le théâtre : nous avons ici l'expérience que le théâtre peut être très-bien éclairé avec des bougies en grand nombre, et des reflets dans les couliſſes. Il ne s'agirait, pour exécuter la nuit abſolument néceſſaire au troiſième acte, que d'avoir quatre hommes chargés d'éteindre les bougies dans les couliſſes, tandis qu'on abaiſſerait les lampions du devant du théâtre.

J'en ai écrit à M. de *Cindré*, mais c'eſt de M. le duc d'*Aumont* que j'attends toute ſorte de protection grande et petite, et c'eſt à vous que je la devrai, à vous à qui je dois tout, et dont l'amitié eſt ſi active, ſi indulgente et ſi inaltérable.

Je reviens à l'abominable calomnie par laquelle on m'a voulu brouiller avec M. l'abbé de *Bernis ;* elle vient d'un homme (*) qui m'a fait depuis long-temps l'honneur d'être jaloux de moi, je ne ſais pas pourquoi, et qui n'aime pas l'abbé de *Bernis* (je ſais bien pourquoi) parce qu'il veut plaire, et que l'abbé de *Bernis* plaît. Je ne nomme perſonne, je ne veux me plaindre de perſonne ; je vis dans une cour charmante et tranquille, où toute tracaſſerie eſt ignorée ; mais je ſerais pénétré de douleur que M. l'abbé de *Bernis* me crût capable d'avoir dit une parole indiſcrette ſur ſon compte. Je lui écris ; mais ne ſachant où adreſſer ma lettre, je prends la liberté de la mettre dans votre paquet que j'adreſſe à Paris à madame d'*Argental*. Adieu, divin ami, mon cher ange gardien ; je vous apporterai, à mon retour, de quoi vous amuſer.

(*) *Piron*.

LETTRE CIV. 1748.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Commerci, le 10 octobre.

Oui, reſpectable et divin ami ; oui, ame charmante, il faudrait que je partiſſe tout à l'heure, mais pour venir vous embraſſer et vous remercier. Je ſuis ici aſſez malade, et très-néceſſaire aux affaires de madame *du Châtelet*. Voici ce que j'ai fait ſur votre lettre.

J'étais dans ma chambre, malingre, et j'ai fait dire au roi de Pologne que je le ſuppliais de permettre que j'euſſe l'honneur de lui parler en particulier. Il eſt monté ſur le champ chez moi. Il permet que j'écrive à la reine ſa fille une lettre. Elle eſt faite, et il la trouve très-touchante. Il en écrit une très-forte, et il ſe charge de la mienne. Ce n'eſt pas tout, j'écris à madame de *Pompadour*, et je lui fais parler par M. de *Montmartel*.

J'écris à madame d'*Aiguillon*, et j'offre une chandelle à M. de *Maurepas*. J'intéreſſe la piété de la ducheſſe de *Villars*, la bonté de madame de *Luynes*, la facilité bienfeſante du préſident *Hénault* que je vous prie d'encourager. Je preſſe M. le duc de *Fleuri* ; je repréſente fortement et ſans me commettre, à M. le duc de *Gèvres*, des raiſons ſans réplique, et je ne crains pas qu'il montre ma lettre qu'il montrera ; je me ſers de toutes les raiſons, de tous les motifs, et je mets ſurtout ma confiance en vous. Je ſuis bien

1748. sûr que vous échaufferez M. le duc d'*Aumont ;* qu'il ne ſouffrira pas que les ſcandales, qu'il a réprimés pendant ſix ans, ſe renouvellent contre moi, et qu'il ſoutiendra ſon autorité dans une cauſe ſi juſte ; qu'il engagera M. le duc de *Fleuri* à ne pas abandonner la ſienne, et à ne pas ſouffrir l'aviliſſement des beaux arts et d'un officier du roi, dans l'affront qu'on veut faire à un ouvrage honoré des bienfaits du roi même.

Mes anges, engagez M. l'abbé de *Bernis* à ne pas abandonner ſon confrère, à ne pas ſouffrir un opprobre qui avilit l'académie, à écrire fortement de ſon côté à madame de *Pompadour ;* c'eſt ce que j'eſpère de ſon cœur et de ſon eſprit; et ma reconnaiſſance ſera auſſi longue que ma vie. Au reſte, je penſe que peut-être une des meilleures réponſes que je puiſſe employer, eſt dans les amples corrections que je vous envoie pour Sémiramis. J'en ai fait faire une copie générale pour mademoiſelle *Duménil*, qu'elle donnera à *Minet*, et une copie particulière pour chaque acteur. Si vous êtes content, vous et votre aréopage, je me flatte que vous ajouterez à toutes vos bontés celle d'envoyer le paquet à mademoiſelle *Duménil* à Fontainebleau. J'attends votre arrêt.

A l'égard de l'hiſtoire de ma vie dont on me menace en Hollande, je vais faire les démarches néceſſaires. Je ne laiſſe pas d'avoir des amis auprès du ſtathouder; mais ſi je ne réuſſis pas, je mettrai ces deux beaux volumes à côté de *Frétillon*, et la canaille ne troublera pas mon bonheur. Des amis tels que vous ſont une belle conſolation. Le bénéfice l'emporte

ſur les charges. Mon cher ange, cultivons les lettres jusqu'au tombeau, méritons l'envie et mépriſons-la, en feſant pourtant ce qu'il faut pour la réprimer. Adieu, maiſon charmante où habitent la vertu, l'eſprit et la bonté du cœur. Adieu, vous tous qui ſoupez; moi, qui dîne, je ſuis bien indigne de vous. Ah, M. de *Pont-de-Veſle!* oubliez-vous mes moyeux? 1748.

O anges! j'ajoute que je ne doute pas que M. le duc d'*Aumont* ne ſoit indigné qu'on vilipende un ouvrage que j'ai donné pour lui comme pour vous, que j'ai fait pour lui, pour le roi, et dans la ſécurité d'être à l'abri de l'infame parodie. Il faut qu'il combatte comme un lion, et qu'il l'emporte. Repréſentez-lui tout cela avec cette éloquence perſuaſive que vous avez.

J'ai écrit à M. *Berrier*. Madame *du Châtelet* doit vous écrire; elle vous fait les plus tendres complimens. Comme notre cour eſt un peu voyageuſe, je vous prie d'adreſſer vos ordres *à la cour du roi de Pologne, en Lorraine*. On ne laiſſera pas de la trouver.

P. S. Je ſerais très-fâché de paſſer pour l'auteur de Zadig, qu'on veut décrier par les interprétations les plus odieuſes, et qu'on oſe accuſer de contenir des dogmes téméraires contre notre ſainte religion. Voyez quelle apparence!

Mademoiſelle *Quinault*, *Quinault*-comique, ne ceſſe de dire que j'en ſuis l'auteur. Comme elle n'y voit rien de mal, elle le dit ſans croire me nuire; mais les coquins, qui veulent y voir du mal, en

1748. abuſent. Ne pourriez-vous pas étendre vos ailes d'ange gardien juſque ſur le bout de la langue de mademoiſelle *Quinault*, et lui dire ou lui faire dire que ces bruits ſont capables de me porter un très-grand préjudice ? Il faut que vous me défendiez à droite et à gauche. J'attends mille fois plus de vous et de vos amis que de tout ce que je pourrais faire à Fontainebleau. Ma préſence, encore une fois, irriterait l'envie qui aimerait bien mieux me bleſſer de près que de loin. Le mieux qu'on puiſſe faire, quand les hommes ſont déchaînés, c'eſt de ſe tenir à l'écart. Je vous reverrai avant Noël, aimables ſoupeurs et preneurs de lait. Conſervez-moi une amitié précieuſe, qui conſole de tous les chagrins, et qui augmente tous les plaiſirs.

LETTRE CV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 11 octobre.

Belles ames, ces repréſentations ſi juſtes, jointes à la chaleur de vos bons offices et aux meſures que je prends, me donnent lieu d'eſpérer qu'on parviendra à prévenir l'infamie avec laquelle on veut déshonorer la ſcène françaiſe, la ſeule digne en Europe d'être protégée. Continuez, mon cher et reſpectable ami, à défendre ce que vous avez fait réuſſir; triomphez de la plus lâche cabale que l'on ait ſuſcitée depuis Phèdre. Vous ferez beaucoup plus

que moi-même. Ma préſence animerait mes ennemis qui voudraient me rendre témoin de l'opprobre qu'ils ont machiné ; et, ſi je ne réuſſiſſais pas à faire défendre leur malheureuſe ſatire, je ne ſerais venu que pour réjouir leur malignité, et pour leur amener leur victime. Je me flatte toujours que M. l'abbé de *Bernis* ne vous refuſera pas d'appuyer mes prières auprès de madame de *Pompadour*, et qu'il ſe déclarera avec force contre les miſérables parodies, qu'il regarde comme la honte de notre nation. 1748.

Encore une fois, le ſoin que je prends de rendre Sémiramis moins indigne du public éclairé, eſt ma meilleure réponſe, eſt ma meilleure manœuvre. Bien faire et être ſecondé par vous, voilà mon évangile. Adieu, mes chers anges, qui préſidez à ma Babylone. L'envie a raiſon de vouloir me perdre, votre amitié me rend trop heureux.

Ce 12 octobre.

Je fais une réflexion. Si la fureur de la cabale, et le plaiſir malin attaché à l'humiliation de ſon prochain, l'emportent ſur tant de juſtes raiſons ; ſi on s'obſtine à jouer l'infamie à la cour, M. le duc d'*Aumont*, qui aſſurément doit en être mortifié, ne peut-il pas différer la repréſentation de Sémiramis ? Ne pouvez-vous pas même engager très-aiſément mademoiſelle *Duménil* à exiger de ſes camarades un long délai fondé ſur cent vers nouvellement corrigés, qu'il faut apprendre ? La diſpoſition nouvelle du théâtre de Fontainebleau, n'eſt-elle pas encore un motif pour différer ? Ne peut-on pas pouſſer ce

délai juſqu'au dernier jour, et s'il le faut même, ne
1748. pas jouer la pièce ? Alors on ne pourrait donner la parodie ; et ce temps que nous aurions ſervirait non-ſeulement à prendre de nouvelles meſures, mais encore à faire de nouveaux changemens pour l'hiver. Alors la pièce ſerait preſque nouvelle, et les *Slotz*, qui ſont prêts à réparer leur honneur en rajuſtant leurs décorations, donneraient un nouveau cours et un nouveau prix à notre guenille qui aurait un plein triomphe, tandis que peut-être Catilina . . . .

Mandez-moi ſi vous jugez à propos que j'écrive à M. le duc d'*Aumont*, en conſéquence. Conduiſez ma tête et ma main comme mon cœur.

LETTRE CVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Octobre.

MADAME de *Pompadour* a plus fait que la reine. Elle me fait dire, mon cher et reſpectable ami, que l'infamie ne ſera certainement point jouée. Je me flatte qu'étant défendue à la cour, elle ne ſera pas permiſe à la ville, et que M. le duc d'*Aumont* inſiſtera ſur une ſuppreſſion de cinq ou ſix années, après laquelle il ſerait bien odieux de renouveler un ſcandale qu'on a eu tant de peine à déraciner. J'ai écrit deux fois à M. le duc d'*Aumont ;* il s'agirait de mettre M. de *Maurepas* dans nos intérêts. Empêchons la parodie à Paris comme à la cour. Il faut aſſurément ôter à la cabale ce miſérable ſujet d'un ſi

honteux triomphe. Pour réponſe à toutes ces tra- 1748.
caſſeries, je vous enverrai inceſſamment un nouveau cinquième acte (*); c'eſt là le point principal.

Quand mes anges parlent, l'auteur de Sémiramis doit ſe taire. Je reçois dans ce moment un très-beau mémoire de monſieur le coadjuteur contre les parodies, appuyé d'un mot de M. d'*Argental*. Je ne peux répondre à préſent que par les plus tendres remercîmens. Je n'épargnerai point aſſurément mes peines pour mériter des bontés ſi continues, ſi vives et ſi encourageantes. J'avais encore, par la dernière poſte, envoyé de la Malgrange quelques rogatons; mais tenons tout cela pour non avenu, et attendons qu'après avoir travaillé à tête repoſée, je vienne travailler ſous vos yeux à Paris, vers le milieu de décembre. Les travaux les plus difficiles deviennent des plaiſirs quand on a pour critiques des amis ſi tendres et ſi éclairés.

Madame *du Châtelet* vous fait mille tendres complimens, et moi j'attends des moyeux. Cela eſt bien autrement intéreſſant que Sémiramis. Or, dites-moi, reſpectable ami, ſi vous êtes content de mon procédé avec M. l'abbé de *Bernis*? Daignez-vous faire uſage des mémoires dont je vous ai aſſaſſiné? Pardonnez-moi mes vers, mes mémoires, mes fatigantes importunités; je travaille à mériter d'être toujours gardé par vous; je ne ſais ſi j'en ſerai digne. Adieu, tous les chers anges gardiens.

(*) De Sémiramis.

1748.

LETTRE CVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 23 octobre.

Voici, mon cher et reſpectable ami, un gros paquet de Babylone; mais, à préſent, le point eſſentiel eſt d'empêcher la parodie à la ville comme à la cour. J'ai lieu de penſer que M. de *Montmartel* m'ayant écrit de la part de madame de *Pompadour*, et m'ayant redit ſes propres paroles: » Que le roi était bien » éloigné de vouloir me faire la moindre peine, et » que la parodie ne ſerait certainement point jouée; » j'ai lieu, dis-je, de me flatter que cette proſcription d'un abus auſſi pernicieux eſt pour Paris comme pour Verſailles.

Je vais écrire dans cet eſprit à M. *Berrier;* et l'ordre du roi, à Fontainebleau, ſera pour lui un nouveau motif de me marquer ſa bienveillance, et une nouvelle facilité de ſe faire entendre aux perſonnes qui pourraient favoriſer encore la cabale qui s'eſt élevée contre moi. Je ſuis fâché que M. le duc d'*Aumont* ſoit le ſeul qui ne réponde point à mes lettres, mais je n'en compte pas moins ſur ſa fermeté et ſur la chaleur de ſes bons offices, animée par votre amitié. Je vous prie de m'inſtruire ſur tout ce qui ſe paſſe de cette affaire qui m'eſt devenue très-eſſentielle.

La reine m'a fait écrire, par madame de *Luynes*,

que les parodies étaient d'uſage, et qu'on avait travesti *Virgile*. Je réponds que ce n'eſt pas un compatriote de *Virgile* qui a fait l'Enéide traveſtie, que les Romains en étaient incapables; que ſi on avait recité une Enéide burleſque à *Auguſte* et à *Octavie*, *Virgile* en aurait été indigné; que cette ſottiſe était réſervée à notre nation long-temps groſſière et toujours frivole; qu'on a trompé la reine quand on lui a dit que les parodies étaient encore d'uſage; qu'il y a cinq ans qu'elles ſont défendues; que le théâtre français entre dans l'éducation de tous les princes de l'Europe, et que *Gilles* et *Pierrot* ne ſont pas faits pour former l'eſprit des deſcendans de St *Louis*. 1748.

Au reſte, ſi j'ai écrit une capucinade, c'eſt à une capucine.

Voici, mon divin ange, une autre grâce que je vous demande, c'eſt de ſavoir au juſte et au plus vîte de mademoiſelle *Quinault* de quel remède elle s'eſt ſervie pour faire paſſer un énorme goître dont elle s'eſt défaite. Il y a ici une dame, beaucoup plus jolie qu'elle, qui a un cou extrêmement affligé de cette maladie, et vous rendriez un grand ſervice à elle et à ſes amans de nous envoyer la joyeuſe recette de la demoiſelle *Quinault*. Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés. Et mes moyeux! Ah, M. de *Pont-de-Veſle*, mes moyeux!

Ce 24.

Le roi de Pologne, qui avait envoyé ma lettre à la reine, et qui en était très-content, a été fort piqué que nos adverſaires aient prévalu auprès de la reine,

1748. et que ce ne ſoit pas elle à qui j'aye l'obligation de la ſuppreſſion de l'infamie. Les mêmes gens qui avaient fait la calomnie ſur Zadig, ont continué ſous main leurs bons offices, et le roi de Pologne en eſt très-inſtruit. Dites cela à l'abbé de *Bernis*, et qu'il écrive à madame de *Pompadour* pour la ſuppreſſion de l'infamie, à la ville comme à la cour.

LETTRE CVIII.

A M. D'ARNAUD.

A Lunéville, 25 octobre.

Mon cher ami, votre lettre ſans date me dit que vous m'aimez toujours, et cela ne m'apprend rien : j'ai toujours compté ſur un cœur comme le vôtre. Elle m'apprend que meſſeigneurs les princes de *Virtemberg* m'honorent de leur ſouvenir. Je vous prie de leur préſenter mes profonds reſpects et mes tendres remercîmens, et de ne pas oublier M. de *Montaulieu*.

Il eſt vrai que je n'écris guère au roi de Pruſſe. J'attends que j'aye mis Sémiramis au point d'être moins indigne de lui être envoyée; j'y ai fait plus de deux cents vers à Lunéville. Il y a quelques années que j'envoyai à ſa Majeſté l'eſquiſſe de cette pièce ; j'en ſuis très-honteux et très-fâché. Ce n'eſt pas un homme à qui on doive préſenter des choſes informes; c'eſt un juge qui me fait trembler. Perſonne ſur la terre n'a plus d'eſprit et plus de goût, et c'eſt

pour

pour lui principalement que je travaille. Je ne croyais pas pouvoir paſſer ma vie auprès d'un autre roi que lui, mais ma déplorable ſanté a encore plus beſoin des eaux de Plombières que de la cour de Lunéville. Je compte aller à Paris au mois de décembre, et vous y embraſſer. Si vous n'étiez pas auſſi pareſſeux qu'aimable, je vous prierais de me mander quelques nouvelles de notre pauvre littérature françaiſe. Je vous exhorterai toujours à faire uſage de votre eſprit pour établir votre fortune. Il n'y a rien que je ne faſſe pour vous prouver combien la douceur de vos mœurs, votre goût et vos premières productions m'ont donné d'eſpérances ſur vous. Je ſuis très-fâché de vous avoir été juſqu'ici bien inutile. 1748.

VOLTAIRE.

Sans compliment et ſans cérémonie.

LETTRE CIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 30 octobre.

Je reçois la lettre de mon cher ange, du 18. Vous me dites, mon cher et reſpectable ami, que la prétention de M. de *Maurepas* eſt inſoutenable; mais ſavez-vous qu'en réponſe à la lettre la plus reſpectueuſe, la plus ſoumiſe et la plus tendre, il m'a mandé sèchement et durement qu'on jouerait la parodie à Paris, et que tout ce qu'on pouvait faire pour moi, était *d'attendre la ſuite des premières repréſentations de ma pièce.* Or, cette ſuite de premières repréſentations

1748. pouvant être regardée comme finie, on peut conclure de la lettre de M. de *Maurepas* que les italiens ſont actuellement en droit de me bafouer; et s'ils ne le font pas, c'eſt qu'ils infectent encore Fontainebleau de leurs miſérables farces faites pour la cour et pour la canaille.

M. le duc de *Gèvres* m'a mandé que les premiers gentilshommes de la chambre ne ſe mêlaient pas des pièces qu'on joue à Paris. En effet, la permiſſion de repréſenter tel ou tel ouvrage a toujours été dévolue à la police; et peut-être tout ce que peut faire un premier gentilhomme de la chambre, c'eſt de faire ſervir ſon autorité à intimider des faquins qui joueraient une pièce malgré eux, et à ſe faire obéir plutôt par menace que par droit.

Cependant, ce que vous me mandez, et la confiance extrême que j'ai en vous, me font ſuſpendre mes démarches. J'allais envoyer une lettre très-forte à madame de *Pompadour*, et même un placet au roi qui n'eſt pas aſſurément content à préſent de celui qui me perſécute. Je ſupprime tout cela, et je ne m'adreſſerai au maître que quand je ſerai abandonné d'ailleurs; mais j'ai beſoin de ſavoir à quoi je dois m'en tenir, et juſqu'à quel point s'étendent les bontés et l'autorité de M. le duc de *Fleuri* et de M. le duc d'*Aumont*. Je vous demande en grâce d'écrire ſur cela promptement à M. le duc d'*Aumont*, et de me donner la réponſe la plus poſitive, ſur laquelle je prendrai mes meſures. Je ſerais très-aiſe de ne pas importuner le roi pour de pareilles ſottiſes, et que la fermeté de M. d'*Aumont* m'épargnât cet embarras; mais s'il y a la moindre indéciſion du

côté des premiers gentilshommes de la chambre, vous ſentez bien que je ne dois rien épargner, et que je ne dois pas en avoir le démenti. 1748.

Vous devez avoir reçu un gros paquet par M. de *la Reynière*. En voici un autre qui n'eſt pas de la même eſpèce. Je vous prie de donner au digne coadjuteur un panégyrique ; je devrais faire le ſien. . . .

Il y en a un auſſi pour l'abbé de *Bernis*. Je n'ai point reçu la lettre dont vous m'aviez flatté de ſa part ; mais j'eſpère que s'il eſt néceſſaire, vous l'encouragerez à écrire bien pathétiquement à madame de *Pompadour*, contre les parodies en général, et contre celle de Sémiramis en particulier. Madame de *Pompadour* eſt très-diſpoſée à me favoriſer, mais il ne faut rien négliger.

Madame *du Châtelet* promet plus qu'elle ne peut, en parlant d'un voyage prochain. Je le voudrais, mais je prévois qu'il faudra attendre près d'un mois.

Je travaille ſous terre pour *Mouhi ;* je vous prie de le lui dire. Grand merci des moyeux. Adieu, mes très-aimables anges.

1748.

LETTRE CX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 novembre.

MAIS mes anges ſont donc au diable? Que deviendrai-je? Je n'ai point de leurs nouvelles. Il eſt trois heures après minuit; je reprends Sémiramis en ſous œuvre; je corrige par-tout, ſelon que le cœur m'en dit. *Spiritus flat ubi vult.*

J'ai été confondu d'une lettre par laquelle M. le duc de *Fleuri* me marque qu'il a donné ordre qu'on ne jouât la ſottiſe italienne qu'après que Sémiramis aurait été jouée à Fontainebleau. C'eſt encore pis que la lettre de M. de *Maurepas*. J'en rends compte à M. le duc d'*Aumont*, et je lui demande qu'au moins, ſi on perſiſte à renouveler contre moi le ſcandale des parodies, on attende, pour jouer la farce des italiens, que les premières repréſentations des français ſoient épuiſées; il me ſemble qu'on en uſait ainſi quand les parodies avaient lieu, et il n'y a rien de plus juſte. Les premières repréſentations de Sémiramis n'ont été interrompues que par le voyage de Fontainebleau, et ne doivent être cenſées finies qu'après la repriſe. Je vous prie d'appuyer ma prière à M. le duc d'*Aumont*.

Je vous prie auſſi d'écrire à mademoiſelle *Duménil* qu'elle retire tous les rôles, afin que j'y corrige environ cent cinquante vers. Il faudra faire une nouvelle copie et de nouveaux rôles, et je me flatte

qu'elle vous remettra les rôles et la pièce. Je vous promets bien que je ne la rendrai pas avant le retour de M. de *Richelieu*, et que je donnerai aux catiliniſtes tout le temps d'être ſifflés. 1748.

Crébillon s'eſt conduit d'une manière indigne dans tout ceci, ou plutôt d'une manière très-digne de ſa mauvaiſe pièce de Sémiramis, qui n'a pu même être honorée d'une parodie.

Au reſte, mandez-moi, je vous en prie, ſi vous croyez que ce ſoit à préſent le temps de préſenter un placet au roi.

L'établiſſement de madame *du Châtelet* à Luné-ville ne lui permettra guère de partir avant le mois de décembre. J'attends de vos nouvelles pour me décider. Adieu, mes chers anges; vous êtes mes conſolateurs.

LETTRE CXI.

A M. D'ARNAUD, *à Paris.*

Lunéville, 28 novembre.

COMMENT! vous ſavez à qui l'on a donné un paquet, et que c'eſt M. de *Montaulieu* qui l'a envoyé chez moi! et vous me le mandez exactement! Courage, mon cher ami, vous deviendrez un homme eſſentiel, un homme d'importance.

Voici quelque choſe de peu important que vous pouvez envoyer au roi de Pruſſe; il aime ces gue-nilles-là. C'eſt une lettre au duc de *Richelieu*, qu'un homme de vos amis lui a écrite, ſur la ſtatue qu'on

lui élève à Gènes (*). Cela ne vaut pas le Cu de
1748. *Manon*, mais je ne ſuis plus dans l'âge des *Manon*. C'eſt votre affaire, mais je vous aſſure que je vous aime plus ſolidement que toutes les *Manon* de Paris.

Vous êtes mal inſtruit de l'hiſtoire des hiſtrions. *Crébillon* a retiré tous ſes rôles, les a corrigés, les a rendus, et *Grandval* attend encore ſon quatrième et cinquième acte. Il aurait dû retirer auſſi l'approbation qu'il a donnée à une plate parodie de Sémiramis que le roi a défendue à Fontainebleau. Je me flatte qu'en récompenſe *Arlequin* donnera ſon approbation à Catilina. Le bon homme aurait dû ſe ſouvenir qu'on ne put pas ſeulement parodier ſa Sémiramis. Je lui pardonne de ne pas aimer la mienne.

Adieu, mon cher ami; il y a dans ce monde très-peu de bons vers et de bonnes gens. Je vous embraſſe et je vous aime parce que vous faites de bons vers, et que vous êtes un bon cœur.

LETTRE CXII.

A M. MARMONTEL, *à Paris.*

A Lunéville, 15 décembre.

Mon cher ami, voici ce qui m'eſt arrivé; vous verrez que je ne ſuis pas heureux. J'étais à la ſuite du roi de Pologne, dans une de ſes maiſons de campagne; un paquet, qui, dit-on, contenait des livres, arrive à Lunéville; et comme il y avait ordre de renvoyer tous les gros paquets qui n'étaient

(*) Volume d'Epîtres, page 158.

pas contreſignés, on renvoie le paquet à Paris. Je ſoupçonne que c'était Denis, et je ſens tout ce que j'ai perdu. Heureuſement nous avons ici ce Denis ſi bien écrit, ſi rempli de belles choſes, et ſi approuvé de tous les gens de goût. Mon cher ami, j'ai été attendri juſqu'aux larmes de votre charmante épître. Elle me fait autant de plaiſir que d'honneur; c'eſt un monument que vous érigez à l'amitié; c'eſt un exemple que vous donnez aux gens de lettres; c'eſt le modèle ou la condamnation de leur conduite; jamais le cœur n'a parlé avec plus d'éloquence; c'eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit et de la vertu. L'amitié d'un cœur comme le vôtre conſole de toutes les fureurs de l'envie, et ajoute au bonheur de mes jours. Ce que vous dites ſur notre reſpectable ami *Vauvenargues*, doit bien faire ſouhaiter d'être de vos amis. Tout ce que je déſire, c'eſt d'hériter des ſentimens que vous aviez pour lui. Donnez-moi la part qu'il avait dans votre cœur, et voilà ma fortune faite. Je compte vous revoir inceſſamment, vous embraſſer, vous dire à quel point je ſuis pénétré de l'honneur que vous m'avez fait, et vous jurer une amitié qui durera autant que ma vie. Je parie que je trouverai votre nouvelle tragédie achevée. Je m'imagine que les plaiſirs ſont chez vous les entr'actes un peu longs, et que vous quittez ſouvent *Melpomène* pour quelque choſe de mieux; mais vous êtes comme les héros qui réuniſſent les plaiſirs et la gloire. Adieu, vous faites la mienne. Je vous embraſſe mille fois. Madame *du Châtelet* eſt charmée de vos talens, et vous fait ſes complimens. 1748.

1748.

LETTRE CXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 décembre.

ENFIN, je ris aux anges en recevant leur lettre. Vos conſeils ſont ſuivis ou plutôt prévenus, et partout j'ai rendu raiſon de l'inaction forcée d'*Aſſur*.

Il me ſemble que le point dont il s'agit, c'eſt la clarté. On voit bien nettement qu'*Aſſur* eſt entré dans ce mauſolée (fait en labyrinthe, ſelon l'uſage des anciens,) par une iſſue ſecrète; et l'autre ange, M. de *Pont-de-Veſle*, doit aimer cette idée-là. On voit par là pourquoi cet *Aſſur* n'eſt pas parvenu plutôt à l'endroit du ſacrifice. *Ninias* dit qu'il vient d'entendre quelqu'un qui précipitait ſes pas loin derrière lui dans ce tombeau. Autre degré de lumière; *Azéma* répond: C'eſt peut-être *votre mère qui a été aſſez hardie pour envoyer à votre ſecours dans cet aſile inabordable et ſacré.* Ces mots préparent, ce me ſemble, la terreur, et fortifient le tragique de la cataſtrophe, loin de le diminuer, puiſqu'il ſe trouve enfin que c'eſt la reine elle-même qui eſt venue au ſecours de ſon fils.

Aſſur eſt donc tout naturellement amené du tombeau ſur la ſcène; et *Azéma*, ſe jetant au-devant du coup qu'*Aſſur* veut porter à *Ninias*, augmente la force de l'action, en rend le jeu noble et naturel. Il eſt abſolument néceſſaire que cette action ſe paſſe

ſous les yeux et non en récit, et que *Ninias* commence à apprendre ſon malheur de la bouche même d'*Aſſur*. Si vous êtes contens, Madame et Meſſieurs, je le ſuis auſſi, et je me mets à l'ombre de vos ailes. 1748.

LETTRE CXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 décembre.

Je ne ſuis point étonné de la chute de Catilina : l'auteur n'avait pas conſulté mes anges. Ce n'eſt pas avec une cabale, c'eſt avec des amis éclairés et ſévères qu'on fait réuſſir un ouvrage.

Ce que vous me dites, mon cher et reſpectable ami, me perſuade que Catilina ne durera pas longtemps. La cabale veut bien crier, mais elle ne veut pas s'ennuyer, et il n'y a perſonne qui aille bâiller deux heures, pour avoir le plaiſir de me rabaiſſer. Sémiramis eſt entièrement à vos ordres; elle ne ſe remontrera que quand vous l'ordonnerez.

Je me conduis, je crois, un peu moins inſolemment que *Crébillon :* il méritait un peu ſa chute par tous les petits indignes procédés qu'il a eus avec moi, par la ſottiſe qu'il a faite de mettre ſon nom au bas des brochures de la canaille qui le louait à mes dépens, par l'approbation qu'il a donnée à la parodie, par la mauvaiſe grâce avec laquelle il voulait retrancher de mon ouvrage des vers que vous

1748. approuviez. On ne peut pas abuſer davantage de la miſérable place qu'il a de cenſeur de la police. Sa conduite eſt cent fois plus mauvaiſe que celle de ſa pièce ; mais je ne dis cela qu'à vous, mes anges.

Je ſuis bien fâché de l'état languiſſant où eſt encore madame d'*Argental :* je compte lui écrire quand je vous écris. Le digne coadjuteur devrait bien m'envoyer ſes remarques ſur Catilina. Un plan écrit de ſa main, avec cette éloquence que je lui connais, amuſerait bien madame *du Châtelet* dans ſa ſolitude. Nous ne revenons qu'après les Rois ; nous aurons le temps de recevoir de vos nouvelles.

Bonſoir, mes chers anges ; je ſoupire après le moment de vous revoir.

M. de *Betz* ne marie-t-il pas inceſſamment ſa ſeconde fille au fils du *Bon Dieu* ? (*)

LETTRE CXV.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

Décembre.

Je vous avais déjà mandé, Monſieur, que j'étais très-fâché qu'on ſe fût hâté d'envoyer, malgré moi, des copies informes de cette petite pièce (*), qui d'ailleurs a, ce me ſemble, l'approbation de tous les

(*) M. de *Choiſeul Bon Dieu*, nom de ſociété qu'on lui donnait à la cour de Lorraine.

(**) Voyez les variantes de l'Epître au préſident *Hénault*, du 28 novembre 1748, volume d'Epîtres.

gens de goût et de bon ſens. Je ſuis encore plus fâché et moins ſurpris qu'il y ait des hommes aſſez méchamment bêtes pour trouver à redire qu'on mette, parmi les agrémens de la vie, de bons ſoupers qu'on donne à la bonne compagnie dont on eſt les délices et le modèle. La ſeconde leçon vaut certainement mieux; mais, à votre place, j'aurais laiſſé ſubſiſter la première pour punir les ſots. Les caillettes et les imbécilles du bel air qu'il ne faut jamais écouter ni en fait d'ouvrages d'eſprit, ni en autre choſe, cherchent à mordre ſur tout. Ces honnêtes gens-là ont fait ce qu'ils ont pu pour que M. de *Richelieu* trouvât mauvais que je lui écriviſſe comme *Voiture* écrivait au prince de *Condé*, mais il n'a pas été leur dupe; et, en vérité, plus je vais en avant, plus je vois qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de mépriſer les ſots diſcours qu'on ne peut jamais empêcher. Pour moi, je me conſole de toutes les plates critiques par l'honneur de votre approbation, et de la haine des demi-beaux eſprits, par l'honneur de votre amitié. Madame *du Châtelet* penſe comme moi. Elle vous fait mille complimens. Elle vient d'achever une préface de Newton, qui eſt un chef-d'œuvre et qui fait honneur à ſon ſexe et à la France. Elle a réſiſté avec courage aux impertinences des caillettes, et paſſera, dans la poſtérité, pour un génie reſpectable. Si elle n'avait pas mépriſé les mauvaiſes plaiſanteries, elle n'aurait pas fait des choſes admirables que les ricaneurs n'entendront pas. 1748.

1749.

LETTRE CXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Cirey, le 21 janvier.

O anges! j'aimerais mieux me jeter dans ce tombeau que de faire tournoyer *Aſſur* à l'entour, que de faire donner de faux avis, que de replâtrer une conſpiration et de la manquer, que de faire venir *Aſſur* enchaîné, que de prévenir la cataſtrophe et de la noyer dans un détail de faits, la plupart forcés, nullement intéreſſans, et dont l'expoſé ferait le comble de l'ennui. Un vraiſemblable froid et glaçant ne vaut pas un colin-maillard vif et terrible. J'ai fait humainement tout ce que j'ai pu; et quand on eſt arrivé aux bornes de ſon talent, il faut s'en tenir là. Le public s'accoutumera bien vîte au colin-maillard du tombeau, quand il ſera touché du reſte. Voilà une très-petite partie de mes raiſons; je remets le reſte au bienheureux moment où je ſerai dans votre ciel.

Je ne ſais pas quelles ſont les choſes eſſentielles dont il faut que je parle à M. de *Richelieu;* il nous mande qu'il a proſcrit pour jamais les parodies. Je ne ſais rien de plus eſſentiel que le bon goût. Je voudrais bien être arrivé avec la petite caiſſe de Bar, mais il faut que madame *du Châtelet* règle ſes affaires avec ſon fermier, et que ſes forges paſſent devant Sémiramis.

A l'égard des *Slotz*, il vaut mieux leur parler le

premier février que de leur envoyer des plans de décorations ; et pour vous, mes anges, je voudrais déjà être à vos pieds. 1749.

Madame *du Châtelet* vous fait les plus tendres complimens. Elle vient d'achever une préface de ſon Newton, qui eſt un chef-d'œuvre. Il n'y a perſonne à l'académie des ſciences qui eût pu faire mieux. Cela fait honneur à ſon ſexe et à la France. En vérité, je ſuis ſaiſi d'admiration.

Valete, angeli.

LETTRE CXVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 18 mars.

Je vous envoie donc, Monſieur, la copie de la lettre d'un prince qui a autant d'eſprit que vous, et dont je ſouhaite que le cœur vaille le vôtre. Je vous demande en grâce de me la renvoyer et de n'en laiſſer prendre aucune copie. Recommandez ſurtout le ſecret à M. de *Valori :* il ne faut publier ni les faveurs des femmes ni celles des rois.

Permettez-moi ſeulement de me vanter des vôtres, et de m'honorer toute ma vie de vos bontés.

Les perſonnes qui vous ont ôté le miniſtère protégent Catilina ; cela eſt juſte.

Brûlez ma lettre, et daignez continuer à m'aimer.

1749.

LETTRE CXVIII.

AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 23 aprile.

O ricevuto l'onore della ſua lettera, del 17 marte, coi belliſſimi verſi che ſono per me un nuovo cumulo di favore, di gloria, ed un nuovo ſtimolo, che m'inſtigarebbe à correre più allegramente nella ſtrada della virtù, ſe la mia debole ſalute non ritardaſſe il mio corſo, e non foſſe per infiacchire le mie piccole forze. Non poſſo credere che cotali verſi ſieno tutti compoſti dà un giovane ſuo parente, e mi viene un piccolo dubbio, che voſtra Eminenza gli abbia dato un poco di ajuto. Dirò ſerioſamente, e con riverenza ed ammirazione; ciò che dice *Didone* dà ſcherzo, o piuttoſto con un amaro rimprovero:

Egregiam verò laudem, et ſpolia ampla refertis,
Tuque, puerque tuus.

E dirò ancora al nipote:

Avunculus excitet Hector.

Sperò di ricevere frà pochi giorni il piego accennato nella di lei amabile lettera. In tanto le do avvijo, che ho preja la libertà di mandargli un piego per la via di Venezia, non ſapendo allora che voſtra eminenza foſſe per andarſene à Roma: queſto piego contiene una piccola diſſertazione intorno l'opinione volgare,

che pretende tutto il noſtro globo eſſer ſtato ſpeſſo roveſciato e fracaſſato e che aſſeriſce le balene aver nuotato durante molti ſecoli ſulla cima dell' Alpi. Credo io che la terra ſia ſtata ſempre come fù creata (li 150 giorni del diluvio in fuori) 1749.

Gli eſemplari che o mandati à voſtra eminenza le capitaranno in Roma, e le ſaranno rimandati dà Breſcia. O che commercio! Mi cumula ella di perle, e d'oro, e gli mando in contracambio chioccherie; mà ſe i miei tributi ſono leggieri, non è così fralle il mio oſſequio, e la mia coſtante ammirazione.

Sarò ſempre coll' umiltà più riſpettoſa, e colle più ardenti brame del mio cuore, &c.

LETTRE CXIX.

A M. MARMONTEL.

Vendredi au ſoir, mai.

Je ſuis très-reconnaiſſant de l'honneur que me veut faire M. Marmontel. Je ne crains que le nom qu'il veut mettre à la tête de ſon ouvrage. On dit qu'il a eu le plus grand ſuccès. Je vous en fais mon compliment à tous deux.

Ces paroles ſont tirées de l'épître de M. le maréchal de *Richelieu*, libérateur de Gênes, et grand trompeur de femmes, mais eſſentiel pour les hommes, écrite aujourd'hui de Marly à votre ami *Voltaire*. Ayez la bonté, mon cher et aimable ami, de lui écrire un petit mot de douceur que vous enverrez

chez moi et que je lui ferai tenir. Il n'y a point de
1749. plaiſirs purs dans la vie. Je ne pourrai voir demain le ſecond jour de votre triomphe. Je ſuis obligé d'accompagner madame *du Châtelet* toute la journée pour des affaires qui ne ſouffrent aucun délai. Si vous recevez ma lettre ce ſoir, vous pourrez m'envoyer votre poulet pour M. de *Richelieu*, que je ferai partir ſur le champ. *Te amo*, *tua tueor*, *te diligo*, *te plurimùm*, *&c.*

LETTRE CXX.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Ce vendredi, mai.

Cela n'eſt pas vrai, Madame; vous ne pouvez pas être malade. On n'écrit point de ſi jolis billets quand on ſouffre. J'ai bien peur pourtant que cela ne ſoit trop vrai, et j'en ſuis au déſeſpoir. Je viendrai ce ſoir, mort ou vif, ſavoir de vos nouvelles. Je travaille, mes chers et adorables anges, à mériter un peu tout ce que vous me dites de charmant.

Zaïre-Nanine-Gauſſin ſort de chez le moribond, qu'elle n'a point rappelé à la vie, toute jolie qu'elle eſt. Elle jouera Zaïre et puis Bevildera; point de Sémiramis. J'attendrai, et j'aurai plus de temps pour y mettre la dernière main, ſi jamais on peut mettre la dernière main à un ouvrage qu'on veut rendre digne des anges de ce monde.

J'ai fait cent vers à *Nanine*, mais je me meurs.

LETTRE

LETTRE CXXI. 1749.

A M. MARMONTEL.

Mercredi au ſoir, mai.

VOICI votre ſecond triomphe, mon cher ami, dans un art bien difficile. Vous en avez deux autres par-devers vous à l'académie. Je vous avertis que je quitte ma place, ſi je n'ai pas, à la première occaſion, le bonheur de vous avoir pour confrère. Je ſuis arrivé à Paris trop tard pour être témoin de vos ſuccès. La première choſe que j'ai faite, a été de m'en informer, et la ſeconde, de vous dire que j'y ſuis auſſi ſenſible que vous-même. Quelle joie pour notre cher *Vauvenargues* s'il vivait! J'ai relu ſon livre à Verſailles; c'était bien là le germe d'un grand-homme que les ſots ne connaîtront pas. *Vale.*

LETTRE CXXII.

A M. MARMONTEL.

16 juin.

IL n'entre, Dieu merci, dans ma maiſon, mon cher ami, aucune brochure ſatirique; mais je n'ai pu empêcher qu'on fît ailleurs, devant moi, la lecture d'une feuille qu'on dit qui paraît toutes les ſemaines, dans laquelle votre tragédie d'Ariſtomène

1749. eſt déchirée d'un bout à l'autre. Je vous aſſure que cette feuille excita l'indignation de l'aſſemblée comme la mienne. Les critiques que l'auteur fait par ſes ſeules lumières, ne valent rien; le public avait fait les autres. S'il y a des défauts dans votre pièce, ils n'avaient pas échappé; (et quel eſt celui de nos ouvrages qui ſoit ſans défauts?) mais ce public, qui eſt toujours juſte, avait ſenti encore mieux les beautés dont votre pièce eſt pleine, et les reſſources de génie avec leſquelles vous avez vaincu la difficulté du ſujet. Il y a bien de l'injuſtice et de la mal-adreſſe à n'en point parler. Tout homme qui s'érige en critique, entend mal ſon métier quand il ne découvre pas, dans un ouvrage qu'il examine, les raiſons de ſon ſuccès. L'abbé *Desfontaines*, de très-odieuſe mémoire, fit dix feuilles d'obſervations ſur l'Inès de M. de *la Motte*; mais dans aucune il ne s'aperçut du véritable et tendre intérêt qui règne dans cette pièce. La ſatire eſt ſans yeux pour tout ce qui eſt bon. Qu'arrive-t-il? Les ſatires paſſent, comme dit le grand *Racine*, et les bons écrits qu'elle attaque, demeurent; mais il demeure auſſi quelque choſe de ces ſatires, c'eſt la haine et le mépris que leurs auteurs accumulent ſur leurs perſonnes. Quel indigne métier, mon cher ami! Il me ſemble que ce ſont des malheureux condamnés aux mines, qui rapportent de leur travail un peu de terre et de cailloux, ſans découvrir l'or qu'il fallait chercher.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une cruauté révoltante à vouloir décourager un jeune homme qui conſacre ſes talens et de très-grands talens au public, et qui n'attend ſa fortune que d'un travail très-pénible et

ſouvent très-mal récompenſé? C'eſt vouloir lui ôter ſes reſſources, c'eſt vouloir le perdre ; c'eſt un procédé lâche et méchant que les magiſtrats devraient réprimer. Conſolez-vous avec les honnêtes gens qui vous eſtiment ; mépriſons, vous et moi, ces mercenaires barbouilleurs de papier, qui s'érigent en juges avec autant d'impudence que d'inſuffiſance, qui louent à tort à travers quiconque paſſe pour avoir un peu de crédit, et qui aboient contre ceux qui paſſent pour n'en avoir point. Ils donnent au monde un ſpectacle déshonorant pour l'humanité; mais il eſt un ſpectacle plus noble encore que le leur n'eſt aviliſſant; c'eſt celui des gens de lettres qui, en courant la même carrière, s'aiment et s'eſtiment réciproquement, qui ſont rivaux et qui vivent en frères; c'eſt ce que vous avez dit dans des vers admirables, et c'eſt un exemple que j'eſpère donner long-temps avec vous. 1749.

Votre véritable ami, &c.

LETTRE CXXIII.

A M. DIDEROT.

Juin.

Je vous remercie, Monſieur, du livre ingénieux et profond que vous avez eu la bonté de m'envoyer; je vous en préſente un qui n'eſt ni l'un ni l'autre, mais dans lequel vous verrez l'aventure de l'aveuglé plus détaillée dans cette nouvelle édition que

—— dans les précédentes. Je suis entièrement de votre
1749. avis sur ce que vous dites des jugemens que formeraient, en pareil cas, des hommes ordinaires qui n'auraient que du bon sens, et des *philosophes. Je suis fâché que, dans les exemples que vous citez, vous ayez oublié l'aveugle-né qui, en recevant le don de la vue, voyait les hommes comme des arbres.

J'ai lu avec un extrême plaisir votre livre qui dit beaucoup, et qui fait entendre davantage. Il y a long-temps que je vous estime autant que je méprise les barbares stupides qui condamnent ce qu'ils n'entendent point, et les méchans qui se joignent aux imbécilles pour proscrire ce qui les éclaire.

Mais je vous avoue que je ne suis point du tout de l'avis de *Sanderson*, qui nie un Dieu, parce qu'il est né aveugle. Je me trompe peut-être, mais j'aurais, à sa place, reconnu un être très-intelligent, qui m'aurait donné tant de supplémens de la vue; et en apercevant, par la pensée, des rapports infinis dans toutes les choses, j'aurais soupçonné un ouvrier infiniment habile. Il est fort impertinent de prétendre deviner ce qu'il est, et pourquoi il a fait tout ce qui existe; mais il me paraît bien hardi de nier qu'il est. Je désire passionnément de m'entretenir avec vous, soit que vous pensiez être un de ses ouvrages, soit que vous pensiez être une portion nécessairement organisée d'une matière éternelle et nécessaire. Quelque chose que vous soyez, vous êtes une partie bien estimable de ce grand tout que je ne connais pas. Je voudrais bien, avant mon départ pour Lunéville, obtenir de vous, Monsieur, que vous me fissiez

l'honneur de faire un repas philoſophique chez moi avec quelques ſages. Je n'ai pas l'honneur de l'être, mais j'ai une grande paſſion pour ceux qui le ſont à la manière dont vous l'êtes. Comptez, Monſieur, que je ſens tout votre mérite, et c'eſt pour lui rendre encore plus de juſtice que je déſire de vous voir et de vous aſſurer à quel point j'ai l'honneur d'être. 1749.

LETTRE CXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Cirey, 28 juin.

Vous ſaurez, cher et reſpectable ami, que nous ſommes à Cirey, et qu'il eſt fort triſte de quitter des appartemens délicieux, ſes livres, ſa liberté, pour aller jouer à la comète. Si je pouvais reſter trois mois où je ſuis, vous auriez de moi, au bout de ce temps-là, d'étranges nouvelles.

Je vous prie d'ajouter à toutes vos bontés celle de me renvoyer une certaine Nanine, quand on ne la jouera plus. Le ſieur *Minet*, homme fort dangereux en fait de manuſcrits, et à qui je ne donnerais jamais ni pièces de vin ni pièces de théâtre à garder, doit remettre cette pauvre Nanine entre les mains de mademoiſelle *Gauſſin*, après la repréſentation; et mademoiſelle *Gauſſin* doit la ſerrer et vous la rendre après ſon enterrement. Cela fait, je vous ſupplie de me l'envoyer à la cour de Lorraine, ſous l'enveloppe de M. *Alliot*, conſeiller aulique de ſa Majeſté, &c.

1749. Comment va la ſanté de madame d'*Argental*? Je crois qu'il fait aſſez chaud pour qu'elle ſoit à Auteuil. M. de *Choiſeul* digère-t-il? M. de *Pont-de-Veſle* eſt-il toujours gras à lard? M. l'abbé de *Chauvelin* prend-il ſon lait tous les ſoirs chez vous? J'aimerais mieux y être avec eux qu'à la cour des rois où je vais aller avec madame *du Châtelet*. J'ai tant fait parler ces meſſieurs-là en ma vie! Tout ce que je leur fais dire et tout ce qu'ils diſent, ne vaut pas aſſurément le charme de votre ſociété.

Adieu, mes chers anges; le parfait bonheur ſerait d'être à la fois à Cirey et à Paris.

LETTRE CXXV.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 21 juillet.

Mais, ô anges, quel excès d'indifférence! Je n'entends point parler de vous, je ne revois point ma Nanine. En vérité, Madame, je ſuis confondu d'étonnement, et navré de douleur. Il y a un mois que j'ai écrit à M. d'*Argental*, et point de réponſe. Paſſe encore de ne me pas envoyer ma pièce; mais de ne me pas dire comment vous vous portez, cela eſt trop cruel. Vous ne ſauriez croire dans quelles inquiétudes ſon ſilence me jette.

Madame *du Châtelet*, qui vous fait ſes complimens,

compte accoucher ici d'un garçon, et moi d'une tragédie; mais je crois que ſon enfant ſe portera mieux que le mien. Je vous conjure, mes anges, de ne pas oublier Sémiramis. Je vais écrire aux *Slotz*, et leur recommander un beau mauſolée. *Adam* en fait ici un pour la reine de Pologne, qui eſt digne de *Girardon*. Pourquoi faut-il que *Ninus* ſoit enterré comme un gredin? Il faudra que le *Curi* faſſe de ſon mieux, et qu'il y mette au moins la dixième partie de l'activité avec laquelle il habilla ce magnifique ſénat de Catilina. 1749.

Ecrivez-moi donc, pareſſeux anges.

LETTRE CXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 24 juillet.

ENFIN je reſpire; j'ai des nouvelles de mes anges; je tremblais pour la ſanté de madame d'*Argental*; je tremblais ſur tout. Figurez-vous ce que c'eſt que d'être un mois entier ſans recevoir un ſeul mot de ceux qui ſont notre conſolation et nos guides ſur la terre! La lettre adreſſée à Cirey ne m'eſt jamais parvenue. La ſanté de madame d'*Argental* était languiſſante, et je craignais auſſi que M. d'*Argental* ne fût malade; je craignais encore qu'il ne fût fâché contre moi pour quelque opiniâtreté que j'aurais eue ſur Nanine, pour quelques mauvais vers d'Adélaïde. Je feſais mon examen de conſcience; j'étais au déſeſpoir. J'avais écrit à mademoiſelle *Gauſſin*, j'avais

écrit à ma nièce; je les avais priées d'envoyer chez
1749. vous. Mon ange, ne me laiſſez jamais dans ces tourmens-là, tant que la ſanté de madame d'*Argental* ne ſera pas raffermie.

Je reçois donc Nanine, et je la mets dans le fond d'une armoire pour y travailler à loiſir. Savez-vous bien que je pourrais en faire cinq actes? Le ſujet le comporte. *La Chauſſée* avait bien fait cinq actes de ſa Paméla, dans laquelle il n'y avait pas une ſcène. Je n'interromprai point notre tragédie (*). Ce n'eſt pas une pièce tout-à-fait nouvelle; ce n'eſt pas non plus Adélaïde; c'eſt quelque choſe qui tient des deux; c'eſt une maiſon rebâtie ſur d'anciens fondemens. Vous aurez, dans un mois, cette eſquiſſe, et vous y donnerez cent coups de crayon à votre loiſir.

Savez-vous bien que vous avez donné une furieuſe ſecouſſe à mes entrailles paternelles, en me feſant entrevoir qu'on pourrait jouer Mahomet? Je ſerais bien content, ſurtout ſi *Roſelli* jouait *Séide*.

Pourquoi permet-on que ce coquin de *Fréron* ſuccède à ce maraud de *Desfontaines*? Pourquoi ſouffrir *Raſiat* après *Cartouche*? Eſt-ce que bicêtre eſt plein?

Adieu, divins anges; mes tendres reſpects à tout ce qui vous entoure. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Je ſouhaite ſa ſanté et ſon ventre à madame d'*Argental*. Je ſuis inconſolable que vous ne laiſſiez pas de votre race; mais que madame d'*Argental* ſe porte bien: il vaut mieux avoir de la ſanté que des enfans.

(*) Le Duc de Foix.

LETTRE CXXVII. 1749.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Lunéville, 29 juillet.

ANGES, voici le cas de déployer vos ailes. M. de *la Reynière* doit vous envoyer une tragédie : ce n'eſt pas lui pourtant qui en eſt l'auteur, c'eſt moi. Cela pourra amuſer madame d'*Argental* dans ſon ſuperbe palais d'Auteuil. Je vous vois déjà aſſemblés, Meſſieurs, et me jugeant en petit comité.

Mais Nanine, mais Sémiramis, que deviendront-elles ? On m'a mandé que cet honnête homme, cet illuſtre poëte *Roi*, outré, comme de raiſon, de ce qu'à la comédie on avait préféré cette Nanine à une excellente pièce de ſa façon, m'avait honoré de la lettre du monde la plus polie et la plus affectueuſe. Il ne ſerait pas mal, pour mortifier ce ſcorpion qu'on ne peut écraſer, de reprendre Nanine avant Fontainebleau, d'autant plus qu'il la faudra jouer à la cour, et qu'il y aura là des perſonnes qui, dans le fond du cœur, n'en ſeront pas mécontentes. Mais Sémiramis ! Sémiramis ! c'eſt là l'objet de mon ambition. *Ninus* ſera-t-il toujours ſi meſquinement enterré ? J'écris à M. de *Richelieu*, premier gentilhomme de la chambre; j'envoie à M. de *Curi*, intendant des menus tombeaux, un petit mémoire, pour avoir une grande diable de porte qui ſe briſe avec fracas aux coups du tonnerre, et une trappe qui faſſe ſortir l'ombre du fond des abymes. Notre ami *le Grand* avait trop l'air

1749. du portier du mauſolée. Ce coquin-là ſera-t-il toujours gras comme un moine ?

On ne m'a pas dit que les amazones aient fait une grande fortune. J'en ſuis fâché pour madame *du Bocage*, qui prenait la choſe fort à cœur; et j'en ſuis fâché pour ma nièce, qui veut vîte réparer l'honneur du ſexe; mais ſi elle ſe preſſe, cet honneur-là reſtera comme il eſt : elle devrait bien avoir pour vous autant de docilité que ſon oncle.

Bonſoir, mes divins anges. Quel barbare perſécute donc ce pauvre *Diderot* ? Je hais bien un pays où les cagots font coffrer un philoſophe.

P. S. Je vous avais parlé de mettre Nanine en cinq actes; mais ce projet me paraît ſouffrir bien des difficultés, et il ferait tort à d'autres idées que j'ai dans ma pauvre tête. En attendant que je puiſſe l'exécuter, je vous ſupplie de faire donner, après les chaleurs, cinq ou ſix repréſentations de Nanine, quand ce ne ſerait que pour faire faire la grimace à *Roi*, et enlaidir encore le vilain.

LETTRE CXXVIII. 1749.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 12 d'auguſte.

O ANGES!

J'OSERAI écrire pour ce brave meurtrier dont vous me parlez. Le ſervice du roi de Pruſſe eſt un peu plus ſévère que celui de nos partiſans, mais auſſi il aura le plaiſir d'appartenir à un grand-homme.

Ah, vraiment il eſt bien queſtion de ce pauvre ouvrage, de cette tragédie dans le goût ordinaire! Je n'y veux pas aſſurément ſonger. Liſez, liſez ſeulement ce que je vous envoie; vous allez être étonnés, et je le ſuis moi-même. Le 3 du préſent mois, ne vous en déplaiſe, le diable s'empara de moi et me dit: Venge *Cicéron* et la France, lave la honte de ton pays. Il m'éclaira, il me fit imaginer l'épouſe de *Catilina*, &c. Ce diable eſt un bon diable, mes anges; vous ne feriez pas mieux. Il me fit travailler jour et nuit. J'en ai penſé mourir; mais qu'importe? En huit jours, oui, en huit jours et non en neuf, Catilina a été fait, et tel à peu-près que les premières ſcènes que je vous envoie. Il eſt tout griffonné, et moi tout épuiſé. Je vous l'enverrai, comme vous croyez bien, dès que j'y aurai mis la dernière main.

Vous n'y verrez point de *Tullie* amoureuſe, point de *Cicéron* proxenate, mais vous y verrez un tableau terrible de Rome, et j'en frémis encore. *Fulvie* vous

1749. déchirera le cœur, vous adorerez *Cicéron*. Que vous aimerez *Céſar!* que vous direz : voilà *Caton!* et *Lucullus*, *Craſſus*, qu'en dirons-nous ?

O mes chers anges! Mérope eſt à peine une tragédie en comparaiſon ; mais mettons au moins huit ſemaines à corriger ce que nous avons fait en huit jours. Croyez-moi, croyez-moi, voilà la vraie tragédie. Nous en avions l'ombre; mais il s'agit qu'elle ſoit auſſi bonne que le ſujet eſt beau.

J'ai fait à peu-près ce que vous avez voulu pour Nanine ; c'eſt l'affaire de deux minutes.

Adieu, adieu ; ma tendreſſe pour vous eſt l'affaire de ma vie. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Portez-vous comme elle, et perdez-moins à la comète qu'elle et moi.

P. S. Je ſuis peu de votre avis, Meſſieurs, ſur bien des points qui concernent Adélaïde ; mais c'eſt pour une autre fois. Réſervons-la comme un pâté froid ; on le mangera quand on aura faim.

LETTRE CXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Lunéville, le 16 d'auguſte.

Cet ordinaire doit apporter à mes divins anges une cargaiſon des deux premiers actes de Catilina. Mais pourquoi intituler l'ouvrage Catilina? C'eſt *Cicéron* qui eſt le héros ; c'eſt lui dont j'ai voulu venger la gloire, lui qui m'a inſpiré, que j'ai tâché

d'imiter, et qui occupe tout le cinquième acte. Je vous en prie, intitulons la pièce: Cicéron et Catilina. 1749.

Voilà une plaisante guerre qui va s'allumer! J'aurai pour moi tous les colléges. Je devrais avoir tous ceux qui aiment les grands-hommes; *Cicéron* l'était.

Je vous demande en grâce de lire le premier acte au président *Hénault*. Voilà le cas où il faut des amis. Il y a long-temps que je vous traite de conjurés: mettez-vous tous de la conspiration. Cette aventure est plus guerre civile que Sémiramis. Courage, coadjuteur! Aux armes, M. de *Choiseul!* Animez-vous, M. de *Pont-de-Veste!* Soyez tous de vrais Romains; battez les barbares.

LETTRE CXXX.

A MADAME

DU BOCAGE, *à Paris.*

A Lunéville, ce 21 auguste.

MADAME *du Châtelet*, Madame, a reçu votre présent. Vous êtes deux amazones qui, dans des genres différens, êtes au-dessus des hommes. *Orithie* fait mille remercîmens à *Antiope*. Pour moi qui ne suis qu'un homme, et un assez pauvre homme, je suis fier de vos bontés, comme si j'étais un *Thésée*. Vous devez être excédée d'éloges, Madame; et les miens sont bien faibles après tous ceux que vous avez reçus. Vous avez mis la fontaine d'Hipocrène

—— au Thermodon. Vous vous êtes couronnée de roſes,
1749. de myrtes, de lauriers; vous joignez l'empire de la beauté à celui de l'eſprit et des talens. Les femmes n'oſent pas être jalouſes de vous, les hommes vous aiment et vous admirent. Vous devez entendre ce langage-là ſoir et matin; et ſi vous n'en êtes pas excédée, ſi vous voulez que ma voix ſe mette de concert, vous eſſuierez de moi quelque grande diable d'ode fort ennuyeuſe où je mettrai à vos pieds les *Sapho*, les *Milton* et les Amours. C'eſt une terrible affaire qu'une ode, mais on m'avouera que le ſujet eſt beau, et que ce ſera bien ma faute ſi elle ne vaut rien. Je ſuis actuellement à courir comme un fou dans la carrière que vous venez d'embellir. Je me ſuis aviſé, Madame, de faire une tragédie de Catilina, et même de l'avoir faite prodigieuſement vîte; ce qui m'obligera à la corriger long-temps. Ce n'eſt pas que j'aye voulu rien diſputer à mon confrère et à mon maître, M. de *Crébillon;* mais ſa tragédie étant toute de fiction, j'ai fait la mienne en qualité d'hiſtoriographe. J'ai voulu peindre *Cicéron* tel qu'il était en effet. Figurez-vous le François II de M. le préſident *Hénault*; voilà à peu-près mon Catilina. J'ai ſuivi l'hiſtoire autant que je l'ai pu, du moins quant aux mœurs.

Je laiſſe à mon confrère les idées audacieuſes, les jalouſies de l'amour, l'heureuſe invention de rendre la fille de *Cicéron* amoureuſe de *Catilina*, enfin tout ce qui eſt en poſſeſſion d'orner notre ſcène; ainſi, nous ne nous rencontrons en rien. Dès que j'aurai achevé de limer un peu cet ouvrage, et que j'aurai vaincu cette prodigieuſe difficulté de parler français

en vers, difficulté que vous avez si bien surmontée, je remonterai ma lyre pour vous, et je vous en consacrerai les fredons; mais je vous supplie, en attendant, de croire que je suis en prose un de vos plus sincères admirateurs. Je vous remercie très-sérieusement de l'honneur que vous faites aux lettres. Permettez-moi de faire mes complimens à M. *du Bocage*. J'ai l'honneur d'être, Madame, avec une reconnaissance respectueuse, &c. 1749.

LETTRE CXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 21 d'auguste.

Je reçus hier la consolation angélique, et j'envoie aujourd'hui le reste de mon grimoire.

Je commence par vous supplier de le lire dans le même esprit que je l'ai fait. Dépouillez-moi le vieil homme, mes anges, et jetez jusqu'à la dernière goutte de l'eau rose qu'on a mise jusqu'à présent dans la tragédie française. C'est Rome ici qui est le principal personnage; c'est elle qui est l'amoureuse; c'est pour elle que je veux qu'on s'intéresse, même à Paris. Point d'autre intrigue, s'il vous plaît, que son danger; point d'autre nœud que les fureurs artificieuses de *Catilina*, la véhémence, la vertu agissante de *Cicéron*, la jalousie du sénat, le développement du caractère de *César*. Point d'autre femme qu'une infortunée d'autant plus naturellement séduite par

Catilina, qu'on dit, dans l'hiſtoire et dans la pièce, que
1749. ce monſtre était aimable.

Je ne ſais pas ſi vous frémirez au quatrième acte, mais moi j'y frémis. La pièce n'a aucun modèle ; ne lui en cherchez pas : *In nova fert animus.* Je ſais que c'eſt un préjugé dangereux que la précipitation de mon travail. Il eſt vrai que j'ai fait l'ouvrage en huit jours, mais il y avait ſix mois que je roulais le plan dans ma tête, et que toutes ces idées ſe préſentaient en foule pour ſortir. Quand j'ai ouvert le robinet, le baſſin s'eſt rempli tout d'un coup.

Ah, que madame d'*Argental* a dit un beau mot ! qu'il faut ne ſonger qu'à bien faire, et ne pas craindre les cabales. Ce que je crains, ce ſont les acteurs ; et je prendrai plutôt le parti de faire imprimer l'ouvrage que de le faire eſtropier ; mais avec vos bontés, les acteurs pourraient devenir romains. *Sarrazin* romain ! quel conte ! Et *Céſar*, où eſt-il ? Du ſecret : vraiment oui ; c'eſt bien cela ſur quoi il faut compter ! Une bonne pièce, bien neuve, bien forte, des vers pleins de grandeur d'ame d'un bout à l'autre, et point de ſecret. La première démarche que j'ai faite a été d'écrire à madame de *Pompadour ;* car il ne faut pas braver les Grâces, et c'eſt un point indiſpenſable. Que de gens d'ailleurs qui aiment *Cicéron*, et qui ſeront de mon parti. Ah ! ſi *Sarrazin* jouait ce rôle, comme *Cicéron* déclamait ſes Catilinaires, je vous répondrais bien d'une eſpèce de plaiſir que nos Français muſqués ne connaiſſent pas, et que l'*amoureux* et l'*amoureuſe* ne donnent point. Il eſt temps de tirer la tragédie de la fadeur. Je pétille d'indignation, quand je vois une partie carrée dans Electre.

Que

Que diable eſt donc devenue la lettre du coadjuteur ? S'il l'a adreſſée à Cirey, tout eſt perdu. Coadjuteur, voyez ſi j'ai peint les chambres aſſemblées. 1749.

Bonſoir, vous tous que j'aime, que je reſpecte, à qui je veux plaire. Bonſoir, mon public. Madame *du Châtelet* plus groſſe que jamais.

LETTRE CXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Lunéville, 23 d'auguſte.

Je reçois, ô anges, votre foudroyante lettre du 17; ne contriſtez pas votre créature, et ne me demandez pas un ſecret qui m'aurait fait une affaire très-ſérieuſe avec une perſonne très-aimable et très-puiſſante. Il était impoſſible de faire ſecrétement Catilina dans cette cour-ci, et il eût été fort mal à moi de n'en pas inſtruire madame de *Pompadour*. C'eſt un devoir indiſpenſable que j'ai rempli avec l'approbation de tout ce qui eſt ici.

Je ſais bien tout ce que j'aurai à eſſuyer; je ſais bien que je fais la guerre, et je la veux faire ouvertement. Loin donc de me propoſer des embuſcades de nuit, armez-vous, je vous en prie, pour des batailles rangées, et faites-moi des troupes; enrôlez-moi des ſoldats, créez des officiers. Le préſident *Hénault* eſt l'homme de France qui m'eſt le plus néceſſaire. Je vous prie très-inſtamment de le mettre dans mon parti. Il eſt aſſurément bien diſpoſé; il eſt

indigné de la monſtrueuſe farce dans laquelle *Cicéron*
1749. a été repréſenté comme le plus imbécille des hommes. Il m'en écrit encore avec émotion. Je lui ai promis un premier acte; dégagez ma parole, mon reſpectable ami.

Comptez que la ſcène de *Céſar* et de *Catilina* fera plaiſir à tout le monde, et ſurtout au préſident *Hénault*. Soyez sûr que tous ceux qui ont un peu de teinture de l'Hiſtoire romaine ne ſeront pas fâchés d'en voir un tableau fidelle. J'avais oublié de vous dire que le ſujet de cette tragédie eſt encore moins Catilina que Rome ſauvée. C'eſt-là, je crois, ſon vrai nom, ſi on n'aime mieux l'appeler Cicéron et Catilina.

Ces miſérables comédiens allaient jouer tranquillement l'Amant précepteur (*), où il y avait cinquante vers contre moi que ce bon *Crébillon* avait autoriſés gracieuſement du ſceau de la police. Ma nièce les a fait retrancher. C'eſt une obligation que j'ai aux attentions de mademoiſelle *Gauſſin*, malgré ſes infames confrères qui ne ſongeaient qu'à gagner de l'argent avec la boue qu'on me jette.

Me voilà comme *Cicéron*, je combats la canaille; j'eſpère ne point trouver de *Marc-Antoine*, mais j'ai trouvé en vous un *Atticus*.

Madame *du Châtelet* joue la comédie, et travaille à Newton ſur le point d'accoucher.

Pas un mot de lettre de monſieur le coadjuteur.

(*) Ou le Faux ſavant, et enſuite l'Amour précepteur, par *du Vaure*.

LETTRE CXXXIII. 1749.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 28 d'auguſte.

J'ATTENDS la déciſion de mes oracles; mais je les ſupplie de ſe rendre à mes juſtes raiſons. Je viens de recevoir une lettre de madame de *Pompadour*, pleine de bonté; mais, dans ces bontés mêmes qui m'inſpirent la reconnaiſſance, je vois que je lui dois écrire encore, et ne laiſſer aucune trace dans ſon eſprit des fauſſes idées que des perſonnes, qui ne cherchent qu'à me nuire, ont pu lui donner.

Soyez très-convaincu, mon cher et reſpectable ami, que j'aurais commis la plus lourde faute et la plus irréparable, ſi je ne m'étais pas hâté d'informer madame de *Pompadour* de mon travail, et d'intéreſſer la juſtice et la candeur de ſon ame à tenir la balance égale, et à ne pas ſouffrir qu'une cabale envenimée, capable des plus noires calomnies, ſe vantât d'avoir à ſa tête les grâces et la beauté. C'était, en un mot, une démarche dont dépendait entièrement la tranquillité de ma vie.

M'étant ainſi mis à l'abri de l'orage qui me menaçait, et m'étant abandonné, avec une confiance néceſſaire, à l'équité et à la protection de madame de *Pompadour*, vous ſentez bien que je n'ai pu me diſpenſer d'inſtruire madame la ducheſſe *du Maine* que j'ai fait ce Catilina qu'elle m'avait tant recommandé. C'était elle qui m'en avait donné la première idée long-temps rejetée, et je lui dois au moins

—— l'hommage de la confidence. J'aurai beſoin de ſa
1749. protection ; elle n'eſt pas à négliger. Madame la ducheſſe *du Maine*, tant qu'elle vivra, diſpoſera de bien des voix, et fera retentir la ſienne.

Je vous recommande plus que jamais le préſident *Hénault*. J'ai lieu de compter ſur ſon amitié et ſur ſes bons offices. Des amis qui ont quelque poids, et qu'on met dans le ſecret, font autant de bien qu'une lecture publique chez une caillette fait de mal. Je ne ſais pas ſi je me trompe, mais je trouve Rome ſauvée fort au-deſſus de Sémiramis. Tout le monde, ſans exception, eſt ici de cet avis. J'attends le vôtre pour ſavoir ce que j'en dois penſer.

J'ai vu aujourd'hui une centaine de vers du poëme des Saiſons de M. de *Saint-Lambert*. Il fait des vers auſſi difficilement que *Deſpréaux ;* il les fait auſſi bien, et à mon gré beaucoup plus agréables. J'ai là un terrible élève. J'eſpère que la poſtérité m'en remerciera ; car, pour mon ſiècle, je n'en attends que des veſſies de cochon par le nez. *Saint-Lambert*, par parenthèſe, ne met pas de comparaiſon entre Rome ſauvée et Sémiramis. Savez-vous que c'eſt un homme qui trouve Electre déteſtable ? Il penſe comme *Boileau*, s'il écrit comme lui. *Electre* amoureuſe ! et une *Iphianaſſe*, et un plat tyran, et une *Clytemneſtre* qui n'eſt bonne qu'à tuer ! et des vers durs, et des vers d'églogue après de l'emphaſe ! et, pour tout mérite, un *Palamède*, homme inconnu dans la fable, et guère plus connu dans la pièce ! Ma foi, *Saint-Lambert* a raiſon : cela ne vaut rien du tout. Si je peux réuſſir à venger *Cicéron*, mordieu, je vengerai *Sophocle*.

Madame *du Châtelet* n'accouche encore que de problèmes. 1749.

Bonſoir, bonſoir, anges charmans. Comment ſe porte madame d'*Argental* ? Ma nièce doit vous prier de lui faire lire Catilina ; ma nièce eſt du métier ; elle mérite vos bontés.

LETTRE CXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Luneville, 1 ſeptembre.

Il y a bien long-temps qu'on me fait attendre le décret céleſte ; je ne ſais encore ce que je dois penſer de Rome ſauvée. J'attends vos ordres pour avoir une opinion.

Madame *du Châtelet* n'eſt point encore accouchée, mais *Fulvie* l'eſt. Je lui ai donné un enfant tout venu, au lieu de la préſenter avec un gros ventre qui ne ſerait qu'un ſujet de plaiſanterie pour nos petits-maîtres.

En attendant, je vous envoie Nanine telle que vous avez voulu qu'elle fût. Je ſuis à l'ébauche du cinquième acte d'Electre, et d'Electre ſans amour. Je tâche d'en faire une pièce dans le goût de Mérope ; mais j'eſpère qu'elle ſera d'un tragique ſupérieur. Je peux perdre mon temps, mais vous m'avouerez que je l'emploie.

M. de *Curi* m'a écrit qu'on avait ordonné un beau tombeau pour très-haut et très-puiſſant prince

1749. *Ninus*, roi d'Aſſyrie. Détachez, je vous en prie, M. de *Bachaumont* aux ſieurs *Slotz*; *Slotz* ſignifie pareſſeux en anglais.

Il y a quelques vers biſcornus dans le commencement du Catilina; mais croyez qu'ils ſont tous corrigés, et j'oſe dire embellis. Si j'avais des copiſtes, vous auriez déjà la ſuite. Je vous le répète, mes chers et reſpectables amis, Catilina eſt ce que j'ai fait de moins indigne de vos ſoins. J'ai Sémiramis à cœur. Quand jouera-t-on cette Sémiramis? quand viendra Catilina? Vous ordonnerez de ſa deſtinée. Je dois écrire à madame de *Pompadour*. Il faut en être protégé, ou du moins ſouffert. Je lui rappellerai l'exemple de Madame, qui fit travailler *Racine* et *Corneille* à Bérénice.

Votre maudite grand'chambre vient de me faire perdre un procès de trente mille livres, malgré la loi préciſe; et cela, parce que le rapporteur (je ne ſais quel eſt ce bon homme) s'eſt imaginé que mon acquiſition n'était pas ſérieuſe, et que je n'étais pas aſſez riche pour avoir fait un marché de trente mille livres.

Je ne ſuis pas en train de dire du bien des ſénats.

Adieu, conſolation de ma vie.

LETTRE CXXXV. 1749.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Lunéville, 4 ſeptembre.

GRACES vous ſoient rendues; mais je ſuis bien plus inquiet de la ſanté de madame d'*Argental* que du ſort de Rome. Je vous prie, mon cher et reſpectable ami, de me mander de ſes nouvelles, car je ne travaillerai ni à Catilina, ni à Electre que je n'aye l'eſprit en repos.

Madame *du Châtelet*, cette nuit, en griffonnant ſon Newton, s'eſt ſenti un petit beſoin; elle a appelé une femme de chambre qui n'a eu que le temps de tendre ſon tablier, et de recevoir une petite fille qu'on a portée dans ſon berceau. La mère a arrangé ſes papiers, s'eſt remiſe au lit; et tout cela dort comme un liron, à l'heure que je vous parle.

J'accoucherai plus difficilement de mon Catilina. Il faudra au moins quinze jours pour oublier cet ouvrage, et le revoir avec des yeux frais. Si madame d'*Argental* ſe porte bien, j'emploierai ce long eſpace de temps à achever l'eſquiſſe d'Electre, avant d'achever de ſauver Rome. Je vous demande en grâce de faire au préſident *Hénault* la galanterie de lui montrer le premier acte. Qu'importe que l'épée de *Catilina* ſoit mal placée ſur une table? Otez-la de là. Et qu'importe une lettre dont on fera avec le temps un autre uſage? L'objet de ce premier acte eſt de donner une grande idée de *Cicéron*, et de peindre

César. Voilà, entre nous, ce dont je me pique. Je
1749. suis sûr que le président *Hénault* en sera très-content.

Je veux qu'on sache que la pièce est faite, mais je veux que le public la désire, et je ne la donnerai que quand on me la demandera.

Je vous supplie de m'envoyer, par le moyen de M. de *la Reynière*, l'ouvrage du docteur *Smith*. C'est un excellent homme que ce *Smith*. Nous n'avons en France rien à mettre à côté, et j'en suis fâché pour mes chers compatriotes.

Je vous embrasse tendrement, mon cher et respectable ami. Est-il bien vrai que les échevins vont devenir connaisseurs, et que la ville a l'opéra? Est-il bien vrai que la façade de *Perrault*, tant berné par *Boileau*, sera découverte? qu'on fait une belle place devers la comédie? Dites-moi, je vous en prie, quel est l'architecte?

On dit aussi qu'on doit loger le roi à Versailles, et lui ôter cet œil de bœuf. Comment le fastueux *Louis XIV* avait-il pu se loger si mal? Voilà bien des choses à la fois. On n'en saurait trop faire: la vie est courte. Si on employait bien son temps, on en ferait cent fois davantage.

Chers conjurés, mille tendres respects.

LETTRE CXXXVI. 1749.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

A Lunéville, 4 septembre.

Mon cher abbé *Greluchon* saura que madame *du Châtelet* étant, cette nuit, à son secrétaire, selon sa louable coutume, a dit : *Mais je sens quelque chose !* Ce quelque chose était une petite fille qui est venue au monde sur le champ. On l'a mise sur un livre de géométrie qui s'est trouvé là, et la mère est allée se coucher. Moi qui, dans les derniers temps de sa grossesse, ne savais que faire, je me suis mis à faire un enfant tout seul ; j'ai accouché en huit jours de Catilina. C'est une plaisanterie de la nature qui a voulu que je fisse, en une semaine, ce que *Crébillon* avait été trente ans à faire. Je suis émerveillé des couches de madame *du Châtelet*, et épouvanté des miennes.

Je ne sais si madame *du Châtelet* m'imitera, si elle sera grosse encore ; mais, pour moi, dès que j'ai été délivré de Catilina, j'ai eu une nouvelle grossesse, et j'ai fait sur le champ Electre. Me voilà avec la charge de raccommodeur de moules dans la maison de *Crébillon*.

Il y a vingt ans que je suis indigné de voir le plus beau sujet de l'antiquité avili par un misérable amour, par une partie carrée, et par des vers ostrogoths. L'injustice cruelle qu'on a faite à *Cicéron* ne m'a pas moins affligé. En un mot, j'ai cru que

1749. ma vocation m'appelait à venger *Cicéron* et *Sophocle*, Rome et la Gréce, des attentats d'un barbare. Et vous, que faites-vous ?

Mille reſpects, je vous en prie, à madame de *Voiſenon*.

LETTRE CXXXVII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

10 ſeptembre.

Je viens de voir mourir, Madame, une amie de vingt ans (*) qui vous aimait véritablement, et qui me parlait, deux jours avant cette mort funeſte, du plaiſir qu'elle aurait de vous voir à Paris à ſon premier voyage. J'avais prié M. le préſident *Hénault* de vous inſtruire d'un accouchement qui avait paru ſi ſingulier et ſi heureux : il y avait un grand article pour vous dans ma lettre ; madame *du Châtelet* m'avait recommandé de vous écrire, et j'avais cru remplir mon devoir en écrivant à M. le préſident *Hénault*. Cette malheureuſe petite fille dont elle était accouchée, et qui a cauſé ſa mort, ne m'intéreſſait pas aſſez. Hélas ! Madame, nous avions tourné cet événement en plaiſanterie ; eſt c'eſt ſur ce malheureux ton que j'avais écrit par ſon ordre à ſes amis. Si quelque choſe pouvait augmenter l'état horrible où je ſuis, ce ſerait d'avoir pris avec gaieté une aventure

(*) Madame la marquiſe *du Châtelet*.

dont la ſuite empoiſonne le reſte de ma vie miſérable. Je ne vous ai point écrit pour ſes couches, et je vous annonce ſa mort. C'eſt à la ſenſibilité de votre cœur que j'ai recours dans le déſeſpoir où je ſuis. On m'entraîne à Cirey avec M. *du Châtelet*. De là je reviens à Paris ſans ſavoir ce que je deviendrai, et eſpérant bientôt la rejoindre. Souffrez qu'en arrivant j'aye la douloureuſe conſolation de vous parler d'elle, et de pleurer à vos pieds une femme qui, avec ſes faibleſſes, avait une ame reſpectable. 1749.

LETTRE CXXXVIII.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Auprès de Bar, ce 14 ſeptembre.

Mon cher abbé, mon cher ami, que vous avais-je écrit! Quelle joie malheureuſe! Quelle ſuite funeſte! Quelle complication de malheurs, qui rendraient encore mon état plus affreux, s'il pouvait l'être! Conſervez-vous, vivez; et ſi je ſuis en vie, je viendrai bientôt verſer dans votre ſein des larmes qui ne tariront jamais.

Je n'abandonne pas M. *du Châtelet;* je vais à Cirey avec lui. Il faut y aller, il faut remplir ce cruel devoir. Je reverrai donc ce château que l'amitié avait embelli, et où j'eſpérais mourir dans les bras de votre amie! Il faudra bien revenir à Paris; je compte vous y voir. J'ai une répugnance horrible à être enterré à Paris; je vous en dirai les raiſons. Ah, cher abbé, quelle perte!

1749.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Cirey, 21 ſeptembre.

Je ne ſais, mon adorable ami, combien de jours nous reſterons encore dans cette maiſon que l'amitié avait embellie, et qui eſt devenue pour moi un objet d'horreur. Je remplis un devoir bien triſte, et j'ai vu des choſes bien funeſtes. Je ne trouverai ma conſolation qu'auprès de vous. Vous m'avez écrit des lettres qui, en me feſant fondre en larmes, ont porté le ſoulagement dans mon cœur. Je partirai dans trois ou quatre jours, ſi ma malheureuſe ſanté me le permet.

Je meurs dans ce château : une ancienne amie de cette infortunée femme y pleure avec moi ; j'y remplis mon devoir avec le mari et avec le fils. Il n'y a rien de ſi douloureux que ce que j'ai vu depuis trois mois, et qui s'eſt terminé par la mort. Mon état eſt horrible ; vous en ſentez toute l'amertume, et vos ames charmantes l'adouciſſent.

Que deviendrai-je donc, mes chers anges gardiens ! Je n'en ſais rien. Tout ce que je ſais, c'eſt que je vous aime tous deux aſſurément autant que je l'aimais. Vous portez l'attention de votre amitié juſqu'à chercher à me loger. Pourriez-vous diſpoſer de ce devant de maiſon ? J'en donnerai aux locataires tout ce qu'ils voudront ; je leur ferai un pont d'or. J'aimerais mieux cela que le palais Bourbon ou le palais Bacquencourt. Voyez

si vous pouvez me procurer la plus chère des consolations, celle de m'approcher de vous. 1749.

J'attends avec impatience le moment de vous embrasser; mais que je retrouve donc madame d'*Argental* en bonne santé, je me flatte que M. de *Pont-de-Veſle* et vos amis daignent prendre quelque part à mon cruel état.

LETTRE CXL.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 23 septembre.

Mon adorable ami, je suis encore pour deux jours à Cirey. De là je vais passer encore deux jours chez une amie de ce grand-homme et de cette malheureuse femme, et je reviens à petites journées par la route de Saint-Dizier et de Meaux. Enfin, je n'aurai la consolation de vous revoir que les premiers jours d'octobre. J'ai relu plus d'une fois votre dernière lettre, et celle de madame d'*Argental*. Vous faites ma consolation, mes chers anges; vous me faites aimer les malheureux restes de ma vie. Il n'y a guère d'apparence que je puisse, en arrivant, jouir de ce petit bouge qui ferait un palais. Je prévois bien qu'on ne pourra pas faire déloger sur le champ des locataires, et que je serai obligé de loger chez moi. Je vous avouerai même qu'une maison qu'elle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'est point désagréable. Je ne crains point mon affliction, je ne fuis point

1749. ce qui me parle d'elle. J'aime Cirey ; je ne pourrais pas ſupporter Lunéville où je l'ai perdue d'une manière plus funeſte que vous ne penſez ; mais les lieux qu'elle embelliſſait me ſont chers. Je n'ai point perdu une maîtreſſe ; j'ai perdu la moitié de moi-même, une ame pour qui la mienne était faite, une amie de vingt ans que j'avais vue naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement ſa fille unique. J'aime à en retrouver par-tout l'idée ; j'aime à parler à ſon mari, à ſon fils. Enfin, les douleurs ne ſe reſſemblent point, et voilà comme la mienne eſt faite. Comptez que mon état eſt bien étrange. Enfin donc, mon adorable ami, je ne vous verrai que dans huit ou dix jours ; c'eſt un ſurcroît d'affliction. Ayez la bonté, je vous en prie, de m'écrire à Saint-Dizier. Que je puiſſe, en arrivant, trouver madame d'*Argental* en bonne ſanté, et je me croirai capable de quelque plaiſir. Adieu, le plus aimable et le plus digne des hommes.

LETTRE CXLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Châlons, 3 octobre.

Je vous avais bien dit, mes adorables anges, que je voyagerais à petites journées ; me voici à Châlons ; j'irai paſſer deux ou trois jours à Reims chez M. de *Pouilli ;* c'eſt une ame comme la vôtre, et un eſprit bien philoſophique ; c'eſt la ſeule ſociété qui puiſſe me conſoler quelque temps, et me tenir un peu lieu

de la vôtre, s'il eſt poſſible. Je viens de relire des matériaux immenſes de métaphyſique que madame *du Châtelet* avait aſſemblés avec une patience et une ſagacité qui m'effraie. Comment pouvait-elle pleurer avec cela à nos tragédies? C'était le génie de *Leibnitz* avec de la ſenſibilité. Ah, mon cher ami, on ne ſait pas quelle perte on a faite! 1749.

Madame *Denis* m'a mandé que vous aviez lu ſa pièce, et que vous en étiez plus content qu'autrefois; mais ce n'eſt pas là mon compte. Si elle n'eſt que mieux, ce n'eſt pas aſſez. Je voudrais qu'elle fût bonne, ou qu'elle ne la donnât point. Le bel honneur d'avoir le ſuccès de madame *du Bocage!* Je l'ai conjurée d'avoir en vous autant de confiance que j'en ai, et je vous ſupplie de lui dire la vérité ſur ſon ouvrage, comme vous me la dites ſur les miens. Mandez-moi du moins ce que vous en penſez. Il me ſemble qu'une femme ne doit point ſortir de ſa ſphère pour s'étaler en public, et haſarder une pièce médiocre. Ayez la bonté de m'écrire à Reims chez M. de *Pouilli*. Les lettres arrivent en moins de deux jours, et je vous avertis que j'y attendrai la vôtre, et que je n'en partirai qu'après l'avoir reçue. Vous me direz comment ſe porte madame d'*Argental*, monſieur votre frère, M. de *Choiſeul* et notre coadjuteur. Dans la longueur de mes journées ſolitaires, j'ai achevé une ſeconde leçon de ce Catilina dont je vous avais envoyé l'eſquiſſe au milieu du mois d'auguſte. Depuis le 15 d'auguſte juſqu'au premier de ſeptembre, j'avais travaillé à Electre, et je l'avais même entièrement achevée, afin de perdre toutes les idées de Catilina, afin de revoir ce premier ouvrage avec des yeux plus

frais, et de le juger moi-même avec plus de sévérité.
1749. J'en avais usé de même avec Electre que j'avais laissée là après l'avoir faite, et j'avais repris Catilina avec beaucoup d'ardeur, lorsque cet accident funeste abattit entièrement mon ame, et ne me laissa plus d'autre idée que celle du désespoir. J'ai revu enfin Catilina dans ma route ; mais qu'il s'en faut que je puisse travailler avec cette ardeur que j'avais quand je lui apportais un acte tous les deux jours ! Les idées s'enfuient de moi. Je me surprens des heures entières sans pouvoir travailler, sans avoir d'idée de mon ouvrage. Il n'y en a qu'une qui m'occupe jour et nuit. Vous serez bien mécontent de moi, et sans doute vous me pardonnerez. Ah ! mon divin ami, je ne recommencerai à penser que quand je vous verrai. Adieu, la plus aimable et la plus respectable société qui soit au monde.

LETTRE CXLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Reims, 5 au soir, en arrivant.

S'il n'y avait à Paris que votre maison, j'aurais volé, mon cher et respectable ami, et ma mauvaise santé ne m'aurait pas retenu ; mais je vous avoue que j'ai craint la curiosité de bien des personnes qui aiment à empoisonner les plaies des malheureux, et que j'ai beaucoup redouté Paris. Il fallait absolument, mes chers anges, mettre un temps entre le coup qui m'a

frappé

frappé et mon retour. Permettez-moi de ne partir que mercredi prochain, et d'arriver à très-petites journées. Je ne peux guère faire autrement, parce que je voyage avec mon équipage. Mais, mon Dieu, que la santé de madame d'*Argental* m'inquiéte! cela est bien long! J'admire son courage, mais son état me désespère. Me voici à Reims; mais mon cœur, qui va un autre train que moi, est avec vous; il est dans votre petite maison d'Auteuil. Je suis bien content que vous le soyez un peu plus de l'ouvrage de ma nièce; mais je serais désolé qu'elle se mît dans le train de donner au public des pièces médiocres. C'est le dernier des métiers pour un homme, et le comble de l'avilissement pour une femme. Adieu, encore une fois, la consolation de ma vie. Mille tendres respects à toute votre société; mais que madame d'*Argental*, qui en fait le charme, se porte donc mieux! 1749.

LETTRE CXLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Reims, 8 octobre.

J'AI cru pouvoir, mes chers anges, adoucir un peu mon état en songeant à vous plaire. J'ai fait copier à Reims Catilina, qui était trop plein de ratures pour pouvoir vous être montré à Paris. Je ne peux me refuser au petit plaisir de vous dire que j'ai trouvé dans Reims un copiste qui a voulu d'abord lire l'ouvrage avant de se hasarder à le transcrire, et voici ce

1749. que mon écrivain m'a envoyé après avoir lu la pièce (*). Ce n'eſt pas que je prétende captiver votre ſuffrage par le ſien; mais vous m'avouerez qu'il eſt ſingulier qu'un copiſte ait ſenti ſi bien, et ait ſi bien écrit. M. de *Pouilli* penſe comme le copiſte; mais je ne tiens rien ſans vous. Ce M. de *Pouilli*, au reſte, eſt peut-être l'homme de France qui a le plus le vrai goût de l'antiquité. Il adore *Cicéron*, et il trouve que je ne l'ai pas mal peint. C'eſt un homme que vous aimeriez bien que ce *Pouilli;* il a votre candeur, et il aime les belles-lettres comme vous. Il y avait ici un chanoine qui, pour s'être connu en vin, avait gagné un million; il a mis ce million en bienfaits; il vient de

(*) Ce ſont les vers ſuivans que nous imprimons ſur le manuſcrit original de M. *Tindis*.

A M. DE VOLTAIRE,

Sur ſa tragédie de Catilina.

Enfin le vrai Catilina,
Sur notre ſcène va paraître;
Tout Paris dira : Le voilà;
Nul ne pourra le méconnaître.
Ce ſcélérat par ſa fierté,
Céſar par ſa valeur altière,
Cicéron par ſa fermeté,
Montreront leur vrai caractère;
Et, dans ce chef-d'œuvre nouveau,
Chacun reconnaîtra, par les coups du pinceau,
Céſar, Catilina, Cicéron et Voltaire.

Par ſon très-humble et très-obéiſſant
ſerviteur,

TINDIS, de Reims.

mourir. Mon *Pouilli*, qui eſt à Reims ce que vous devriez être à Paris, à la tête de la ville, a fait l'oraiſon funèbre de ce chanoine qu'il doit prononcer. Je vous aſſure qu'il a raiſon d'aimer *Cicéron*, car il l'imite bien heureuſement. Je pars, mes adorables anges; car, quoique je déteſte Paris, je vous aime beaucoup plus que je ne hais cette grande, vilaine, turbulente, frivole et injuſte ville. Je me flatte de retrouver madame d'*Argental* dans une meilleure ſanté. C'eſt-là l'idée qui m'occupe, et je vous aſſure que j'ai des remords de n'être pas venu plutôt. 1749.

Adieu, vous tous qui compoſez une ſociété ſi délicieuſe.

LETTRE CXLIV.

A MADAME DU BOCAGE.

A Paris, ce 12 octobre.

J'ARRIVE à Paris; Madame, l'excès de ma douleur et de ma mauvaiſe ſanté ne m'empêche pas de vous dire à quel point je ſuis ſenſible à vos bontés. Il eſt d'une ame auſſi belle que la vôtre, de regretter une femme telle que madame *du Châtelet*. Elle feſait, comme vous, la gloire de ſon ſexe et de la France. Elle était en philoſophie ce que vous êtes dans les belles-lettres; et cette même perſonne qui venait de traduire et d'éclaircir *Newton*, c'eſt-à-dire, de faire ce que trois ou quatre hommes au plus, en France, auraient pu entreprendre, cultivait ſans ceſſe, par la lecture des

1749. ouvrages de goût, cet esprit sublime que la nature lui avait donné. Hélas! Madame, il n'y avait pas quatre jours que j'avais relu votre tragédie avec elle. Nous avions lu ensemble votre Milton avec l'anglais. Vous la regretteriez bien davantage, si vous aviez été témoin de cette lecture. Elle vous rendait bien justice; vous n'aviez point de partisane plus sincère. Il a couru, après sa mort, quatre vers assez médiocres à sa louange. Des gens qui n'ont ni goût ni ame, me les ont attribués. Il faut être bien indigne de l'amitié, et avoir un cœur bien frivole, pour penser que, dans l'état horrible où je suis, mon esprit eût la malheureuse liberté de faire des vers pour elle; mais ce qu'il y a d'affreux et de puniffable, c'est que ce monstre, nommé *Roi*, en a fait contre sa mémoire.

Je ne vous connais, Madame, qu'une tache dans votre vie, c'est d'avoir été louée par ce misérable que la société devrait exterminer à frais communs. Faut-il qu'une telle horreur soit ajoutée à mon affliction! Adieu, Madame; si je peux avoir quelque consolation sur la terre, ce sera de vous faire ma cour à Paris, et de vous dire à quel point je vous respecte et vous admire. Ce ne sont pas là les sentimens où l'on se borne, quand on a l'honneur de vous connaître. Permettez mes complimens à M. du *Bocage*.

LETTRE CXLV. 1749.

A M. D'ARNAUD.

Ce 14 octobre.

MON cher enfant, une femme qui a traduit et éclairci *Newton*, et qui avait fait une traduction de *Virgile*, ſans laiſſer ſoupçonner dans la converſation qu'elle avait fait ces prodiges; une femme qui n'a jamais dit du mal de perſonne, et qui n'a jamais proféré un menſonge; une amie attentive et courageuſe dans l'amitié; en un mot, un très-grand-homme que les femmes ordinaires ne connaiſſaient que par ſes diamans et le cavagnole : voilà ce que vous ne m'empêcherez pas de pleurer toute ma vie. Je ſuis fort loin d'aller en Pruſſe; je peux à peine ſortir de chez moi. Je ſuis très-touché de votre ſenſibilité, vous avez un cœur comme il me le faut; auſſi vous pouvez compter que je vous aime bien véritablement. Je vous prie de faire mes complimens à M. *Morand*.

Adieu, mon cher d'*Arnaud;* je vous embraſſe.

1749.

LETTRE CXLVI.

A M. D'AIGUEBERE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE TOULOUSE.

Paris, 26 octobre.

Mon cher ami, c'était vous qui m'aviez fait renouveler connaissance, il y a plus de vingt ans, avec cette femme infortunée qui vient de mourir de la manière la plus funeste, et qui me laisse seul dans le monde. Je l'avais vue naître. Vous savez tout ce qui m'attachait à elle. Peu de gens connaissaient son extrême mérite, et on ne lui avait pas assez rendu justice; car, mon cher ami, à qui la rend-on? Il faut être mort pour que les hommes disent enfin de nous un peu de bien qui est très-inutile à notre cendre. Elle a laissé des monumens qui forceront l'envie et la frivolité maligne de notre nation à reconnaître en elle ce génie supérieur que l'on confondait avec le goût des pompons, et des diamans, et du cavagnole. Les bons esprits l'admireront; mais tous ceux qui connaissent le prix de l'amitié doivent la regretter. Elle était surtout moins paresseuse que vous, mon cher d'*Aiguebère;* et son exemple devrait bien vous corriger. J'impute votre long silence à vos procès; mais à présent qu'ils sont finis, je me flatte que vous donnerez à l'amitié ce que vous avez donné à la chicane. Vous revenez, dites-vous, à Paris; Dieu le veuille. Si vous faites cas d'une vie douce

avec d'anciens amis et des philoſophes, je pourrais bien faire votre affaire. J'ai été obligé de prendre à moi ſeul la maiſon que je partageais avec madame *du Châtelet*. Les lieux qu'elle a habités nourriſſent une douleur qui m'eſt chère, et me parleront continuellement d'elle. Je loge ma nièce, madame *Denis*, qui penſe auſſi philoſophiquement que celle que nous regrettons, qui cultive les belles-lettres, qui a beaucoup de goût, et qui, par-deſſus tout cela, a beaucoup d'amis, et eſt dans le monde ſur un fort bon ton. Vous pourriez prendre le ſecond appartement où vous ſeriez très à votre aiſe; vous pourriez vivre avec nous, et vous ſeriez le maître des arrangemens. Je vous avertis que nous tiendrons une aſſez bonne maiſon. Elle y entre à Noël; et même, ſi vous voulez, nous nous chargerons de vous acheter des meubles pour votre appartement; il me ſemble que vous êtes fait pour qu'on ait ſoin de vous. Je vous avoue que ce ſerait pour moi une conſolation bien chère de paſſer avec vous le reſte de mes jours. Songez-y et faites-moi réponſe; je vous embraſſe tendrement. 1749.

1749.

LETTRE CXLVII.

AU PERE VIONNET,

Jéſuite, qui lui avait envoyé ſa tragédie de Xerxès.

Paris, 14 décembre.

J'AI l'honneur, mon révérend père, de vous marquer ma très-faible reconnaiſſance d'un fort beau préſent (*). Vos manufactures de Lyon valent mieux que les nôtres; mais j'offre ce que j'ai. Il me paraît que vous êtes un plus grand ennemi de *Crébillon* que moi. Vous avez fait plus de tort à ſon Xerxès que je n'en ai fait à ſa Sémiramis. Vous et moi nous combattons contre lui. Il y a long-temps que je ſuis ſous les étendards de votre ſociété. Vous n'avez guère de plus mince ſoldat, mais auſſi il n'y en a point de plus fidèle. Vous augmentez encore en moi cet attachement, par les ſentimens particuliers que vous m'inſpirez pour vous, et avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

(*) Il lui envoyait un exemplaire de ſa tragédie de Sémiramis.

LETTRE CXLVIII. 1750.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Verſailles, janvier.

Vous ſaurez, mes anges, que votre créature s'eſt trouvée un peu mal à Verſailles. Que dites-vous de madame *Denis* qui l'a ſu, je ne ſais comment, et qui eſt partie ſur le champ pour venir me ſervir de garde? Je ſouhaite qu'Oreſte ſe porte mieux que moi; vous jugez bien que je n'ai guère pu travailler, pas même à Catilina.

Il n'y a point de vraie tragédie d'Oreſte ſans les cris de *Clytemneſtre*. Si cette viande grecque eſt trop dure pour les eſtomacs des petits-maîtres de Paris, j'avoue qu'il ne faut pas d'abord la leur donner.

Que *Clytemneſtre* s'en aille et laiſſe là ſon mari, l'urne, le meurtrier, et aille bouder chez elle, cela me paraît abominable. Il y a quelques longueurs, je l'avoue, entre les ſœurs; ſurtout quand une *Gauſſin* parle, il faut élaguer.

Ce malheureux lieu commun des fureurs eſt une tâche rude. Vous en jugerez à l'heure qu'il vous plaira. Je n'ai certainement pas donné aſſez d'étendue à la ſcène de l'urne; elle eſt étranglée à la lecture; il ſemble que tous les perſonnages ſoient hâtés d'aller: mais vous verrez les petites corrections que j'ai faites. Nous ne pourrons revenir que vendredi.

Je vous demande en grâce de me ménager les bontés de M. le duc d'*Aumont*. On répète Oreſte

dimanche. Je veux vivre pour avoir le plaiſir de
1750. venger *Sophocle*, mais ſurtout pour vous faire ma cour ; car ce n'eſt qu'à vous que je la veux faire, et je ne ſuis ici qu'en retraite.

LETTRE CXLIX.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

VOTRE courage réſiſte-t-il à l'aſſaut que la nature vous livre à préſent, comme il a réſiſté aux mauvaiſes critiques, à la cabale et à la fatigue ? Comment vous portez-vous, belle *Electre* ? Gardez-vous d'écrire jamais votre rôle ſi dru avec moi ; ce n'eſt pas là mon compte ; il me faut des eſpaces terribles. Vous demandez qu'on accourciſſe la ſcène des deux ſœurs au ſecond acte ; cela eſt fait, ſans qu'il vous en coûte rien. J'ai coupé les cotillons d'*Iphiſe*, et n'ai point touché à la jupe d'*Electre*.

Je prie la divine *Electre*, dont je me confeſſe très-indigne, de ne point trouver mauvais que j'aye chargé ſon rôle de quelques avis. Je n'ai point prétendu noter ſon rôle, mais j'ai prétendu indiquer la variété des ſentimens qui doivent y régner, et les nuances des ſentimens qu'elle doit exprimer. C'eſt l'*allegro* et le *piano* des muſiciens. J'en uſe ainſi depuis trente ans avec tous les acteurs, qui ne l'ont jamais trouvé mauvais ; et je n'en ai pas certainement moins de confiance dans ſes grands talens dont j'ai été toujours le partiſan le plus zélé.

J'oſerai en aller raiſonner vers les cinq heures avec vous. C'eſt tout ce qui me reſte que de raiſonner, et j'en ſuis bien fâché. Je ſens pourtant ce que vous valez tout comme un autre, et vous ſuis dévoué plus qu'un autre. 1750.

LETTRE CL.

A MADEMOISELLE CLAIRON,

Sur la tragédie d'Oreſte.

Janvier.

Vous avez dû recevoir, Mademoiſelle, un changement très-léger, mais qui eſt très-important. Je ne crois pas m'aveugler; je vois que tous les véritables gens de lettres rendent juſtice à cet ouvrage, comme on la rend à vos talens. Ce n'eſt que par un examen continuel et ſévère de moi-même, ce n'eſt que par une extrême docilité pour de ſages conſeils, que je parviens chaque jour à rendre la pièce moins indigne des charmes que vous lui prêtez.

Si vous aviez le quart de la docilité dont je fais gloire, vous ajouteriez des perfections bien ſingulières à celles dont vous ornez votre rôle. Vous vous diriez à vous-même quel effet prodigieux font les contraſtes, les inflexions de voix, les paſſages du débit rapide à la déclamation douloureuſe, les ſilences après la rapidité, l'abattement morne et s'exprimant d'une voix baſſe après les éclats que donne l'eſpérance,

1750. ou qu'a fournis l'emportement. Vous auriez l'air abattu, conſterné, les bras collés, la tête un peu baiſſée, la parole baſſe, ſombre, entrecoupée. Quand *Iphiſe* vous dit :

Pammène vous conjure
De ne point approcher de ſa retraite obſcure ;
Il y va de ſes jours.....

vous lui répondriez, non pas avec un ton ordinaire, mais avec tous ces ſymptômes du découragement, après un *ah* très-douloureux,

Ah !... que m'avez-vous dit !
Vous vous êtes trompée...

En obſervant ces petits artifices de l'art, en parlant quelquefois ſans déclamer, en nuançant ainſi les belles couleurs que vous jetez ſur le perſonnage d'*Electre*, vous arriveriez à cette perfection à laquelle vous touchez, et qui doit être l'objet d'une ame noble et ſenſible. La mienne ſe ſent faite pour vous admirer et pour vous conſeiller ; mais, ſi vous voulez être parfaite, ſongez que perſonne ne l'a jamais été ſans écouter des avis, et qu'on doit être docile à proportion de ſes grands talens (1).

(1) Mademoiſelle *Clairon*, en nous communiquant ces lettres, nous dit qu'elle s'honorait des leçons que M. de *Voltaire* lui avait données ſur ſon art, bien loin d'en rougir : tant il eſt vrai que la modeſtie eſt le partage des talens ſupérieurs, tandis que l'orgueil eſt ſi ſouvent celui des talens médiocres. Ce ſont toujours ceux qui ont le moins beſoin d'avis et de conſeils qui les reçoivent avec le plus de docilité.

LETTRE CLI. 1750.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

On a un peu forcé nature pour mériter les bontés de mademoiſelle *Clairon*, et cela eſt bien juſte. Elle trouvera dans ſon rôle pluſieurs changemens. On a fait d'ailleurs un cinquième acte tout nouveau; il eſt copié et porté ſur les rôles. Mademoiſelle *Clairon* eſt ſuppliée de vouloir bien ſe trouver demain aux foyers. Elle ſera le ſoutien d'Oreſte, ſi Oreſte peut ſe ſoutenir. Madame *Denis* lui fait les plus tendres complimens, et *Voltaire* eſt à ſes pieds. Il lui demande pardon à genoux des inſolences dont il a chargé ſon rôle. Il eſt ſi docile qu'il ſe flatte que des talens ſupérieurs aux ſiens ne dédaigneront pas à leur tour les obſervations que ſon admiration pour mademoiſelle *Clairon* lui a arrachées. Il eſt moins attaché à ſa propre gloire (ſi gloire y a) qu'à celle de mademoiſelle *Clairon*.

En général, je ſuis perſuadé que ſi la pièce peut réuſſir chez des français, toute grecque qu'elle eſt, votre rôle vous fera un honneur infini, et forcera la cour à vous rendre toute la juſtice que vous méritez. M. le maréchal de *Richelieu* dit que vous avez joué ſupérieurement, et que jamais actrice ne lui a fait plus d'impreſſion; mais il trouve auſſi que vous avez un peu trop mis d'adagio. Il ne faut pas aller

1750. à bride abattue ; mais toute tirade demande à être un peu preſſée : c'eſt un point eſſentiel.

Il y en a deux qui exigent une eſpèce de déclamation qui n'appartient qu'à vous, et qu'aucune actrice ne pourrait imiter. Ces deux couplets demandent que la voix ſe déploye d'une manière pompeuſe et terrible, s'élevant par degrés, et finiſſant par des éclats qui portent l'horreur dans l'ame. Le premier, eſt celui des furies : *Euménides, venez ;* le ſecond :

Que font tous ces amis dont ſe vantait Pammène ?

Tout le ſublime de la déclamation dans ces deux morceaux, les paſſages que vous faites ſi admirablement dans les autres de l'accablement de la douleur à l'emportement de la vengeance ; ici du débit, là les mouvemens entrecoupés de curioſité, d'eſpérance, de crainte ; les reproches, les ſanglots, l'abandonnement du déſeſpoir, et ce déſeſpoir même tantôt tendre, tantôt terrible. Voilà ce que vous mettez dans votre rôle ; mais ſurtout je vous demande de ne le jamais rallentir en vous appeſantiſſant trop ſur une prononciation qui en eſt plus majeſtueuſe, mais qui ceſſe alors d'être touchante, et qui eſt un ſecret sûr pour ſécher les larmes.

On ne pleure tant à Mérope que par la raiſon contraire.

Pour le coup, voilà mon dernier mot ; mais ce ne ſera pas la dernière de mes actions de grâce.

LETTRE CLII. 1750.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Le 12 janvier, au ſoir, (après la première repréſentation d'Oreſte.)

Vous avez été admirable, vous avez montré dans vingt morceaux ce que c'eſt que la perfection de l'art, et le rôle d'*Electre* eſt certainement votre triomphe; mais je ſuis père, et, dans le plaiſir extrême que je reſſens des complimens que tout un public enchanté fait à ma fille, je lui ferai encore quelques petites obſervations pardonnables à l'amitié paternelle.

Preſſez, ſans déclamer, quelques endroits comme:

Sans trouble, ſans remords, Egiſte renouvelle
De ſon hymen affreux la pompe criminelle...
Vous vous trompiez, ma ſœur, hélas! tout nous trahit, &c.

Vous ne ſauriez croire combien cette adreſſe met de variété dans le jeu, et accroît l'intérêt.

Dans votre imprécation contre le tyran:

L'innocent doit périr, le crime eſt trop heureux.

vous n'appuyez pas aſſez. Vous dites l'*innocent doit périr* trop lentement, trop langoureuſement. L'impétueuſe *Electre* ne doit avoir, en cet endroit, qu'un déſeſpoir furieux, précipité et éclatant. Au dernier hémiſtiche peſez ſur *cri*, *le* CRIme *eſt trop heureux;* c'eſt ſur CRI que doit être l'éclat. Mademoiſelle *Gauſſin* m'a remercié de lui avoir mis le doigt ſur FOU; *la foudre va partir*. Ah! que ce FOU eſt favorable, m'a-t-elle dit!

1750. La nature en tout temps eſt funeſte en ces lieux.

Vous avez mis l'accent ſur *fu*, comme mademoiſelle *Gauſſin* ſur *fou*; auſſi a t-on applaudi : mais vous n'avez pas encore fait aſſez réſonner cette corde.

Vous ne ſauriez trop déployer les deux morceaux du quatrième et du cinquième acte. Ces Euménides demandent une voix plus qu'humaine, des éclats terribles.

Encore une fois, débridez, avalez des détails, afin de n'être pas uniforme dans les récits douloureux. Il ne faut ſe négliger ſur rien, et ce que je vous dis là n'eſt pas un rien.

Voilà bien des critiques. Il faut être bien dur pour s'apercevoir de ces nuances dans l'excès de mon admiration et de ma reconnaiſſance. Bonſoir, *Melpomène;* portez-vous bien.

LETTRE CLIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 13 mars.

J'ARRIVE; je ſuis aſſurément toute ma vie aux ordres de M. le marquis d'*Argenſon*. Il y a bien long-temps que j'ai beſoin de la conſolation de paſſer quelques heures auprès de lui; mais j'arrive malingre; je ſuis à pied : s'il a beaucoup d'équipages, veut-il m'envoyer chercher après ſon dîner? ou aura-t-il le courage de venir dans la maiſon que j'ai le courage d'habiter, et où je nourris autant de douleurs et de

regrets

regrets que de ſentimens inviolables de reſpect et d'attachement pour le meilleur citoyen qui ait jamais tâté du miniſtère. 1750.

LETTRE CLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Compiegne, ce 26 juin.

POURQUOI ſuis-je ici? pourquoi vais-je plus loin? pourquoi vous ai-je quittés, mes chers anges? Vous n'êtes point mes gardiens, puiſque me voilà livré au démon des voyages : *video meliora proboque, deteriora ſequor.*

M. le duc d'*Aumont* vous écrit, ſans doute, aujourd'hui que *le Kain* aura ſon ordre quand il voudra. Je conſeille à madame *Denis* de lui faire réciter *Hérode*, *Titus* et *Zamore*, de le faire crier à tue tête dans les endroits de débit où ſa voix eſt toujours juſqu'à préſent faibſe et ſourde. C'eſt peut-être le ſeul défaut qu'il ait, mais c'eſt le défaut le plus eſſentiel et le plus difficile à corriger. Je voudrais bien qu'il jouât un jour Cicéron. J'eſpère que je ferai quelque choſe d'*Aurélie;* mais je me ſaurai toujours bon gré de n'en avoir pas fait un perſonnage auſſi important que le Conſul, *Catilina* et *Céſar*. Elle ne peut avoir que la quatrième place. Les femmes trouveront cela bien mauvais; mais ma pièce n'eſt guère françaiſe; elle eſt romaine. Vous me jugerez à mon retour. Condamnez ſi vous voulez mon travail,

—— mais pardonnez à mon voyage, et obtenez-moi l'in-
1750. dulgence de M. de *Choiſeul* et de M. l'abbé de *Chauvelin*. Mes chers anges, ne me grondez point; il me ſuffit de mes remords. Si vous avez des ordres à me donner, envoyez-les chez moi. On les fera tenir à votre errante créature.

LETTRE CLV.

A MADAME

DE FONTAINE, *à Paris*,

A Potſdam, 7 auguſte.

Je vous jure, ma chère *Atide* (*), que vous n'avez été oubliée ni dans mes lettres ni dans mon cœur. J'ai ſouvent recommandé *Atide* à *Zulime*, et je ſuis auſſi fâché que *Ramire* le ſerait d'être parti ſans vous. Le haſard, dont je reconnais de plus en plus l'empire, nous a bien ſoudainement diſperſés. Je vous ai quittée dans le temps que je vous aimais le mieux : vous êtes aſſurément auſſi aimable dans la ſociété que dans le rôle d'*Atide* ou de madame la comteſſe de *Pimbeſche*. Vous m'affligez de me dire que vos beaux yeux noirs ne ſont pas accompagnés de joues rebondies, et que le lait ne vous a pas engraiſſée. Si un régime auſſi auſtère que le vôtre ne vous a pas rendu la ſanté, que faire donc? Nous ſommes donc deſtinés, vous et moi, à ſouffrir! Je n'ai rien à dire à la Providence,

(*) Rôle que madame de *Fontaine* avait joué pluſieurs fois dans Zulime.

quand elle fait naître des arbres rabougris, et qu'elle fait périr les boutons à fruit. Qu'elle traite comme elle voudra les êtres insensibles ; mais nous donner à nous, êtres sensibles, le sentiment de la douleur pendant toute notre vie, en vérité, cela est trop fort. 1750.

Le palais de Sans-souci a beau être aussi joli que Trianon, le héros de l'Allemagne a beau être aussi charmant que vous dans la société, me combler des attentions les plus touchantes, cultiver avec moi les beaux arts qu'il idolâtre, et descendre vers moi chétif d'un assez beau trône, en ai-je moins la colique tous les matins ? J'ai passé ici des jours délicieux ; et l'on va donner à Berlin des fêtes qui pourront bien égaler les plus belles de *Louis XIV;* mais il n'y a que les gens bien sains qui jouissent de tout cela. Nous autres, ma chère nièce, nous n'avons que les ombres du plaisir.

Mandez-moi, je vous en prie, si votre santé va un peu mieux à présent, et si d'ailleurs vous êtes heureuse autant qu'on peut l'être avec un mauvais estomac. Embrassez pour moi votre frère. Je songe à lui plus qu'il ne pense. Mes complimens à M. de *Fontaine*, et ne m'oubliez pas avec vos amis.

1750.

LETTRE CLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potſdam, ce 7 auguſte.

Mes divins anges, votre Sans-ſouci eſt donc à Neuilly ! vous avez moins de colonnes de marbres, moins de baluſtrades de cuivre doré ; votre ſalon, quelque beau qu'il ſoit, n'a pas une coupole magnifique ; le roi très-chrétien ne vous a pas envoyé des ſtatues dignes d'*Athènes*, et vous n'avez pas même encore pu réuſſir à vous défaire de vos buſtes ; avec tout cela, je tiens que Neuilly vaut encore Sans-ſouci ; mais je déteſterai et Neuilly et votre bois de Boulogne ſi madame d'*Argental* n'y retrouve pas la ſanté, ſi M. de *Choiſeul* ne ſoupe pas à fond, ſi monſieur le coadjuteur a mal à la poitrine. Je vous paſſe à vous une indigeſtion. Heureux les gens qui ne ſont malades que quand ils le veulent !

Tout ce que j'apprends des ſpectacles de Paris, fait que je ne regrette que Neuilly et mon petit théâtre. Le mauvais goût a levé l'étendard dans Paris. Vous en avez encore pour quelques années ; c'eſt une maladie épidémique qui doit avoir ſon cours, et l'on ne reviendra au bon que quand vous ſerez fatigués du mauvais. La profuſion vous a perdus ; l'excès de l'eſprit a égaré, dans preſque tous les genres, le talent et le génie, et la protection donnée à Catilina a achevé de tout perdre. J'avoue que les Pruſſiens ne ſont pas de meilleures tragédies que nous ; mais vous

aurez bien de la peine à donner, pour les couches de madame la dauphine, un ſpectacle auſſi noble et auſſi galant que celui qu'on prépare à Berlin. Un carrouſel compoſé de quatre quadrilles nombreuſes, carthaginoiſes, perſanes, grecques et romaines, conduites par quatre princes qui y mettent l'émulation de la magnificence, le tout à la clarté de vingt mille lampions qui changeront la nuit en jour. Les prix diſtribués par une belle princeſſe, une foule d'étrangers qui accourent à ce ſpectacle, tout cela n'eſt-il pas le temps brillant de *Louis XIV*, qui renaît ſur les bords de la Sprée? Joignez à cela une liberté entière que je goûte ici, les attentions et les bontés inexprimables du vainqueur de la Siléſie, qui porte tout ſon fardeau de roi depuis cinq heures du matin juſqu'à dîner, qui donne abſolument le reſte de la journée aux belles-lettres, qui daigne travailler avec moi trois heures de ſuite, qui ſoumet à la critique ſon grand génie, et qui eſt à ſouper le plus aimable des hommes, le lien et le charme de la ſociété? Après cela, mes anges, rendez-moi juſtice. Qu'ai-je à regretter que vous ſeuls? J'y mets auſſi madame *Denis*. Vous ſeuls êtes pour moi au-deſſus de ce que je vois ici. Je ne vous parlerai point aujourd'hui d'*Aurélie*, et des éditions de mes œuvres dont on me menace encore de tous côtés. J'apprends du roi de Pruſſe à corriger mes fautes. Le temps que je ne paſſe pas auprès de lui, je le mets à travailler ſans relâche autant que ma ſanté le permet. O ſages habitans de Neuilly, conſervez-moi une amitié plus précieuſe pour moi que toute la grandeur d'un roi plein de mérite. Mon ame ſe partage entre vous et *Fédéric le grand*. 1750.

1750.

LETTRE CLVII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, 11 auguſte.

Je ne ſuis point du tout de votre avis, ma chère enfant, ni de celui de MM. d'*Argental* et de *Thibouville*. Rome ſauvée ne me paraît point faite pour les jeunes et belles dames qui viennent parer vos premières loges. Je crois que notre élève *le Kain* jouerait très-bien; mais la conjuration de *Catilina* n'eſt bonne que pour meſſieurs de l'univerſité qui ont leur Cicéron dans la tête, et peu de galanterie dans le cœur. Contentons-nous de l'avoir vu jouer à Paris ſur le théâtre de mon grenier, devant de graves profeſſeurs, des moines et des juriſconſultes. D'ailleurs, il faudrait que je fuſſe à Paris pour arranger tout ce ſénat romain, et ſi j'étais là, l'envie y ſerait auſſi avec ſes ſifflets.

Le Catilina de *Crébillon* a eu une vingtaine de repréſentations, dites-vous; c'eſt préciſément par cette raiſon que le mien n'en aurait guère. Votre parterre aime la nouveauté. On irait deux ou trois fois pour comparer et pour juger, et puis on ſerait las de *Cicéron* et de ſa république romaine. Les vers bien faits ne ſont guère ſentis par le parterre. Mon enfant, croyez-moi, il s'en faut bien que le goût ſoit général chez notre nation; il y a toujours un petit reſte de barbarie que le beau ſiècle de *Louis XIV* n'a pu déraciner. On a ſouffert les vers énigmatiques et viſigoths du Catilina de *Crébillon*. Ils ſont ſifflés

aujourd'hui, oui; mais au théâtre ils ont passé. Les jours d'une première représentation sont de vraies assemblées de peuple : on ne sait jamais si on couronnera son homme ou si on le lapidera. 1750.

Dites au marquis d'*Adhémar* que je pense efficacement à lui et à ses desseins. Il aura bientôt de mes nouvelles. J'ai oublié de vous dire que quand je pris congé de madame de *Pompadour* à Compiegne, elle me chargea de présenter ses respects au roi de Prusse. On ne peut donner une commission plus agréable et avec plus de grâces; elle y mit toute la modestie, et des *si j'osais*, et des *pardons* au roi de Prusse, de prendre cette liberté. Il faut apparemment que je me sois mal acquitté de ma commission. Je croyais, en homme tout plein de la cour de France, que le compliment serait bien reçu ; il me répondit sèchement : *Je ne la connais pas*. Ce n'est pas ici le pays du Lignon. Je n'en mande pas moins à madame de *Pompadour* que *Mars* a reçu, comme il le devait, les complimens de *Vénus*. (*)

Madame la margrave de *Bareith* est ici ; tout est en fêtes. On croirait presque, aux apparences, qu'on n'est ici que pour se réjouir.

(*) Voyez les Lettres en vers, 1750.

1750.

LETTRE CLVIII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Charlotembourg, 14 auguſte.

Voici le fait, ma chère enfant. Le roi de Pruſſe me fait ſon chambellan, me donne un de ſes ordres, vingt mille francs de penſion, et à vous quatre mille aſſurés pour toute votre vie, ſi vous voulez venir tenir ma maiſon à Berlin, comme vous la tenez à Paris. Vous avez bien vécu à Landau avec votre mari; je vous jure que Berlin vaut mieux que Landau, et qu'il y a de meilleurs opéra. Voyez, conſultez votre cœur. Vous me direz qu'il faut que le roi de Pruſſe aime bien les vers. Il eſt vrai que c'eſt un auteur français né à Berlin. Il a cru, toutes réflexions faites, que je lui ſerais plus utile que d'*Arnaud*. Je lui ai pardonné, comme à *Heurtaud*, les petits vers galans que ſa Majeſté pruſſienne avait faits pour mon jeune élève, dans leſquels il le traitait de *ſoleil levant* fort lumineux, et moi de *ſoleil couchant* aſſez pâle. Il égratigne encore quelquefois d'une main, quand il careſſe de l'autre; mais il n'y faut pas prendre garde de ſi près. Il aura le levant et le couchant auprès de lui, ſi vous y conſentez; et il ſera, lui, dans ſon midi, feſant de la proſe et des vers tant qu'il voudra, puiſqu'il n'a point de batailles à donner. J'ai peu de temps à vivre. Peut-être eſt-il plus doux de mourir à ſa mode à Potſdam que de la façon d'un habitué de paroiſſe à Paris. Vous vous en retournerez après cela avec vos

quatre mille livres de douaire. Si ces propoſitions vous convenaient, vous feriez vos paquets au printemps ; et moi j'irais, ſur la fin de cette automne, faire mon pélerinage d'Italie, voir Saint-Pierre de Rome, le pape, la Vénus de *Médicis*, et la ville ſouterraine. J'ai toujours ſur le cœur de mourir ſans voir l'Italie. Nous nous rejoindrions au mois de mai. J'ai quatre vers du roi de Pruſſe pour ſa ſainteté. Il ſerait plaiſant d'apporter au pape quatre vers français d'un monarque allemand et hérétique, et de rapporter à Potſdam des indulgences. Vous voyez qu'il traite mieux les papes que les belles. Il ne fera point de vers pour vous ; mais vous trouverez ici bonne compagnie ; vous auriez une bonne maiſon. Il faut d'abord que le roi notre maître y conſente. Cela lui ſera, je penſe, fort indifférent. Il importe peu à un roi de France en quel lieu le plus inutile de ſes vingt-deux ou vingt-trois millions de ſujets paſſe ſa vie ; mais il ſerait affreux de vivre ſans vous. 1750.

LETTRE CLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Charlotembourg, 20 auguſte.

Mes chers anges, ſi je vous diſais que nous avons eu ici un feu d'artifice dans le goût de celui du Pont-neuf, que nous allons aujourd'hui à Berlin voir Phaéton dont les décorations ſeront de glaces, que tous les jours ſont des fêtes, que d'*Arnaud* a fait jouer ſon Mauvais riche, et qu'il a été jugé ici pour le fond

1750. et pour les détails tout comme à Paris, vous ne vous en soucieriez peut-être que très-médiocrement. J'ai d'ailleurs le cœur plus rempli et plus déchiré de ma résolution, que je ne suis ébloui de nos fêtes; et je sens bien que le reste de mes jours sera empoisonné, malgré la liberté, malgré la douceur d'une vie tranquille, malgré les excessives bontés d'un roi qui me paraît ressembler en tout à *Marc-Aurèle*, à cela près que *Marc-Aurèle* ne faisait point de vers, et que celui-ci en fait d'excellens quand il se donne la peine de les corriger. Il a plus d'imagination que moi, mais j'ai plus de routine que lui. Je profite de la confiance qu'il a en moi, pour lui dire la vérité plus hardiment que je ne la dirais à *Marmontel*, ou à d'*Arnaud*, ou à ma nièce. Il ne m'envoie point aux Carrières pour avoir critiqué ses vers; il me remercie, il les corrige, et toujours en mieux. Il en a fait d'admirables. Sa prose vaut ses vers, pour le moins; mais dans tout cela il allait trop vîte. Il y avait de bons courtisans qui lui disaient que tout était parfait; mais ce qui est parfait, c'est qu'il me croit plus que ses flatteurs, c'est qu'il aime, c'est qu'il sent la vérité. Il faut qu'il soit parfait en tout. Il ne faut pas dire *Cesar est supra grammaticam*. *César* écrivait comme il combattait. *Frédéric* joue de la flûte comme *Blavet*, pourquoi n'écrirait-il pas comme nos meilleurs auteurs? Cette occupation vaut bien le jeu et la chasse. Son Histoire de Brandebourg sera un chef-d'œuvre quand il l'aura revue avec soin; mais un roi a-t-il le temps de prendre ce soin? Un roi qui gouverne seul une vaste monarchie? oui: voilà ce qui me confond; je ne fors point de surprise. Sachez encore que c'est le meilleur

de tous les hommes, ou bien je suis le plus sot. La philosophie a encore perfectionné son caractère. Il s'est corrigé, comme il corrige ses ouvrages. Voilà précisément, mes anges, pourquoi j'ai le cœur déchiré; voilà pourquoi je ne vous reverrai qu'au mois de mars. Comptez qu'ensuite, quand je reviendrai en France, je n'y reviendrai que pour vous seuls, pour vous, mes anges, qui faites toute ma patrie. Je vous demande en grâce d'encourager madame *Denis* à venir avec moi s'établir au mois de mars à Berlin dans une bonne maison où elle vivra dans la plus grande opulence. Le roi de Prusse lui assure à Paris une pension après ma mort. Il m'a promis que les reines (qui ne savent encore rien de nos petits desseins) l'honoreront des distinctions et des bontés les plus flatteuses. Elle fera ma consolation dans ma vieillesse. Disposez-la à cette bonne œuvre. Il n'y a plus à reculer. Le roi de Prusse m'a fait demander au roi, et je ne suis pas un objet assez important pour qu'on veuille me garder en France. Je servirai le roi dans la personne du roi de Prusse, son allié et son ami. Ce sera une chose honorable pour notre patrie qu'on soit obligé de nous appeler quand on veut faire fleurir les arts. Enfin, je ne crois pas qu'on refuse le roi de Prusse; et si, par un hasard que je ne prévois pas, on le refusait, vous sentez bien que la première démarche étant faite, il la faudrait soutenir, et obtenir, par des sollicitations pressantes, ce qu'on n'aurait pas accordé d'abord à ses prières, et que je ne peux plus vivre en France après avoir voulu la quitter. Il y a un mois que je suis à la torture, j'en ai été malade; un tel parti coûte sans doute. Vous êtes bien

1750.

1750. sûr que c'eſt vous qui déchirez mon ame ; mais, encore une fois, quand je vous parlerai, vous m'approuverez. Ne me condamnez point avant de m'entendre ; conſervez-moi des bontés qui me ſont auſſi précieuſes pour le moins que celles du roi de Pruſſe. J'ai les yeux mouillés de larmes en vous écrivant. Adieu.

LETTRE CLX.

A MADAME DENIS.

A Berlin, 22 auguſte.

Je reçois votre lettre du 8, en ſortant de Phaéton ; c'eſt un peu *Phaéton* traveſti. Le roi a un poëte italien, nommé *Villati*, à quatre cents écus de gages. Il lui donne des vers pour ſon argent, qui ne coûtent pas grand'choſe ni au poëte ni au roi. Cet *Orphée* prend le matin un flacon d'eau de vie au lieu d'eau d'Hippocrène, et dès qu'il eſt un peu ivre, les mauvais vers coulent de ſource. Je n'ai jamais vu rien de ſi plat dans une ſi belle ſalle. Cela reſſemble à un temple de la Gréce, et on y joue des ouvrages tartares.

Pour la muſique, on dit qu'elle eſt bonne. Je ne m'y connais guère ; je n'ai jamais trop ſenti l'extrême mérite des doubles croches. Je ſens ſeulement que la ſignora *Aſtrua* et *i ſignori caſtrati* ont de plus belles voix que vos actrices, et que les airs italiens ont plus de brillant que vos Pont-neuf que vous nommez ariettes. J'ai toujours comparé la muſique françaiſe au jeu de dames, et l'italienne au jeu des

échecs. Le mérite de la difficulté ſurmontée eſt quelque choſe. Votre diſpute contre la muſique italienne eſt comme la guerre de 1701; vous êtes ſeuls contre toute l'Europe. 1750.

Madame la margrave de *Bareith* voudrait bien attirer auprès d'elle madame de *Graſigni*, et je lui propoſe auſſi le marquis d'*Adhémar*. Il n'y a point ici de place pour lui dans le militaire. Il faut de plus ſavoir bien l'allemand, et c'eſt le moindre des obſtacles. Je crois que, pendant la paix, il n'a rien de mieux à faire qu'à ſe mettre à la cour de Bareith. La plupart des cours d'Allemagne ſont actuellement comme celles des anciens paladins, aux tournois près; ce ſont de vieux châteaux où l'on cherche l'amuſement. Il y a là de belles filles d'honneur, de beaux bacheliers; on y fait venir des jongleurs. Il y a dans Bareith opéra italien et comédie françaiſe, avec une jolie bibliothéque dont la princeſſe fait un très-bon uſage. Je crois, en vérité, que ce ſera un excellent marché dont ils me remercieront tous deux.

Pour madame la péruvienne, elle eſt plus difficile à tranſplanter. La voilà établie à Paris, avec une conſidération et des amis qu'on ne quitte guère à ſon âge. Je me fais là mon procès; mais, ma chère enfant, les mauvais auteurs ne pourſuivent point une femme; ils font pour elle de plats madrigaux, mais ils feront éternellement la guerre à leur confrère l'auteur de la Henriade. Les inimitiés, les calomnies, les libelles de toute eſpèce, les perſécutions ſont la ſûre récompenſe d'un pauvre homme aſſez mal-aviſé pour faire des poëmes épiques et des tragédies. Je veux eſſayer

1750. si je trouverai plus de repos auprès d'un poëte couronné qui a cent cinquante mille hommes, qu'avec les poëtes des cafés de Paris. Je vais me coucher dans cette idée.

LETTRE CLXI.

A MADAME DENIS.

A Berlin, 24 auguſte.

PARDONNEZ-moi d'égayer un peu la noirceur que ma tranſplantation répand dans mon ame, et comptez que je n'en ai pas le cœur moins déchiré en vous parlant de l'aventure d'un cu, à laquelle j'ai part malgré moi. Ne vous ſcandaliſez pas; il ne s'agit point ici de paſſions mal-honnêtes.

Un marquis de *Montperni*, attaché à madame la margrave de *Bareith*, et qui eſt venu avec elle, tombe très-dangereuſement malade. Il eſt catholique; car on eſt ici ce que l'on veut. Un domeſtique, encore meilleur catholique, a été cauſe d'un aſſez ſingulier quiproquo. Le malade, tourmenté d'une colique violente, envoie chercher l'apothicaire; le valet, occupé du ſalut de ſon maître, va chercher le viatique; un prêtre arrive; *Montperni*, qui ne ſonge qu'à ſa colique, et qui a la vue fort mauvaiſe, ne doute point que ce ne ſoit un lavement qu'on lui apporte, il tourne le derrière; le prêtre étonné veut une poſture plus décente; il lui parle des quatre fins de l'homme; *Montperni* lui parle de ſeringue; le prêtre ſe fâche; *Montperni* l'appelle

toujours monſieur l'apothicaire. Vous croyez bien que cette ſcène a été un peu commentée dans un pays où on reſpecte fort peu ce que M. de *Montperni* prenait pour un lavement. J'ai un ſecrétaire champenois qui eſt une eſpèce de poëte d'antichambre; il a mis l'aventure en vers d'antichambre; mais on me les attribue, et ils paſſent dans tous les cabinets de l'Allemagne, et ils ſeront bientôt dans ceux de Paris. 1750.

Mon deſtin me ſuit par-tout. D'*Arnaud* fait des ſtances à la glace pour des beautés qu'on prétend être à la glace auſſi, et auſſitôt les gazettes les débitent ſous mon nom. C'eſt bien pis ici que dans le fond d'une province de France. Les Berlinois veulent avoir de l'eſprit parce que le roi en a. Qui aurait dit qu'on ſe piquerait un jour de ſe connaître en vers dans le pays des Vandales? On y prend pour du vin de Beaune, le vinaigre que les marchands de Liége vendent fort cher; et, en vérité, c'eſt ainſi qu'en général le gros du public juge de tout. Le goût eſt un don de DIEU fort rare. Si toutes ces ſottiſes viennent à Paris, je vous prie de me défendre contre les Vandales de notre patrie, car il y en a toujours. Nous nous préparons à jouer Rome ſauvée. Vous ne vous douteriez pas que nous trouvaſſions ici des acteurs. Ce qui vous étonnera, c'eſt que le prince *Henri*, frère du roi, et la princeſſe *Amélie* ſa ſœur, récitent très-bien des vers, et ſans le moindre accent. La langue qu'on parle le moins à la cour, c'eſt l'allemand. Je n'en ai pas encore entendu prononcer un mot. Notre langue et nos belles-lettres ont fait plus de conquêtes que *Charlemagne*. Je fais, comme vous voyez, ce que je peux pour me juſtifier; mais je n'en ai pas moins

de remords de vous avoir quittée. La deſtinée ſe joue
1750. de nous. Je cherche la gaieté aux ſoupers des reines, et, quand je ſuis rentré chez moi, je trouve la triſteſſe. Mon inquiétude m'ôte le ſommeil. J'attends votre première lettre pour fixer mon ame qui ne ſait plus où elle en eſt.

LETTRE CLXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 28 auguſte.

JUGEZ en partie, mes très-chers anges, ſi je ſuis excuſable. Jugez-en par la lettre que le roi de Pruſſe m'a écrite de ſon appartement au mien, lettre qui répond aux très-ſages, très-éloquentes et très-fortes raiſons que ma nièce alléguait ſur un ſimple preſſentiment. Je lui envoie cette lettre (*); qu'elle vous la montre, je vous en prie, et vous croirez lire une lettre de *Trajan* ou de *Marc-Aurèle*. Je n'en ai pas moins le cœur déchiré. Je me livre à ma deſtinée, et je me jette, la tête la première, dans l'abyme de la fatalité qui nous conduit tous. Ah, mes chers anges! ayez pitié des combats que j'éprouve, et de la douleur mortelle avec laquelle je m'arrache à vous. J'en ai preſque toujours vécu ſéparé; mais autrefois c'était la perſécution la plus injuſte, la plus cruelle, la plus acharnée. Aujourd'hui c'eſt le premier homme de l'univers, c'eſt un philoſophe couronné qui m'enlève. Comment voulez-vous que je réſiſte? Comment voulez-vous que j'oublie la

(*) Mélanges littéraires, tome II, page 147.

manière

manière barbare dont j'ai été traité dans mon pays ? Songez-vous bien qu'on a pris le prétexte du Mondain, c'eſt-à-dire du badinage le plus innocent (que je lirais à Rome au pape); que d'indignes ennemis et d'infames ſuperſtitieux ont pris, dis-je, ce prétexte pour me faire exiler. Il y a quinze ans, direz-vous, que cela eſt paſſé. Non, mes anges, il y a un jour, et ces injuſtices atroces ſont toujours des bleſſures récentes. Je ſuis, je l'avoue, comblé des bienfaits de mon roi. Je lui demande, le cœur pénétré, la permiſſion de le ſervir en ſervant le roi de Pruſſe, ſon allié et ſon ami. Je ſerai toujours ſon ſujet; mais puis-je regretter les cabales d'un pays où j'ai été ſi maltraité? Tout cela ne m'empêcherait pas de ſonger à Zulime, à Adélaïde, à Aurélie ; mais je n'ai point ici les deux premières. Je comptais, en partant, n'être auprès du roi de Pruſſe que ſix ſemaines. Je vois bien que je mourrai à ſes pieds. Sans vous, que je ſerais heureux de paſſer dans le ſein de la philoſophie et de la liberté auprès de mon *Marc-Aurèle* le peu de jours qui me reſtent! Mais on ne peut être heureux. Adieu; je ne vous parlerai ni de l'opéra, ni de Phaéton, ni du ſpectacle d'un combat de dix mille hommes, ni de tous les plaiſirs qui ont ſuccédé ici aux victoires. Je ne ſuis rempli que de la douleur de m'arracher à vous. Que madame d'*Argental* conſerve ſa ſanté; que M. de *Choiſeul*, M. l'abbé de *Chauvelin* faſſent à Neuilly des ſoupers délicieux; que M. de *Pont-de-Veſle* ſe ſouvienne de moi avec bonté. Adieu, divins anges, adieu. 1750.

Il n'y a pas moyen de tenir au carrouſel que je viens de voir : c'était à la fois le carrouſel de

—— *Louis XIV*, et la fête des lanternes de la Chine.
1750. Quarante-ſix mille petites lanternes de verre éclairaient la place, et formaient, dans les carrières où l'on courait, une illumination bien deſſinée. Trois mille ſoldats ſous les armes bordaient toutes les avenues, quatre échafauds immenſes fermaient de tous côtés la place. Pas la moindre confuſion, nul bruit, tout le monde aſſis à l'aiſe, et attentif en ſilence comme à Paris à une ſcène touchante de ces tragédies que je ne verrai plus, grâce à . . . Quatre quadrilles ou plutôt quatre petites armées de Romains, de Carthaginois, de Perſans et de Grecs, entrant dans la lice, et en feſant le tour au bruit de leur muſique guerrière, la princeſſe *Amélie* entourée des juges du camp, et donnant le prix. C'était *Vénus* qui donnait la pomme. Le Prince royal a eu le premier prix. Il avait l'air d'un héros des Amadis. On ne peut pas ſe faire une juſte idée de la beauté, de la ſingularité de ce ſpectacle; le tout terminé par un ſouper à dix tables, et par un bal. C'eſt le pays des fées. Voilà ce que fait un ſeul homme. Ses cinq victoires et la paix de Dreſde étaient un bel ornement à ce ſpectacle. Ajoutez à cela que nous allons avoir une compagnie des Indes. J'en ſuis bien aiſe pour nos bons amis les Hollandais. Je crois que M. de *Pont-de-Veſle* avouera ſans peine que *Frédéric le grand* eſt plus grand que *Louis XIV*. Il ſerait cent fois plus grand que je n'en aurais pas moins le cœur percé d'être loin de vous.

LETTRE CLXIII. 1750.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Auguſte.

MON héros, cette lettre partira quand il plaira à DIEU; mais il faut que je me livre au plaiſir de vous dire combien mon cœur vous donne la préférence ſur tous les rois de la terre. Je ne vous parlerai cette fois-ci ni de l'ancienne Rome, ni de *Cicéron*, ni de *Louis XIV;* mais, puiſque vous avez daigné entrer avec tant de bonté dans ma ſituation, je crois remplir un devoir en vous rendant un compte fidèle de tout.

Votre élévation ne vous permet guère d'être inſtruit de tout ce qu'un homme, qui s'eſt conſacré aux lettres, a à eſſuyer en France; mais vous ſavez en général que j'ai ſouffert des perſécutions de toute eſpèce. Je fus pourſuivi juſque dans la retraite de Cirey, et le théatin *Boyer* m'obligea, en 1736, de me réfugier en Hollande.

Quel était le prétexte de cette tempête excitée par des prêtres, et à laquelle ſe prêtait *la vieille mie* qu'on appelait le cardinal de *Fleuri*? C'était la plaiſanterie très-innocente du Mondain, l'ouvrage du monde le moins digne d'attirer des perſécutions à ſon auteur. Le garde des ſceaux *Chauvelin* me pourſuivit avec acharnement.

Je pouvais alors trouver auprès du roi de Pruſſe un aſile honorable, mais j'avais promis à madame *du Châtelet*, votre amie, de ne l'abandonner jamais.

1750. Je lui tins parole, je revins auprès d'elle, et la mort ſeule nous a ſéparés. Vos bontés me firent obtenir les places de gentilhomme ordinaire du roi et de ſon hiſtoriographe. Vous ſavez ſi j'en conſerve une juſte reconnaiſſance. J'aurais voulu paſſer auprès de vous ma vie, et je vous proteſte que ſi quelque haſard heureux ou malheureux vous avait fait prendre le parti de paſſer à Richelieu une partie de l'année, je vous aurais demandé la permiſſion de vous y ſuivre toujours, et j'aurais voulu cultiver l'eſprit de M. le duc de *Fronſac*. C'était-là de mes châteaux en Eſpagne; mais je me ſuis trouvé à Paris un objet de jalouſie pour tous ceux qui ſe mêlent d'écrire, et un objet de perſécution pour les dévots.

Lorſque j'étais à Lunéville, le roi *Staniſlas* s'aviſa de compoſer un aſſez médiocre ouvrage, intitulé le Philoſophe chrétien; il en fit corriger les fautes de français par ſon ſecrétaire *Solignac*, et envoya le manuſcrit à la reine ſa fille, la priant de lui en dire ſon avis. Je ſoupçonne fort celui que la reine conſulta; mais n'ayant pas de certitude, je me contenterai de vous dire que la reine manda au roi ſon père, que le manuſcrit était l'ouvrage d'un athée, qu'on voyait bien que j'en étais l'auteur, et que madame *du Châtelet* et moi nous le pervertiſſions. La reine s'imagina que nous étions les confidens du goût du roi *Staniſlas* pour madame de *Boufflers*, que nous l'entraînions dans l'irréligion pour lui ôter ſes remords. Jugez de là quelles impreſſions elle a données de moi à monſieur le dauphin et à ſes filles. Le théatin *Boyer* a donné encore de moi à monſieur le dauphin et à madame la dauphine des idées plus funeſtes.

Je n'avais donc de reſſource que dans madame de *Pompadour ;* mais tous les gens de lettres feſaient ce qu'ils pouvaient pour l'éloigner de moi, et le roi ne me témoignait jamais la moindre bonté. Je ſongeai alors à me faire une eſpèce de rempart des académies, contre les perſécutions qu'un homme qui a écrit avec liberté doit toujours craindre en France. Je m'adreſſai à M. d'*Argenſon*, lorſqu'il eut ce département. Je demandais qu'il fît, pour ſon ancien camarade de collége, ce que M. de *Maurepas* m'avait promis avant qu'il lui plût de me perſécuter : c'était de me faire entrer dans l'académie des ſciences et dans celle des belles-lettres, comme aſſocié libre ou ſurnuméraire. La grâce était petite, je devais l'attendre de lui, et je ne l'obtins point. Je reſtai en butte à des ennemis toujours acharnés. La place d'hiſtoriographe n'était qu'un vain titre; je voulus la rendre réelle en travaillant à l'hiſtoire de la guerre de 1741 ; mais, malgré mes travaux, *Moncrif* eut ſes entrées chez le roi, et moi je ne les eus pas. 1750.

Dans ces circonſtances le roi de Pruſſe, après une correſpondance ſuivie de ſeize années, m'appelle à ſa cour, me preſſe de le venir voir. Je me rends, j'arrive au milieu des fêtes, des carrouſels et des plaiſirs. Je connaiſſais toute cette cour depuis long-temps. Le roi de Pruſſe me traite auſſi bien qu'on me traitait chez moi. Il me promet de me faire paſſer le reſte de ma vie heureuſement. Il m'écrit même une lettre que ma nièce a entre les mains, lettre qui lui ferait tort dans la poſtérité s'il manquait à ſa parole. Ma nièce veut bien alors venir paſſer auprès de moi une partie du temps qui me reſte à vivre. Je lui fais aſſurer une

1750. penſion de quatre mille livres, payable à Paris après ma mort, par le roi. Mais m'apercevant que la vie de Potſdam, qui me plaît beaucoup, déſeſpérerait une femme, je conſens à me priver de ma nièce; je lui laiſſe à Paris ma maiſon, ma vaiſſelle d'argent, mes chevaux, j'augmente ſa fortune.

Il fallait bien que j'acceptaſſe une penſion du roi, parce que les autres en ont, parce que les déplacemens coûtent cher, parce que, lorſque je la rendrai, il y aura beaucoup plus de nobleſſe à la remettre que de honte à la recevoir, s'il peut être honteux de recevoir une penſion d'un grand roi qui en fait à tant de princes.

Au reſte, le roi de Pruſſe m'a tenu parole, et a été même au-delà de ce qu'il m'a promis. J'ai eu un petit moment de bouderie; mais l'explication a bientôt tout raccommodé. Je jouis d'une liberté entière, je jouis ſurtout de mon temps; je ne ſuis gêné en rien. Croiriez-vous bien, Monſeigneur, que les reines m'ont dit de venir dîner ou ſouper chez elles, quand je voudrais, et trouvent encore bon que j'y aille très-rarement? Les ſoupers avec le roi ſont très-agréables; je m'y amuſe; cela tient l'eſprit en haleine. La converſation eſt ſouvent très-inſtructive et nourrit l'ame. Je m'en diſpenſe quand ma mauvaiſe ſanté l'ordonne. Si vous voyez milord *Maréchal*, il peut vous dire comment tout cela ſe paſſe, et vous avouerez que la vie philoſophique de Potſdam eſt auſſi heureuſe que ſingulière. Elle convient ſurtout à une ſanté auſſi délabrée que la mienne.

Maupertuis eſt devenu à la vérité inſociable, mais *Algarotti* et d'autres ſont des gens de la meilleure

compagnie. Que faut-il de plus à mon âge? et quelle retraite plus honorable et plus douce peut-on imaginer sur la terre? Elle l'eſt au point que la conſidération, néceſſairement attachée à ceux qui vivent avec le ſouverain, eſt comptée pour rien dans mon calcul. Je ne fais pas plus de cas des petits honneurs qu'il faut avoir, ſeulement afin que les ſentinelles vous laiſſent paſſer. J'abandonnerais volontiers et les clefs d'or, et les croix et les vingt mille francs que vous me reprochez, penſion ſi rare en France; j'abandonnerais tout pour avoir l'honneur de vivre avec vous, et pour retrouver ma nièce et mes amis. Il y a vingt ans que je vous ai dit que ma paſſion était d'achever auprès de vous ma vie. 1750.

Mais vous m'avouerez qu'il faut au moins être moralement sûr d'être bien reçu dans ſa patrie pour faire un tel ſacrifice. Je n'ai achevé le Siècle de *Louis XIV* que pour me préparer les voies en méritant l'eſtime des honnêtes gens. La matière eſt ſi délicate que j'ai cru ne la devoir traiter que de loin. J'ai tâché d'écrire en ſage, je crains que des fous ne me jugent. L'hiſtoire d'ailleurs exige une vérité ſi libre, qu'un hiſtoriographe de France ne peut écrire que hors de France. Au reſte, rendez-moi la juſtice de croire que je n'ai point fait le parallèle de *Louis XIV* avec un électeur de Brandebourg. Ce ne ſont pas choſes de même genre. Il faut pardonner au roi de Pruſſe cette petite complaiſance pour ſon grand-père. J'ai corrigé ſon ouvrage, mais je me ſuis bien donné de garde de lui faire la moindre remontrance ſur cet endroit, et d'ailleurs je n'ai pas pu tout corriger.

Il a fait cet ouvrage pour lui; et moi j'ai fait le

1750. Siècle de *Louis XIV* pour la France. Vous me rendez sans doute assez de justice, vous êtes assez au fait de tout, pour ne pas trouver mauvais que je ne vienne en France que quand je saurai comment une histoire qui intéresse tous les ordres de l'Etat, la religion, le gouvernement, aura été reçue. Je vous avais promis, Monseigneur, au commencement de ma lettre, de ne vous point parler de *Louis XIV;* mais on va toujours un peu plus loin qu'on ne croyait d'abord, quand on ouvre son cœur : j'abuse à l'excès de votre indulgence.

Je vous ai exposé ma situation, mes raisons, ma fortune et mes désirs. Ces désirs seront toujours de vous faire ma cour, de vivre avec mes amis; mais, en vérité, serait-il prudent de revenir en France dans les circonstances où je suis, et de quitter une vie honorable et tranquille, pour m'exposer à des humiliations et à des orages?

Vous m'avez fait l'honneur de me mander que le roi et madame de *Pompadour*, qui ne me regardaient pas quand j'étais en France, ont été choqués que j'en fusse sorti. Comment serai-je donc traité si je reviens? Madame de *Pompadour*, en dernier lieu, semblait s'être éloignée de moi. Renoncerai-je à la faveur, à la familiarité d'un des plus grands rois de la terre, d'un homme qui ira à la postérité, pour aller briguer à une toilette un mot que je n'obtiendrai pas ? pour solliciter auprès de M. d'*Argenson*, dans ma vieillesse, la permission de passer une heure quelquefois aux assemblées de l'académie des sciences et des inscriptions? après qu'il aurait dû m'offrir lui-même cette consolation.

Je ſais qu'avec un peu de philoſophie et une très-mauvaiſe ſanté, on peut fort bien reſter chez ſoi à Paris, et c'eſt le parti que probablement mes maladies et la caducité avancée où je touche me feront prendre. Mais alors quel triſte rôle ! quelle condition équivoque! quelle dépendance de ceux qui pourront me faire ſentir que j'ai eu tort de m'en aller, et tort de revenir! Ma vieilleſſe ne ſerait-elle pas empoiſonnée, et par les gens de lettres, et par ceux qui ont donné de moi à monſieur le dauphin des impreſſions ſi dangereuſes ſur mon compte? 1750.

Daignez donc, Monſeigneur, je vous en conjure, peſer toutes ces raiſons; puiſque vous conſervez pour moi tant de bontés, ayez celle de ne me point expoſer. Serait-il mal à propos que vous pouſſaſſiez vos bons offices juſqu'à montrer naturellement à madame de *Pompadour* ma ſituation et mes raiſons? Ne pourriez-vous pas lui dire qu'en quittant la France, je n'ai fait que me ſouſtraire à la mauvaiſe volonté des gens qui ne l'aiment pas? L'ancien évêque de Mirepoix a éclaté contre moi au ſujet d'un petit écrit qu'on m'imputait, intitulé la Voix du peuple et du ſage : écrit qui en a fait éclore tant d'autres, comme la Voix du pape, la Voix du prêtre, la Voix du laïque, la Voix du capucin, &c.

Celui qu'on m'imputait, ſoutenait les droits du roi. Mais le roi ne ſe ſoucie guère qu'on ſoutienne ſes droits; et ceux qui les uſurpent, perſécutent tant qu'ils peuvent ceux qui les défendent. Mais, au moins, madame de *Pompadour* et les miniſtres devraient m'en ſavoir quelque gré.

Voici enfin, ſi vous n'êtes pas laſſé de mes remon-

1750. trances, voici, je crois, le point où tout se termine.

Ne pourriez-vous pas avoir la bonté de représenter à madame de *Pompadour* que j'ai précisément les mêmes ennemis qu'elle. Si elle est piquée de ma désertion, et si elle ne me regarde que comme un transfuge, il faut rester où je suis si bien; mais si elle croit que je puis être compté parmi ceux qui, dans la littérature, peuvent être de quelque utilité; si elle souhaite que je revienne, ne pourrez-vous pas lui dire que vous connaissez mon attachement pour elle; qu'elle seule pourrait me faire quitter le roi de Prusse; que je n'ai quitté la France que parce que j'y ai été persécuté par ceux qui la haïssent? Il me semble que de telles insinuations employées à propos, et avec cet ascendant que votre esprit doit avoir sur le sien, ne seraient pas sans effet; et si elle ne les goûtait pas, ce serait m'avertir que je dois me tenir auprès du roi de Prusse.

Ce ne sont pas des conditions que je propose, ce sont seulement des essais que je vous supplierais de faire sans vous compromettre, et sans préjudice du voyage que je prétends faire. Je ne suis point un exilé qui demande son rappel, je ne suis point un homme nécessaire qui veut se faire acheter; je suis votre ancien serviteur, votre attaché, qui désire passionnément de vivre auprès de vous d'une manière convenable et également honorable pour vous qui me protégez, et pour moi qui quitterais une cour où je n'ai besoin de personne, et où je n'ai rien à craindre ni des prêtres ni des ministres. Je ne suis point ici dans l'antichambre d'un secrétaire d'Etat, mais dans la chambre de son maître.

Je renoncerai à tout, Monſeigneur, quand il le faudra. Je vous aime, j'aime ma patrie, j'aime les lettres plus que jamais, et je vais vous parler encore de Rome ſauvée, malgré mes ſermens. 1750.

J'ai fait à cette Rome tout ce que j'ai pu; je vous demande en grâce de la protéger, de la faire jouer. Vous avez été le parrain de cet enfant-là, ne l'abandonnez pas. Elle réuſſira ſi elle eſt bien jouée, autant qu'un ouvrage un peu auſtère peut réuſſir chez des français. Il eſt bon que vous faſſiez voir à madame de *Pompadour* qu'il y a du moins quelque différence entre un ouvrage bien conduit et bien écrit, et la farce allobroge qu'elle a protégée.

Enfin, je mets ma deſtinée entre vos mains. Ma nièce viendra recevoir vos ordres; elle a avec moi un petit chiffre d'autant plus indéchiffrable qu'il n'a point du tout l'air de myſtère. Elle m'inſtruira avec ſureté de vos volontés. Elle vous fera tenir ce que je pourrai du Siècle de *Louis XIV*. Je ſuis enchanté que ſon caractère ait eu le bonheur de vous plaire. Je la regarde comme ma fille. Ma tendreſſe pour elle, et mon extrême attachement pour vous ſont les ſeules raiſons qui puiſſent me rappeler en France. J'aurai ſacrifié quelque temps à la cour d'un grand roi à la néceſſité d'amortir l'envie; je donnerai le reſte à l'amitié, ſi pourtant ce reſte peut encore être quelque choſe, ſi mes maux ne me jettent pas enfin dans un état abſolument inutile à la ſociété. Je ſuis menacé d'une vieilleſſe bien cruelle ou d'une mort prompte. En ce cas, je ſouffrirai mes maux très-patiemment, et je mourrai en vous aimant.

Vivez, Monſeigneur; jouiſſez long-temps de votre

1750. réputation, de vos amis, de votre conſidération perſonnelle. Soyez père heureux et heureux grand-père. La philoſophie et les belles-lettres amuſeront les momens que vous ne donnerez pas aux affaires. Vous aurez long-temps des plaiſirs, et vous ferez toujours ceux de la ſociété. Vous ſerez le ſeul homme de France dont on parlera dans les pays étrangers. Vous avez des égaux dans les places, vous n'en avez point dans l'eſtime du monde. Vous avez été à la gloire par tous les chemins.

Adieu, Monſeigneur; je ne ſais ſi je vaux *Saint-Evremont*, mais quel plaiſant héros que ſon comte de *Grammont !* et que ſont les d'*Epernon* et les *Candale* au prix de vous! Adieu, mon héros, pour qui je ſuis pénétré de la plus vive tendreſſe.

P. S. Je n'ai point à Potſdam les rogatons de *la Métrie*, j'aurai l'honneur de vous les envoyer avec l'Hiſtoire de Brandebourg, non pas celle qui eſt imprimée en Hollande, et où il manque la vie du feu roi, mais celle que le roi m'a donnée, et dont je crois qu'il n'y a plus d'exemplaires. Je vous demanderai le ſecret ſur ce petit envoi. Le volume eſt trop gros pour en charger le courrier. Cela vaut un peu mieux que les folies incohérentes de *la Métrie*. Au reſte, il demande s'il peut revenir en France, s'il peut y paſſer une année ſans être recherché. Il prétend que quand on y a paſſé une année, on peut y reſter toute ſa vie. Je vous ſupplie, Monſeigneur, de vouloir bien me mander, ſi *le vin de Hongrie ſe gâte ſur mer ;* s'il ne ſe gâte pas, *la Métrie* partira; s'il ſe gâte, *la Métrie* reſtera. Il ne vous en coûtera qu'un mot pour décider de ſa fortune.

Pardon de ce volume dont je vous ennuie ; que ne puis-je vous ennuyer tête à tête, et vous dire combien je vous ſuis attaché ! 1750.

LETTRE CLXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 1 ſeptembre.

Ne m'écrivez jamais, mon divin ange, une lettre auſſi cruelle que celle du 20 d'auguſte. Vous me rendriez malade de chagrin, vous feriez mon malheur pour ma vie. Je vous écrivis, je vous rendis compte à peu-près de tout dans le temps que j'écrivis à ma nièce; mais dans le tumulte de tant de fêtes, dans un déplacement continuel, il arrive trop aiſément qu'on vient vous enlever au milieu d'une lettre commencée et prête à cacheter; on remet à la poſte ſuivante, et il n'y a ici que deux poſtes par ſemaine: ſouvent même les lettres d'une poſte attendent à Véſel celles de l'autre, afin de faire un paquet plus fort. Ainſi, il ne faut pas s'étonner de recevoir des nouvelles tantôt de dix, tantôt de vingt jours. Vous devez à préſent être au fait; vous devez ſavoir tout ce que j'ai mandé à ma nièce pour vous, comme vous aurez eu la bonté de lui communiquer ce que je vous ai écrit pour elle. Vous m'accuſez de faibleſſe; comptez qu'il a fallu une étrange force pour me réſoudre à achever mes jours loin de vous, et que j'ai été plus long-temps que vous ne penſez à

1750. me déterminer. Il n'y a pas d'apparence qu'après la lettre du roi de Pruſſe que vous avez vue, je puiſſe jamais me repentir de m'être attaché à lui ; mais certainement je me repentirai toute ma vie de m'être arraché à vous et à vos amis. Il eſt vrai que je n'aurai pas beaucoup d'autres regrets à dévorer. L'égarement et le goût déteſtable où le public ſemble plongé aujourd'hui, ne doit pas avoir pour moi de grands charmes. Vous ſavez d'ailleurs tout ce que j'ai eſſuyé. Je trouve un port après trente ans d'orages. Je trouve la protection d'un roi, la converſation d'un philoſophe, les agrémens d'un homme aimable, tout cela réuni dans un homme qui veut depuis ſeize ans me conſoler de mes malheurs, et me mettre à l'abri de mes ennemis. Tout eſt à craindre pour moi dans Paris, tant que je vivrai, malgré les protections que j'y ai, malgré mes places et la bonté même du roi. Ici je ſuis sûr d'un ſort à jamais tranquille. Si l'on peut répondre de quelque choſe, c'eſt du caractère du roi de Pruſſe. J'avais été autrefois fort fâché contre lui, au ſujet d'un officier français, condamné cruellement par ſon père, et dont j'avais demandé la grâce. Je ne ſavais pas que cette grâce avait été accordée. Le roi de Pruſſe fait de très-belles actions ſans en avertir ſon monde. Il vient d'envoyer cinquante mille francs, dans une petite caſſette fort jolie, à une vieille dame de la cour que ſon père avait condamnée à l'amende autrefois d'une manière tout-à-fait turque. On reparla, il y a quelque temps, de cette ancienne injuſtice deſpotique du feu roi. Il ne voulut ni flétrir la mémoire de ſon père, ni laiſſer ſubſiſter le tort. Il

choiſit exprès une terre de cette dame, pour y donner ce beau ſpectacle d'un combat de dix mille hommes, eſpèce de ſpectacle digne du vainqueur de l'Autriche; il prétendit que, pendant la pièce, on avait coupé une haie dans la terre de la dame en queſtion. On ne lui avait pas abattu une branche, mais il s'obſtina à dire qu'il y avait eu du dégat, et envoya les cinquante mille francs pour le réparer. Mon cher et reſpectable ami, comment ſont donc faits les grands-hommes, ſi celui-là n'en eſt pas un? Je ne vous en regrette pas moins, je ne ſuis pas moins affligé, je ne viendrai en France que pour vous y voir. Mon cœur ne donnera jamais la préférence au roi de Pruſſe; et ſi je ſuis obligé de vivre davantage auprès de lui, vous ſerez toujours les premiers dans mon ſouvenir. Il part pour la Siléſie; je reſterai chez lui pendant ſon abſence pour quelques arrangemens littéraires. Je ne ſais plus quand je contenterai ma fantaiſie de voir Veniſe, Herculanum, Saint-Pierre et le pape; mais ſi je vais voir ces raretés, ce ſera en poſtillon. Rien n'eſt meilleur pour la ſanté. Je vous jure que vous accourcirez mon voyage. Ecrivez-moi, je vous en prie, à Berlin, juſqu'à ce que je vous informe de mon départ. Je vous ai déjà mandé que je n'avais ici ni Zulime, ni Adélaïde, mais j'ai Aurélie. Le roi de Pruſſe eſt de votre avis; il trouve que Rome ſauvée eſt ce que j'ai fait de plus fort. Ce ſerait une raiſon pour faire tomber à Paris cette pièce, et pour faire dire à la cour que cela n'approche pas de la belle pièce de Catilina, imprimée au Louvre. Mille tendres reſpects à madame d'*Argental*, à votre famille, à vos amis. Soit que je voye Rome ou

1750.

1750. non, je vous embraſſerai ſurement cet hiver, avant de repartir pour Berlin. Donnez-moi, je vous en conjure, des nouvelles de madame d'*Argental*. Adieu, encore une fois; quand je vous parlerai, vous me direz que j'ai raiſon.

A propos, vous me reprochez de faire avec joie des portraits flatteurs à ma nièce; voudriez-vous que je la dégoûtaſſe et que je me privaſſe de la conſolation de vivre à Berlin avec elle, et d'y parler de vous? voudriez-vous que je fuſſe inſenſible aux fêtes de *Lucullus*, et aux vertus de *Marc-Aurèle*?

LETTRE CLXV.

A MADAME DENIS.

Berlin, 12 ſeptembre.

Qui donc peut vous dire que Berlin eſt ce qu'était Paris du temps de *Hugues-Capet*? Je vous prie ſeulement, ma chère enfant, d'aller voir votre ancienne paroiſſe l'Egliſe de Saint-Barthelemi, où vous n'avez, je crois, jamais été. C'était là le palais de ce *Hugues*. Le portail ſubſiſte encore dans toute ſa barbarie. Venez, après cela, voir la ſalle d'opéra de Berlin.

Je voudrais que vous euſſiez été au carrouſel dont je vous ai déjà dit un petit mot; remarquez en paſſant, qu'on ne donne plus de carrouſels à préſent ailleurs qu'ici. Si vous aviez vu le Prince royal de Pruſſe, avec ſa mine noble et douce, habillé en conſul-romain, couper des têtes de maure, et enfiler des

des bagues, vous l'auriez pris pour le jeune *Scipion*. Il eſt sûr que les peintres qui s'aviſent de peindre la continence de *Scipion*, ne le prendront pas pour modèle; vous l'auriez peut-être prié de vous faire violence, ſi vous l'aviez vu dans ce bel équipage. Nous avons eu deux fois ce carrouſel, une aux flambeaux, et l'autre en plein jour; enſuite nous avons joué Rome ſauvée ſur un petit théâtre aſſez joli, que j'ai fait conſtruire dans l'antichambre de la princeſſe *Amélie*. Moi qui vous parle, j'ai joué *Cicéron*. J'aurais bien voulu que le marquis d'*Adhémar* eût été là en *Céſar*, et que M. de *Thibouville* eût joué ſon rôle de *Catilina;* mais on ne peut pas tout avoir. 1750.

Nous avons eu l'opéra d'Iphigénie en Aulide. *Quinault* n'a plus à ſe plaindre; *Racine* a été encore plus maltraité que lui. Je vous avouerai, ſi vous voulez, que les vers des opéra qu'on donne ici, ſont dignes du temps de *Hugues-Capet;* mais, en vérité, Berlin eſt un petit Paris. Il y a de la médiſance, de la tracaſſerie, des jalouſies de femmes, des jalouſies d'auteurs, et juſqu'à des brochures. J'attends avec impatience ce que vous et Verſailles vous déciderez ſur ma deſtinée, et ce que vous direz de la lettre du roi de Pruſſe.

J'ai écrit à notre cher d'*Argental*. J'ai dit à *Algarotti* que nous avions lu enſemble à Paris ſon *congreſſo di Citera*. Il en eſt flatté. Vous ſavez que les Italiens ont été les premiers maîtres en amour, quand ils ont fait revivre les beaux arts; mais nous le leur avons bien rendu. Adieu; je n'ai pas un moment, et je vous embraſſe en courant.

1750.

LETTRE CLXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 14 septembre.

Vous devez, mon cher et respectable ami, avoir reçu plusieurs lettres de moi, et madame *Denis* doit vous en avoir rendu une; elle doit vous avoir dit que je vous sacrifie le pape, mais pour le roi de Prusse cela est impossible. Je n'irai point en Italie cette automne, comme je l'avais projeté. Je viendrai vous voir au mois de novembre, j'aurai la consolation de passer l'hiver avec vous, et je reverrai souvent ma patrie, parce que vous y demeurez. J'ai remis mon voyage d'Italie à un an, et je vous embrasserai par conséquent dans un an. Ces points de vue-là sont bien agréables, et les voyages sont charmans quand on vous retrouve au bout. L'Italie et le roi de Prusse sont chez moi deux vieilles passions qu'il faut satisfaire; mais je ne peux traiter *Frédéric le grand* comme le saint-père. Je ne peux le voir en passant. Je vous répète encore que vous approuverez mes raisons; oui, vous me plaindrez de m'être séparé de vous, et vous ne pourrez me condamner. Je ne sais comment vont les tracasseries de *le Kain*. Pour nous, nous jouons ici Rome sauvée sans tracasserie; je gronde comme je fesais à Paris, et tout va bien. Nous avons déjà fait trois répétitions; j'essayerai le rôle d'*Aurélie*, et au mois de novembre vous en jugerez. Je retrouverai mon petit théâtre; nous

tâcherons d'amuſer madame d'*Argental*. Tout ce tracas-là fait du bien à la ſanté. Voyager et jouer la comédie vaut preſque les pillules de *Sthal*. Qu'eſt-ce que trois ou quatre cents lieues? bagatelle. Voyez les Romains, ces anciens maîtres de nous autres barbares, ils couraient de Rome en Afrique, au fond des Gaules, dans l'Aſie; c'était une promenade. Nous nous effrayons d'aller à dix lieues. Les Pariſiens ſont de francs ſibarites. Vive le roi de Pruſſe, il va à Konisberg comme vous allez à Neuilly; mais, mes anges, de tous ces voyages, les plus gais ſeront ceux que je ferai pour vous. Meſſieurs de Neuilly, je ſuis à vous pour la vie. Mandez-moi donc des nouvelles de la ſanté de madame d'*Argental*. 1750.

Adieu, adieu; aimez-moi toujours, je vous en prie.

LETTRE CLXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 23 ſeptembre.

MON cher et reſpectable ami, vous m'écrivez des lettres qui percent l'ame et qui l'éclairent. Vous dites tout ce qu'un ſage peut dire ſur des rois; mais je maintiens mon roi une eſpèce de ſage. Il n'eſt pas un d'*Argental*, mais, après vous, il eſt ce que j'ai vu de plus aimable. Pourquoi donc, me dira-t-on, quittez-vous M. d'*Argental* pour lui? Ah! mon cher ami, ce n'eſt pas vous que je quitte, ce ſont les petites cabales et les grandes haines, les calomnies, les injuſtices, tout

1750. ce qui perſécute un homme de lettres dans ſa patrie. Je la regrette ſans doute cette patrie, et je la reverrai bientôt. Vous me la ferez toujours aimer ; et d'ailleurs je me regarderai toujours comme le ſujet et comme le ſerviteur du roi. Si j'étais bon français à Paris, à plus forte raiſon le ſuis-je dans les pays étrangers. Comptez que j'ai bien prévenu vos conſeils, et que jamais je n'ai mieux mérité votre amitié ; mais je ſuis un peu comme *Chiantpot-la-perruque*. Vous ne ſavez peut-être pas ſon hiſtoire : c'était un homme qui quitta Paris, parce que les petits garçons couraient après lui. Il alla à Lyon par la diligence, et en deſcendant, il fut ſalué d'une huée de poliſſons. Voilà à peu-près mon cas. D'*Arnaud* fait ici des chanſons pour les filles, et on imprime dans les gazettes : *Chanſon de l'illuſtre Voltaire pour l'auguſte princeſſe Amélie*. Un chambellan de la princeſſe de *Bareith*, bon catholique, ayant la fièvre et le tranſport au cerveau, croit demander un lavement, on lui apporte le viatique et l'extrême-onction ; il prend le prêtre pour un apothicaire, tourne le cu, et de rire. Une façon de ſecrétaire que j'ai amené avec moi, eſpèce de rimailleur, fait des vers ſur cette aventure, et on imprime : Vers de l'illuſtre *Voltaire*, ſur le cu d'un chambellan de Bareith, et ſur ſon extrême-onction. Ainſi, je porte glorieuſement les péchés de d'*Arnaud* et de *Tinois ;* mais malheureuſement j'ai peur que les mauvais vers de *Tinois*, portés par la beauté du ſujet, ne parviennent à Paris, et ne cauſent du ſcandale. J'ai grondé vivement le poëte, et je vous prie, ſi cette ſottiſe parvient dans le pays natal de ces fadaiſes, de détruire la calomnie ; car, quoique les vers aient

l'air à peu-près d'être faits par un laquais, il y a d'honnêtes gens qui pourraient bien me les imputer, et cela n'eſt pas juſte. Il faut que chacun jouiſſe de ſon bien. Franchement, il y aurait de la cruauté à m'imputer des vers ſcandaleux, à moi qui ſuis, à mon corps défendant, un exemple de ſageſſe dans ce pays-ci. Proteſtez donc, je vous en prie, dans le grand livre de madame *Doublet*, contre les impertinens qui m'attribueraient ces impertinences. Je vous écris un peu moins ſérieuſement qu'à mon ordinaire, c'eſt que je ſuis plus gai. Je vous reverrai bientôt, et je compte paſſer ma vie entre *Frédéric*, le modèle des rois, et vous, le modèle des hommes. On eſt à Paris en trois ſemaines, et on travaille chemin feſant; on ne perd point ſon temps. Qu'eſt-ce que trois ſemaines dans une année? Rien n'eſt plus ſain que d'aller. Vous m'allez dire que c'eſt une chimère; non, croyez tout d'un homme qui vous a ſacrifié le pape. 1750.

Nous jouâmes avant-hier Rome ſauvée, le roi était encore en Siléſie. Nous avions une compagnie choiſie; nous jouâmes pour nous réjouir. Il y a ici un ambaſſadeur anglais qui ſait par cœur les Catilinaires. Ce n'eſt pas milord *Tirconel*, c'eſt l'envoyé d'Angleterre. Il m'a fait de très-beaux vers anglais ſur Rome ſauvée; il dit que c'eſt mon meilleur ouvrage. C'eſt une vraie pièce pour des miniſtres; madame la chancelière en eſt fort contente. Nos d'*Agueſſeau* aiment ici la comédie en réformant les lois. Adieu; je ſuis un bavard, je vous aime de tout mon cœur.

1750.

LETTRE CLXVIII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Berlin, 23 ſeptembre.

QUAND vous vous y mettez, ma chère nièce, vous écrivez des lettres charmantes, et vous êtes, en vérité, une des plus aimables femmes qui ſoient au monde. Vous augmentez mes regrets; vous me faites ſentir toute l'étendue de mes pertes. J'aurais joui avec vous d'une ſociété délicieuſe; mais enfin, j'eſpère que malheur ſera bon à quelque choſe. Je pourrai être plus utile à votre frère ici qu'à Paris. Peut-être qu'un roi hérétique protégera un prédicateur catholique. Tous chemins mènent à Rome; et puiſque *Mahomet* m'a ſi bien mis avec le pape, je ne déſeſpère pas qu'un huguenot ne faſſe du bien au prédicateur des carmélites.

Quand je vous dis, mon aimable nièce, que tous chemins mènent à Rome, ce n'eſt pas qu'ils m'y mènent. J'avais la rage de voir cette Rome et ce bon pape que nous avons, mais vous et votre ſœur vous me rappelez en France : je vous ſacrifie le ſaint-père. Je voudrais de même pouvoir vous faire le ſacrifice du roi de Pruſſe; mais il n'y a pas moyen. Il eſt auſſi aimable que vous; il eſt roi, mais c'eſt une paſſion de ſeize ans : il m'a tourné la tête. J'ai eu l'inſolence de penſer que la nature m'avait fait pour lui. J'ai trouvé une conformité ſi ſingulière entre tous ſes goûts et les miens, que j'ai oublié qu'il

était ſouverain de la moitié de l'Allemagne, que l'autre tremblait à ſon nom, qu'il avait gagné cinq batailles, qu'il était le plus grand général de l'Europe, qu'il était entouré de grands diables de héros hauts de ſix pieds : tout cela m'aurait fait fuir mille lieues ; mais le philoſophe m'a apprivoiſé avec le monarque, et je n'ai vu en lui qu'un grand-homme bon et ſociable. Tout le monde me reproche qu'il a fait pour d'*Arnaud* des vers qui ne ſont pas ce qu'il a fait de mieux ; mais ſongez qu'à quatre cents lieues de Paris, il eſt bien difficile de ſavoir ſi un homme qu'on lui recommande a du mérite ou non : de plus, c'eſt toujours des vers ; et, bien ou mal appliqués, ils prouvent que le vainqueur de l'Autriche aime les belles-lettres que j'aime de tout mon cœur. D'ailleurs, d'*Arnaud* eſt un bon diable qui, par-ci par-là, ne laiſſe pas de rencontrer de bonnes tirades. Il a du goût, il ſe forme ; et s'il arrive qu'il ſe déforme, il n'y a pas grand mal. En un mot, la petite mépriſe du roi de Pruſſe n'empêche pas qu'il ne ſoit le plus aimable et le plus ſingulier de tous les hommes. 1750.

Le climat n'eſt point ſi dur qu'on ſe l'imagine. Vous autres pariſiennes, vous penſez que je ſuis en Laponie : ſachez que nous avons eu un été auſſi chaud que le vôtre, que nous avons mangé de bonnes pêches et de bons muſcats, et que, pour trois ou quatre degrés du ſoleil de plus ou de moins, il ne faut pas traiter les gens de haut en bas.

Vous voyez jouer chez moi à Paris des Mahomet, mais moi je joue à Berlin des Rome ſauvée, et je ſuis le plus enroué *Cicéron* que vous ayez vu. D'ailleurs, mon aimable enfant, digérons ; voilà le

1750. grand point. Ma ſanté eſt à peu-près comme elle était à Paris; et quand j'ai la colique, j'envoie promener tous les rois de l'univers. J'ai renoncé à ces divins ſoupers, et je m'en trouve un peu mieux. J'ai une grande obligation au roi de Pruſſe; il m'a donné l'exemple de la ſobriété. Quoi! ai-je dit, voilà un roi né gourmand, qui ſe met à table ſans manger, et qui y eſt de bonne compagnie, et moi je me donnerais des indigeſtions comme un ſot!

Que je vous plains, vous qui êtes au lait, qui quittez votre âneſſe pour Forges, qui mangez comme un moineau, et qui avec cela n'avez point de ſanté! Dédommagez-vous donc ailleurs. On dit qu'il y a d'autres plaiſirs.

Adieu; mes complimens à tout le monde. J'eſpère, au mois de novembre, vous embraſſer très-tendrement. J'écris à votre ſœur; mais je veux que vous lui diſiez que je l'aimerai toute ma vie, et même plus que mon nouveau maître.

LETTRE CLXIX.

A M. DEVAUX, *à Nanci.*

A Potſdam, le 7 octobre.

Ce n'eſt point ma pareſſe, Monſieur, mais ma mauvaiſe ſanté qui a retardé ma réponſe, et qui m'empêche même de vous écrire de ma main. Je crois que j'aurais grand beſoin d'aller faire un tour aux eaux de Plombières, dans votre voiſinage. Le déſir de faire encore ma cour au roi de Pologne, et de

vous revoir, ſera mon principal motif. Je voudrais bien, en attendant, pouvoir faire ce que vous me demandez pour votre ami; mais les places ſont ici bien rares. Il eſt vrai qu'il y a un petit nombre d'élus, mais il n'y a auſſi qu'un petit nombre d'appelés. Ma mauvaiſe ſanté ne me permet guère d'être à portée de chercher ailleurs. Il y a huit mois entiers que je ne ſuis ſorti de ma chambre que pour aller dans celle du roi. Je ſuis ſon malade, comme *Scarron* était celui de la reine. 1750.

Je vous remercie, avec bien de la ſenſibilité, des offres obligeantes que vous me faites au ſujet du manuſcrit que j'ai perdu. La copie qui eſt entre les mains du valet de chambre de monſeigneur le prince *Charles* de Lorraine, n'eſt point ce que je cherche. Il n'a et ne peut avoir que la partie du manuſcrit qui eſt entre les mains de plus de trente perſonnes. L'Hiſtoire univerſelle, depuis *Charlemagne* juſqu'à *Charles-Quint*, a été copiée pluſieurs fois; mais ce qui m'a été volé, ce ſont des matériaux pour l'hiſtoire des temps ſuivans juſqu'au ſiècle de *Louis XIV*. Je regrette ſurtout ce que j'avais raſſemblé ſur les progrès des ſciences et des arts dans différens pays, et les traductions en vers que j'avais faites de pluſieurs poëtes italiens, eſpagnols et orientaux. Le manuſcrit m'a été volé à Paris; c'eſt une perte que je ne puis réparer, et dont il faut que je me conſole. Il arrive de plus grands malheurs dans la vie.

Adieu, mon cher et ancien ami; je vous embraſſe du meilleur de mon ame.

1750. # LETTRE CLXX.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, 13 octobre.

Nous voilà dans la retraite de Potſdam : le tumulte des fêtes eſt paſſé, mon ame en eſt plus à ſon aiſe. Je ne ſuis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conſeil. Il eſt vrai que Potſdam eſt habité par des mouſtaches et des bonnets de grenadier; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je travaille paiſiblement dans mon appartement au ſon du tambour. Je me ſuis retranché les dîners du roi; il y a trop de généraux et trop de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je ſoupe avec lui en plus petite compagnie. Le ſouper eſt plus court, plus gai et plus ſain. Je mourrais au bout de trois mois, de chagrin et d'indigeſtion, s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public.

On m'a cédé, ma chère enfant, en bonne forme, au roi de Pruſſe. Mon mariage eſt donc fait; ſera-t-il heureux? je n'en ſais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire *oui*. Il fallait bien finir par ce mariage, après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir, cet hiver prochain, vous rendre compte de tout, et peut-être vous enlever. Il n'eſt plus queſtion de mon voyage d'Italie. Je vous ai ſacrifié ſans remords le ſaint-père et la ville ſouterraine; j'aurais dû peut-être vous ſacrifier Potſdam.

Qui m'aurait dit, il y a ſept ou huit mois, quand j'arrangeais ma maiſon avec vous à Paris, que je m'établirais à trois cents lieues dans la maiſon d'un autre? et cet autre eſt un maître. Il m'a bien juré que je ne m'en repentirais pas; il vous a compriſe, ma chère enfant, dans une eſpèce de contrat qu'il a ſigné avec moi, et que je vous enverrai; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres? 1750.

J'ai bien peur que vous ne faſſiez comme madame de *Rotembourg*, qui a toujours préféré les opéra de Paris à ceux de Berlin. O deſtinée, comme vous arrangez les événemens, et comme vous gouvernez les pauvres humains!

Il eſt plaiſant que les mêmes gens de lettres de Paris, qui auraient voulu m'*exterminer*, il y a un an, crient actuellement contre mon éloignement, et l'appellent déſertion. Il ſemble qu'on ſoit fâché d'avoir perdu ſa victime. J'ai très-mal fait de vous quitter. Mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne penſez; mais j'ai très-bien fait de m'éloigner de ces meſſieurs-là.

Je vous embraſſe avec tendreſſe et avec douleur.

1750.

LETTRE CLXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potſdam, 15 octobre.

Mon cher ange, il faut que je faſſe ici une petite réflexion. Vous me battez en ruine ſur trois cents lieues, et je vous ai vu ſur le point d'en faire deux mille; et aſſurément vous n'auriez pas trouvé, au bout de vos deux mille, ce que je trouve au bout de mes trois cents. Vous ne ſeriez pas revenu ſur une de mes lettres, comme je reviens ſur les vôtres; vous n'auriez pas voyagé de l'autre monde à Paris, comme je voyagerai pour vous. Croyez, mes anges, qu'il me ſera plus aiſé de venir vous voir, qu'il ne me l'a été de me tranſplanter. Je me tiens en haleine pour vous. Je viens de jouer la Mort de Céſar. Nous avons déterré un très-bon acteur dans le prince *Henri*, l'un des frères du roi. Nous bâtiſſons ici des théâtres auſſi aiſément que leur frère aîné gagne des batailles et fait des vers. *Chiantpot-la-perruque* eſt ici plus content, plus fêté, plus accueilli, plus honoré, plus careſſé qu'il ne le mérite:

. . . *Niſi quod non ſimul eſſes, cætera lætus.*

Il vous apportera bientôt des gouttes d'*Hoffman*, des pillules de *Sthal*. Si mon voyage contribuait à la ſanté de madame d'*Argental* et de vos amis, ne ſerais-je pas le plus heureux des hommes? L'aventure de *le Kain* et des évêques ne contribue pas peu à me

faire aimer la France. Je vous réponds que le roi mon maître approuve infiniment le roi mon maître. 1750. On ne ſait guère dans mon nouveau pays ce que c'eſt que des évêques; mais on y eſt charmé d'apprendre que, dans mon ancien pays, on met à la raiſon des perſonnes aſſez ſacrées pour croire ne devoir rien à l'Etat dont elles ont tout reçu, et mon ancienne cour ſait combien elle eſt approuvée de ma nouvelle cour. Je ne ſais pas, mon cher et reſpectable ami, d'où peut venir le bruit qui s'eſt répandu qu'il était entré un peu de dépit dans ma tranſmigration. Il s'en faut bien que j'y aye donné le moindre ſujet : le contraire reſpire dans toutes les lettres que j'ai écrites à ceux qui pouvaient en abuſer.

J'ai cru avoir des raiſons bien fortes de me tranſplanter. Je mène d'ailleurs ici une vie ſolitaire et occupée, qui convient à la fois à ma ſanté et à mes études. De mon cabinet je n'ai que trois pas à faire pour ſouper avec un homme plein d'eſprit, de grâces, d'imagination, qui eſt le lien de la ſociété, et qui n'a d'autre malheur que d'être un très-grand et très-puiſſant roi. Je goûte le plaiſir de lui être utile dans ſes études, et j'en prends de nouvelles forces pour diriger les miennes. J'apprends, en le corrigeant, à me corriger moi-même. Il ſemble que la nature l'ait fait exprès pour moi; enfin, toutes mes heures ſont délicieuſes. Je n'ai pas trouvé ici le moindre bout d'épine dans mes roſes. Eh bien, mon cher ami, avec tout cela je ne ſuis point heureux, et je ne le ſerai point; non je ne le ſerai point, et vous en êtes cauſe. J'ai bien encore un autre chagrin, mais ce ſera pour notre entrevue : le bonheur de vous

revoir l'adoucira. Si je vous en parlais à préſent, je
1750. m'attriſterais ſans conſolation. Je ne veux vous montrer mes bleſſures que quand vous y verſerez du baume.

Préparez-vous à voir encore Rome ſauvée ſur notre petit théâtre du grenier. Je me ſoucie fort peu de celui du faubourg Saint-Germain. Adieu, vous qui me tenez lieu de public, vous que j'aimerai tendrement toute ma vie. Adieu, vous que je n'ai pu quitter que pour *Frédéric le grand*. Mille tendres reſpects au bois de Boulogne.

LETTRE CLXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potſdam, ce 27 octobre.

Mon hiſtoriographerie eſt donnée, mes anges; madame de *Pompadour*, qui me l'écrit, me mande en même-temps que le roi a la bonté de me conſerver une ancienne penſion de deux mille livres. Je n'ai que des grâces à rendre. Le bien que je dis de ma patrie, en ſera moins ſuſpect; n'étant plus hiſtoriographe, je n'en ſerai que meilleur hiſtorien. Les éloges que le chambellan du roi de Pruſſe donnera au roi de France, ne ſeront que la voix de la vérité. Mon cher et reſpectable ami, voici le temps où il ne faut plus faire que de la proſe. Un vieux poëte, un vieil amant, un vieux chanteur et un vieux cheval, ne valent rien. Il vous reviendra Rome ſauvée, Zulime, Adélaïde. Cela eſt bien honnête, et je

viendrai prendre congé ſur le théâtre de mon grenier. J'eſpère que madame d'*Argental* viendra nous entendre. Mes derniers travaux ſeront pour mes anges. Je voudrais déjà être auprès de vous; je voudrais me conſoler avec vous de mon bonheur. Pourquoi faut-il que je ſois ſi heureux à Potſdam, quand vous êtes à Paris? Pourquoi tous les êtres penſans et bien penſans, les gens de goût, les bons cœurs ne font-ils pas un petit peloton dans quelque coin de ce monde? Quand vous reverrai-je? Il n'y a pas moyen de ſe mettre en route dans le terrain fangeux de l'Allemagne. On ne ſe tire point des boues dans ce temps-ci, ſurtout dans les abominables campagnes de la Veſtphalie; il faudra abſolument attendre les gelées, alors on va comme le vent du Nord, et on n'a jamais froid; car on eſt tout fourré dans ſon carroſſe, et on ne deſcend que dans des étuves. Il ne fait froid qu'en France en hiver, parce qu'on y oublie au mois de juin, qu'il y aura un mois de décembre. 1750.

Je ne vous oublierai jamais, mes anges, dans aucun mois de l'année, dans aucun lieu de la terre; mais, encore une fois et cent fois, je n'ai pu ni dû refuſer les bontés du roi de Pruſſe. Je vois tous les jours des gens qui s'en vont au diable pour de bien moins fortes raiſons. Non-ſeulement on les approuve, mais on les regarde comme des gens favoriſés de la fortune. Or, je vous jure qu'il n'y a aucune comparaiſon à faire de mon état à celui de tous ceux qui s'expatrient pour aller dire le roi mon maître. Comptez que j'ai toutes ſortes de raiſons, et que je n'ai qu'un ſeul chagrin; je n'ai auſſi qu'un ſeul déſir. Tout cela ſera tiré au clair au mois de décembre; et s'il gelait

1750. plutôt, je partirais plutôt. Moi qui redoutais tant le vent du Nord, je l'invoque à préſent, comme les poëtes grecs invoquaient le zéphir ? Que faites-vous cependant ? avez-vous reçu *le Kain* ? y a-t-il bien des tracaſſeries à la comédie ? applaudit-on toujours des ſottiſes qui ont l'air de l'eſprit. Joue-t-on des opéra déteſtables ? fait-on de mauvaiſes chanſons ? qui eſt-ce qui fait un plat diſcours à l'académie, en ſuccédant à *Gilles* le philoſophe ? *Duclos* n'eſt-il pas hiſtoriographe ? Mademoiſelle *Duménil* boit-elle toujours pinte ? en perd-elle ſa ſanté et ſon talent ? Mademoiſelle *Gauſſin* croit-elle toujours être grande tragique ? a-t-elle quelque notaire ou quelque prince ? Adieu, adieu, mes anges ; aimez-moi toujours un peu.

LETTRE CLXXIII.

A MADAME DENIS.

A Poſtdam, 28 octobre.

Je ne ſais pas pourquoi le roi me prive de la place d'hiſtoriographe de France, et qu'il daigne me conſerver le brévet de ſon gentilhomme ordinaire ; c'eſt préciſément parce que je ſuis en pays étranger que je ſuis plus propre à être hiſtorien ; j'aurais moins l'air de la flatterie ; la liberté dont je jouis donnerait plus de poids à la vérité. Ma chère enfant, pour écrire l'hiſtoire de ſon pays, il faut être hors de ſon pays.

Me

Me voilà donc à préſent à deux maîtres. Celui qui a dit qu'on ne peut ſervir deux maîtres à la fois, avait aſſurément bien raiſon; auſſi, pour ne point le contredire, je n'en ſers aucun. Je vous jure que je m'enfuirais, s'il me fallait remplir les fonctions de chambellan, comme dans les autres cours. Ma fonction eſt de ne rien faire. Je jouis de mon loiſir. Je donne une heure par jour au roi de Pruſſe pour arrondir un peu ſes ouvrages de proſe et de vers. Je ſuis ſon grammairien et point ſon chambellan. Le reſte du jour eſt à moi, et la ſoirée finit par un ſouper agréable. Il arrivera qu'en dépit des titres dont je ne fais nul cas, je n'exercerai point du tout la chambellanie, et que j'écrirai l'hiſtoire. 1750.

J'ai apporté ici heureuſement tous mes extraits ſur *Louis XIV*. Je ferai venir de Leipſick les livres dont j'aurai beſoin, et je finirai ici ce Siècle de *Louis XIV*, que peut-être je n'aurais jamais fini à Paris. Les pierres dont j'élevais ce monument à l'honneur de ma patrie, auraient ſervi à m'écraſer. Un mot hardi eût paru une licence effrénée; on aurait interprété les choſes les plus innocentes avec cette charité qui empoiſonne tout. Voyez ce qui eſt arrivé à *Duclos* après ſon Hiſtoire de *Louis XI*. S'il eſt mon ſucceſſeur en hiſtoriographerie, comme on le dit, je lui conſeille de n'écrire que quand il ſera, comme moi, un petit voyage hors de France.

Je corrige à préſent la ſeconde édition que le roi de Pruſſe va faire de l'hiſtoire de ſon pays. Un auteur comme celui-là peut dire ce qu'il veut ſans ſortir de ſa patrie. Il uſe de ce droit dans toute ſon étendue. Figurez-vous que, pour avoir l'air plus impartial, il

—— tombe sur son grand-père de toutes ses forces. J'ai
1750. rabattu les coups tant que j'ai pu. J'aime un peu ce grand-père, parce qu'il était magnifique et qu'il a laissé de beaux monumens. J'ai eu bien de la peine à faire adoucir les termes dans lesquels le petit-fils reproche à son aïeul la vanité de s'être fait roi; c'est une vanité dont ses descendans retirent des avantages assez solides, et le titre n'en est point du tout désagréable. Enfin, je lui ai dit: C'est votre grand-père, ce n'est pas le mien, faites-en tout ce que vous voudrez; et je me suis réduit à éplucher des phrases. Tout cela amuse et rend la journée pleine; mais, ma chère enfant, ces journées se passent loin de vous. Je ne vous écris jamais sans regrets, sans remords et sans amertume.

LETTRE CLXXIV.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 6 novembre.

On sait donc à Paris, ma chère enfant, que nous avons joué à Potsdam la Mort de César, que le prince *Henri* est bon acteur, n'a point d'accent et est très-aimable, et qu'il y a ici du plaisir? Tout cela est vrai;.. mais... les soupers du roi sont délicieux; on y parle raison, esprit, science; la liberté y règne: il est l'ame de tout cela; point de mauvaise humeur, point de nuage, du moins point d'orages. Ma vie est libre et occupée; mais... mais... opéra,

comédies, carrouſels, ſoupers à Sans-ſouci, manœuvres de guerres, concerts, études, lectures; mais... mais... la ville de Berlin grande, bien mieux percée que Paris, palais, ſalles de ſpectacles, reines affables, princeſſes charmantes, filles d'honneur belles et bien faites, la maiſon de madame de *Tirconel* toujours pleine et ſouvent trop; ... mais ... mais..., ma chère enfant, le temps commence à ſe mettre à un beau froid. 1750.

Je ſuis en train de dire des *mais*, et je vous dirai, mais il eſt impoſſible que je parte avant le 15 de décembre. Vous ne doutez pas que je ne brûle d'envie de vous voir, de vous embraſſer, de vous parler. Ma rage de voir l'Italie n'approche pas des ſentimens qui me rappellent à vous; mais, mon enfant, accordez-moi encore un mois, demandez cette grâce pour moi à M. d'*Argental;* car je dis toujours au roi de Pruſſe que, quoique je ſois ſon chambellan, je n'en appartiens pas moins à vous et à ce M. d'*Argental*. Mais eſt-il vrai que notre *Iſaac* d'*Argens* eſt allé ſe confiner à Monaco avec ſa femme qui eſt grande virtuoſe? Il y a là un petit grain de folie ou une grande doſe de philoſophie. Il ferait bien de venir ici augmenter notre colonie.

Maupertuis n'a pas les reſſorts bien lians; il prend mes dimenſions durement avec ſon quart de cercle. On dit qu'il entre un peu d'envie dans ſes problèmes. Il y a ici, en récompenſe, un homme trop gai; c'eſt *la Métrie*. Ses idées ſont un feu d'artifice toujours en fuſées volantes. Ce fracas amuſe un demi-quart d'heure, et fatigue mortellement à la longue. Il vient de faire, ſans le ſavoir, un mauvais livre

1750. imprimé à Potſdam, dans lequel il proſcrit la vertu et les remords, fait l'éloge des vices, invite ſon lecteur à tous les déſordres, le tout ſans mauvaiſe intention. Il y a dans ſon ouvrage mille traits de feu, et pas une demi-page de raiſon ; ce ſont des éclairs dans une nuit. Des gens ſenſés ſe ſont aviſés de lui remontrer l'énormité de ſa morale. Il a été tout étonné ; il ne ſavait pas ce qu'il avait écrit ; il écrira demain le contraire ſi on veut. Dieu me garde de le prendre pour mon médecin ; il me donnerait du ſublimé corroſif au lieu de rhubarbe, très-innocemment, et puis ſe mettrait à rire. Cet étrange médecin eſt lecteur du roi ; et ce qu'il y a de bon, c'eſt qu'il lui lit à préſent l'Hiſtoire de l'Egliſe. Il en paſſe des centaines de pages, et il y a des endroits où le monarque et le lecteur ſont prêts à étouffer de rire.

Adieu, ma chère enfant ; on veut donc jouer à Paris Rome ſauvée ? mais... mais.... Adieu ; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CLXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potſdam, ce 14 novembre.

CHIANTPOT-LA-PERRUQUE a été fidelle à ſa deſtinée, et il eſt juſte qu'il vous diſe que les petits garçons courent toujours après lui. Vous ſaurez, mon cher ange, que j'ai eu le malheur d'inſpirer à mon élève d'*Arnaud* la plus noble jalouſie. Cet illuſtre rival était arrivé ici recommandé par le ſage d'*Argens*,

et attendu comme celui qui consolait Paris de ma décadence. Il arriva donc par le coche, tout seul de sa bande, et se donna pour un seigneur qui avait perdu sur les chemins ses titres de noblesse, ses poësies et les portraits de ses maîtresses, le tout enfermé dans un bonnet de nuit. 1750.

Il fut un peu fâché de n'avoir que quatre mille huit cents livres d'appointemens, de ne point souper avec le roi, de ne point coucher avec les filles d'honneur; et enfin, quand il me vit arrivé, il fut désespéré, quoique, en vérité, je n'aye pas plus les bonnes grâces des filles d'honneur que lui; mais le roi me traite avec des bontés distinguées; mais Rome sauvée a été très-bien reçue, et son Mauvais riche assez mal. Il a fait de mauvais vers pour des filles; et comme les gazetiers, qui ont du goût, les avaient imprimés comme de beaux vers de ma façon, adressés à la princesse *Amélie*, quel parti a pris mon *Baculard* d'*Arnaud*? mon *Baculard* a voulu aussi désavouer une mauvaise préface qu'il avait voulu mettre au-devant d'une mauvaise édition qu'on a faite à Rouen de mes ouvrages. Il ne savait pas que j'avais expressément défendu qu'on fît usage de cette rapsodie dont, par parenthèse, j'ai l'original écrit et signé de sa main. Il s'adresse donc à mon cher ami *Fréron*, il lui mande que je l'ai perdu à la cour, que j'ai mis en usage une politique profonde pour le perdre dans l'esprit du roi, que j'ai ajouté à sa préface des choses horribles contre la France, et qu'en un mot, il prie l'illustre *Fréron* d'annoncer au public, qui a les yeux sur *Baculard*, qu'il se lave les mains de cet ouvrage. Les regrattiers de nouvelles littéraires, qui écrivent

——— ici les ſottiſes de Paris, mandent ce beau déſaveu.
1750. Par hazard le roi avait vu une ancienne épreuve de cette belle préface. Il l'a relue, et il a vu qu'il n'y avait pas un ſeul mot contre la France, que par conſéquent *Baculard* eſt un peu menteur. Il a été un peu courroucé du procédé, et il avait quelque envie de renvoyer ce beau fils comme il était venu. J'ai cru qu'il était des règles du théâtre de parler en ſa faveur, et des règles de la prudence de ne faire aucun éclat. *Baculard* d'*Arnaud* ne ſait pas que ſon petit crime eſt découvert; je le mets à ſon aiſe, je ne lui parle de rien. Cependant le roi veut être inſtruit, il veut ſavoir s'il eſt vrai que d'*Arnaud* ait écrit à *Fréron* que je l'avais deſſervi dans l'eſprit de ſa Majeſté, &c. Il eſt bien aiſe d'être au fait. On m'a mandé cependant que cette affaire avait fait du bruit à Paris, que M. *Berrier* avait voulu voir la lettre de d'*Arnaud* à *Fréron*, que cette lettre était publique. Franchement vous me rendrez, mon cher ange, un ſervice eſſentiel, en me mettant au fait de toute cette impertinence. Et ſavez-vous bien quel ſervice vous me rendrez? Celui de me procurer plutôt le bonheur de vous embraſſer; car je ne puis partir d'ici que cette affaire ne ſoit éclaircie. Vous me direz : Voilà ces épines que j'avais prédites; pourquoi aller chercher des tracaſſeries à Berlin? n'en aviez-vous pas aſſez à Paris? que ne laiſſiez-vous *Baculard* briller ſeul ſur les bords de la Sprée? Mais, mon cher ami, pouvais-je deviner qu'un homme que j'ai élevé, et qui me doit tout, me jouât un tour ſi perfide? Qu'on mette au bout du monde deux auteurs, deux femmes, ou deux dévots, il y en aura un qui fera quelque

niche à l'autre. L'eſpèce humaine étant faite ainſi, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de ſe tirer d'affaire le plus prudemment et le plus honnêtement qu'il ſe pourra. Je vous ſupplie donc de me mander tout ce que vous ſavez. Ne pourrait-on pas avoir une copie de la lettre de d'*Arnaud* à *Fréron* ? je ne dis pas de la lettre contenue dans les feuilles fréroniques, dans laquelle d'*Arnaud* déſavoue la préface en queſtion ; je parle de la lettre particulière dans laquelle il ſe déchaîne, lettre que *Fréron* aura ſans doute communiquée. 1750.

A l'égard de cette préface que j'ai proſcrite, il y a long-temps, j'ignore ſi le libraire de Rouen m'a tenu parole. J'ai fait ce que j'ai pu ; mais, à trois cents lieues, on court riſque d'être mal ſervi. Je voudrais que la préface, et l'édition, et d'*Arnaud*, fuſſent à tous les diables. Je vous demande très-humblement pardon de vous entretenir de ces niaiſeries ; mais ne me ſuis-je pas fait un devoir de vous rendre toujours compte de ma conduite et de mes petites peines ? Chacun a les ſiennes, rois, bergers et moutons. J'attends tout de votre amitié. Communiquez ma lettre au coadjuteur qui eſt ſi pareſſeux d'écrire, et qui ne l'eſt jamais d'être bienfeſant.

P. S. J'écris à M. *Berrier*. Je lui envoie cette préface, afin qu'il ſoit convaincu par ſes yeux de l'impoſture, qu'il impoſe ſilence à *Fréron*, ou qu'il l'oblige à ſe rétracter.

1750.

LETTRE CLXXVI.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, 17 novembre.

Je ſais, ma chère enfant, tout ce qu'on dit de Potſdam dans l'Europe. Les femmes ſurtout ſont déchaînées, comme elles l'étaient à Montpellier contre M. d'*Aſſouci;* mais tout cela ne me regarde pas.

J'ai paſſé l'âge heureux des honnêtes amours :
Et n'ai point l'honneur d'être page :
Ce qu'on fait à Paphos et dans le voiſinage
M'eſt indifférent pour toujours.

Je ne me mêle ici que de mon métier de raccommoder la proſe et les vers du maître de la maiſon. *Algarotti* me diſait, il y a quelque temps, qu'il avait vu à Dreſde un prêtre italien fort aſſidu à la cour. Vous noterez qu'à Dreſde preſque tout le monde eſt luthérien, hors le roi. On demandait à cet abbate ce qu'il feſait : *Io ſono*, répondit-il, *il cattolico di ſua maeſtà;* pour moi je ſuis *il pedagogo di ſua maeſtà.* Je me flatte qu'en me renfermant dans mes bornes, je vivrai tranquille.

J'ignore parfaitement tout ce qui ſe fait ici. Si j'avais été dans le palais de *Paſiphaé*, je l'aurais laiſſé faire avec ſon taureau, et j'aurais dit comme cet

anglais à peu-près en pareil cas : *Je ne me mêle pas de leurs amours.* Les *mais*, ces éternels *mais* qui ſont dans ma dernière lettre, ne tombent point du tout ſur ce qu'on dit dans le monde, ni ſur les reproches qu'on me fait en France d'être ici. Je vous expliquerai mon énigme quand nous nous verrons. 1750.

En attendant, je vous envoie Rome par le courrier du milord *Tirconel.* Faites de la république romaine tout ce qui vous plaira. Je ſuis toujours d'avis que cela eſt bon à jouer dans la grand'ſalle du palais devant meſſieurs des enquêtes ou devant l'univerſité. J'aime mieux, à la vérité, une ſcène de Céſar et de Catilina, que tout Zaïre; mais cette Zaïre fait pleurer les ſaintes ames et les ames tendres. Il y en a beaucoup, et à Paris il y a bien peu de romains.

Puiſque le courrier me donne du temps, je ne peux m'empêcher de vous donner la clef d'un de ces *mais*, de peur que votre imagination ne faſſe de fauſſes clefs. J'ai bien peur de dire au roi de Pruſſe comme *Jaſmin : Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître.* J'avais vu une lettre touchante, pathétique, et même fort chrétienne que le roi avait daigné écrire à d'*Arget* ſur la mort de ſa femme. J'ai appris que le même jour ſa Majeſté avait fait une épigramme contre la défunte; cela ne laiſſe pas de donner à penſer. Nous ſommes ici trois ou quatre étrangers comme des moines dans une abbaye. Dieu veuille que le père abbé ſe contente de ſe moquer de nous. Cependant, il y a ici une doſe aſſez honnête *di queſta rabbia detta geloſia.* Où l'envie ne ſe fourre-t-elle pas, puiſqu'elle eſt ici? Ah! je vous jure qu'il n'y a rien à envier.

1750. Il n'y aurait qu'à vivre paiſiblement; mais les rois ſont comme les coquettes; leurs regards font des jaloux, et *Frédéric* eſt une très-grande coquette; mais, après tout, il y a cent ſociétés dans Paris beaucoup plus infectées de tracaſſeries que la nôtre.

Le plus cruel de tous les *mais*, c'eſt que je vois bien, ma chère enfant, que ce pays-ci n'eſt pas fait pour vous. Je vois qu'on paſſe dix mois de l'année à Potſdam. Ce n'eſt point une cour, c'eſt une retraite dont les dames ſont bannies. Nous ne ſommes cependant pas dans un couvent d'hommes réguliers. Toutes choſes mûrement conſidérées, attendez-moi à Paris, et nous raiſonnerons. Adieu; que votre amitié me ſoutienne.

LETTRE CLXXVII.

A MADAME DENIS.

A Potſdam, 24 novembre.

Le ſoleil levant s'eſt allé coucher. Ce pauvre d'*Arnaud* s'ennuyait ici mortellement de ne voir ni roi, ni comédienne, et de n'avoir que des baïonnettes devant le nez. Il avait épuiſé ſon crédit à faire jouer à Charlotembourg, il y a quelque temps, ſa comédie du Mauvais riche; mais les pièces tirées du nouveau Teſtament ne réuſſiſſent pas ici; elle fut mal reçue. Il s'eſt regardé comme *Ovide* dont on aurait ſifflé une élégie chez les Gètes. Tout cela, joint à un peu de chagrin de voir moi, ſoleil couchant, paſſablement bien traité, l'a porté à demander ſon

congé fort triſtement. Le roi lui a ordonné très-durement de partir dans vingt-quatre heures; et comme les rois ſont accablés d'affaires, il a oublié de lui payer ſon voyage. Mon enfant, mon triomphe m'attriſte. Cela fait faire de profondes réflexions ſur les dangers de la grandeur. Ce d'*Arnaud* avait une des plus belles places du royaume. Il était garçon-poëte du roi, et ſa Majeſté pruſſienne avait fait pour lui des verſiculets très-galans. Nous n'avons point, depuis *Bélisaire*, de plus terrible chute. Comme le monarque bel-eſprit, traite un de ſes deux ſoleils! Je lui avais écrit ſur la route, quand j'allais à ſa cour : 1750.

Quel diable de Marc-Antonin!
Et quelle malice eſt la vôtre!
Vous égratignez d'une main,
Lorſque vous careſſez de l'autre.

On me fait plus que jamais patte de velours; mais... adieu, adieu; je brûle de venir vous embraſſer.

1750.

LETTRE CLXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potſdam, le 28 novembre.

Mon cher ange, vous me rendez bien la juſtice de croire que j'attends avec quelque impatience le moment de vous revoir; mais, ni les chemins d'Allemagne, ni les bontés de *Frédéric le grand*, ni le palais enchanté où ma chevalerie errante eſt retenue, ni mes ouvrages que je corrige tous les jours, ni l'aventure de d'*Arnaud*, ne me permettent de partir avant le 15 ou le 20 décembre.

Croiriez-vous bien que votre chevalier de *Mouhi* s'eſt amuſé à écrire quelquefois des ſottiſes contre moi, dans un petit écrit intitulé la Bigarrure? Je vous l'avais dit, et vous n'avez pas voulu le croire; rien n'eſt plus vrai, ni ſi public. Il n'y a aucun de ces animaux-là qui n'écrivît quelques pauvretés contre ſon ami, pour gagner un écu, et point de libraire qui n'en imprimât autant contre ſon propre frère. On ne fait pas aſſurément d'attention à la Bigarrure du chevalier de *Mouhi*; mais vous m'avouerez qu'il eſt fort plaiſant que ce *Mouhi* me joue de ces tours-là. Il vient de m'écrire une longue lettre, et il ſe flatte que je le placerai à la cour de Berlin. Je veux ignorer ſes petites impertinences qu'on ne peut attribuer qu'à de la folie; il ne faut pas ſe fâcher contre ceux qui ne peuvent pas nuire. J'ai mandé à ma

nièce qu'elle fît réponſe pour moi, et qu'elle l'aſſurât de tous mes ſentimens pour lui et pour la chevalière. 1750.

Votre Aménophis eſt de *Linant*; c'eſt l'Artaxerce de *Métaſtaſio*. Ce pauvre diable a été ſifflé de ſon vivant et après ſa mort. Les ſifflets et la faim l'avaient fait périr, digne ſort d'un auteur. Cependant, vos badauds ne ceſſent de battre des mains à des pièces qui ne valent guère mieux que les ſiennes. Ma foi, mon cher ange, j'ai fort bien fait de quitter ce beau pays-là, et de jouir du repos auprès d'un héros, à l'abri de la canaille qui me perſécutait, des graves pédans qui ne me défendaient pas des dévots qui, tôt ou tard, m'auraient joué un mauvais tour, et de l'envie qui ne ceſſe de ſucer le ſang que quand on n'en a plus. La nature a fait *Frédéric le grand* pour moi. Il faudra que le diable s'en mêle, ſi les dernières années de ma vie ne ſont pas heureuſes auprès d'un prince qui penſe en tout comme moi, et qui daigne m'aimer autant qu'un roi en eſt capable. On croit que je ſuis dans une cour, et je ſuis dans une retraite philoſophique; mais vous me manquez, mes chers anges. Je me ſuis arraché la moitié du cœur pour mettre l'autre en ſureté, et j'ai toujours mon grand chagrin dont nous parlerons à mon retour. En attendant, je joins ici, pour vous amuſer, une page d'une épître que j'ai corrigée. Il me ſemble que vous y êtes pour quelque choſe. Il s'agit de la vertu et de l'amitié. Dites-moi ſi l'allemand a gâté mon français, et ſi je me ſuis rouillé comme *Rouſſeau*. N'allez pas croire que j'apprenne ſérieuſement la langue tudeſque; je me borne prudemment à ſavoir ce qu'il en faut pour parler à mes gens, à mes

1750. chevaux. Je ne suis pas d'un âge à entrer dans toutes les délicatesses de cette langue si douce et si harmonieuse; mais il faut savoir se faire entendre d'un postillon. Je vous promets de dire des douceurs à ceux qui me mèneront vers mes chers anges. Je me flatte que madame d'*Argental*, M. de *Pont-de-Veyle*, M. de *Choiseul*, M. l'abbé de *Chauvelin* auront toujours pour moi les mêmes bontés : et qui sait si un jour .... car .... Adieu; je vous embrasse tendrement. Si vous m'écrivez, envoyez votre lettre à ma nièce. Je baise vos ailes de bien loin.

LETTRE CLXXIX.

A M. THIRIOT.

Novembre.

Quoique vous paraissiez m'avoir entièrement oublié, je ne puis croire que vous m'ayez effacé de votre cœur; vous êtes toujours dans le mien. Vous devez être un peu consolé d'avoir été remplacé par un homme tel que d'*Arnaud*. La manière dont il s'acquittait à Paris de la commission dont il était honoré, devait servir à vous faire regretter; et la manière dont il s'est conduit ici a achevé de le faire connaître. Je ne me repens point du bien que je lui ai fait, mais j'en suis bien honteux; s'il n'avait été qu'ingrat envers moi, je ne vous en parlerais pas.

Voilà, mon ancien ami, ce que sont ces hommes qui prétendent à la littérature : *O inhumaniores litteræ!*

Je gémis ſur les belles-lettres, ſi elles ſont ainſi infectées; et je gémis ſur ma patrie, ſi elle ſouffre les ſerpens que les cendres, des *Desfontaines* ont produits. Mais, après tout, en plaignant les méchans et ceux qui les tolèrent, en plaignant juſqu'à d'*Arnaud* même, tombé par l'opprobre dans la misère, je ne laiſſe pas de jouir d'un repos aſſez doux, de la faveur et de la ſociété d'un des plus grands rois qui aient jamais été, d'un philoſophe ſur le trône, d'un héros qui mépriſe juſqu'à l'héroïſme, et qui vit dans Potſdam comme *Platon* vivait avec ſes amis. Les dignités, les honneurs, les bienfaits dont il me comble, ſont de trop. Sa converſation eſt le plus grand de ſes bienfaits. Jamais on ne vit tant de grandeur et ſi peu de morgue; jamais la raiſon la plus pure et la plus ferme ne fut ornée de tant de grâces. L'étude conſtante des belles-lettres, que tant de miſérables déshonorent, fait ſon occupation et ſa gloire. Quand il a gouverné le matin et gouverné ſeul, il eſt philoſophe le reſte du jour, et ſes ſoupers ſont ce qu'on croit que ſont les ſoupers de Paris; ils ſont toujours délicieux, mais on y parle toujours raiſon; on y penſe hardiment, on y eſt libre. Il a prodigieuſement d'eſprit, et il en donne. Ma foi, d'*Arnaud* avait raiſon de vouloir ſouper avec lui; mais il fallait en être un peu plus digne. Adieu; quand vous ſouperez avec M. de *la Poplinière*, ſongez aux ſoupers de *Frédéric le grand*; félicitez-moi de vivre de ſon temps, et pardonnez à l'envie, ſi mon bonheur extrême et inoui lui fait grincer les dents.

1750.

1750.

LETTRE CLXXX.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Potſdam, ce 8 décembre.

RECEVEZ, Madame, mes hommages, mes regrets, mes ſouhaits, des gouttes d'*Hoffmann* et des pillules de *Sthal*, par M. d'*Amon* (*), mon camarade en chambellanie, et mon très-ſupérieur en négociations. Il eſt envoyé du roi de Pruſſe; il vient reſſerrer les liens des deux nations. Il aura bien de la peine à les rendre auſſi forts et auſſi durables que ceux qui m'attachent à vous. Que n'ai-je pu l'accompagner! Mais ſa jeuneſſe et ſa ſanté lui permettent d'affronter les glaces. J'avais trop préſumé de moi; mon cœur m'avait ſéduit ſelon ſa louable coutume; il m'avait fait accroire que je pourrais bientôt revoir mes chers anges; mais l'archange *Frédéric*, et le froid, et ma poitrine ſerrée me retiendront le mois de janvier. Je vous apporterai, Madame, une autre cargaiſon un peu plus ample de gouttes et de pillules. Le médecin du roi, qui doit me les donner, eſt allé accompagner madame la margrave de *Bareith;* et il eſt difficile de trouver à Potſdam, qui eſt à huit lieues de Berlin, de ces pillules de *Sthal*, dont perſonne ne fait ici uſage. Il en eſt de ces pillules comme de moi; elles ne ſont point prophètes dans leur pays.

(*) Ou *Damon*.

Il

Il ſemble qu'il faille ſe tranſplanter pour réuſſir. On va chercher bien loin le bonheur et la ſanté. Tout cela eſt à préſent chez vous. M. d'*Argental* m'a mandé que votre ſanté était raffermie; ainſi me voilà un peu conſolé. Si les miniſtres ont à cœur autre choſe que les intérêts politiques, M. d'*Amon* vous dira, Madame, le tort extrême que vous faites ici à mon bonheur; il vous dira que, ſans vous, je ſerais un des plus heureux hommes de ce monde. Le ciel n'a pas voulu que le royaume de *Frédéric le grand* et le vôtre fuſſent dans le même climat. Il y a bien loin de la rue Saint-Honoré à Potſdam, mais vous étendez votre empire par-tout. Je ſuis à Potſdam votre ſujet comme à Paris. J'ai crié, dans toutes mes lettres, après M. de *Pont-de-Veſle*, M. de *Choiſeul*, M. l'abbé de *Chauvelin;* ils ſont tous des indifférens; ils ne penſent à moi que quand il eſt queſtion d'une tragédie. Le roi de Pruſſe n'en uſe pas ainſi. Paris endurcit le cœur. Vous avez trop de plaiſir, vous autres, pour penſer à un homme de l'autre monde, que quarante ans de tracaſſeries, de cabales, d'injuſtices et de méchancetés ont forcé enfin de venir chercher le repos dans le ſéjour de la gloire. Adieu, Madame; conſervez-moi des bontés qu'en vérité mon cœur mérite. J'ai reçu une lettre de M. d'*Argental*, du 24 novembre, toute en *Baculard*. Vous ſavez que le roi l'a chaſſé honteuſement, comme il le méritait. Il s'eſt réfugié à Dreſde, où il dit qu'il était le favori des rois et des reines, et qu'une grande paſſion d'une grande princeſſe pour ce grand *Baculard*, l'a obligé de s'arracher aux plaiſirs de Berlin, et de venir faire les délices de Dreſde.

1750.

—— Bonſoir, mes divins anges; je vous recommande
1750. l'envoyé de Pruſſe, et j'eſpère le ſuivre bientôt. Comptez qu'il m'a été abſolument impoſſible d'avancer mon voyage, et que quand je vous parlerai, vous ne me condamnerez ſur rien.

LETTRE CLXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potſdam, ce 11 décembre.

Me voilà toujours *Sancho-Pança* dans mon iſle, après avoir été *Chiantpot-la-perruque* parfois. Mes divins anges, comment voulez-vous que je me mette en chemin avec ma chétive ſanté, et que je ſorte du coin du feu pour m'embourber dans la Veſtphalie? Je m'étais cru capable de revenir au mois de janvier. Vous me feſiez oublier, mon âge, ma faibleſſe, et enfin le roi de Pruſſe lui-même; mais quand il s'agit de s'empaqueter par ce temps-ci pour faire trois cents lieues, quand on va avoir de beaux opéra italiens, quand ce grand roi a encore un peu beſoin de moi, lorſqu'enfin la ridicule et déſagréable aventure de ce maudit *Baculard* demande abſolument ma préſence, ne me pardonnerez-vous pas de reſter encore un peu? Mes anges, pardon; je ne peux m'en diſpenſer, mille raiſons m'y forcent; mais, ô mes anges! *Belzébuth* aurait-il un plus damné projet que celui de faire jouer Rome ſauvée à préſent, et de me livrer à la rage de la malice et de l'envie? Le public a été pour moi quand *Boyer*, l'ancien âne de

Mirepoix, me perſécutait; quand il avait, avec l'eunuque *Bagoas*, l'inſolence et le crédit de m'exclure de l'académie; mais à préſent qu'on me croit heureux, tout eſt devenu *Boyer*. Mon éloignement ramènerait les eſprits ſi c'était un exil, mais on m'a regardé comme un homme piqué, comblé d'honneurs et de biens, et on voudrait me faire entendre les ſifflets de Paris dans le cabinet du roi de Pruſſe. Je ſuis né plus impatient que vous, et cependant j'ai ici plus de patience. Je ſais attendre, et je vois évidemment que jamais je n'ai eu plus beſoin d'être un petit *Fabius cunctator*. Si on pouvait me rendre un vrai ſervice, ce ſerait de faire jouer Sémiramis et Oreſte. On va bien les repréſenter ici. Pourquoi leur préférerait-on à Paris le Comte d'Eſſex, et je ne ſais combien de plats ouvrages qui ſont en poſſeſſion d'être joués et d'être mépriſés? Cependant, dites-moi ſi M. *Maboul*, ce ſavant homme, eſt encore à la tête de la littérature. Quel fortuné mortel a les ſceaux? quel autre eſt à la tête des lois, ou du moins de ce qu'on appelle de ce beau nom? Il y a un an que je plaide par humeur en France, contre un coquin qui s'eſt aviſé de vouloir être jugé en la prévôté du louvre, ſous prétexte que j'étais de la maiſon du roi. J'ai voulu le remettre dans les règles, le renvoyer à ſon juge naturel, et ce beau règlement de juges n'a pu encore être fait. Si pareille choſe arrivait ici, le magiſtrat qui en ſerait coupable ſerait ſévèrement puni; car le roi a dit de lui-même: 1750.

J'appris à diſtinguer l'homme du ſouverain,
Et je fus roi ſévère et citoyen humain.

1750. En effet, il eſt tout cela, et tout va bien, et on eſt heureux. *Salomon* était un pauvre homme en comparaiſon de lui. Il ne lui manque que de connaître un peu plutôt ſes *Baculard*. Je vous remercie, mon cher et reſpectable ami, de la lettre que vous m'avez écrite ſur ce malheureux correſpondant de *Fréron*. Et on ſouffre des *Frérons!* et ils ſont protégés! et on veut que je revienne! *Virtutem incolumen odimus ſublatam ex oculis, quærimus invidi*. On a tant fait, à force d'équité et de bonté, qu'on m'a chaſſé de mon pays. Les orages m'ont conduit dans un port tranquille et glorieux, je ne le quitterai aſſurément que pour vous.

LETTRE CLXXXII.

A MADAME DENIS, *à Paris*.

A Berlin, au château, 26 décembre.

Je vous écris à côté d'un poële, la tête peſante et le cœur triſte, en jetant les yeux ſur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maiſon de Paris eſt aſſez près de cette rivière de Seine; et je dis : Ma chère enfant, pourquoi ſuis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne ſur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu? Rien n'eſt plus beau que la décoration du palais du ſoleil dans Phaéton. Mademoiſelle *Aſtrua* eſt la plus belle voix de l'Europe; mais fallait-il vous quitter pour un goſier à roulades et pour un roi? Que j'ai de

remords, ma chère enfant! que mon bonheur eſt empoiſonné! que la vie eſt courte! qu'il eſt triſte de chercher le bonheur loin de vous! et que de remords ſi on le trouve! 1750.

Je ſuis à peine convaleſcent, comment partir? Le char d'*Apollon* s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie, qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, conſolez-moi, et ne me grondez pas. Ma deſtinée eſt d'avoir affaire à Rome de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie Rome en tragédie par le courrier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée; que cela ſerve du moins à amuſer les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne ſoyez pas trop contente du rôle d'*Aurélie*. Vous autres femmes, vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous ſoyez amoureuſes comme des folles, que vous ayez des rivales, que vous faſſiez des rivaux; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on ſe tue avec vous. Mais, Meſdames, *Cicéron* et *Caton* ne ſont pas galans; *Céſar* et *Catilina* couchaient avec vous, j'en conviens; mais aſſurément ils n'étaient pas gens à ſe tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous faſſiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'*Olivet* de vous prêter ſon bonnet de nuit, ſa robe de chambre et ſon Cicéron, et liſez Rome ſauvée dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine ſur le théâtre de Paris, et pour traveſtir en *Caton* et en *Cicéron* nos comédiens,

—— je continuerai paiſiblement à travailler au Siècle de
1750. *Louis XIV*, et je donnerai à mon aiſe les batailles de Nervinde et d'Hochſtet. *Variété, c'eſt ma deviſe.* J'ai beſoin de plus d'une conſolation. Ce ne ſont point les rois, ce ſont les belles-lettres qui la donnent.

LETTRE CLXXXIII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 3 janvier.

—— MA chère enfant, je vais vous confier ma douleur.
1751. Je ne veux plus garder de filles. Vous connaiſſez *Jeanne*, cette brave pucelle d'Orléans, qui nous amuſait tant, et que j'ai chantée dans un autre goût que celui de *Chapelain*. Cette Pucelle, faite pour être enfermée ſous cent clefs, m'a été volée. Ce grand flandrin de *Tinois* n'a pas réſiſté aux prières et aux préſens du prince *Henri*, qui mourait d'envie d'avoir *Jeanne* et *Agnès* en ſa poſſeſſion. Il a tranſcrit le poëme, il a livré mon ſérail au prince *Henri* pour quelques ducats. J'ai chaſſé *Tinois;* je l'ai renvoyé dans ſon pays. J'ai été me plaindre au prince *Henri;* il m'a juré qu'elle ne ſortirait jamais de ſes mains. Ce n'eſt, à la vérité, qu'un ſerment de prince, mais il eſt honnête homme. Enfin, il eſt aimable, il m'a ſéduit; je ſuis faible, je lui ai laiſſé Jeanne; mais s'il arrive jamais un malheur, ſi on fait une ſeconde copie, où me cacher? Ma barbe devient fort griſe;

le poëme de la Pucelle jure avec mon âge et le Siècle de *Louis XIV*. 1751.

Quand j'étais jeune, j'aurais volontiers ſouffert qu'on m'eût dit : *Dove avete pigliato tante coglionerie ?* mais aujourd'hui cela ſerait trop ridicule. Savez-vous bien que le roi de Pruſſe a fait un poëme dans le goût de cette Pucelle, intitulé le Palladium ! Il s'y moque de plus d'une ſorte de gens ; mais je n'ai point d'armée comme lui ; je n'ai point gagné de batailles, et vous ſavez que, *ſelon ce que l'on peut être, les choſes changent de nom*. Enfin, j'éprouve deux ſentimens bien déſagréables, la triſteſſe et la crainte ; ajoutez-y les regrets, c'eſt le pire état de l'ame.

Je vous ai prié, par ma dernière lettre, de faire préparer mon appartement pour un chambellan du roi de Pruſſe, qu'il envoie en France pour un beau traité concernant les toiles de Siléſie. Puiſqu'il me loge, il eſt juſte que je loge ſon envoyé ; mais ayez ſurtout ſoin de notre petit théâtre. Je compte toujours le revoir. Ah, faut-il vivre d'eſpérance ! Adieu ; je vous embraſſe triſtement.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 janvier.

Ce climat-ci me tue, mes anges ; et vous me tuez encore par vos reproches, par vos rigueurs, par vos injuſtices. Vous me rendez reſponſable des ſaiſons, de ma mauvaiſe ſanté, des affaires qui me

1751. retiennent, d'une édition qu'il faut que je corrige toute entière, et qui demande un travail immenſe. J'ai été retenu de mois en mois, de ſemaine en ſemaine. Une petite partie de mon ame eſt ici, l'autre eſt avec vous. Je n'oſe plus, de peur de mentir, vous dire : Je partirai dans huit jours, dans quinze; mais ne ſoyez point ſurpris de me revoir bientôt. Ne le ſoyez pas non plus, ſi je ne peux être dans votre paradis qu'au mois de mars. Mes anges, la deſtinée ſe joue des faibles mortels; elle vous force, vous, M. d'*Argental*, à courir par la ville dès que quatre heures après midi ſont ſonnées; elle fait reſter madame d'*Argental* dans ſa chaiſe longue; elle fait mourir le fade *Roſelli* par l'inſipide *Ribou*; elle tue le maréchal de *Saxe* à Chambord, après l'avoir reſpecté à Lawfelt; elle a fait jouer des parades à votre frère; elle oblige le roi de Pruſſe d'aller tous les jours à la parade de ſes ſoldats, et à faire des vers; elle m'a tiré de mon lit pour m'envoyer de Paris à Potſdam en bonnet de nuit. Je ſais bien qu'il eût été plus doux de continuer notre petite vie douce et ſibarite, de jouer de temps en temps la comédie dans mon grenier, de jouir de votre ſociété charmante. Je ſens mon tort, mon cher et reſpectable ami; je ſuis venu mourir à trois cents lieues. Un héros, un grand-homme a beau faire, il ne remplace point un ami.

J'ai tort; ne croyez pas que je ſois avec vous comme les pécheurs avec DIEU, qui ſe tournent vers lui quand ils ſont malades. Au contraire, la maladie eſt preſque la ſeule raiſon qui a retardé mon départ; car, dès que j'ai un rayon de ſanté, je ſuis prêt à

demander des chevaux de poſte. On vous dira peut-être que, tout languiſſant que je ſuis, je ne laiſſe pas de jouer la comédie; mais vous remarquerez que je ſuis le bon homme *Luſignan;* je le repréſente d'après nature, et tout le monde a avoué qu'on ne pouvait pas avoir l'air plus mourant. On dit que *Bellecour* ne réuſſit pas ſi bien avec ſa belle figure; mais, mon cher ange, ne parlons des délices du théâtre que quand je ſerai à Paris. Puiſque vous êtes toujours comme le peuple romain, fou des ſpectacles, j'ai de quoi vous amuſer. 1751.

Il y avait, depuis un mois, une grande lettre pour madame d'*Argental*, avec un paquet, entre les mains d'un envoyé pruſſien qui devait loger chez moi à Paris. Cet envoyé ne part pas ſitôt, et peut-être le dévancerai-je. Bonſoir, mes divins anges.

Non, non, vraiment; notre pruſſien partira avant moi, et comptez, mes anges, que j'en ſuis pénétré de douleur.

LETTRE CLXXXV.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 12 janvier.

ENFIN, voici notre chambellan d'*Amon*. Il vous remettra mon gros paquet, il couchera dans mon lit. J'aimerais mieux y être que dans celui où je ſuis; c'eſt pourtant le lit du grand électeur. C'eſt le biſaïeul du roi régnant. Chaque pays a ſon grand-homme. Il avait du moins un bon lit, choſe aſſez

1751. rare de ſon temps. Le dernier roi ne connaiſſait pas ce luxe-là. Il ſerait bien étonné de me voir ici, et encore plus d'y voir un opéra italien. Il avait beaucoup d'argent et des chaiſes de bois. Les choſes ont un peu changé. On a conſervé l'argent, on a gagné des provinces, et on a rembourré les fauteuils. Ce n'eſt pas que je ſois logé ici auſſi bien que chez moi, mais je le ſuis beaucoup mieux que je ne mérite.

Nous avons joué Zaïre. La princeſſe *Amélie* était *Zaïre*, et moi le bon homme *Luſignan*. Notre princeſſe joue bien mieux *Hermione;* auſſi eſt-ce un plus beau rôle. Madame de *Tirconel* s'eſt très-honnêtement tirée d'*Andromaque*. Il n'y a guère d'actrices qui aient de plus beaux yeux. Pour milord *Tirconel* c'eſt un digne anglais. Son rôle eſt d'être à table. Il a le diſcours ſerré et cauſtique, je ne ſais quoi de franc que les Anglais ont, et que les gens de ſon métier n'ont guère. Le tout fait un compoſé qui plaît.

Vous m'avouerez qu'un anglais envoyé de France en Pruſſe, des tragédies françaiſes jouées à la cour de Berlin, et moi tranſplanté à cette cour auprès d'un roi qui fait autant de vers que moi pour le moins : voilà des choſes auxquelles on ne devait pas s'attendre. Liſez bien mon gros paquet que d'*Amon* doit vous rendre, et envoyez-moi vos ordres par le courrier de Hambourg. D'*Amon* eſt un vrai nom de comédie, mais il ne joue que ſa comédie de négociateur. Pour moi, je ne m'accoutume ni au rôle que je joue ni à votre abſence, ſoyez en bien convaincue.

LETTRE CLXXXVI. 1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, dernier janvier.

Mon cher ange, mon cher ami, j'ai écrit à ma nièce que tout ce que je lui disais était pour vous, et je vous en dis autant pour elle. Ma santé est devenue bien déplorable. Je ne peux pas écrire longtemps. Je commencerai d'abord par vous dire qu'il faut absolument attendre un temps plus doux pour revenir au colombier. J'ajouterai que je crains beaucoup de me trouver à Paris au milieu de toutes les tracasseries que vont causer ces éditions, d'essuyer les querelles des libraires, de compromettre les examinateurs des livres, d'essuyer les murmures des dévots, et d'être exposé aux *Fréron*. Il est impossible qu'un homme de lettres, qui a pensé librement et qui passe pour être heureux, ne soit pas persécuté en France. La fureur publique poursuit toujours un homme public qu'on n'a pu rendre infortuné. Je n'ai jamais éprouvé de faveur que quand l'ancien évêque de Mirepoix me persécutait.

Lambert a très-mal fait d'entreprendre une édition de mes sottises en vers et en prose, sans m'en avertir; il a mal fait, après l'avoir entreprise, de n'en pas précipiter l'exécution, et il a plus mal fait de demander des examinateurs. Pour peu que ces examinateurs craignent, malgré leur philosophie et leur bonne volonté, de se commettre avec des gens qui n'ont ni

1751. bonne volonté ni philoſophie, il en naîtra une hydre de tracaſſeries, et je n'aurai fait alors un voyage en France que pour eſſuyer des peines et des reproches. On dira que j'ai pris le parti de me retirer dans les pays étrangers pour y faire imprimer des choſes trop libres qu'on ne peut mettre au jour en France, même avec une permiſſion tacite. Je vous avoue, mon cher et reſpectable ami, que je voudrais bien ne reparaître que quand tous ces petits orages ſeront détournés.

Je vous remercie tendrement des démarches que vous avez eu la bonté de faire. Votre amitié eſt à l'épreuve du temps et de l'abſence. Vous ne me verrez plus jouer *Cicéron*. Je l'ai repréſenté ſur le petit théâtre que j'ai créé dans le palais de Berlin, et je vous aſſure que je l'ai bien mieux joué qu'à Paris; mais, pour jouer *Cicéron*, il faut avoir des dents, et ma maladie me les a fait perdre en grande partie. Je ne ſuis plus qu'un vieux radoteur,

Et je ne vis pas un moment
Sans ſentir quelque changement
Qui m'avertit de la ruine.

Il vient un temps où il ne faut plus ſe prodiguer au monde. J'aurais voulu paſſer avec vous les derniers jours de ma vie, vous n'en doutez pas; mais je vous répète que, quand j'aurai la conſolation de vous entretenir, vous ſerez forcé d'approuver le parti que j'ai pris. Il m'a coûté bien cher, puiſqu'il m'a ſéparé de vous. Madame d'*Argental* a dû recevoir une lettre de moi, avec quelques pillules de

Sthal que je lui adreſſai au commencement de décembre, quand le chambellan d'*Amon* fut nommé pour aller à Paris conclure une petite affaire. Son départ a été long-temps retardé. Je le crois arrivé à préſent. Un miniſtre qui ſe porte bien peut voyager au milieu des neiges; mais, dans l'état où je ſuis, il faut que j'attende une ſaiſon moins rude. Adieu; je ne ferai plus de complimens à aucun de vos amis, ils me croient trop un homme de l'autre monde. 1751.

LETTRE CLXXXVII.

A MADAME DENIS.

A Berlin, 20 février.

Je vous remercie tendrement de tout ce que vous m'envoyez. Je m'amuſe, ma chère enfant, pendant les intervalles de ma maladie, à finir ce Siècle de *Louis XIV*. Il ſerait plus rempli de recherches, plus curieux, plus plein, s'il était achevé dans ſon pays natal; mais il ne ſerait pas écrit ſi librement. Je me retrouverais le matin avec des janſéniſtes, le ſoir avec des moliniſtes; la préférence m'embarraſſerait; au lieu qu'ici je jouis de toute mon indifférence et de la plus parfaite impartialité. Votre intention eſt donc de redonner Mahomet avant Catilina. Nous verrons ſi vous y réuſſirez.

Franchement, je n'ai jamais trop conçu comment le prophète de la Mecque avait ſcandaliſé les dévots de Paris. J'imagine bien qu'à Conſtantinople, on

1751. trouverait mauvais que j'eusse ainsi traité le grand prophète des osmanlis; mais quel intérêt y prennent vos rigoristes? En vérité, c'est un plaisant exemple de ce que peuvent la cabale et l'envie. Qui pourra jamais croire qu'un homme tel que l'abbé *Desfontaines*, eût persuadé à quelques gens de robe mal instruits que cette tragédie était dangereuse à la religion? Encore si j'avais fait l'embrasement de Sodôme, cet honnête abbé aurait eu quelque prétexte de se plaindre; mais rien ne l'attachait à *Mahomet*. Enfin, il parvint à exciter le zèle d'un homme en place; et quelquefois un homme en place est un sot. Le préjugé subsiste encore, et je crois que votre négociation trouvera bien des obstacles. M. le maréchal de *Richelieu* aura beau faire, les Turcs ne s'endormiront pas. Quelle pitié! Si cet ouvrage avait été d'un inconnu, on n'aurait rien dit; mais il était de moi, et il fallait crier. La méchanceté et le ridicule de vos cabales me consolent souvent d'être ici. Ce n'est point de l'enthousiasme qu'il faut à nous autres chétifs enfans d'*Apollon*, c'est de la patience, et ce n'est pas là d'ordinaire notre vertu.

Faites tout ce qui vous plaira. Je vous remets Rome et la Mecque entre les mains; ce sont deux saintes villes. Pour moi, je ne sais plus à quel saint me vouer depuis que je me suis avisé si mal à propos de vivre loin de vous. Je suis bien malade et justement puni.

LETTRE. CLXXXVIII. 1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 février, des neiges de Berlin.

O Deſtinée, deſtinée ! ô neiges ! ô maladies ! ô abſence ! Comment vous portez-vous, mes anges ? Sans la ſanté tout eſt amertume. Le roi de Pruſſe m'a donné la jouiſſance d'une maiſon charmante ; mais, tout *Salomon* qu'il eſt, il ne me guérira pas. Tous les rois de la terre ne peuvent rendre un malingre heureux. Il faut que je vous parle d'une autre anicroche. *André*, cet échappé du ſyſtême, s'aviſe, au bout de trente ans, un jour avant la preſcription, de faire revivre un billet que je lui fis en jeune homme, pour des billets de banque qu'il me donna dans la décadence du ſyſtême, et que je voulus faire en vain paſſer au *viſa*, en faveur de madame de *Vinterfeld*, qui était alors dans le beſoin. Ces billets de banque d'*André* étaient des feuilles de chêne. Il m'avait dit depuis qu'il avait brûlé mon billet avec toutes les paperaſſes de ce temps-là ; aujourd'hui il le retrouve pendant mon abſence, il le vend à un procureur, et fait ſaiſir tout mon bien. Ne trouvez-vous pas l'action honnête ? J'ai trouvé ici une eſpèce d'*André* qui m'a voulu voler une ſomme un peu plus conſidérable ; mais il n'y a pas réuſſi, et j'ai eu bonne juſtice. Mais, pour l'*André* de Paris, je crois que je ſerai obligé de le payer et de le déshonorer, attendu que mon billet eſt pur et

1751. simple, et qu'il n'y a pas moyen de plaider contre sa signature et contre un procureur.

J'ai appris avec délices que M. de *la Bourdonaie* avait gagné son procès; mais qui lui rendra ses dents qu'il a perdues à la bastille? Mon cher ange, je perds ici les miennes. Une affection scorbutique m'a attaqué. Qui croirait qu'on eût les mêmes maux dans le palais du roi de Prusse et à la bastille? Ma santé est bien déplorable; sans cela il me semble que j'aurais fait bien des choses qui vous auraient plu; et vous auriez avoué que je n'ai pas perdu mon temps à Berlin; et que, dans les glaces de mon âge, il s'était glissé quelque étincelle du feu dont le *Salomon* du Nord est animé.

Mon cher ami, la maladie avance ma caducité. Allons, courage. La nature est une souveraine despotique contre laquelle il ne faut pas murmurer. Portez-vous bien, encore une fois, tous tant que vous êtes, et aimez mon ombre qui vous aime de tout son cœur.

LETTRE CLXXXIX.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Potsdam, ce 13 mars.

J'ESPÈRE, Monsieur, que je lirai l'ouvrage que vous voulez bien me confier, avec autant de plaisir que je l'attends avec impatience. Vous savez combien je m'intéresse à l'honneur que vous voulez faire aux lettres. Je conserve précieusement votre poëme qui

qui méritait le prix; c'eſt le ſort des *Ximenès* d'être vengés de l'académie par le public. Ma ſanté a été bien mauvaiſe depuis trois mois; mais les bontés extrêmes du grand-homme auprès de qui j'ai l'honneur d'être, m'ont bien conſolé. Elles me conſolent tous les jours des bruits ridicules de Paris. En vérité, il faut remonter juſqu'aux beaux temps de la Grèce, pour trouver un prince victorieux qui faſſe un tel uſage de ſon loiſir, et qui daigne avoir pour un particulier étranger des attentions ſi diſtinguées. Il faut me pardonner de n'avoir pu le quitter; il ne m'empêche pas de regretter mes amis, mais il me rend excuſable auprès d'eux. Permettez-moi, Monſieur, de préſenter mes reſpects à madame votre mère, et recevez les miens. 1751.

LETTRE CXC.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris*.

A Potſdam, 15 mars.

MON adorable ange, vous avez donc vu mon pruſſien. J'aurais aſſurément voulu être du voyage, et reſouper avec madame d'*Argental* et avec vos amis, et vous embraſſer cent fois, et vous dire cent choſes, et vous montrer cent vers recouſus à Rome ſauvée, à Adélaïde, à Zulime, et cent feuilles du Siècle de *Louis XIV;* car je ſerai hiſtoriographe de France en dépit des jaloux; et je n'ai jamais eu tant d'envie de faire bien ma charge, que depuis que je ne l'ai plus. Cet immenſe tableau d'un beau ſiècle me tourne

—— la tête. M. de *Pont-de-Veſle* avouera que ſi *Louis XIV*
1751. n'eſt pas grand, ſon ſiècle l'eſt. Je n'ai pu accompagner notre chambellan dans les fanges et dans les neiges où j'aurais été enterré; j'étais malade. D'*Arnaud* et compagnie, et les petits barbouilleurs auraient été trop aiſes. D'*Arnaud*, animé du vrai déſir de la gloire, n'ayant pu encore ſe faire un nom aſſez illuſtre par ſes immortels ouvrages, s'en eſt fait un par ſon ingratitude envers moi, et par ſes procédés. Il s'eſt noblement lié avec un *Rozemberg*, mauvais comédien ſouffert à Berlin, et avec les *Frérons* ſoufferts à Paris; et que de belles nouvelles envoyées de canaille à canaille, et perçant chez les oiſifs honnêtes gens du beau monde de Paris! A entendre ces beaux meſſieurs, j'avais perdu un grand procès, j'avais trompé un honnête banquier juif; et le roi qui, ſans doute, prend contre moi le parti de l'ancien Teſtament, m'avait diſgrâcié; et j'étais perdu, et *Fréron* riait, et *Nivelle-la-Chauſſée* racontait tout cela auſſi froidement qu'il en eſt capable, et on imprimait ma Pucelle, et enſuite on me feſait mort. Je ſuis pourtant encore en vie; et le roi a eu tant de bonté pour moi, pendant ma maladie, que je ſerais le plus ingrat des hommes ſi je ne paſſais pas encore quelques mois auprès de lui. J'étais le ſeul animal de mon eſpèce qu'il logeât dans ſon palais à Berlin, et quand il partit pour Potſdam, et que je ne pus le ſuivre, il me laiſſa équipages, cuiſiniers, *et cætera;* et ſes mulets et ſes chevaux conduiſaient mes meubles de paſſade à une maiſon délicieuſe, dont il m'a laiſſé la jouiſſance, aux portes de Potſdam; et il me conſervait un appartement charmant dans ſon palais de Potſdam, où je

couche une partie de la ſemaine; et j'admire toujours de près ce génie unique, et il daigne ſe communiquer à moi; et, enfin, ſi je n'étais pas à trois cents lieues de vous, ſi je ne vous aimais pas avec la plus vive tendreſſe, et ſi j'avais un peu de ſanté, je ſerais le plus heureux des hommes. J'en demande pardon aux ſucceſſeurs des *Desfontaines*, aux petits beaux eſprits, aux cuiſtres qui diſent : Eſt-il poſſible qu'il ait vingt mille francs de penſion, tandis que nous n'en avons point? qu'il ait une clef d'or à ſa poche, tandis que nous n'y avons pas de mouchoir? et une grande croix bleue à ſon cou, quand nous voudrions l'étrangler? Ils ne ſavent pas, les vilains, que ni ma croix, ni ma clef, ni ma penſion, ne me touchent; que j'abandonnerais tout cela ſans le moindre regret, ſi je n'étais pas uniquement attaché à la perſonne d'un grand-homme qui fait mon bonheur. Ils ne ſavent pas que je vis heureux, et que je ſerai encore plus heureux quand je pourrai vous embraſſer et vous conſacrer les derniers momens de ma vie. Mille tendres reſpects à toute votre maiſon et à vos amis. 1751.

LETTRE CXCI.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, 20 mars.

Me voici rencloîtré dans notre couvent moitié militaire, moitié littéraire. Le mois de mars, l'air et l'eau de ce pays-ci ne ſont pas trop favorables à un convaleſcent. Je n'eſpère que dans le régime. J'ai

1751. repris mon petit train de vie, et je ſuis entre *Louis XIV* et *Frédéric*. Je ferais bien mieux de corriger aſſidument mes ouvrages, que de corriger ceux d'un roi. C'eſt être dans le cas de l'abbé de *Viliers*, qui avait fait un livre intitulé Réflexions ſur les défauts d'autrui. Il alla au ſermon d'un capucin; le moine dit, en naſillant, à ſon auditoire : Mes chers frères, j'avais deſſein aujourd'hui de vous parler de l'enfer; mais j'ai vu affiché à la porte de l'égliſe, *Réflexions ſur les défauts d'autrui :* eh, mon ami, que n'en fais-tu ſur les tiens! Je vous parlerai donc de l'orgueil.

Envoyez-moi, ma chère enfant, cette édition de Paris ſitôt qu'elle ſera achevée; pour celle de Rouen, je ne veux pas ſeulement en entendre parler. Voilà trop de bâtards; je voudrais déshériter toute cette famille-là. Ne croyez pas que je ſois plus content de la famille des autres. On ne m'envoie de Paris que de plates niaiſeries. Le bon n'a jamais été ſi rare. Il faut qu'il le ſoit, ſans quoi il ne ſerait plus bon. Que de mauvais livres faits par des gens d'eſprit!

Tout le monde a de l'eſprit aujourd'hui, mon enfant, parce que le ſiècle paſſé a été le précepteur du nôtre; mais le génie eſt un don de DIEU; c'eſt la grâce, c'eſt le partage du très-petit nombre des élus. Ne laiſſez pourtant pas de m'envoyer les rapſodies du jour; elles amuſent parce qu'elles ſont nouvelles. Cela eſt honteux. Quelle pitié de quitter *Virgile* et *Racine* pour les feuilles volantes de nos jours! Don *Quichotte* fit une infidélité d'un moment à *Dulcinée* pour *Maritorne*. Adieu, adieu; quand je ſonge aux infidélités, je ſuis ſi honteux que je me tais.

LETTRE CXCII. 1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potſdam, 27 avril.

Mon cher ange, j'apprends que vous avez perdu mademoiſelle *Guichard*. Vous ne m'en dites rien; vous ne me confiez jamais ni vos plaiſirs, ni vos peines, comme ſi je ne les partageais pas, comme ſi trois cents lieues étaient quelque choſe pour le cœur, et pouvaient affaiblir les ſentimens. Voilà donc cette pauvre petite fleur, ſi ſouvent battue de la grèle, à la fin coupée pour jamais! Mon cher ange, conſervez bien madame d'*Argental;* c'eſt une fleur d'une plus belle eſpèce et plus forte; mais elle a été expoſée bien des années à un mauvais vent. Mandez-moi donc comment elle ſe porte. Aurez-vous votre Porte-Maillot cette année? Vous me direz que je devrais bien venir vous y voir: ſans doute, je le devrais et je le voudrais; mais ma Porte-Maillot eſt à Potſdam et à Sans-ſouci. J'ai toutes mes paperaſſes; il faut finir ce qu'on a commencé. J'ai regardé le caractère d'hiſtoriographe comme indélébile. Mon Siècle de *Louis XIV* avance. Je profite du peu de temps que ma mauvaiſe ſanté peut me laiſſer encore, pour achever ce grand bâtiment dont j'ai tous les matériaux. Ne ſuis-je pas un bon français? n'eſt-il pas bien honnête à moi de faire ma charge quand je ne l'ai plus?

Potſdam eſt plus que jamais un mélange de Sparte et d'Athènes. On y fait tous les jours des

1751. revues et des vers. Les *Algarotti* et les *Maupertuis* y ſont. On travaille, on ſoupe enſuite gaiement avec un roi qui eſt un grand-homme de bonne compagnie. Tout cela ſerait charmant; mais la ſanté! Ah! la ſanté, et vous, mon cher ange, vous me manquez abſolument. Quel chien de train que cette vie! Les uns ſouffrent, les autres meurent à la fleur de leur âge; et pour un *Fontenelle*, cent *Guichard*. Allons toujours pourtant; on ne laiſſe pas d'avoir quelques roſes à cueillir dans ce champ d'épines. Monſieur ſort tous les jours, ſans doute, à quatre heures; monſieur va aux ſpectacles, et porte enſuite à ſouper ſa joie douce et ſon humeur égale: et moi, tel j'étais, tel je ſuis, tenant mon ventre à deux mains, et enſuite ma plume; ſouffrant, travaillant, ſoupant, eſpérant toujours un lendemain moins tourmenté de maux d'entrailles, et trompé dans mon lendemain. Je vous le dis encore, ſans ces maux d'entrailles, ſans votre abſence, le pays où je ſuis ſerait mon paradis. Etre dans le palais d'un roi, parfaitement libre du matin au ſoir; avoir abjuré les dîners trop brillans, trop conſidérables, trop mal ſains; ſouper, quand les entrailles le trouvent bon, avec ce roi philoſophe; aller travailler à ſon Siècle dans une maiſon de campagne dont une belle rivière baigne les murs; tout cela ſerait délicieux, mais vous me gâtez tout. On dit que je n'ai pas grand'choſe à regretter à Paris en fait de littérature, de beaux arts, de ſpectacles et de goût. Quand vous ne me croirez pas de trop à Paris, avertiſſez-moi, et j'y ferai un petit tour; mais après la clôture de mon Siècle, s'il vous plaît. C'eſt un préliminaire indiſpenſable.

Adieu; je vous écris en ſouffrant comme un diable, et en vous aimant de tout mon cœur. Adieu; mille tendres reſpects et autant de regrets pour tout ce qui vous entoure. 1751.

LETTRE CXCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

4 mai.

Mon cher ange, le roi de Pruſſe, tout roi et tout grand-homme qu'il eſt, ne diminue point le regret que j'ai de vous avoir perdu. Chaque jour augmente ces regrets; ils ſont bien juſtes. J'ai quitté la plus belle ame du monde et le chef de mon conſeil, mon ami, ma conſolation. On a quatre jours à vivre; eſt-ce auprès des rois qu'il faut les paſſer? J'ai fait un crime envers l'amitié. Jamais on n'a été plus coupable; mais, mon cher ange, encore une fois, daignez entrer dans les raiſons de votre eſclave fugitif. Etait-il bien doux d'être écraſé par ceux qui ſe diſent rivaux, d'être ſans conſidération auprès de ceux qui ſe diſent puiſſans, et d'avoir toujours des dévots à craindre? ai-je fort à me louer de vos confrères du parlement? ai-je de grandes obligations aux miniſtres? et qu'eſt-ce qu'un public bizarre, qui approuve et qui condamne tout de travers? et qu'eſt-ce qu'une cour qui préfère *Bellecour* à *le Kain*, *Coypel* à *Vanloo*, *Royer* à *Rameau*? n'eſt-il pas bien permis de quitter tout cela pour un roi aimable, qui ſe bat comme *Céſar*, qui penſe comme *Julien*, et qui me donne vingt mille livres

de rente et des honneurs, pour ſouper avec lui? A
1751. Paris, je dépendrais d'un lieutenant de police; à Verſailles, je ſerais dans l'antichambre de M. *Meſnard*. Malgré tout cela, mon cœur me ramènera toujours vers vous; mais il faut que vous ayez la bonté de me préparer les voies. J'avoue que ſi je ſuis pour vous une maîtreſſe tendre et ſenſible, je ſuis une coquette pour le public, et je voudrais être un peu déſiré. Je ne vous parlerai point d'une certaine tragédie d'Oreſte, plus faite pour des Grecs que pour des Français; mais il me ſemble qu'on pourrait reprendre cette Sémiramis que vous aimiez, et dont M. l'abbé de *Chauvelin* était ſi content.

Puiſque j'ai tant fait que de courir la carrière épineuſe du théâtre, n'eſt-il pas un peu pardonnable de chercher à y faire reparaître ce que vous avez approuvé? Les ſpectacles contribuent plus que toute autre choſe, et ſurtout plus que du mérite, à ramener le public, du moins la ſorte de public qui crie. J'eſpère que le Siècle de *Louis XIV* ramènera les gens ſérieux, et n'éloignera pas de moi ceux qui aiment les arts et leur patrie. Je ſuis ſi occupé de ce Siècle que j'ai renoncé aux vers et à tout commerce, excepté vous et madame *Denis*. Quand je dis que j'ai renoncé aux vers, ce n'eſt qu'après avoir refait une oreille à Zulime et à Adélaïde. Savez-vous bien que mon Siècle eſt preſque fait, et que lorſque j'en aurai fait tranſcrire deux bonnes copies, je revolerai vers vous. C'eſt, ne vous déplaiſe, un ouvrage immenſe. Je le reverrai avec des yeux ſévères, je m'étudierai ſurtout à ne rendre jamais la vérité odieuſe et dangereuſe. Après mon Siècle, il me faut

mon ange. Il me reverra plus digne de lui. Mes tendres reſpects à la Porte-Maillot. Voyez-vous quelquefois M. de *Mairan* ? voulez-vous bien le faire ſouvenir de moi ? Son ennemi eſt un homme un peu dur, médiocrement ſociable et aſſez baiſſé ; mais point de vérité odieuſe. 1751.

Valete, ô cari !

LETTRE CXCIV.

A M. DEVAUX.

A Potſdam, le 8 mai.

MON cher *Panpan* (car il n'y a pas moyen d'oublier le nom ſous lequel vous êtiez ſi aimable) le jour même que je reçus vos ordres de ſervir votre ami, prière eſt ordre en ce cas, je courus chez un prince, et puis chez un autre, et les places étaient priſes. J'écrivis le lendemain à la ſœur d'un héros, à la digne ſœur du *Marc-Aurèle* du Nord, pour ſavoir ſi elle avait beſoin de quelqu'un d'aimable, qui fût à la fois de bonne compagnie et de ſervice. Point de déciſion encore. Je comptais ne vous écrire que pour vous envoyer quelque brevet ſigné *Wuillelmine*, pour votre ami ; mais puiſqu'on tarde tant, je ne veux pas tarder à vous remercier de vous être ſouvenu de moi.

Quand vous recevrez une ſeconde lettre de moi, ce ſera ſurement l'exécution de vos volontés, et M. de *Liébaud* pourra partir ſur le champ. Si je ne vous écris point, c'eſt qu'il n'y aura rien de fait.

Mon cher *Panpan*, mettez-moi, je vous prie, aux

1751. pieds de la plus aimable veuve des veuves. Je ne l'oublierai jamais, et quand je retournerai en France, elle ſera cauſe aſſurément que je prendrai ma route par la Lorraine. Vous y aurez bien votre part, mon cher et ancien ami. Je viendrai vous prier de me préſenter à votre académie.

Notre ſéjour à Potſdam eſt une académie perpétuelle. Je laiſſe le roi faire le *Mars* tout le matin, mais le ſoir il fait l'*Apollon*, et il ne paraît pas à ſouper qu'il ait exercé cinq ou ſix mille héros de ſix pieds; ceci eſt Sparte et Athènes; c'eſt un camp et le jardin d'*Epicure;* des trompettes et des violons, de la guerre et de la philoſophie. J'ai tout mon temps à moi; je ſuis à la cour, je ſuis libre; et ſi je n'étais pas entièrement libre, ni une énorme penſion, ni une clef d'or qui déchire la poche, ni le licou qu'on appelle cordon d'un ordre, ni même les ſoupers avec un philoſophe qui a gagné cinq batailles, ne pourraient me donner un grain de bonheur. Je vieillis, je n'ai guère de ſanté, et je préfère d'être à mon aiſe avec mes paperaſſes, mon Catilina, mon Siècle de *Louis XIV* et mes pillules, aux ſoupers des rois, et à ce qu'on appelle honneur et fortune. Il s'agit d'être content, d'être tranquille; le reſte eſt chimère. Je regrette mes amis, je corrige mes ouvrages, et je prends médecine. Voilà ma vie, mon cher *Panpan*. S'il y a quelqu'un par haſard dans Lunéville qui ſe ſouvienne du ſolitaire de Potſdam, préſentez mes reſpects à ce quelqu'un.

Il a été un temps où tout ce qui porte le nom de *Beauvau* me prenait ſous ſa protection; ce temps eſt-il abſolument paſſé? madame la marquiſe de *Boufflers*

daigne-t-elle me conſerver quelques bontés? ſerait-t-elle bien aiſe de me revoir à ſa cour? ſerait-elle aſſez bonne pour dire au roi de Pologne, qui ne s'en ſouciera peut-être guère, que je ſerai toute ma vie pénétré des bontés et des vertus de ſa Majeſté. C'eſt le meilleur des rois, car il fait tout le bien qu'il peut faire. 1751.

Adieu, mon très-cher *Panpan*. Aimez toujours les vers, et n'aimez que les bons; et conſervez quelque bonne volonté pour un homme qui a toujours été enchanté de votre caractère. *Vale et me ama.*

LETTRE CXCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potſdam, 29 mai.

Mon très-cher ange, ſi vous êtes à Lyon, j'irai à Lyon; ſi vous êtes à Paris, j'irai à Paris; mais quand? je n'en ſais rien. J'ai mon Siècle en tête, et c'eſt parce que je ſuis le meilleur français du monde que je reſte à Berlin et à Potſdam ſi long-temps. La retraite d'un archevêque dans ſon archevêché prouve que chacun doit être chez ſoi; mais, mon ange, je commence par vous envoyer mes enfans. Rome ſauvée, toute muſquée, n'eſt-ce rien? et puis mon Siècle que vous aurez dans trois mois. Cela vous amuſera du moins. Cette pauvre petite *Guichard* valait mieux : *La mort ravit tout ſans pudeur*. Tâchons de faire des choſes qui ne meurent point. Je me flatte que ce Siècle vous plaira encore plus que les onze volumes pour leſquels j'avais tant d'averſion. Si j'ai

1751. eu le malheur de vous quitter, je me console par mes efforts pour vous plaire. Le roi de Prusse vient de donner trois ou quatre spectacles dignes du dieu *Mars*. J'ai vu trente mille hommes qui m'ont fait trembler. De là il court au fond de ses Etats voir si tout va bien, et faire que tout aille mieux; et moi, son chétif admirateur, je reste chez lui avec mon Siècle. Quelle reconnaissance dois-je lui témoigner pour toutes ses bontés? Je ne peux faire autre chose que de les publier; je lui dois mon bonheur et mon loisir. Personne n'est logé dans son palais plus commodément que moi. Je suis servi par ses cuisiniers. J'ai une reine à droite, une reine à gauche, et je les vois très-rarement : *Louis XIV* a la préférence. Point de gêne, point de devoir. Il faut que vous disiez tout cela, mon cher et respectable ami, afin que la bonne compagnie m'excuse, que les méchans soient un peu punis, et que l'on sache comment nos belles-lettres sont accueillies par un si grand monarque.

Enfin, voilà donc M. de *Chauvelin* en passe de faire tout le bien qu'il a la rage de vouloir faire; car le bien public est sa passion dominante. Il est beau pour le roi que le nom de *Chauvelin* ne lui ait pas nui, et que son mérite lui ait servi. Je crois que monsieur l'abbé son frère me garde toujours rancune; je veux que mon Siècle me raccommode avec lui. *Algarotti* en est bien content : ce serait un *gran traditore*, s'il me flattait; il y aurait conscience, car je suis bien loin d'être incorrigible. Je lui dis comme *Dufresni* : *Fais-moi bien peur;* car il faut que, dans une histoire moderne, tout soit aussi sage que vrai, et je veux forcer la France à être contente de moi.

Ma nièce eſt devenue bien reſpectable à mes yeux. Je n'avais preſque ſongé qu'à l'aimer de tout mon cœur; mais ce qu'elle a fait en dernier lieu me pénètre d'eſtime et de reconnaiſſance. Elle s'eſt conduite avec l'habileté d'un miniſtre et toutes les vertus de l'amitié. A quels fripons j'avais affaire! Je déteſterais les hommes s'il n'y avait pas des cœurs comme le vôtre et comme le ſien. Comptez que mon cœur revole vers mes amis; mais auſſi ſoyez bien perſuadé que je n'ai pas mal fait de mettre quelque temps et quelques lieues entre moi et l'envie. Je me ſuis fait ancien pour qu'on me rendît un peu plus de juſtice. Peut-être actuellement s'apercevra-t-on de quelque petite différence entre Catilina et Rome ſauvée. Je ne demande pas que ma Rome ſoit imprimée au louvre; mais je me flatte qu'elle ne déplaira pas à ceux qui aiment une fidelle peinture des Romains, en vers français qui ne ſoient pas goths. 1751.

Virtutem incolumem odimus
Sublatam ex oculis, quærimus invidi.

Vous me donnez des eſpérances de retrouver madame d'*Argental* en bonne ſanté; donnez-moi auſſi celle de retrouver ſon amitié.

Dites-moi ce que c'eſt que des Mémoires qui ont paru ſur mademoiſelle *Lenclos*. Je m'y intéreſſe en qualité de légataire. Il y a ici un miniſtre du ſaint Evangile qui m'a demandé des anecdotes ſur cette célèbre fille : je lui en ai envoyé d'un peu ordurières, pour apprivoiſer les huguenots. (*)

(*) Voyez Mélanges littéraires, tome III. Lettre ſur mademoiſelle de *Lenclos*, datée par erreur 1771.

1751. Bonsoir; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure, à tout ce qui partage les agrémens de votre délicieux commerce. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXCVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Potsdam, ce dernier mai.

Apparament, Madame, que mon camarade d'*Amon* sert son roi aussi vîte qu'il rend tard les lettres des particuliers. J'aurais bien voulu faire, dans ce mois de juin où nous sommes, ce voyage dont il parle; et, en vérité, Madame, vous en seriez un des principaux motifs. J'aurais pu même prendre l'occasion du voyage que fait le roi mon nouveau maître dans le pays qu'habitait autrefois la princesse de *Clèves;* mais ce voyage sera fort court, et je lui ai promis de rester chez lui jusqu'au mois de septembre. Il faut tenir sa parole aux rois, et surtout à celui-là; d'ailleurs il m'inspire tant d'ardeur pour le travail, que si je n'avais pas appris à m'occuper, je l'apprendrais auprès de lui. Je n'ai jamais vu d'homme si laborieux. Je rougirais d'être oisif quand je vois un roi qui gouverne quatre cents lieues de pays tout le matin, et qui cultive les lettres toute l'après-dînée. Voilà le secret d'éviter l'ennui dont vous me parlez; mais pour cela il faut avoir la rage de l'étude comme lui, et comme moi son serviteur chétif.

Quand il vient de Paris quelques livres nouveaux, tout pleins d'eſprit qu'on n'entend point, tout hériſſés de vieilles maximes rebrochées et rebrodées avec du clinquant nouveau, ſavez-vous bien, Madame, ce que nous feſons? nous ne les liſons point. Tous les bons livres du ſiècle paſſé ſont ici, et cela eſt fort honnête : on les relit pour ſe préſerver de la contagion. 1751.

Vous me parlez de deux éditions de mes ſottiſes. Il eſt bien clair, Madame, que la moins ample eſt la moins mauvaiſe. Je n'ai vu encore ni l'une ni l'autre. Je les condamne toutes, et je penſe que, comme il ne faut point publier tout ce qu'ont fait les rois, mais ſeulement ce qu'ils ont fait de mémorable, il ne faut point imprimer tout ce qu'ont écrit de pauvres auteurs, mais ſeulement ce qui peut, à toute force, être digne de la poſtérité.

On me mande que l'édition de Paris eſt incomparablement moins mauvaiſe que celle de Rouen, qu'elle eſt beaucoup plus correcte; j'aurais l'honneur de vous la préſenter ſi j'étais à Paris. On veut que j'en faſſe une ici à ma fantaiſie, mais je ne ſais comment m'y prendre. Je voudrais jeter dans le feu la moitié de ce que j'ai fait, et corriger l'autre. Avec ces beaux ſentimens de pénitence, je ne prends aucun parti, et je continue à mettre en ordre le Siècle de *Louis XIV*. J'ai apporté tous mes matériaux; ils ſont d'or et de pierreries; mais j'ai peur d'avoir la main lourde.

Ce ſiècle était beau; il a enſeigné à penſer et à parler à celui-ci; mais gare que les diſciples ne ſoient au-deſſous de leurs maîtres, en voulant faire mieux. Je tâche au moins de m'exprimer tout naturellement; et

1751. j'eſpère que quand je reverrai Paris, on ne m'entendra plus. M. le préſident *Hénault*, pour qui je crois vous avoir dit des choſes aſſez tendres, parce que je les penſe, m'aurait-il tout-à-fait oublié? Il ne faut pas que les ſaints dédaignent ainſi leurs dévots. J'ai d'autant plus de droits à ſes bontés qu'il eſt du ſiècle de *Louis XIV*.

Vous allez donc toujours à Sceaux, Madame? J'avais pris la liberté de donner une lettre à d'*Amon* pour madame la ducheſſe du *Maine;* il la rendra dans quelques années. Vous avez fait deux pertes à cette cour, un peu différentes l'une de l'autre; madame de *Staal* et madame de *Malauze*.

Conſervez-vous, ne mangez point trop; je vous ai prédit, quand vous étiez ſi malade, que vous vivriez très-long-temps. Surtout ne vous dégoûtez point de la vie; car, en vérité, après y avoir bien rêvé, on trouve qu'il n'y a rien de mieux. Je conſerverai pendant toute la mienne les ſentimens que je vous ai voués, et j'aimerai toujours Paris à cauſe de vous et du petit nombre des élus.

LETTRE CXCVII.

A M. DEVAUX.

Mon cher *Panpan*, je vous aſſure que je reſſens bien vivement la douleur de vous être inutile. Croyez que ce n'eſt pas le zèle qui m'a manqué. Vous ne doutez pas de la ſatisfaction extrême que j'aurais eue à faire réuſſir ce que vous m'avez recommandé; mais

ce

ce qui eſt difficile en Lorraine eſt encore plus difficile en Pruſſe, où la quantité de ſurnuméraires eſt prodigieuſe. 1751.

Je compte bien profiter des bontés du roi *Staniſlas*, et venir me mettre aux pieds de madame de *Boufflers* au premier voyage que je ferai en France, et aſſurément je poſtulerai fort et ferme une place dans votre académie. J'aurais le bonheur d'appartenir par quelque titre à un roi qu'on ne peut s'empêcher de prendre la liberté d'aimer de tout ſon cœur. Cette place, mon cher et ancien ami, me ſerait encore plus précieuſe ſi je me comptais au nombre de vos confrères.

Je ne me porte guère mieux que madame de *Baſſompierre*, et c'eſt en partie ce qui m'a privé longtemps du plaiſir de vous écrire. J'aurais bien de la vanité ſi je ſupportais mes maux avec cette douceur et cette égalité d'humeur qu'elle oppoſe à ſes ſouffrances, et qu'ont ſi rarement les gens qui ſe portent bien. Je vous ſupplie de me conſerver dans ſon ſouvenir, et de ne me pas oublier auprès de madame de *Boufflers*. Eſt-ce que M. le marquis *du Châtelet* eſt actuellement à Lunéville? Préſentez-lui, je vous prie, mes reſpects. J'ignore ſi ſon fils eſt à Commerci. Tout ce que je ſais de votre cour, c'eſt que je la regrette, même dans la ſociété du héros philoſophe auprès de qui j'ai l'honneur de vivre.

Je ſais bien bon gré à M. de *Saint-Lambert* d'avoir exclus *Roi*, ce méchant homme. Voudra-t-il ſe ſouvenir de moi avec amitié? Je vous aſſure que j'en reſſentirais une grande conſolation, quoique j'aye abſolument renoncé à la comète. Cependant je n'ai point oublié la maiſon de M. *Alliot*, et vous me

ferez grand plaiſir de me protéger un peu dans cette
1751. maiſon.

Mon cher *Panpan*, vous ne ſauriez croire combien je ſuis affligé de n'avoir pu faire ce que vous m'avez recommandé. Je ſerais inconſolable ſi vous pouviez penſer que j'aye manqué de bonne volonté.

Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur.

LETTRE CXCVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potſdam, 13 juillet.

Mon cher ange, vous avez donc ſuivi le conſeil du meilleur général qu'il y ait à préſent en Europe? Il n'y a point de poltronnerie à bien prendre ſon temps, et à attendre que le génie de Rome ſuſcite un autre *Céſar* que *Drouin* pour la ſauver. Je me flatte d'ailleurs que des conjurés tels que vous en feront plus encouragés, quand je ferai des efforts pour leur fournir de meilleures armes. J'avais envoyé quelque légers changemens, mais ils étaient faits trop à la hâte et trop inſuffiſans. Je crois toujours qu'il faut rendre *Aurélie* un peu complice de *Catilina*. Ce ne ſerait pas la peine de l'avoir épouſée en ſecret pour ne pas prendre ſon parti. Il me ſemble qu'il y aura quelque nouveauté, et peut-être quelque beauté, à repréſenter *Aurélie* comme une femme qui voit le précipice et qui s'y jette. D'ailleurs, je ne peux rien changer au fond de ſon rôle et de ſes ſituations. La tragédie ne s'appelle point Aurélie. Le ſujet eſt *Rome*, *Cicéron*, *Caton*,

Céſar. C'eſt beaucoup qu'une femme, parmi tous ces gens-là, ne ſoit pas une bégueule impertinente. Je ſais bien, quand le parterre et les loges voient paraître une femme, qu'on s'attend à voir une amoureuſe et une confidente, des jalouſies, des ruptures, des raccommodemens. Auſſi je ne compte pas ſur un grand ſuccès au théâtre; mais peut-être que l'appareil de la ſcène, le fracas de théâtre qui règne dans cet ouvrage, les rôles de *Cicéron*, de *Catilina*, de *Céſar*, pourront frapper pendant quelques repréſentations; après quoi, on jugera à l'impreſſion entre cet ouvrage et les vers allobroges imprimés au louvre. 1751.

On m'a fait des objections dont quelques-unes ſont annoncées et réfutées par votre lettre. Je me rends avec plus de docilité que perſonne aux bonnes critiques; mais les mauvaiſes ne m'épouvantent pas.

Je crois qu'au quatrième acte, avant qu'*Aurélie* arrive, on peut augmenter encore la chaleur de la conteſtation ſans faire ſortir *Céſar* de ſon caractère, et donner une eſpèce de triomphe à *Catilina*, afin que l'arrivée d'*Aurélie* produiſe un plus grand coup de théâtre; mais il faut que ce débat ſoit court et vif. On m'a cité bien mal à propos la délibération de la ſcène d'*Auguſte* avec *Cinna* et *Maxime*. Les cas ſont bien différens, et le goût conſiſte à mettre les choſes à leur place.

La première ſcène du cinquième acte eſt abſolument néceſſaire, cependant elle eſt froide; ce n'eſt pas ſa faute, c'eſt la mienne. Ce qui eſt néceſſaire ne doit jamais refroidir. Il faut ſuppoſer, il faut dire que le danger eſt extrême, dès le premier vers de cette ſcène, que *Cicéron* eſt allé combattre dans Rome avec une partie du ſénat, tandis que l'autre reſte pour ſa

défenſe. Il faut que les reproches de *Caton* et de
1751. *Clodius* ſoient plus vifs, et qu'on voye que *Cicéron* ſera puni d'avoir ſauvé la patrie ; c'eſt là un des objets de la pièce. *Cicéron*, ſauvant le ſénat malgré lui, eſt la principale figure du tableau ; il ne reſte qu'à donner à ce tableau tout le coloris et toute la force dont il eſt ſuſceptible. L'ouvrage d'ailleurs vous paraît raiſonnablement conduit; il eſt une peinture aſſez fidelle et aſſez vive des mœurs de Rome. J'oſe eſpérer qu'il ne ſera pas mal reçu de tous ceux qui connaiſſent un peu l'antiquité, et qui n'ont pas le goût gâté par les idées et par le ſtyle d'aujourd'hui.

Je vais donc, mon cher et reſpectable ami, mettre tous mes ſoins à fortifier et à embellir, autant que ma faibleſſe le permettra, tous les endroits de cet ouvrage qui me paraiſſent en avoir beſoin. J'ai déjà fait bien des changemens; mais je ne ſuis pas encore content. J'enverrai la pièce avant qu'il ſoit un mois. Vous aurez tout le temps de dire votre dernier avis et de diſpoſer l'armée avec laquelle vous daignez me ſoutenir.

Vous ne m'avez point répondu ſur une petite queſtion que je vous avais faite, laquelle a peu de rapport avec la république romaine. Il s'agiſſait du nombre des cures de France qui eſt très-fautif dans tous les livres, et ſur lequel le receveur du clergé doit avoir une notion ſûre, notion qu'il peut très-bien communiquer ſans nuire à l'arche du Seigneur.

On parle d'un mandement de l'évêque de Marſeille très-ſingulier. Les remontrances du parlement n'ont pas fait plus de fortune ici qu'à votre cour; mais je ne conçois pas comment le roi eſt

réduit à emprunter. Nous n'empruntons point, et toutes les charges du royaume ſont payées le premier du mois. Adieu, ſociété charmante, qui valez mieux que tous les royaumes. 1751.

LETTRE CXCIX.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Potſdam, 20 juillet.

VOTRE ſouvenir et vos bontés, Madame, me donnent bien des regrets. Je ſuis comme ces chevaliers enchantés qu'on fait ſouvenir de leur patrie dans le palais d'*Alcine*. Je peux vous aſſurer que, ſi tout le monde penſait comme vous à Paris, j'aurais eu bien de la peine à me laiſſer enlever. Mais, Madame, quand on a le malheur à Paris d'être un homme public, dans le ſens où je l'étais, ſavez-vous ce qu'il faut faire? s'enfuir.

J'ai choiſi heureuſement une aſſez agréable retraite: mon pâté d'anguilles ne vaut pas aſſurément vos ragoûts, mais il eſt fort bon. La vie eſt ici très-douce, très-libre, et ſon égalité contribue à la ſanté. Et puis, figurez-vous combien il eſt plaiſant d'être libre chez un roi, de penſer, d'écrire, de dire tout ce qu'on veut. La gêne de l'ame m'a toujours paru un ſupplice: ſavez-vous que vous étiez des eſclaves à Sceaux et à Anet? oui, des eſclaves, en comparaiſon de la vraie liberté que l'on goûte à Potſdam avec un

1751. roi qui a gagné cinq batailles ; et, par-deſſus cela, on mange des fraiſes, des pêches, des raiſins, des ananas, au mois de janvier. Pour les honneurs et les biens, ils ne ſont préciſément bons à rien ici ; et c'eſt un ſuperflu qui n'eſt pas choſe très-néceſſaire.

Avec tout cela, Madame, je vous regrette très-ſincèrement, vous et M. le préſident *Hénault*, et M. d'*Alembert* pour qui j'ai une grande inclination, et que je regarde comme un des meilleurs eſprits que la France ait jamais eus. Si je ne peux pas voir M. le préſident *Hénault*, je le lis, et je crois que je ſais ſon livre à préſent mieux que lui. Il m'a bien ſervi pour le Siècle de *Louis XIV*. Il y a un ou deux endroits où je lui demande la permiſſion de n'être pas de ſon avis, mais c'eſt avec tout le reſpect qu'il mérite; c'eſt un petit coin de terre que je diſpute à un homme qui poſsède cent lieues de pays.

Vous daignez me parler de Rome ſauvée ! Vous me prenez par mon faible, Madame. Des gens malins expliqueront ce que je vous dis là, en diſant que cette pièce eſt mon côté faible; mais ce n'eſt pas tout-à-fait cela que j'entends. J'y ai travaillé avec tout le ſoin, toute l'ardeur et toute la patience dont je ſuis capable : j'aimerais bien mieux la faire lire à des perſonnes de votre eſpèce que de l'expoſer au public. Il me ſemble qu'il y a ſi loin de Paris à l'ancienne Rome, et de nos jeunes gens à *Caton* et à *Cicéron*, que c'eſt à peu-près comme ſi je feſais jouer *Confucius*.

Vous me direz que le Catilina de *Crébillon* a réuſſi ; mais l'auteur a été plus adroit que moi : il s'eſt bien donné de garde de l'écrire en français. A propos, Madame, ne montrez point ma lettre, à moins que

ce ne ſoit au préſident indulgent et au diſcret d'*Argental;* ſi j'écris en français, c'eſt pour vous et pour eux. 1751.

J'ai toujours compté de mois en mois venir vous faire ma cour, et mon enchantement m'a retenu ; je craindrais de ne plus retourner à Potſdam. Je reſte volontiers où je me trouve à mon aiſe; cependant je haſarderai cette infidélité, je ne ſais pas quand; je ne peux répondre que de mes ſentimens; la deſtinée ſe joue de tout le reſte.

Nous aurons inceſſamment ici l'Encyclopédie, et peut-être mademoiſelle *Puvigné*. N'a-t-elle point eu quelques dégoûts de la part de l'ancien évêque de Mirepoix ou de la ſorbonne? On diſait que cette ſorbonne voulait condamner le ſyſtême de *Buffon* et les ſaillies du préſident de *Monteſquieu*. On prétend qu'ils ont mis les *Etrennes de la Saint-Jean ſur le bureau, et meſſieurs du clergé*..... Adieu, Madame; je ſuis ſi accoutumé à parler librement, que je ſuis toujours prêt à écrire une ſottiſe.

P. S. Vous voyez donc ſouvent M. l'abbé de *Chauvelin;* il me rend jaloux de mes ouvrages; il les aime, et il ne m'aime point. Vous daignez m'écrire, et il me laiſſe là; il s'imagine qu'il faut rompre avec les gens parce qu'ils ſont à Potſdam ; il met ſa vertu à cela. J'ai le cœur meilleur que lui. Conſervez-moi vos bontés, Madame; et faites-moi bien ſentir combien il ſerait doux de paſſer auprès de vous les dernières années d'une vie philoſophique.

1751.

LETTRE CC.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Juillet.

Je viens de lire Manlius. Il y a de grandes beautés, mais elles sont plus historiques que tragiques; et, à tout prendre, cette pièce ne me paraît que la conjuration de Venise de l'abbé de *Saint-Réal*, gâtée. Je n'y ai pas trouvé, à beaucoup près, autant d'intérêt que dans l'abbé de *Saint-Réal;* et en voici, je crois, les raisons.

1°. La conspiration n'est ni assez terrible, ni assez grande, ni assez détaillée.

2°. *Manlius* est d'abord le premier personnage, ensuite *Servilius* le devient.

3°. *Manlius*, qui devrait être un homme d'une ambition respectable, propose à un nommé *Rutile* (qu'on ne connaît pas et qui fait l'entendu, sans avoir un intérêt marqué à tout cela) de recevoir *Servilius* dans la troupe, comme on reçoit un voleur chez des cartouchiens. Cela est intéressant dans la conspiration de Venise, et nullement vraisemblable dans celle de *Manlius* qui doit être un chef impérieux et absolu.

4°. La femme de *Servilius* devine, sans aucune raison, qu'on veut assassiner son père, et *Servilius* l'avoue par une faiblesse qui n'est nullement tragique.

5°. Cette faiblesse de *Servilius* fait toute la pièce, et éclipse absolument *Manlius* qui n'agit point, et qui n'est plus là que pour être pendu.

6°. *Valerie*, qui pourrait deviner ou ignorer le ſecret, qui, après l'avoir ſu, pourrait le garder ou le révéler, prend le parti d'aller tout dire et de faire ſon traité, et vient enſuite en avertir ſon imbécille de mari, qui ne fait plus qu'un perſonnage auſſi inſipide que *Manlius*. 1751.

7°. Autre événement qui pourrait arriver dans la pièce, ou n'arriver pas, et qui n'eſt pas plus prévu, pas plus contenu dans l'expoſition que les autres, le ſénat manque honteuſement de parole à *Valérie*.

8°. *Manlius* une fois condamné, tout eſt fini, tout le reſte n'eſt encore qu'un événement étranger qu'on ajoute à la pièce comme on peut.

Il me ſemble que dans une tragédie il faut que le dénouement ſoit contenu dans l'expoſition comme dans ſon germe. Rome ſera-t-elle ſaccagée et ſoumiſe? ne le ſera-t-elle pas? *Catilina* fera-t-il égorger *Cicéron*, ou *Cicéron* le fera-t-il pendre? Quel parti prendra *Céſar*? Que feront *Aurélie* et ſon père, dont on prend la maiſon pour ſervir de retraite aux conjurés? Tout cela fait l'objet de la curioſité, dès le premier acte juſqu'à la dernière ſcène. Tout eſt en action, et on voit de moment en moment Rome, *Catilina*, *Cicéron* dans le plus grand danger. Le père d'*Aurélie* arrive; *Catilina* prend le parti de le tuer, parti bien plus terrible, bien plus théâtral, bien plus déciſif que l'inutile propoſition que fait un coupe-jarret ſubalterne, comme *Rutile*, de tuer un ſénateur romain ſur ce qu'il a paru un peu rêveur; propoſition d'ailleurs inutile à la pièce.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais j'oſe croire que la

1751. pièce de Rome sauvée a beaucoup plus d'unité, est plus tragique, est plus frappante et plus attachante. Il me paraît plus dans la nature, et par conséquent plus intéressant, qu'*Aurélie* soit principalement occupée des dangers de son mari, que si elle lui disait des lieux communs pour le ramener à son devoir. Il me paraît qu'étant cause de la mort de son père elle est un personnage assez tragique, et que sa situation dans le sénat peut faire un très-grand effet. Je m'en rapporte aux juges du comité; mais je les supplie encore très-instamment de mettre un très-long intervalle entre Manlius et Rome sauvée. On ferait las de conjurations et de femmes de conjurés. Cet article est un point capital.

J'ajoute encore qu'un beau fils comme *Drouin* ferait tomber *César* sur le nez; j'aimerais mieux que *la Noue* jouât *Cicéron;* et *Grandval*, *César;* mais, en ce cas, il faudrait mettre *la Noue* trois mois au soleil, en espalier; et s'il ne jouait pas aux répétitions avec la chaleur et la véhémence nécessaire, il faudrait retirer la pièce.

Ce considéré, Messeigneurs, il vous plaise avoir égard à la requête du suppliant.

LETTRE CCI. 1751.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potſdam, 27 . . .

Ecco il voſtro *Dubos*; quando potrò io dire in Potſdam: Ecco il mio caro conte, ecco la conſolazione della mia monaſtica vita? La ringrazio pe'l ſuo libro, per tutti i ſuoi favori, e ſpecialmente per la ſua lettera ſoprà il Carteſio. Le gros abbé *Dubos* e un buon autore, e degno d'eſſer letto attentamente. Non dirò di lui:

Molto egli oprò col ſenno, e collo ſtile.

Il ſenno è grande, lo ſtile cattivo; biſogna leggerlo; mà rileggerlo ſarebbe tedioſo; queſta bella prerogativa d'eſſer ſpeſſo riletto è il privilegio dell' ingegno, e quello dell' *Arioſto*. Io lo rileggo ogni giorno, mercè alle voſtre grazie. Addio mio cigno del canal grande; vi amero ſempre.

LETTRE CCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potſdam, 7 auguſte.

Mon adorable ami, je reçois votre lettre du 30 juillet, et la poſte, qui repart preſque au même inſtant qu'elle arrive, me laiſſe un petit moment pour vous remercier de tant d'attentions et de bontés.

1751. Vraiment vous n'avez rien vu. Je vous enverrai une nouvelle Rome, avant qu'il ſoit peu, peut-être par M. le maréchal de *Lovendal*, peut-être par une autre voie; mais vous aurez une Rome. Je vous avertis que ce n'eſt plus *Fulvius* qu'on tue, c'eſt *Nonnius*. Ce monſieur *Nonnius* n'eſt connu dans le monde que pour avoir été tué, et il ne faut pas le priver de ſon droit. Je me ſouviens même que *Crébillon*, dans ſa belle tragédie de Catilina, avait fait égorger *Nonnius cette nuit*, ſans trop en dire la raiſon. Je prétends, moi, avoir de fort bonnes raiſons de le tuer. Vous ſerez encore plus content d'*Aurélie*; et je crois qu'il eſt abſolument néceſſaire que *Catilina* ait dans le ſénat un ſi grand parti, qu'il puiſſe s'évader impunément, lors même que ſa femme l'a convaincu.

Le grand point encore eſt que *Cicéron* puiſſe un peu concentrer en lui l'intérêt de Rome. La pièce ne ſera jamais Zaïre, ni Inès, ni Bérénice; mais j'ai la ſottiſe de croire qu'une ſcène de Catilina et de Céſar vaut mieux que tout cela. Je n'eſpère pas un ſuccès ſuivi, je n'attends pas même d'être rejoué après le premier cours de la pièce. Il faudrait trop de reſſorts pour remonter ſur le théâtre une machine ſi compliquée; mais vous m'avez autoriſé à penſer que les gens raiſonnables ne verraient pas ſans quelque plaiſir une peinture aſſez fidelle des mœurs de l'ancienne Rome; et pourvu que je plaiſe à la ſaine partie de Paris, je ſerai fort content.

Je corrigerai encore très-volontiers tous les détails. Je ne plains pas ma peine, ou, pour mieux dire, je ne plains pas mon plaiſir; et c'en eſt un grand de travailler pour vous.

Savez-vous bien que je viens de refaire cent vers à la Henriade? Je repaſſe ainſi toutes mes anciennes erreurs. C'eſt ici une confeſſion générale continuelle. Je me ſuis mis à être un peu ſévère avec des gens pour qui on l'eſt rarement, mais je le ſuis encore plus pour moi-même. 1751.

Enfin, quand vous aurez Rome, il faudra abſolument la faire jouer, n'importe quand; mais je veux en avoir le cœur net. Ce ſera une belle négociation, et aſſez amuſante pour vos conjurés. Vous déciderez entre un ſinge et un coq-d'inde qui des deux repréſentera *Céſar*. Il eſt bien douloureux de n'avoir à choiſir qu'entre de tels héros; mais nous avons du temps d'ici à notre condamnation. Je vous prie, ſi ma nièce a le bonheur de vous voir, de lui dire que je ne lui écris point cette poſte-ci. La raiſon eſt que je ne peux plus vous écrire, qu'il faut fermer ma lettre, qu'il n'y a pas un moment à perdre, et que je n'ai que celui de vous dire que je ſuis à vous pour jamais, ſain, malade, triſte ou gai, pruſſien, français, bon ou mauvais poëte, plat hiſtorien.

Adieu, adorables anges.

1751.

LETTRE CCIII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, 24 auguſte.

Vous recevrez, ma chère plénipotentiaire, le paquet ci-joint par un héros danois, ruſſe, polonais et français. Je crois que ce ſera le premier guerrier du Nord qui aura porté une liaſſe de vers alexandrins, de Berlin à Paris. Je ne crois pas, quoi qu'on en diſe, que M. le maréchal de *Lovendal* ſoit chargé d'autres négociations. Il eſt venu en Allemagne pour ſes affaires; et en qualité de preneur de Berg-op-zoom, il eſt venu voir le preneur de la Siléſie. Le roi lui montrera ſes ſoldats, et ne lui montrera point ſes ouvrages qu'il fait imprimer. Vous prenez mal votre temps pour me faire des reproches. Il faudrait avoir plus de pitié des étrangers et des malades. Je perds ici les dents et les yeux. Je reviendrai à Paris aveugle comme *la Motte;* et meſſieurs les écumeurs littéraires n'en ſeront pas moins déchaînés contre moi.

Ma ſanté dépérit tous les jours; l'abbé de *Bernis* ne me louera jamais d'être devenu vieux, comme il vient de louer *Fontenelle* d'avoir ſu parvenir à l'âge de quatre-vingt-ſeize ans; je ſuis plus près d'une épitaphe que de pareils éloges.

Puiſque le parlement fait actuellement ſi grand bruit pour un hôpital, et qu'il ne ſe mêle plus que des malades, j'ai envie de me venir mettre ſous ſa protection. Soyez bien sûr que je ſerais à Paris, ſans

les imprimeurs de Berlin, qui ne me ſervent pas ſi vîte que le roi. Je ſupporte *Maupertuis* n'ayant pu l'adoucir. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des hommes inſociables avec qui il faut vivre? Il n'a jamais pu me pardonner que le roi lui ait ordonné de mettre l'abbé *Raynal* de ſon académie. Qu'il y a de différence entre être philoſophe et parler de philoſophie! Quand il eut bien mis le trouble dans l'académie des ſciences de Paris, et qu'il s'y fut fait déteſter, il ſe mit en tête d'aller gouverner celle de Berlin. Le cardinal de *Fleuri* lui cita, quand il prit congé, un vers de *Virgile* qui revient à peu-près à celui-ci : 1751.

Ah, réprimez dans vous cette ardeur de régner.

On aurait pu en dire autant à ſon éminence ; mais le cardinal de *Fleuri* régnait doucement et poliment. Je vous jure que *Maupertuis* n'en uſe pas ainſi dans ſon tripot où, Dieu merci, je ne vais jamais. Il a fait imprimer une petite brochure ſur le bonheur; elle eſt bien sèche et bien douloureuſe. Cela reſſemble aux affiches pour les choſes perdues ; il ne rend heureux ni ceux qui le liſent, ni ceux qui vivent avec lui ; il ne l'eſt pas, et ſerait fâché que les autres le fuſſent.

Point du tout, ma chère enfant, mon paquet ne partira pas par M. le maréchal de *Lovendal*. Il va à Hambourg, et ne retourne pas ſitôt à Paris; mais vous verrez un autre maréchal qui aura la bonté de s'en charger. C'eſt un anglais qu'on appelle milord *Maréchal* tout court, parce qu'il était ci-devant grand maréchal d'Ecoſſe ; il eſt rebelle et philoſophe, attaché à la maiſon de *Stuart*, condamné dans ſon pays

1751. depuis long-temps, et retiré à Berlin après avoir ſervi en Eſpagne. Son frère, le maréchal *Keit*, alla battre les bons muſulmans à la tête des Ruſſes, il y a quelques années. Enfin, les deux frères ſont ici; et le milord *Maréchal* eſt déclaré envoyé extraordinaire du roi de Pruſſe en France. Vous verrez une aſſez jolie petite turque qu'il emmène avec lui; on la prit au ſiége d'Ocſakow, et on en fit préſent à notre écoſſais, qui paraît n'en avoir pas trop beſoin. C'eſt une fort bonne muſulmane. Son maître lui laiſſe toute liberté de conſcience. Il a dans ſon équipage une eſpèce de valet de chambre tartare, qui a l'honneur d'être païen; pour lui, il eſt, je crois, anglican ou à peu-près. Tout cela forme un aſſez plaiſant aſſemblage qui prouve que les hommes pourraient très-bien vivre enſemble en penſant différemment. Que dites-vous de la deſtinée qui envoie un irlandais miniſtre de France à Berlin, et un écoſſais miniſtre de Berlin à Paris? Cela a l'air d'une plaiſanterie. Milord *Maréchal* part inceſſamment. Vous verrez ſa turque, et vous aurez mon paquet. Ne ſoyez donc point étonnée que je ſois encore à Potſdam, quand vous verrez une mahométane à Paris; et concluez que la Providence ſe moque de nous.

LETTRE

LETTRE CCIV. 1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, 28 auguſte.

MON cher et reſpectable ami, milord *Maréchal*, qui eſt une eſpèce d'ancien romain, apporte Rome à madame *Denis*. *Cicéron* ne ſe doutait pas qu'un jour un écoſſais apporterait de Pruſſe à Paris ſes Catilinaires en vers français. C'eſt d'ailleurs une aſſez bonne épigramme contre le roi *George*, que deux braves rebelles de chez lui, ambaſſadeurs en France et en Pruſſe. Il eſt vrai que milord *Maréchal* a plus l'air d'un philoſophe que d'un conjuré : cependant il a été conjuré. C'eſt peut-être en cette qualité qu'il m'a paru aſſez content de Rome ſauvée, quand j'ai eu l'honneur de jouer *Cicéron*. Enfin, il apporte la pièce, et *Nonnius* eſt le père d'*Aurélie ;* ce qui eſt beaucoup mieux, parce que *Nonnius* eſt fort connu pour avoir été tué.

Si j'avais reçu votre lettre plutôt, j'aurais gliſſé quatre vers à *Catilina* pour accuſer ce *Nonnius* d'être un perfide qui trompait *Cicéron*. Je vous jure que la ſcène eſt toujours dans le temple de *Tellus*, et que *Caton*, au cinquième acte, dit au reſte des ſénateurs qui ſont là, qu'il a marché avec *Cicéron* et l'autre partie du ſénat. S'il faut encore des coups de rabot, ne m'épargnez pas. Mais milord *Maréchal* peut vous dire qu'il m'eſt impoſſible de partir de quelques mois;

1751. car non-seulement j'ai encore quelques petites besognes littéraires avec mon roi philosophe, mais j'ai un Siècle sur les bras. Je suis dans les angoisses de l'impression et de la crainte. Je tremble toujours d'avoir dit trop ou trop peu. Il faut montrer la vérité avec hardiesse à la postérité, et avec circonspection à ses contemporains. Il est bien difficile de réunir les deux devoirs.

Je vous enverrai l'ouvrage; je vous prierai de le montrer à M. de *Malesherbes*, et je ferai tant de cartons que l'on voudra. M. le maréchal de *Richelieu* doit un peu s'intéresser à l'histoire de ce siècle; lui et M. le maréchal de *Belliſle* sont les deux seuls hommes vivans dont je parle; mais en même temps il doit sentir l'impossibilité physique où je suis de venir faire un tour en France avant que ce Siècle soit imprimé, corrigé et bien reçu. Figurez-vous ce que c'est que de faire imprimer à la fois son Siècle et une nouvelle édition de ses pauvres œuvres; de se tuer du soir au matin à tâcher de plaire à ce *public ingrat*, de courir après toutes ses fautes, et de travailler à droite et à gauche; je n'ai jamais été si occupé. Laissez-moi bâtir ces deux maisons avant que je parte; les abandonner, ce serait les jeter par terre. Mon cher ange, représentez vivement à M. le maréchal de *Richelieu* la nécessité indispensable où je me trouve, de toutes façons, de rester encore quelques mois où je suis. Ma santé va mal; mais elle n'a jamais été bien: je suis étonné de vivre. Il me semble que je vis de l'espérance de vous revoir; je viens de lire Zarès; l'imprimera-t-on au louvre? Adieu; mille tendres respects à tous les anges.

Vraiment j'oubliais le bon, et j'allais fermer ma lettre ſans vous parler de ce prophète de la Mecque pour lequel je vous remercie d'auſſi bon cœur que j'ai remercié le pape. Nous verrons ſi je ſéduirai le parterre comme la cour de Rome. Il y a un malheur à ce Mahomet, c'eſt qu'il finit par une pantalonnade; mais *le Kain* dit ſi bien : *Il eſt donc des remords.* 1751.

A propos de remords, j'en ai bien d'être ſi loin de vous, et ſi long-temps! Mais je ne peux plus faire de de tragédies. Vous ne m'aimerez plus.

LETTRE CCV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Berlin, 31 auguſte.

MON héros, un domeſtique de ma nièce m'apporta hier deux lettres de vous, qui m'ont fait tant de plaiſir, qui m'ont pénétré de tant de reconnaiſſance, que moi qui ſuis *prime-ſautier*, comme dit *Montagne*, je partirais ſur le champ pour venir vous remercier, ſi je pouvais partir. Vous avez les mêmes bontés pour mes muſulmans que pour vos calviniſtes des Cévennes. DIEU vous bénira d'avoir protégé la liberté de conſcience. Faire jouer le prophète Mahomet à Paris, et laiſſer prier DIEU en français dans vos montagnes du Languedoc, ſont deux choſes qui m'édifient merveilleuſement; mais vous croyez bien que je ſuis plus ſenſible à la première. Je vous dois des cantiques d'actions de grâce. Je vous ai cent fois plus d'obligation qu'au pape; car enfin, il n'a

1751. point fait jouer Mahomet publiquement à Rome ; mais la pièce traduite a été repréſentée dans des aſſemblées particulières. Elle a été jouée publiquement à Bologne qui eſt, comme vous ſavez, terre papale. Vous voyez que vous pouvez, en ſureté de conſcience, donner mon Prophète à Paris. Je vous remercie encore de n'avoir point haſardé le Catilina ; car, quoique celui de *Crébillon* ait réuſſi, on exige peut-être plus de moi que de mon confrère *Crébillon*, parce que je ne ſuis pas ſi vieux.

Si vous permettez que je raiſonne ici littérature avec vous, j'aurai l'honneur de vous dire que ma pièce aurait été bien reçue ; courue, miſe aux nues du temps de la fronde. Heureuſement les conſpirations ſont paſſées de mode. Heureuſement, pour l'Etat s'entend, et très-malheureuſement pour le théâtre, il n'y a guère que des jeunes gens et de belles dames bien miſes, très-françaiſes et peu romaines, qui aillent à nos ſpectacles ; il faut leur parler de ce qu'elles font, et ſans amour point de ſalut. Je ne peux pas réformer ma nation ; mais il faut dire pourtant à ſon honneur, qu'il y a des ouvrages qui ont réuſſi ſans être fondés ſur une intrigue amoureuſe. Je ne dis pas que ma Rome ſauvée fût jouée auſſi ſouvent que Zaïre ; mais je crois, que ſi elle était bien repréſentée, les Français pourraient ſe piquer d'aimer *Cicéron* et *Céſar ;* et je vous avoue que j'ai la faibleſſe de penſer qu'il y a dans cet ouvrage je ne ſais quoi qui reſſent l'ancienne Rome. Je l'ai travaillée de mon mieux. Je n'entrerai ici dans aucune diſcuſſion, quoique j'en aye bien envie. J'ai envoyé ma Rome par milord *Maréchal*, ancien conjuré d'Ecoſſe, tout

propre à ſe charger de ma conſpiration de *Catilina*; vous en jugerez, ainſi je laiſſe là tous les raiſonnemens que je voulais faire, et je m'en rapporte à vos lumières et à vos bontés. 1751.

J'aimerais bien mieux vous amuſer en vous envoyant quelques petits morceaux du Siècle de *Louis XIV*. C'eſt ce Siècle qui me prive à préſent du bonheur de vous faire ma cour. J'ai commencé l'édition, je ne peux l'abandonner. Je travaille comme un bénédictin. Une édition du Siècle, une autre de mes anciennes ſottiſes qu'on réimprime et que je dirige, des Rome ſauvée à la traverſe, voyez ſi je peux quitter, et ſi j'ai un inſtant dont je puiſſe diſpoſer. Vous me direz que je ſuis un franc pédant, et vous aurez raiſon; mais il ne faut jamais abandonner ce qu'on a commencé, et peut-être ne ſerez-vous pas fâché de voir mon Siècle.

Dites-moi, je vous en prie, Monſeigneur, ſi je me trompe. J'ai penſé qu'il était fort difficile de faire imprimer, dans ſon pays, l'hiſtoire de ſon pays. M. d'*Agueſſeau* tyranniſait la littérature quand je quittai Paris; et vous ſentez bien qu'il n'y avait pas un petit cenſeur de livres qui ne ſe fût fait un mérite et un devoir de mutiler mon ouvrage, ou de le ſupprimer. Vous ne ſavez pas la centième partie des tribulations que j'ai éprouvées de la part de mes chers confrères les gens de lettres, et de ceux qui ſe mettent à perſécuter quand on n'implore pas leur protection.

Je vous avouerai encore ingénument que j'avais le malheur de déplaire beaucoup à ce théatin *Boyer*,

1751. très-vénérable d'ailleurs, mais qui a très-peu chrétiennement donné d'assez méchantes idées de mon style à monsieur le dauphin et à madame la dauphine. Je vous écrirais sur tout cela des volumes, si je voulais, ou plutôt si vous vouliez; mais venons à mon Siècle. Je me suis constitué, de mon autorité privée, juge des rois, des généraux, des parlemens, de l'Eglise, des sectes qui la partagent: voilà ma charge. Tout barbouilleur de papier qui se fait historien, en use ainsi. Ajoutez à ce fardeau celui d'être obligé de rapporter des anecdotes très-délicates qu'on ne peut supprimer.

Comment imprimer à Paris tout ce qui regarde madame de *Montespan*, et madame de *Maintenon*, et son mariage? Il faut pourtant ou renoncer à l'histoire, ou ne rien supprimer de ces faits. Il faut faire sentir ce que les suites très-mal ménagées de la révocation de l'édit de Nantes ont coûté à la France; il faut avouer la mauvaise conduite du ministère dans la guerre de 1701. J'ai dû et j'ai osé remplir tous ces devoirs peut-être dangereux; mais, en disant ainsi la vérité, j'ose me flatter jusqu'à présent (car je peux me tromper) que j'ai élevé à la gloire de *Louis XIV* un monument plus durable que toutes les flatteries dont il a été accablé pendant sa vie. On a fait beaucoup d'histoires de lui; peut-être ne le trouvera-t-on véritablement grand que dans la mienne.

Vous dirai-je encore que j'ai poussé l'histoire du siècle jusqu'au temps présent dans un tableau raccourci de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'à 1750? Vous dirai-je que j'ai peint le cardinal de *Fleuri*, comme je crois, en ma conscience, qu'il doit l'être?

Vous ſentez que tout cela eſt à vue d'oiſeau, preſque point de détails; j'ai voulu ſeulement montrer comme on a ou ſuivi ou changé les vues de *Louis XIV*, perfectionné ce qu'il avait établi, ou réparé les malheurs qu'il avait eſſuyés ſur la fin de ſa vie; et comme j'ai commencé ſon ſiècle par un portrait de l'Europe, je le finis de même. 1751.

Aucun contemporain vivant n'eſt nommé, excepté vous et M. le maréchal de *Belliſle*, mais ſans aucune affectation. Encore une fois, je peux me tromper; mais je me flatte que ſi le roi avait le temps de lire cet ouvrage, il n'en ſerait pas mécontent. Je crois ſurtout que madame de *Pompadour* pourrait ne pas déſapprouver la manière dont je parle de meſdames de *la Vallière*, de *Monteſpan* et de *Maintenon*, dont tant d'hiſtoriens ont parlé avec une groſſièreté révoltante et avec des préjugés outrageans.

Enfin, malgré tous mes ſoins et malgré celui de plaire, la nature de l'ouvrage eſt telle que, malgré mon zèle pour ma patrie, j'ai cru devoir imprimer cette hiſtoire en pays étranger. Un hiſtoriographe de France ne vaudra jamais rien en France.

J'ajouterai encore que peut-être les éloges que je donne à ma patrie, acquerront plus de poids lorſque je ſerai loin d'elle, et que ce qui paſſerait pour adulation, s'il était d'abord imprimé à Paris, paſſera ſeulement pour vérité quand il ſera dit ailleurs.

S'il arrivait, après tous les ménagemens et toutes les précautions poſſibles, que je paruſſe trop libre en France, jugez alors ſi ma retraite en Pruſſe n'aura pas été très-heureuſe; mais je me flatte de ne

1751. point déplaire, surtout après avoir fondé les esprits et préparé l'opinion publique par le commencement de cet essai sur *Louis XIV*, et par les anecdotes où je dis des choses très-fortes, et où je n'ai nullement ménagé la conduite inexcusable du parlement dans la régence d'*Anne d'Autriche*.

Je vais actuellement répondre à la question que vous me faites, pourquoi je suis en Prusse; et je répondrai avec la même vérité que j'écris l'histoire, dussent tous les commis de toutes les postes ouvrir ma lettre.

J'étais parti pour aller faire ma cour au roi de Prusse, comptant ensuite voir l'Italie, et revenir après avoir fait imprimer le Siècle de *Louis XIV* en Hollande. J'arrive à Potsdam; les grands yeux bleus du roi, et son doux sourire, et sa voix de sirène, ses cinq batailles, son goût extrême pour la retraite et pour l'occupation, et pour les vers et pour la prose; enfin, des bontés à tourner la tête, une conversation délicieuse, de la liberté, l'oubli de la royauté dans le commerce, mille attentions qui seraient séduisantes dans un particulier; tout cela me renverse la cervelle. Je me donne à lui par passion, par aveuglement et sans raisonner. Je m'imagine que je suis dans une province de France. Il me demande au roi son frère, et je crois que le roi son frère le trouvera fort bon. Je vous le jure, comme si j'allais mourir, il ne m'est pas entré dans la tête que ni le roi, ni madame de *Pompadour* prissent seulement garde à moi, et qu'ils pussent être piqués le moins du monde. Je me disais : Qu'importe à un roi de France un atome comme moi de plus ou de moins?

J'étais en France harcelé, balotté, perſécuté depuis trente ans par des gens de lettres et par des bigots. 1751.
Je me trouve ici tranquille, je mène une vie entièrement convenable à ma mauvaiſe ſanté, j'ai tout mon temps à moi, nul devoir à rendre; le roi me laiſſe dîner toujours dans ma chambre, et ſouvent y ſouper. Voilà comme je vis depuis un an; et je vous avoue que ſans l'envie extrême de venir vous faire ma cour, qui me trouble ſans ceſſe, et ſans une nièce que j'aime de tout mon cœur, je ſerais trop heureux.

Il ſerait impertinent à moi de vous parler ſi long-temps de moi-même, ſi vous ne me l'aviez ordonné; ainſi, encore un petit mot, je vous en prie. Vous me demandez pourquoi j'ai pris la clef de chambellan, la croix et vingt mille francs de penſion? parce que je croyais alors que ma nièce viendrait s'établir avec moi; elle y était toute préparée, mais la vie de Potſdam, qui eſt délicieuſe pour moi, ſerait affreuſe pour une femme; ainſi, me voilà malheureux dans mon bonheur, choſe fort ordinaire à nous autres hommes. Mais ce qui augmente à la fois mon bonheur, ma ſenſibilité et mes regrets, ce qui me ravit et ce qui me déchire, c'eſt cette bonté avec laquelle vous daignez entrer dans mes erreurs et dans mes misères. Comment avez-vous eu le temps d'avoir tant de bonté? Quoi, vous avez du temps! Ah, ſi vous étiez un peu ſédentaire, comme mon roi de Pruſſe!... mais... Vous auriez mis le comble à vos grâces ſi vous m'aviez dit un petit mot de mademoiſelle de *Richelieu* et de M. le duc de *Fronſac*. Vous me dites que vous devenez

vieux : vous ne le ſerez jamais ; la nature vous a
1751. donné ce feu avec lequel on ne ſent jamais la langueur de l'âge. Vous ſerez plus philoſophe, mais vous ne ſerez jamais vieux ; c'eſt moi, indigne, qui le ſuis devenu terriblement, et j'ai bien peur d'être dans peu hors d'état de profiter des charmes des rois et des maréchaux de *Richelieu*. Il faut au moins avoir des jambes pour marcher, et des dents pour parler. Le roi de Pruſſe m'aſſure qu'il me trouvera fort bien ſans dents ; mais voyez la belle converſation quand on ne peut plus articuler ! On meurt ainſi en détail, après avoir vu mourir preſque tous ſes amis, et ce ſonge pénible de la vie eſt bientôt fini.

Je doute fort que vous puſſiez avoir le volume qui a été envoyé au roi. Il me ſemble qu'il n'y en a plus. On en avait tiré un fort petit nombre d'exemplaires qui ont été, je crois, tous diſtribués. Le préſident *Hénault*, qui ſemblait y avoir quelque droit, comme cité dans la préface, s'y eſt pris trop tard pour en avoir un exemplaire. Au reſte, le roi de Pruſſe eſt à préſent en Siléſie, et ne revient que dans quinze jours.

Je vous ferai tenir par la première occaſion, les incohérentes hardieſſes de ce *la Métrie*. Cet homme eſt le contraire de don *Quichotte* ; il eſt ſage dans l'exercice de ſa profeſſion, et un peu fou dans tout le reſte. DIEU l'a fait ainſi. Nous ſommes comme la nature nous a pétris, automates penſans, faits pour aller un certain temps, et puis c'eſt tout. Je n'ai point vu encore mon cher *Iſaac* d'*Argens ;* il eſt à la campagne auprès de Potſdam, et moi à Berlin

avec mon Siècle. Dès que j'aurai fini et fait parvenir cette beſogne à Paris pour y être examinée, je viendrai aſſurément me mettre à vos pieds, moi et Rome. Soyez sûr que perſonne au monde ne ſent plus vivement et tout ce que vous valez, et toutes vos bontés. Je voudrais vivre pour avoir l'honneur de vivre auprès de vous. Vous êtes auſſi reſpectable dans l'amitié que vous avez été charmant dans l'amour; vous êtes l'homme de tous les temps, plein d'agrémens, comblé de gloire. Je n'aime pas exceſſivement votre oncle le cardinal, mais j'ai pour vous tous les ſentimens que je lui refuſe. En vérité, vous devez ſentir, que ſi je ne ſuis pas parti à la réception de vos lettres, c'eſt que la choſe eſt impoſſible. Laiſſez-moi finir mes travaux, mes éditions, ſans quoi vous ſeriez auſſi injuſte qu'aimable. Recevez mes tendres reſpects et mon éternel dévouement. 1751.

LETTRE CCVI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le . . . . . .

Io ſono un poco caſalingo, e pigro, mio caro ſignor conte; voi ſapete qual ſia il cattivo ſtato della mia ſanità. Non o gran cura di fare otto miglia per ritornare alla mia cella. Aſpetterò dunque il mio gentil frate nel noſtro monaſtero, e quando egli avrà diſpoſto del pomo in favor della polputa *Venere* aſtrua, e quando avrà goduto abbaſtanza i favori della ſua *Elena*, quando avrà veduto tutte le

1751. regine, tutti i principi, e tutti quanti, ritornerà piacevolmente à noi poveri romiti, ritornerà à ſuoi dotti, è leggiadri lavori, à quelle ingegnoſe ed iſtruttive lettere, che faranno l'onor della bella Italia e le delizie di tutte le nazioni. Le baccio di cuore le mani.

LETTRE CCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Poſdam, 25 ſeptembre.

Mon cher ange, parlons d'abord de *Catilina* et de *Nonnius;* car, ſi je me mettais d'abord ſur vos bontés, ſur les regrets que vous, et ma nièce, et mes amis m'inſpirent continuellement, je ne finirais jamais; il n'y aurait plus de place pour Rome ſauvée.

Sans doute, il y a beaucoup d'obſcurité dans la manière dont on expédiait ce pauvre *Nonnius;* mais il eſt aiſé d'éclaircir tout cela en deux mots.

Je commence par faire dire à *Aurélie*, au troiſième acte :

Et je te donne au moins, quoi qu'on puiſſe entreprendre,
Le temps de quitter Rome et d'oſer t'y défendre;
Je vole et je reviens.

Cette promeſſe de revenir, fait déjà voir qu'elle ne ſera pas long-temps avec ſon père, et donne à *Catilina* le loiſir d'exécuter ſon projet, dès qu'*Aurélie* aura quitté *Nonnius*. Il faut qu'on ſente auſſi qu'il

ne compte point du tout sur le pouvoir de sa femme auprès de *Nonnius*. Ainsi, il dit à part : 1751.

Ciel quel nouveau danger !
Ecoutez . . . le sort change, il me force à changer . . . .
Je me rends, je vous cède, il faut vous satisfaire . . . .
Mais songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père, &c.

ensuite quand il a laissé sortir *Aurélie*, voici l'ordre précis qu'il donne à *Martian* et à *Septime* :

Vous, fidelle affranchi, brave et prudent Septime,
Et toi, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius ;
Allez, et dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret, parlez-lui de sa fille,
Peignez-lui son danger, celui de sa famille,
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur, &c.

Il me semble qu'à présent tout est éclairci. Vous savez qu'il a dit, quelques vers auparavant, que l'entretien de *Nonnius* et d'*Aurélie* lui donnerait le temps nécessaire à son dessein ; c'est donc cet entretien qui facilite évidemment la mort de *Nonnius* ; *Aurélie* a donc très-grande raison de dire que c'est en demandant grâce à son père qu'elle l'a conduit à la mort ; et alors ces deux vers,

Et pour mieux l'égorger, le prenant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire.

ces deux vers, dis-je, n'ont plus de sens équivoque, et en ont un très-touchant.

1751. A l'égard du vers : *Vous nous perdez tous trois ; je vous en avertis*, qui rime à *démenti*, il rime très-bien ; il eſt permis d'ôter l'*s* aux verbes en *ir*. *Racine* a uſé de cette permiſſion en pareil cas :

Viſir, je vous en averti,
Et ſans compter ſur moi prenez votre parti.

Il faut, dans une tragédie, certains vers qui ſemblent proſaïques, pour relever les autres, et pour conſerver la nature du dialogue. Cependant j'aimerais infiniment mieux les vers ſuivans :

Ne vous aveuglez point, vous nous perdez tous trois.
Je ſais qu'en vos conſeils on compte peu ma voix,
Qu'on y ménage à peine une épouſe timide ;
Je ſais, Catilina, que ton ame intrépide
Sacrifira ſans trouble et ta femme et ton fils
A l'eſpoir incertain d'accabler ton pays, &c.

. . . . . .

Tu n'eſt plus qu'un tyran, tu ne vois plus en moi
Qu'une épouſe tremblante, indigne de ta foi, &c.

Je vous ſupplie donc de communiquer à ma chère nièce toutes ces petites corrections, qu'elle aura la bonté de faire copier ſur la pièce. Votre critique du vers, *ont écrit dans le ſang*, eſt très-juſte. Voici comme je corrige cet endroit :

Achevez ſon naufrage, allez, braves amis,
Les deſtins du ſénat en vos mains ſont remis,
Songez que ces deſtins ſont celui de la terre.
Ce n'eſt point conſpirer, c'eſt déclarer la guerre ;
C'eſt reprendre vos droits, et c'eſt vous reſaiſir
De l'univers dompté qu'on oſait vous ravir ;

L'univers votre bien, le prix de votre épée;
Au ſein de vos tyrans je vais la voir trempée. 1751.
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

UN CONJURÉ.

Nous atteſtons Sylla, nous en jurons par toi.

UN CONJURÉ.

Périſſe le ſénat!

UN AUTRE.

Périſſe l'infidelle!

et à l'égard du vers,

L'ambition l'emporte, évanouiſſez-vous.

ce mot *évanouiſſez-vous* appartient à tout le monde. Dieu me garde de voler *vains fantômes d'Etat.* Je ne ſais pas ce que c'eſt qu'un *fantôme d'Etat.* Plus je lis ce *Corneille*, plus je le trouve le père du galimatias, auſſi-bien que le père du théâtre.

Mon cher ange, voilà à peu-près tout ce que vous avez demandé; mais, comme j'aime à vous obéir en tout, j'ajouterai encore un vers. Vous n'aimez pas,

Voilà tout ton ſervice, et voilà tous tes titres.

Aimez-vous mieux,

Ce ſont là tes exploits, ton ſervice et tes titres.

Il ne s'agit plus que de copier ces rapetaſſages. Vous m'avouerez que vous devez vous intéreſſer un peu à un ouvrage qui eſt devenu le vôtre, par les bons conſeils que vous m'avez donnés. Vous ſentez par

1751. combien de raiſons il eſt, eſſentiel que la pièce ſoit donnée au public, après avoir été promiſe. Il ne s'agit pas ici ſeulement d'une vaine réputation, toujours combattue par l'envie ; le ſuccès de l'ouvrage eſt devenu un point capital pour moi, et un préalable néceſſaire, ſans lequel je ne pourrais faire à Paris le voyage que je projette. O Athéniens!

LETTRE CCVIII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 2 ſeptembre.

J'AI encore le temps, ma chère enfant, de vous envoyer un nouveau paquet. Vous y trouverez une lettre de *la Métrie* pour M. le maréchal de *Richelieu;* Il implore ſa protection. Tout lecteur qu'il eſt du roi de Pruſſe, il brûle de retourner en France. Cet homme ſi gai, et qui paſſe pour rire de tout, pleure quelquefois comme un enfant d'être ici. Il me conjure d'engager M. de *Richelieu* à lui obtenir ſa grâce. En vérité, il ne faut jurer de rien ſur l'apparence.

La Métrie, dans ſes préfaces, vante ſon extrême félicité d'être auprès d'un grand roi qui lui lit quelquefois ſes vers, et en ſecret il pleure avec moi. Il voudrait s'en retourner à pied ; mais moi !.... pourquoi ſuis-je ici ? Je vais bien vous étonner.

Ce *la Métrie* eſt un homme ſans conſéquence, qui cauſe familièrement avec le roi après la lecture. Il me parle avec confiance ; il m'a juré qu'en parlant au roi, ces jours paſſés, de ma prétendue faveur et de

de la petite jalouſie qu'elle excite, le roi lui avait répondu : *J'aurai beſoin de lui encore un an, tout au plus; on preſſe l'orange, et on en jette l'écorce.* 1751.

Je me ſuis fait répéter ces douces paroles ; j'ai redoublé mes interrogations ; il a redoublé ſes ſermens. Le croirez-vous ? dois-je le croire ? cela eſt-il poſſible ? Quoi ! après ſeize ans de bontés, d'offres, de promeſſes ; après la lettre qu'il a voulu que vous gardaſſiez comme un gage inviolable de ſa parole ! et dans quel temps encore, s'il vous plait ? dans le temps que je lui ſacrifie tout pour le ſervir, que non-ſeulement je corrige ſes ouvrages, mais que je lui fais à la marge une rhétorique, une poëtique ſuivie, compoſée de toutes les réflexions que je fais ſur les propriétés de notre langue, à l'occaſion des petites fautes que je peux remarquer ; ne cherchant qu'à aider ſon génie, qu'à l'éclairer et qu'à le mettre en état de ſe paſſer en effet de mes ſoins !

Je me feſais aſſurément un plaiſir et une gloire de cultiver ſon génie ; tout ſervait à mon illuſion. Un roi qui a gagné des batailles et des provinces, un roi du Nord qui fait des vers en notre langue, un roi enfin que je n'avais pas cherché, et qui me diſait qu'il m'aimait ! Pourquoi m'aurait-il fait tant d'avances ? je m'y perds ; je n'y conçois rien. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne point croire *la Métrie*.

Je ne ſais pourtant. En reliſant ſes vers, je ſuis tombé ſur une épître à un peintre nommé *Pène*, qui eſt à lui ; en voici les premiers vers :

Quel ſpectacle étonnant vient de frapper mes yeux !
Cher Pène, ton pinceau te place au rang des Dieux.

1751. Ce *Pène* eſt un homme qu'il ne regarde pas. Cependant c'eſt *le cher Pène*, *c'eſt un dieu.* Il pourrait bien en être autant de moi; c'eſt-à-dire, pas grand'choſe. Peut-être que, dans tout ce qu'il écrit, ſon eſprit ſeul le conduit, et le cœur eſt bien loin. Peut-être que toutes ces lettres, où il me prodiguait des bontés ſi vives et ſi touchantes, ne voulaient rien dire du tout.

Voilà de terribles armes que je vous donne contre moi. Je ſerai bien condamné d'avoir ſuccombé à tant de careſſes. Vous me prendrez pour M. *Jourdain* qui diſait : *Puis-je rien refuſer à un ſeigneur de la cour qui m'appelle ſon cher ami.* Mais je vous répondrai : C'eſt un roi aimable.

Vous imaginez bien quelles réflexions, quel retour, quel embarras, et, pour tout dire, quel chagrin l'aveu de *la Métrie* fait naître. Vous m'allez dire : Partez ; mais moi je ne peux pas dire : Partons. Quand on a commencé quelque choſe, il faut le finir ; et j'ai deux éditions ſur les bras, et des engagemens pris pour quelques mois. Je ſuis en preſſe de tous les côtés. Que faire? ignorer que *la Métrie* m'ait parlé, ne me confier qu'à vous, tout oublier, et attendre. Vous ſerez ſurement ma conſolation. Je ne dirai point de vous : Elle m'a trompé en me jurant qu'elle m'aimait. Quand vous ſeriez reine, vous ſeriez ſincère.

Mandez-moi, je vous en prie, fort au long tout ce que vous penſez, par le premier courrier qu'on dépêchera à milord *Tirconel.*

LETTRE CCIX. 1751.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potſdam, ſeptembre.

MON cher *Iſaac*, ſoyez le bien revenu dans votre terre promiſe. Je viendrais y adorer le Dieu des armées avec vous, et me mettre aux pieds de votre *Rebecca*, ſi je me portais bien; et même, ſain ou malade, je viendrai vous voir, en cas que vous m'aimiez un peu; car, ſi mon cher *Iſaac* me traite en iſmaélite, je ne ferai point de pélerinage pour lui.

AU MEME.

J'AI reçu votre lettre et celle de madame *Denis;* je vous en remercie. Ah! ah! vous m'appelez *monſieur;* et moi, ſur la parole du maréchal de *Richelieu* et de ma nièce, croyant que vous m'aimiez toujours, je vous diſais bonnement, *mon cher Iſaac!* Eh bien, *monſieur*, je vous aime de tout mon cœur; je grille de vous embraſſer.

Je vous prie de me mettre aux pieds de votre muſe, madame la marquiſe d'*Argens*, et je vous prie ſurtout de me conſerver une amitié qui fera ici la douceur de ma vie.

1731.

AU MEME.

TRÈS-CHER frère, vous me faites un grand plaiſir. Je lirai le tout avec avidité, et je voudrais avoir les autres tomes. En vérité, il faudrait abolir la ſottiſe, une fois pour toutes ; ce ſerait un petit amuſement. Frère, j'ai corrigé les morceaux de la dernière partie qui vous avaient paru équivoques, ainſi que j'ai corrigé le vers ſur *Deſpréaux*, que le roi avait condamné avec raiſon. Mon frère, il faut paſſer ſa vie à ſe corriger. Bonjour, digne ennemi du fanatiſme et de la friponnerie.

AU MEME.

FRÈRE, vous avez un don de DIEU pour connaître les hommes. Je bénirai le Dieu de nos pères, ſi on découvre que ce ſaint de Marſeille eſt un fripon d'Italie. N'eſt-il pas parent du révérend père *Mecenati*? Frère, il faut approfondir cette affaire, et ne point porter de jugemens téméraires. Cet homme eſt prêtre, il a ſon obédience en bonne forme, ſa croix de mathurin, il parle latin. . . Un matelot piémontais ne parle point latin. Invoquons le Saint-Eſprit, et examinons cet homme avant de le condamner.

Vis content et heureux.

AU MEME.

1751.

FRÈRE équitable, vous avez lu le libelle de *Boindin;* lisez, je vous prie, la réponse, et jugez. Je n'entre point dans la discussion des interrogatoires d'un savetier et d'un décroteur ; je renvoie, sur cet article, au jugement prononcé par les juges qui ont examiné les variations des témoins subornés, et ont jugé en conséquence. Ces détails d'ailleurs alongeraient trop l'article, et seraient indignes du public et de l'ouvrage. Il est question, dans cette dernière partie, des gens de lettres célèbres, et non des savetiers célèbres. Enfin, lisez-moi, et jugez-moi. Ayez la bonté de me renvoyer le livre avec votre décision. *Vale, et me ama.*

AU MEME.

FRÈRE, *si loquela sua manifestum hunc facit*, s'il est piémontais, matelot et fripon, Dieu soit loué, et les méchans confondus. Mais cette belle obédience! mais cette croix! mais ces lettres! Frère, il y a de grandes présomptions contre ce saint. Cependant, tremblons de condamner nos frères légérement, examinons encore. Craignons les justes jugemens de DIEU.

Je me recommande à vos prières, et je m'anéantis devant le Tout-puissant. La paix soit avec vous.

1751.

LETTRE CCX.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Berlin, le 14 ſeptembre.

Je dois à votre goût pour la littérature, monſieur le Duc, la lettre dont vous m'honorez; ce goût augmente encore ma ſenſibilité, et c'eſt pour moi un nouveau ſujet de remercîmens. Vous ne pouvez aſſurément mieux faire, dans le loiſir que votre gloire, vos blêſſures et la paix vous ont donné, que de cultiver un eſprit auſſi ſolide que le vôtre. Il n'y a guère que du vide dans toutes les choſes de ce monde; mais il y en a moins dans l'étude qu'ailleurs: elle eſt une grande reſſource dans tous les temps, et nourrit l'ame juſqu'au dernier moment. Je ſuis auprès d'un grand roi qui, tout roi qu'il eſt, s'ennuierait s'il ne penſait pas comme vous; et je ne me ſuis rendu auprès de lui, après ſeize ans d'attachement, que parce qu'il joint à toutes ſes grandes qualités, celle d'aimer paſſionnément les arts. J'ai réſiſté à la tentation de vivre auprès de lui, tant qu'a vécu madame *du Châtelet* dont je vois, avec conſolation, que vous n'avez pas perdu la mémoire. Je crois que madame la ducheſſe de *la Vallière*, votre ſœur, et madame de *Luxembourg* m'ont un peu abandonné depuis ma défertion; mais je leur ferai toujours fidellement dévoué. Je ne ſuis guère à portée, à la cour du roi de Pruſſe, de lire les thêmes que des écoliers compoſent pour des prix de l'académie de Dijon; mais ſur l'expoſé que vous me

faites, je ſuis bien de votre avis; il me paraît même très-indécent qu'une académie ait paru douter ſi les belles-lettres ont épuré les mœurs. 1751.

Meſſieurs de Dijon voudraient-ils qu'on les crût de malhonnêtes gens? Des gens de lettres ont quelquefois abuſé de leurs talens; mais de quoi n'abuſe-t-on pas? J'aimerais autant qu'on dît qu'il ne faut pas manger, parce qu'on peut ſe donner des indigeſtions. Irai-je dire à ces dijonais que toutes les académies ſont ridicules, parce qu'ils ont donné un ſujet qui a l'air de l'être? Tout cela n'eſt autre choſe qu'une mépriſe et qu'une fauſſe concluſion du particulier au général.

Je ne connais pas non plus les petites brochures contre M. de *Monteſquieu*. J'aurais ſouhaité que ſon livre eût été auſſi méthodique et auſſi vrai qu'il eſt plein d'eſprit et de grandes maximes; mais, tel qu'il eſt, il m'a paru utile. L'auteur penſe toujours, et fait penſer; *c'eſt un roide jouteur*, comme dit *Montagne;* ſes imaginations élancent les miennes. Madame *du Deffant* a eu raiſon d'appeler ſon livre *de l'eſprit ſur les lois;* on ne peut mieux, ce me ſemble, le définir. Il faut avouer que peu de perſonnes ont autant d'eſprit que lui, et ſa noble hardieſſe doit plaire à tous ceux qui penſent librement. On dit qu'il n'a été attaqué que par les eſclaves des préjugés; c'eſt un des mérites de notre ſiècle que ces eſclaves ne ſoient pas dangereux. Ces miſérables voudraient que le reſte du monde fût garrotté des mêmes chaînes qu'eux.

Vous ne paraiſſez pas fait pour partager ces chaînes aviliſſantes de l'eſprit humain, et vous penſez ſur tout en *magnanime pair de France*. Vous m'annoncez

1751. une correſpondance qui me flatte beaucoup. J'eſpère être à Paris dans quelques mois, et y recevoir les marques de confiance dont vous m'honorerez. Je m'en rendrai digne par ma diſcrétion et par la vérité avec laquelle je vous parlerai.

Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

LETTRE CCXI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potſdam, 24 ſeptembre.

NON poſſo imaginare, caro mio conte, quali ſiano i commenti fatti in Roma intorno alla dannazione del noſtro rè piucchè eretico. Se io l'aveſſi poſto in purgatorio, ben convenebbe alla corte romana di concederli alcune indulgenze; ma giacchè l'ho dannato affato ſenza miſericordia, non veggo ciò che i moderni romani abbiano à fare coll' emulatore degli antichi. Vi ringrazio della voſtra ſavia e leggiadra riſpoſta à queſto indefeſo ſcrittore, à queſto valente cardinal *Quirini;* egli mi a favorito d'una lettera, e d'alcune nuove ſtampe dove la ſua modeſtia e vigoroſamente combattuta. Non gli o ancora riſpoſto, mà lo farò coll' ajuto di dio, di voi, mio agno di Padova, e di Berlino: *Si Mimnermus uti cenſet, ſine amore jociſque non eſt vivendum, vivas in amore jociſque;* mà non vi ſcordate del voſtro ammiratore ed amico.

LETTRE CCXII. 1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 octobre.

Mon cher ami, je vous ſuis bien obligé de vos petites notes. Je ne puis concevoir comment le mot de *dernière fille* a pu échapper, puiſque je dis préciſément le contraire, pag. 49, tome II. Je crois que vous n'avez pas cette page 49. Je vous ſupplie d'ôter ſeulement ce mot de *dernière*, en attendant que je mette un carton. Figurez-vous qu'on imprime à huit lieues de moi, et qu'il ſe gliſſe bien des fautes. M. de *Caumartin* (j'entends le vieux conſeiller d'Etat) m'aſſura que le roi avait aſſiſté deux fois au conſeil des parties. C'eſt une anecdote qu'il faudrait approfondir, et dont vous êtes à portée de vous inſtruire.

Croyez-vous qu'il faille abſolument ôter de ce char le duc de Bretagne? J'en ſuis fâché; cela était touchant; cependant, il faudra bien s'y réſoudre. Je n'écrirai point, cet ordinaire, à ma nièce; j'ai un peu de fièvre, et je n'écris qu'avec peine. Je vous prie de lui dire qu'elle ne montre qu'à peu de perſonnes les feuilles imprimées que je lui ai envoyées, mais que ſurtout elle raye ce mot de *dernière*.

Je ſuis perſuadé qu'elle réuſſira dans la conſpiration de Rome comme dans celle de la Mecque. Tout le monde dit que *Dubois* eſt devenu un grand acteur; voilà une bonne aubaine pour notre Rome, que je recommande toujours à vos ſoins paternels.

1751. Je vous supplierai d'examiner un peu scrupuleusement le premier tome de *Louis XIV*, que vous aurez probablement bientôt. Je mettrai ici tant de cartons qu'on voudra; vous savez que je ne plains pas ma peine, et que j'aime à me corriger.

Adieu, mon cher ange; dites bien à madame *Denis* combien elle est adorable. J'ai été tenté de partir sur la jument *Borak* de *Mahomet*, pour venir l'embrasser; mais je n'ai pas assez de santé pour voyager à présent. Je suis tout malingre et *dulces moriens reminiscitur Argos*. Adieu; mes respects aux anges; vous êtes mon Argos.

LETTRE CCXIII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 29 octobre.

Vous êtes de mon avis; cela me fait croire que j'ai raison; sans cela je n'en croirais rien. Nous nous sommes entendus de bien loin. Je me conseillais tout ce que vous me conseillez; mais vraiment, je dois plus que jamais admirer votre savoir-faire: vous triomphez des cabales et même des dévots; vous faites jouer la religion mahométane. Il n'appartenait assurément qu'aux musulmans de se plaindre; car j'ai fait *Mahomet* un peu plus méchant qu'il n'était; aussi milord *Maréchal* me mande-t-il que sa jeune turque, qu'il a menée à *Mahomet*, a été très-scandalisée. Elle prétend que je lui avais dit beaucoup de bien

de ſon prophète à Berlin ; cela peut être ; il faut être poli. Comment ne pas louer *Mahomet* devant les femmes, qui ſont notre récompenſe dans ſon paradis ? 1751.

Je me flatte que vous vous donnerez bien de garde de paſſer ſitôt de la Mecque à Rome. Laiſſons dormir quelque temps *Cicéron*, et prions DIEU qu'il n'endorme point ſon monde.

Ma chère plénipotentiaire, j'ai bien peur que mes lettres ne paſſent pas long-temps par milord *Tirconel*. Il s'eſt aviſé de ſe rompre un gros vaiſſeau dans la poitrine. C'eſt la plus large et la plus forte poitrine du monde ; mais l'ennemi eſt dans la place, et il y a tout à craindre.

Je rêve toujours à l'*écorce d'orange ;* je tâche de n'en rien croire, mais j'ai peur d'être comme les cocus, qui s'efforcent à penſer que leurs femmes ſont très-fidelles. Les pauvres gens ſentent au fond de leur cœur quelque choſe qui les avertit de leur déſaſtre.

Ce dont je ſuis très-sûr, c'eſt que mon gracieux maître m'a honoré d'un bon coup de dent, dans les mémoires qu'il a faits de ſon règne depuis 1740. Il y a, dans ſes poëſies, quelques épigrammes contre l'empereur et contre le roi de Pologne. A la bonne heure ; qu'un roi faſſe des épigrammes contre des rois, cela peut même aller juſqu'aux miniſtres ; mais il ne devrait pas grêler ſur le perſil.

Figurez-vous que ſa Majeſté, dans ſes goguettes, a affublé ſon ſecrétaire d'*Arget* d'un bon nombre de traits dont le ſecrétaire eſt très-ſcandaliſé. Il lui fait jouer un plaiſant rôle dans ſon poëme du Palladium, et le poëme eſt imprimé. Il y en a, à la vérité, peu d'exemplaires.

1751. Que voulez-vous que je vous dise? Il faut se consoler, s'il est vrai que les grands aiment les petits dont ils se moquent; mais aussi, s'ils s'en moquent et ne les aiment point, que faire? se moquer d'eux à son tour tout doucement, et les quitter de même. Il me faudra un peu de temps pour retirer les fonds que j'avais fait venir dans ce pays-ci. Ce temps sera consacré à la patience et au travail; le reste de ma vie doit vous l'être.

Je suis très-aise du retour de frère *Isaac d'Argens*. Il a d'abord été un peu ébouriffé, mais il s'est remis au ton de l'orchestre. Je l'ai rapatrié avec *Algarotti*. Nous vivons comme frères; ils viennent dans ma chambre dont je ne sors guère, de là nous allons souper chez le roi, et quelquefois assez gaiement. Celui qui tombait du haut d'un clocher, et qui se trouvant fort mollement dans l'air, disait : *Bon, pourvu que cela dure*, me ressemblait assez.

Bonsoir, ma très-chère plénipotentiaire; j'ai grande envie de tomber à Paris dans ma maison.

LETTRE CCXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 13 novembre.

Mon cher ange, j'ai pour principe qu'il faut croire ses amis. Vous ne me paraissez pas tout-à-fait du parti d'*Aurélie;* elle vous a paru faible, et, dans le fond, vous ne seriez pas fâché qu'elle eût le nez un peu plus à la romaine; pour moi j'avais du penchant

à la faire douce et tendre. Si j'étais peintre, je peindrais *Catilina* les yeux égarés et l'air terrible, *Cicéron* 1751.
feſant de grands geſtes, *Caton* menaçant, *Céſar* ſe moquant d'eux, et *Aurélie* craintive et éplorée ; mais on veut au théâtre de Paris, dans le royaume des femmes, que les femmes ſoient plus importantes. J'avais oublié cette loi de votre nation ſi contraire à la loi ſalique. Il n'eſt pas étonnant que je ſois devenu ſi peu galant dans le couvent de frère *Philippe* où il n'y a point d'oies ; mais enfin j'ai cédé : la pluralité l'a emporté. J'ai repeint la femme de *Catilina*, et je lui ai donné des traits un peu plus mâles. Enfin, j'ai refait trois actes. Les deux premiers ſurtout ſont entièrement différens. *Algarotti* prétend que cela eſt beaucoup mieux ; vous en jugerez ; pour moi je ſuis juſqu'à préſent de ſon avis. Il y a près de quinze jours que ces trois premiers actes ſont partis eſcortés d'un quatrième. J'ai fait tout ce que j'ai pu ; mes maladies ne m'ont point découragé ; les contradictions ne m'ont point rebuté. J'ai imaginé qu'il fallait que *Catilina* aimât ſa femme ; il ne l'aime, à la vérité qu'en *Catilina*, mais s'il ne la regardait que comme une perſonne indifférente dont il ſe ſert pour cacher des armes dans ſa cave, cette femme ſerait trop peu de choſe. Un perſonnage n'intéreſſe guère que quand un autre perſonnage s'intéreſſe à lui, à moins qu'il n'ait une violente paſſion ; et ce n'eſt pas ici le cas des paſſions violentes. Enfin, vous verrez la façon dont j'ai remanié tout cela. Un Siècle à finir, une édition nouvelle de toutes mes rêveries que je réforme d'un bout à l'autre, et Rome ſauvée par-deſſus : en voilà beaucoup pour un malade. Je vous

1751. prie d'encourager madame *Denis* à donner Rome sauvée. Je ne puis en refuſer l'impreſſion à mon libraire qui fait ma nouvelle édition, et à qui je l'ai promiſe; c'eſt une parole à laquelle je ne peux manquer.

J'ai envoyé auſſi l'ancienne Adélaïde pour laquelle vous vous ſentirez un peu de faible; mais gardez-vous bien de la préférer à Rome. Croyez fermement, malgré le ton doucereux de notre théâtre, qu'une ſcène de Céſar et de Catilina vaut mieux que toute Adélaïde. Je ne ſais pas trop ce que madame *Denis* a été faire à Fontainebleau avant qu'on donne Rome ſauvée; c'eſt après le ſuccès (ſuppoſé que nous en ayons) qu'il fallait aller là. Je crains un peu cette entrevue pour le moment préſent. On croit le Catilina de *Crébillon* un chef-d'œuvre; il n'y a que le ſuccès d'un bon ouvrage et le temps qui puiſſent détromper.

On dit que l'abbé de *Bernis* va être ambaſſadeur à Veniſe. Je plains le procurateur de Saint-Marc, s'il a une jolie femme.

Adieu, mes chers anges; je baiſe toujours le petit bout de vos ailes. Aviez-vous entendu parler d'un medecin, nommé *la Métrie*, brave athée, gourmand célèbre, ennemi des médecins, jeune, vigoureux, brillant, regorgeant de ſanté? Il va ſecourir milord *Tirconel* qui ſe mourait; notre irlandais lui fait manger tout un pâté de faiſan, et le malade tue ſon médecin. *Aſtruc* en rira, s'il peut rire.

LETTRE CCXV. 1751.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potſdam, 13 novembre.

CE *la Métrie*, cet homme machine, ce jeune médecin, cette vigoureuſe ſanté, cette folle imagination, tout cela vient de mourir pour avoir mangé, par vanité, tout un pâté de faiſan aux truffes. Voilà, mon héros, une de nos farces achevées. *La Métrie* eſt mort préciſément de la même maladie dont le roi réchappa ſi heureuſement en 1744. Il laiſſe à Berlin une maîtreſſe éplorée, qui malheureuſement n'eſt pas jolie, et à Paris des enfans qui meurent de faim. Il a prié milord *Tirconel*, par ſon teſtament, de le faire enterrer dans ſon jardin.

Vous avez peut-être reçu, Monſeigneur, une grande ennuyeuſe lettre de moi, où j'avais l'honneur de vous parler de ce pauvre diable. Je vous importunais encore d'une certaine terre d'Aſſay, qui eſt dans votre cenſive, et pour laquelle il y a un procès que vous pourriez, dit-on, avoir la bonté de terminer un jour par un doux accord. Ma nièce veut qu'on vende cette terre. Hélas! très-volontiers. Vous êtes mon ſeigneur ſuzerain, et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez. Elle prétend auſſi que vous ne voulez pas qu'*Aurélie* ſoit traitée en petite fille, et que *Catilina* et *Céthégus* la renvoyent faire de la tapiſſerie au premier acte. Vous la voulez plus néceſſaire, plus réſolue, plus reſpectée dans la maiſon. Je ſuis

entièrement de votre avis. Les trois premiers actes
1751. ſont abſolument changés et envoyés. Je ne veux pas en avoir le démenti. Ce petit triomphe, ſi c'en eſt un, ſera amuſant. Nous vous fournirons d'autres batelages pour votre année.

En attendant, je vous prie, à vos heures perdues, de parcourir ce que ma nièce doit avoir l'honneur de vous confier du Siècle de *Louis XIV*. J'aurais bien voulu en raiſonner avec vous à Richelieu, mais on ne peut pas être par-tout. Il y a plus d'un ciel dans ce monde. Celui de Potſdam me plaît toujours beaucoup, ſans me faire oublier le vôtre. La ſociété eſt douce et délicieuſe. Ma machine va fort mal, mais mon ame va bien, elle eſt tranquille; et cette ame eſt toute à vous. Je ſerais bien fâché qu'elle quittât mon corps ſans vous avoir fait ſa cour. De près ou de loin, ſain ou malade, philoſophe ou faible, je vous ſuis bien tendrement dévoué juſqu'au dernier moment de ma drôle de vie.

Adieu, Monſeigneur; daignez m'aimer toujours un peu, et vous ſouvenir un peu de votre ancien ſerviteur dans le chien de tourbillon où vous êtes. Jouiſſez, digérez tout le plus long-temps qu'il eſt poſſible, et goûtez ce ſonge de la vie.

LETTRE

LETTRE CCXVI. 1751.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 14 novembre.

PROTECTRICE de l'Alcoran, nous sommes tous ici malades. Milord *Tirconel* empire, le comte de *Rothembourg* se meurt, d'*Arget* se plaint à DIEU et aux dames du col de sa vessie; pour le major *Chasot*, qui a dû vous rendre une lettre, il s'était emmailloté la tête et avait feint une grosse maladie pour avoir permission d'aller à Paris. Il se porte bien celui-là, et si bien qu'il ne reviendra plus. Il avait pris son parti depuis long-temps; mais notre fou de *la Métrie* n'a point fait semblant; il vient de prendre le parti de mourir. Notre médecin est crevé à la fleur de son âge, brillant, frais, alerte, respirant la santé et la joie, et se flattant d'enterrer tous ses malades et tous les médecins; une indigestion l'a emporté.

Je ne reviens point de mon étonnement. Milord *Tirconel* envoie prier *la Métrie* de venir le voir pour le guérir ou pour l'amuser. Le roi a bien de la peine à lâcher son lecteur qui le fait rire, et avec qui il joue. *La Métrie* part, arrive chez son malade dans le temps que madame *Tirconel* se met à table, il mange et boit, et parle, et rit plus que tous les convives; quand il en a jusqu'au menton, on apporte un pâté d'aigle déguisé en faisan, qu'on avait envoyé du Nord, bien farci de mauvais lard, de hachis de porc et de gingembre; mon homme mange tout le

—— pâté, et meurt le lendemain chez milord *Tirconel*,
1751. assisté de deux médecins dont il s'était moqué. Voilà une grande époque dans l'histoire des gourmands.

Il y a actuellement une grande dispute pour savoir s'il est mort en chrétien ou en médecin. Le fait est qu'il pria le comte de *Tirconel* de le faire enterrer dans son jardin. Les bienséances n'ont pas permis qu'on eût égard à son testament. Son corps, enflé et gros comme un tonneau, a été porté, bon gré malgré, dans l'église catholique où il est tout étonné d'être. Ma chère enfant, les chênes tombent, et les roseaux demeurent. Le roi a fait pour moi une ode pour m'exhorter à vieillir et à mourir. J'ai bien corrigé son ode, et je ne m'en porte pas mieux. Il me traite vraiment de divin, comme le peintre *Pène*. Nous savons ce que ces mots-là signifient. Cette lettre vous sera rendue par le tartare païen de milord *Maréchal*, qu'il a dépêché ici. Dieu conduise ce bon calmouc au plus vîte.

LETTRE CCXVII. 1751.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Potsdam, 4 décembre.

C'EST par un heureux hasard, monsieur le Duc, que je reçus, il y a quinze jours, votre lettre du 2 octobre par la voie de Genève. Il y avait longtemps que deux génevois, qui s'étaient mis en tête d'entrer au service du roi de Prusse, m'envoyaient régulièrement de si gros paquets de vers et de prose, qui coûtaient un louis de port et qui ne valaient pas un denier, qu'enfin j'avais pris le parti de faire dire au bureau des postes de Berlin que je ne prendrais aucun paquet qui me serait adressé de Genève. Je fus averti, le 15 novembre, qu'il y en avait un d'arrivé avec un beau manteau ducal; ce magnifique symbole d'une dignité peu républicaine me fit douter que ce n'était pas de la marchandise génevoise qu'on m'adressait. J'envoyai retirer le paquet, et j'en fus bien récompensé en lisant les réflexions pleines de profondeur et de justesse que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'y aurais répondu sur le champ, mais il y a quinze jours que je suis au lit, et je ne peux pas encore écrire. Ainsi vous permettrez que je dicte tout ce que l'estime la plus juste et le plaisir de trouver en vous un philosophe peut inspirer à un pauvre malade.

Il paraît, monsieur le Duc, que vous connaissez très-bien les hommes et les livres, et les affaires de ce

—— monde. Vous faites l'hiſtoire de la cour quand vous
1751. dites que, de quarante années, on en paſſe ſouvent trente-neuf dans des inutilités. Rien n'eſt plus vrai, et la plupart des hommes meurent ſans avoir vécu. Vous vivez beaucoup, puiſque vous penſez beaucoup; c'eſt du moins une conſolation pour une ame bien faite. Il y en a peu qui ſoient capables de ſe ſupporter elles-mêmes dans la retraite. Le tourbillon du monde étourdit toujours, et la ſolitude ennuie quelquefois. Je m'imagine que vous n'êtes pas ſolitaire à Uzès, que vous y avez quelque compagnie digne de vous, à qui vous pouvez communiquer vos idées. Il faut que les ames penſantes ſe frottent l'une contre l'autre, pour faire jaillir de la lumière. Ne feriez-vous point à Uzès à peu-près comme le roi de Pruſſe à Potſdam, ſoupant avec trois ou quatre philoſophes, après avoir expédié les affaires de votre duché? Cette vie ſerait aſſez douce. Il y a apparence que c'eſt la meilleure, puiſque c'eſt celle qu'a choiſi un homme qui pouvait vivre avec tout le fracas de la puiſſance et tout l'attirail de la vanité. Il me ſemble encore que vos idées philoſophiques ſont ſemblables aux ſiennes. Ce n'eſt pas une choſe ordinaire qu'il y ait des rois et des ducs et pairs philoſophes. Pour rendre la reſſemblance plus complète, vous m'annoncez quelques poëſies; en vérité c'eſt tout comme ici, et je crois que la nature vous avait fait naître pour être duc et pair à Potſdam. Je comptais paſſer l'hiver à Paris; mais les bontés du roi d'un côté, et mes maladies de l'autre, m'ont retenu, et je me ſuis partagé entre mon héros et mon apothicaire. Si vous voulez ajouter

à la félicité de mon ame, et diminuer les souffrances de mon corps, envoyez-moi les ouvrages dont vous me parlez. Je garderai le secret le plus inviolable. Je ne les montrerai au roi qu'en cas que vous me l'ordonniez, et je vous dirai ce que je croirai la vérité. Ayez la bonté de recommander d'adresser les paquets par Nuremberg et par les chariots de poste, comme on envoie les marchandises; car les gros paquets de lettres qui sont portés par les couriers, sont toujours ouverts dans trois ou quatre bureaux de l'Empire. Chaque prince se donne ce petit plaisir; ces messieurs-là sont fort curieux. 1751.

Pardonnez, monsieur le Duc, à un pauvre malade, et recevez les respects, &c.

LETTRE CCXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

14 décembre.

Mon cher ami, le nez à la romaine doit être alongé de quelques lignes, car notre *Aurélie* ne dit plus :

Ne suis-je qu'une esclave au silence réduite,
Par un maître absolu dans le piége conduite?

Ni

Une esclave trop tendre, encor trop peu soumise.

mais elle dit :

J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée;
S'ils étaient généreux tu m'aurais consultée.

1751. Elle parle dans ce goût ; elle eſt tendre, mais elle eſt ferme ; elle s'anime par degrés ; elle aime, mais en femme vertueuſe ; et on ſent que dans le fond elle impoſe un peu à *Catilina*, tout impitoyable qu'il eſt. J'ai tâché de ne mettre, dans l'amour de *Catilina* pour elle, que ce reſpect ſecret qu'une vertu douce et ferme arrache des cœurs les plus corrompus ; et quoique *Catilina* aime en maître, on voit qu'il tremblerait devant cette femme aimable et généreuſe, s'il pouvait trembler. Ces nuances-là étaient délicates à ſaiſir. Je ne ſais ſi je les ai bien exprimées, mais je ſais qu'il ſera difficile à une actrice quelconque de les rendre. Ne me faites point de procès, mon cher ange, ſur ce que *Cicéron* dit à *Catilina*,

Je te protégerai ſi tu n'es point coupable,
Fuis Rome ſi tu l'es. . . . . . .

C'eſt préciſément ce que *Cicéron* a dit de ſon vivant ; ce ſont des mots conſacrés, et aſſurément ils ſont bien raiſonnables.

Quel eſt l'homme qui prononcera : *Eh bien ! ferme, Caton*, comme on prononcerait : *Allons, ferme Caton* ? On peut aiſément prévenir le ridicule où un acteur pourrait tomber en récitant ce vers. Mais n'aurons-nous point de plus grand embarras ? n'y a-t-il pas bien des tracaſſeries à la comédie ? il me ſemble qu'à préſent tout eſt cabale chez vous autres, de tous les côtés.

Je ne voudrais me trouver en concurrence avec perſonne ; je ne voudrais point combattre pour donner Catilina : je voudrais plutôt être déſiré que

d'entrer par la brèche. Il me ſemble qu'il faut laiſſer paſſer les plus preſſés, et attendre que le public ſoit raſſaſié de mauvais ouvrages. Je crains encore qu'au parti de *Crébillon*, il ne ſe joigne un plaiſir ſecret d'humilier à Paris un homme qu'on croit heureux à Berlin. On ne ſait comment faire avec le public. Il n'y a qu'un ſeul ſecret pour lui plaire de ſon vivant, c'eſt d'être ſouverainement malheureux. Il n'y aura qu'à faire afficher mon agonie avec la pièce; encore le ſecret n'eſt-il pas sûr. 1751.

Je tremble auſſi pour ce Siècle de *Louis XIV*. On ne me paſſera peut-être pas ce que l'on a paſſé à *Réboulet*, et à *Larrey*, et à *Limiers*, et à *la Martinière*, et à tant d'autres. C'eſt donc aſſez d'avoir été ou d'être hiſtoriographe de France pour ne devoir point écrire l'hiſtoire? *Duclos* fait fort bien d'écrire des romans; voilà comme il faut faire ſa charge pour réuſſir. Ses romans ſont déteſtables, à ce qu'on dit; mais n'importe, l'auteur triomphe.

Quels mal-entendus n'y a-t-il pas eu pour ces Siècles! J'en avais envoyé deux paquets à madame *Denis;* il y en avait pour vous, pour votre ſociété des anges: un de ces paquets a été arrêté à la douane ſur la frontière; l'autre qui eſt arrivé, lui a été enlevé par ceux qui ſe ſont jetés deſſus; et le livre court, et les mauvaiſes impreſſions ſeront priſes, et je ſuis bien fâché, et je ne ſais comment faire.

Je vous demande en grâce de dire ou de faire dire au préſident *Hénault* qu'il y a plus d'un mois que je lui ai adreſſé auſſi un gros paquet, avec une longue lettre. La malédiction eſt ſur tout ce que

1751. j'envoie à Paris. Vous me direz qu'en déſertant j'ai mérité cette malédiction; mais, mon cher ange, en reſtant n'étais-je pas expoſé à une ſuite éternelle de tribulations? Après avoir été perſécuté trente ans, devais-je expirer ſous la haine implacable de ceux que l'envie armait contre moi? Il faut que les bleſſures aient été bien profondes, puiſque j'ai été forcé de m'arracher à des amis tels que vous, qui feſaient ma conſolation et mon ſecours. Comptez que, quand je penſe à tout cela (et j'y penſe ſouvent), je ſuis partagé entre l'horreur et la tendreſſe. Je vais écrire à M. le comte de *Choiſeul*, et lui envoyer des Siècles. Je ne peux prendre la voie de la poſte, cela eſt impraticable à Berlin. Plût à Dieu que ma nièce eut rattrapé ceux qu'elle a donn[illegible]u qu'on lui a pris! *Louis XIV* et *Catilina* me coûtent bien des tourmens; mais à Paris ils m'auraient fait mourir.

Mille tendres reſpects à tous les anges. Vous ne me parlez point de la ſanté de madame d'*Argental*. Je vous embraſſe bien tendrement.

LETTRE CCXIX. 1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Décembre.

Vous voyez ce qu'il m'en coûte pour trouver grâce devant vous! J'ai déjà envoyé à madame *Denis* trois feuilles du Siècle de *Louis XIV*. Je ne crois pas qu'elles réuſſiſſent auprès d'un certain homme de beaucoup d'eſprit, à qui j'ai grande envie de plaire. *Louis XIV* eſt ſa bête, et il me ſemble que j'en ai fait un bien grand-homme dans l'adminiſtration intérieure de ſon Etat. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puiſſe m'accuſer d'avoir élevé le ſiècle paſſé aux dépens du ſiècle préſent; mais enfin, quiconque écrit, et ſurtout ſur des matières ſi délicates, a tout à craindre. Vous ſavez qu'on s'aviſa de ſaiſir le premier chapitre de cette hiſtoire, quand je le donnai pour eſſayer le goût du public. Il n'y a peut-être jamais eu de perſécution ſi injuſte et ſi ridicule; c'eſt aujourd'hui ce même chapitre qui a donné, j'oſe le dire, à toute l'Europe l'envie de voir le reſte. J'ai réfléchi trop tard ſur l'acharnement de l'envie qui voudrait exterminer un citoyen, parce qu'il eſt le ſeul qui ait donné à ſa patrie un poëme épique, et qu'il a réuſſi dans d'autres ouvrages qui ont plu à cette même patrie; et cette lâche envie ne ſe borne pas aux gens de lettres, elle s'étend aux plus indifférens. Le Français eſt de tous les peuples celui qui ſe plaît le plus à écraſer ceux qui le ſervent, en quelque genre que ce puiſſe être.

1751. Vous savez tout ce que j'ai essuyé. Si j'étais resté plus long-temps à Paris, on m'y aurait fait mourir de chagrin. Certainement il n'y avait pour moi d'autre parti à prendre que de m'enfuir au plus vîte. Ce parti est cruel pour un cœur aussi sensible à l'amitié que le mien; mais comptez que j'ai bien fait de le prendre. Dieu veuille que les cabales ne subsistent plus, et qu'elles ne se déchaînent pas contre Rome sauvée et contre l'histoire du siècle. J'enverrai incessamment à madame *Denis* le premier tome tout entier; je vous donnerai encore Adélaïde toute refondue; il n'était pas praticable de faire un parricide d'un prince du sang, connu. *Quodcumque ostendis mihi, sic incredulus odi.* J'ai transporté la scène dans des temps plus reculés, qui laissent un champ plus libre à l'invention. La peinture des maires du palais, et des Maures qui ravageaient alors la France, vaudra bien *Charles VII* et les Anglais. Du moins, mon cher ami, je répare autant que je peux mon absence par de fréquens hommages; j'aurais moins travaillé à Paris.

Adieu; je vous recommande Rome et mon Siècle. Votre amitié, votre zèle et mon éloignement sont beaucoup. Je me flatte que vous engagerez fortement M. de *Richelieu* dans votre parti. Je n'ai plus le temps d'écrire à ma nièce cet ordinaire; la poste va partir; montrez-lui ma lettre, qui est pour elle comme pour vous. Ma santé est bien mauvaise, mais je travaillerai jusqu'au dernier moment à mériter votre amitié et votre suffrage. Je me recommande aux bontés de toute votre société. Je prie ma nièce de me faire réponse sur tous les petits articles

qu'elle a peut-être oubliés en faveur de Rome et de la Mecque qui l'occupent. Adieu; comptez que vous n'avez jamais été aimé si tendrement à Paris que vous l'êtes à trois cents lieues. 1751.

LETTRE CCXX.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 24 décembre.

Je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des couriers extraordinaires, et pour cause. Celui-ci vous remettra six exemplaires complets du Siècle de *Louis XIV*, corrigés à la main. Point de privilége, s'il vous plaît; on se moquerait de moi. Un privilége n'est qu'une permission de flatter, scellée en cire jaune. Il ne faudrait qu'un privilége et une approbation pour décrier mon ouvrage. Je n'ai fait ma cour qu'à la vérité, je ne dédie le livre qu'à elle. L'approbation qu'il me faut est celle des honnêtes gens et des lecteurs désintéressés.

J'aurais voulu demander à *la Métrie*, à l'article de la mort, des nouvelles de *l'écorce d'orange*. Cette belle ame, sur le point de paraître devant DIEU, n'aurait pu mentir. Il y a grande apparence qu'il avait dit vrai. C'était le plus fou des hommes, mais c'était le plus ingénu. Le roi s'est fait informer très-exactement de la manière dont il était mort; s'il avait passé par toutes les formes catholiques; s'il y avait eu quelque édification : enfin, il a été bien éclairci que ce gourmand était mort en philosophe. *J'en suis*

1751. *bien aiſe*, nous a dit le roi, *pour le repos de ſon ame;* nous nous ſommes mis à rire, et lui auſſi.

Il me diſait hier devant d'*Argens* qu'il m'aurait donné une province pour m'avoir auprès de lui, cela ne reſſemble pas à *l'écorce d'orange*. Apparemment qu'il n'a pas promis de province au chevalier de *Chaſot*. Je ſuis très-sûr qu'il ne reviendra point. Il eſt fort mécontent, et il a d'ailleurs des affaires plus agréables. Laiſſez-moi arranger les miennes. Eſt-il poſſible qu'on crie toujours contre moi dans Paris, et qu'on me prenne pour un déſerteur qui eſt allé ſervir en Pruſſe? Je vous répète que cette clef de chambellan que je ne porte preſque jamais, n'eſt qu'un bénéfice ſimple; que je n'ai point fait de ſerment; que ma croix eſt un joujou, auquel je préfère mon écritoire; en un mot, je ne ſuis point naturaliſé vandale, et j'oſe croire que ceux qui liront l'hiſtoire de *Louis XIV* verront bien que je ſuis français. Cela eſt étrange, qu'on ne puiſſe avoir un titre inutile chez un roi de Pruſſe, qui aime les belles-lettres ſans ſoulever nos compatriotes! Je déſire plus mon retour que ceux qui me condamnent de m'être en allé, et vous ſavez que ce ne ſera pas pour eux que je reviendrai. Le meunier, l'âne et ſon fils n'ont pas eſſuyé plus de contradictions que moi.

On voit de loin les objets bien autrement qu'ils ne ſont. Je reçois des lettres de moines qui veulent quitter leur couvent pour venir auprès du roi de Pruſſe, parce qu'ils ont fait quatre vers français. Des gens que je n'ai jamais connus, m'écrivent: *comme vous êtes l'ami du roi de Pruſſe, je vous prie*

de faire ma fortune. Un autre m'envoie un paquet de rêveries ; il me mande qu'il a trouvé la pierre philoſophale, et qu'il ne veut dire ſon ſecret qu'au roi. Je lui renvoie ſon paquet, et je lui mande que c'eſt le roi qui a la pierre philoſophale. D'autres, qui vivaient avec moi dans la plus parfaite indifférence, me reprochent tendrement d'avoir quitté mes amis. Ma chère enfant, il n'y a que vos lettres qui me plaiſent et qui me conſolent ; elles ſont le charme de ma vie. 1751.

LETTRE CCXXI.

A M. LE PRESIDENT HENAULT, *à Paris.*

A Berlin, le 8 janvier.

UNE des plus grandes obligations qu'un homme puiſſe avoir à un homme, c'eſt d'être inſtruit : j'ai donc pour vous, mon cher confrère, la plus tendre et la plus vive reconnaiſſance. Je profiterai ſur le champ de la plupart de vos remarques ; mais il faut d'abord que je vous en remercie. 1752.

Il y a quelques endroits ſur leſquels je pourrais faire quelques repréſentations, comme ſur le prince de *Vaudemont ;* il ne s'agit pas là du père, mais du fils qui était dans le parti des Impériaux, et qu'on appelait alors le prince de *Commerci.*

Si vous pouvez croire ſérieuſement que le vicomte de *Turenne* changea de religion à cinquante ans par perſuaſion, vous avez aſſurément une bonne ame. Cependant ſi, en faveur du préjugé, il faut adoucir

1752. ce trait, de tout mon cœur; je ne veux point choquer d'aussi grands seigneurs que les préjugés.

A l'égard du canon que *Mademoiselle* fit tirer, l'ordre ne fut signé qu'après coup; et vous reconnaissez bien là l'incertitude et la faiblesse de *Gaston*.

Je pourrais, si je voulais, me justifier du reproche que vous me faites d'avilir le grand *Condé*; il me semble que rien ne serait plus aisé. Si c'est du premier tome que vous parlez, sa retraite à Chantilly est celle de *Scipion* à Linterne, et de *Marlborough* à Blenheim; si c'est du deuxième volume, il s'en faut bien que je dise qu'il mourut pour avoir été courtisan. Je réponds seulement à tous les historiens qui ont faussement avancé qu'il s'était opposé au mariage de son fils avec une fille de madame de *Montespan*. C'est vous autres, Messieurs, qui avez la tête pleine de la faiblesse qu'eut le prince de *Condé* les dernières années de sa vie : et vous croyez que j'ai dit ce que vous pensez. Mais, en vérité, je n'en dis rien, quoiqu'il fût très-permis de l'écrire. Au reste, je jetterais mon ouvrage au feu, si je croyais qu'il fût regardé comme l'ouvrage d'un homme d'esprit.

J'ai prétendu faire un grand tableau des événemens qui méritent d'être peints, et tenir continuellement les yeux du lecteur attachés sur les principaux personnages. Il faut une exposition, un nœud et un dénouement dans une histoire, comme dans une tragédie, sans quoi on n'est qu'un *Réboulet*, ou un *Limiers*, ou un *la Hode*. Il y a d'ailleurs, dans ce vaste tableau, des anecdotes intéressantes. Je hais les petits faits; assez d'autres en ont chargé leurs énormes compilations.

Je me ſuis piqué de mettre plus de grandes choſes, dans un ſeul petit volume, qu'il n'y en a dans les vingt tomes de *Lamberti*. Je me ſuis ſurtout attaché à mettre de l'intérêt dans une hiſtoire que tous ceux qui l'ont traitée ont trouvé, juſqu'à préſent, le ſecret de rendre ennuyeuſe. Voilà pourquoi j'ai vu des princes, qui ne liſent jamais et qui entendent médiocrement notre langue, lire ce volume avec avidité, et ne pouvoir le quitter. 1752.

Mon ſecret eſt de forcer le lecteur à ſe dire à lui-même : *Philippe V* ſera-t-il roi ? ſera-t-il chaſſé d'Eſpagne ? la Hollande ſera-t-elle détruite ? *Louis XIV* ſuccombera-t-il ? En un mot, j'ai voulu émouvoir, même dans l'hiſtoire. Donnez de l'eſprit à *Duclos* tant que vous voudrez, mais gardez-vous bien de m'en ſoupçonner.

Peut-être j'ai mérité davantage le reproche d'être un philoſophe libre ; mais je ne crois pas qu'il me ſoit échappé un ſeul trait contre la religion : les fureurs du calviniſme, les querelles du janſéniſme, les illuſions myſtiques du quiétiſme, ne ſont pas la religion. J'ai cru que c'était rendre ſervice à l'eſprit humain de rendre le fanatiſme exécrable, et les diſputes théologiques ridicules ; j'ai cru même que c'était ſervir le roi et la patrie. Quelques janſéniſtes pourront ſe plaindre : les gens ſages doivent m'approuver.

La Liſte raiſonnée des écrivains, &c., que vous daignez approuver, ſerait plus ample et plus détaillée ſi j'avais pu travailler à Paris ; je me ſerais plus étendu ſur tous les arts : c'était mon principal objet ; mais que puis-je à Berlin ?

1752. Savez-vous bien que j'ai écrit de mémoire une grande partie du ſecond volume? mais je ne crois pas que j'en euſſe dit davantage ſur le gouvernement intérieur. C'eſt là, ce me ſemble, que *Louis XIV* paraît bien grand, et que je donne à la nation une ſupériorité dont les étrangers ſont forcés de convenir.

Oſerais-je vous ſupplier, Monſieur, de m'honorer de vos remarques ſur ce ſecond volume : ce ſerait un nouveau bienfait. Vous qui avez bâti un ſi beau palais, mettez quelques pierres à ma maiſonnette. Conſolez-moi d'être ſi loin de vous : vos bontés augmentent bien mes regrets. Jugez de la perſécution de la canaille des gens de lettres, puiſqu'ils m'ont forcé d'accepter, ailleurs que dans ma patrie, des biens et des honneurs, et qu'ils m'ont réduit à travailler pour cette patrie même, loin de vos yeux.

LETTRE CCXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Berlin, ce 8 janvier.

Article par article, MON CHER ANGE.

1°. Je vois que madame *Denis*, ou n'a point reçu mes paquets, ou ne vous a pas montré, ou que vous n'avez pas lu ce nouveau premier acte où *Cicéron* dit expreſſément, en parlant de *Catilina* à *Caton* :

Je viens de lui parler, j'ai vu ſur ſon viſage,
J'ai vu dans ſes diſcours, ſon audace et ſa rage,

Et

Et la ſombre hauteur d'un eſprit affermi,
Qui ſe laſſe de feindre, et parle en ennemi. 1752.

Non-ſeulement cela doit être dans la copie de madame *Denis*, mais je vous en ai déjà importuné dans mes dernières lettres, ou je ſuis bien trompé.

2°. Il y a auſſi au ſecond acte la correction que vous demandez.

Ce coup prématuré
Armerait le ſénat qui flotte et qui s'arrête;
L'orage au même inſtant doit fondre ſur leur tête.

3°. Si vous voulez que *Catilina* recommande ſon fils à ſa femme, cela ſe trouve dans les premières leçons :

Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.

Ce ſera un peu de peine pour madame *Denis*, de raſſembler tous les membres épars de ce pauvre Catilina, et d'en former un corps; mais elle s'en donne tant d'autres pour moi, elle met dans toutes les choſes qui me regardent une activité et une intelligence ſi ſingulières, et une amitié ſi éclairée et ſi courageuſe, qu'elle me rendra bien encore ce ſervice.

Vous avez raiſon, mon cher ange, quand vous dites qu'il faut que *Cicéron*, au commencement du cinquième acte, inſtruiſe ce public du décret qui lui donne *par interim* la puiſſance de dictateur; mais il faut qu'il le diſe avec l'éloquence de *Cicéron*, et avec quelques mouvemens paſſionnés qui conviennent à ſa ſituation préſente. Je demande pardon à

—— l'orateur romain et à vous, de le faire si mal parler;
1752. mais voici tout ce que je peux faire dans l'embarras horrible où me met ce Siècle de *Louis XIV*, et dans l'épuisement des forces où mes maladies continuelles me laissent.

Allez, de tous côtés poursuivez ces pervers,
Et que, malgré César, on les charge de fers.
Sénat, tu m'as remis les rênes de l'Empire;
Je les tiens pour un jour, ce jour peut me suffire.
Je vengerai l'Etat, je vengerai la loi :
Sénat, tu seras libre, et même malgré toi.
Rome, reçois ici mes premiers sacrifices, &c.

Ma nièce aura la bonté de faire coudre tout cela à l'habit de *Catilina*. Je ne crois pas qu'elle ait absolument toutes les corrections; par exemple, il y avait deux fois dans la pièce : *Assis dans le rang des maîtres de la terre* ou quelque chose d'approchant qui paraît se répéter.

Il faut qu'à la première scène du premier acte, *Catilina* dise :

Orateur insolent qu'un vil peuple seconde,
Plébéien qui regis les souverains du monde.

Si, avec tous ces changemens, avec tout l'art que j'ai pu mettre dans le rôle ingrat et hazardé d'*Aurélie*, avec les traits dont j'ai tâché de peindre les mœurs romaines et les caractères des personnages, avec les peines continuelles et redoublées que j'ai prises pour faire tolérer un sujet si peu fait pour les têtes françaises de nos jours, on croit que Rome sauvée peut être jouée, je ne m'y oppose pas; mais je

tremble beaucoup. Je dois tomber puiſque la farce allobroge de *Crébillon* a réuſſi. Le même vertige qui a fait avoir vingt repréſentations à cet ouvrage qui déshonore la nation dans toute l'Europe, doit faire ſiffler le mien. Les cabales, petites et grandes, ſont plus fortes et plus inſenſées que jamais. Enfin, je me remercierais de m'être échappé de ce temps de décadence et de ce ſéjour de folie dangereuſe, ſi la douceur de ma retraite n'était empoiſonnée par votre abſence, et ſi je ne m'étais arraché à tout ce que j'aime; mais j'ai été long-temps traité avec bien de l'indignité, et j'ai cela furieuſement ſur le cœur. 1752.

Il s'eſt certainement perdu un paquet qui contenait des exemplaires du Siècle de *Louis XIV*, corrigés à la main.

Ces corrections, avec les cartons qu'il a fallu faire, tout cela prend du temps, et on n'a pas toutes ſes aiſes où je ſuis. Des ouvriers allemands ſont de terribles gens. Enfin, vous recevrez ce Siècle Je ſupplie inſtamment M. de *Choiſeul*, M. de *Chauvelin*, auſſi-bien que vous, mon cher ange, de m'envoyer force remarques; on ne peut faire un bon ouvrage qu'avec le ſecours de ſes amis, et ſurtout d'amis tels que vous.

Je ne vous envoie point ce livre, Meſſieurs, pour amuſer votre loiſir, mais pour exercer votre critique et votre amitié. Ce n'eſt point du tout un petit plaiſir que je veux vous faire, un petit devoir que je veux remplir: c'eſt un très-grand ſervice que je vous demande. Préparez-vous d'ailleurs à l'horrible combat qui va ſe donner pour Rome Il y a une conſpiration contre moi plus forte que celle de *Catilina*;

—— ſoyez mes *Cicérons*. Je ne ſais comment va la ſanté
1752. de madame d'*Argental*. Je lui préſente mes reſpects, et lui ſouhaite une meilleure ſanté que la mienne.

LETTRE CCXXIII.

A MADAME DENIS, *à Paris*.

A Berlin, 18 janvier.

Nous avons perdu au commencement de l'année ce comte de *Rothembourg* qui voulait que vous vinſſiez faire un petit tour à Berlin avec madame ſa femme : je ne ſais ſi elle y viendra diſputer ſon douaire. Il eſt mort à l'âge d'environ quarante ans. On dit toujours, quand on voit de ces morts prématurées, que la vie eſt un ſonge, que les hommes ne ſont que des ombres paſſagères, qu'il ne faut pas compter ſur un moment. On le dit; et puis on agit, on fait des projets comme ſi on était immortel. Je ne ſuis pas sûr du lendemain : pourquoi ne ſuis-je donc pas aujourd'hui auprès de vous? J'aurai retiré mes fonds avant que l'édition de Dreſde ſoit finie, et alors je retirerai ma perſonne.

Nous avons ſu, après la mort du comte de *Rothembourg*, qu'il ne nous épargnait pas toujours dans les petites conférences qu'il avait avec ſa Majeſté. C'eſt-là l'étiquette des cours : on y dit du mal de ſon prochain aux rois, quand ce ne ſerait que pour les amuſer. Je vois que tout le monde eſt courtiſan. Un valet de chambre du comte de *Rothembourg* a

bien assuré le roi qu'il n'était point entré de prêtres chez son maître, et que ceux qui disaient le contraire étaient des calomniateurs qui voulaient faire tort à sa mémoire. 1752.

Je me tâte pour savoir si je suis en vie : cet hiver m'est encore plus fatal que le précédent. On n'a pourtant chaud en hiver que dans les pays froids. Vos petites cheminées de Paris, où l'on se rôtit les jambes pour avoir le dos gelé, ne valent pas nos poëles. Il semble qu'on ne se doute pas en France, pendant l'été, qu'il y a quatre saisons, et que l'hiver en est une. On dit que c'est bien pis en Italie : les maisons n'y sont faites que pour respirer le frais ; et quand les gelées viennent, toute la nation grelotte.

C'est une chose plaisante de voir ici les courtisans monter l'escalier avec un grand manteau doublé de peaux de loup ou de renard, et très-souvent la fourrure en dehors. Cette procession fourrée m'étonne toujours, tandis que les dames vont les bras nus, la gorge découverte, et l'amplitude bouffante du panier ouverte à tous les vents. Je maintiens que les femmes ont plus de courage que les hommes, ou qu'elles ont plus de chaleur naturelle. Moi qui en ai fort peu, je reste chez moi à mon ordinaire.

Ce qu'on vous a dit contre l'orthographe du Siècle de *Louis XIV* ne me convertira pas. Je suis toujours pour qu'on écrive comme on parle ; cette méthode serait bien plus facile pour les étrangers. Comment est-ce qu'un palatin de Pologne distinguerait *François I* ou St *François* d'avec un *Français*? ne se croira-t-il pas en droit de prononcer il voy*oit*, il croy*oit*, au lieu de dire il voy*ait*, il croy*ait*? Nous

1752. avons conſervé l'habitude barbare d'écrire avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a;* pourquoi ? parce qu'on prononçait durement tous ces *o* autrefois : parce que voy*oit*, li*ſoit*, rimait avec exp*loit*. Nous avons adouci la prononciation, il faut donc adoucir auſſi l'orthographe, afin que tout ſoit d'une même parure.

Pardon de la diſſertation. Je ſuis bien heureux qu'on ne me faſſe que ces chicanes. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CCXXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, 27 janvier.

J'ENVOIE à mon héros des folies qu'il m'a demandées, et qui orneront ſa bibliothèque par la belle impreſſion et les grandes marges. Il eſt vrai qu'il n'y a pas une bonne page dans tout cela ; mais il y a quelques bonnes lignes. Au reſte, ce n'eſt pas la meilleure morale du monde, et il eſt heureux que de tels livres ſoient mal faits. Il y a une grande différence entre combattre les ſuperſtitions des hommes, et rompre les liens de la ſociété et les chaînes de la vertu. *La Métrie* aurait été trop dangereux s'il n'avait pas été tout-à-fait fou. Son livre contre les médecins eſt d'un enragé et d'un mal-honnête homme ; avec cela, c'était un aſſez bon diable dans la ſociété. Comment concilier tout cela ? c'eſt que

la folie concilie tout. Il a laiſſé une mémoire exécrable à tous ceux qui ſe piquent de mœurs un peu auſtères. Il eſt fort triſte qu'on ait lu ſon éloge à l'académie, *écrit de main de maître*. Tous ceux qui ſont attachés à ce maître en gémiſſent. Il ſemble que la folie de *la Métrie* ſoit une maladie épidémique qui ſe ſoit communiquée. Cela fera grand tort à l'écrivain ; mais, avec cent cinquante mille hommes, on ſe moque de tout, et on brave les jugemens des hommes. 1752.

Madame de *Pompadour* m'a écrit que *mes amis avaient fait ce qu'ils avaient pu pour lui faire croire que je n'avais quitté la France, que parce que j'étais au déſeſpoir qu'elle protégeât Crébillon*. Ce ſerait bien là une autre folie, dont aſſurément je ſuis incapable. J'ai quitté la France, parce que j'ai trouvé ailleurs plus de conſidération et de liberté, et que je me ſuis laiſſé enchanter par les empreſſemens et les prières d'un roi qui a de la réputation dans le monde. Madame de *Pompadour* peut, tant qu'elle voudra, protéger de mauvais poëtes, de mauvais muſiciens et de mauvais peintres, ſans que je m'en mette en peine.

D'ailleurs, mes maladies qui augmentent, me mettent dans un état à ne plus guère m'embarraſſer ni des faveurs des rois, ni du goût des belles dames. Je fais plus de cas d'un rayon de ſoleil et d'un bon potage que de toutes les cours du monde. Je ſerais fâché ſeulement de mourir ſans avoir vu Saint-Pierre de Rome, la ville ſouterraine, votre ſtatue, et ſans avoir encore eu l'honneur de vous embraſſer.

J'ai écrit à M. le maréchal de *Noailles*, et j'ai

pris la liberté de le prier de m'aider un peu de ſes
1752. lumières. Peut-être ſera-t-il un peu mortifié que ſon nom ne ſe trouve pas dans l'hiſtoire militaire du ſiècle, et que le vôtre s'y trouve. Le préſident *Hénault* eſt plus content du deuxième tome que du premier. Il eſt bien aiſé de ſe corriger, et c'eſt à quoi je paſſe ma vie. Ma nièce, à qui j'avais donné le gouvernement de Rome ſauvée, en uſe deſpotiquement; elle fait jouer la pièce malgré mes craintes, et même malgré les vôtres : cela doit faire un beau conflit de cabales! je ſuis bien aiſe de ne pas me trouver-là. Mais où je voudrais me trouver, c'eſt au coin de votre feu, Monſeigneur; c'eſt auprès de votre belle ame et de votre charmante imagination. Je vous regrette tous les jours. Le temps va bien rapidement, et j'ai bien peur de ne reparaître que quand une décrépitude avancée m'aura impoſé la néceſſité de ne me plus montrer. Je perds loin de vous ce qui me reſte de vie. Quelquefois quand je m'anime un peu à ſouper, je me dis tout bas : Ah, ſi M. le maréchal de *Richelieu* était là! Le roi de Pruſſe en penſe autant; mais il ſerait jaloux de vous : car, il faut l'avouer, il n'eſt que le ſecond des hommes ſéduiſans. Adieu, Monſeigneur; n'oubliez pas votre ancien courtiſan.

LETTRE CCXXV. 1752.

A M. LE PRESIDENT HENAULT, *à Paris.*

A Berlin, 28 janvier.

Je vous dois de nouveaux remercîmens, mon cher et illuſtre confrère, et c'eſt à vous que je dois dédier le Siècle de *Louis XIV*, ſi on en fait en France une édition qui aille la tête levée. J'ai envoyé à Paris le premier tome corrigé ſelon vos vues. Je me flatte qu'on ne s'oppoſera pas à l'impreſſion d'un ouvrage qui eſt, autant que je l'ai pu, l'éloge de la patrie, et qui va inonder l'Europe.

Je ſuis bien étonné de l'apparence d'ironie que vous trouvez dans ce premier tome : j'ai voulu n'y mettre que de la philoſophie et de la vérité : j'ai voulu paſſer légèrement ſur ce fatras de détails de guerres qui dans leur temps cauſent tant de malheurs et tant d'attention, et qui, au bout d'un ſiècle, ne cauſent que de l'ennui. J'ai même fini ainſi ce premier tome :

» Voilà le précis, peut-être encore trop long, » des plus importans événemens de ce ſiècle ; ces » grandes choſes paraîtront petites un jour, quand » elles ſeront confondues dans la multitude immenſe » des révolutions qui bouleverſent le monde : et il » n'en reſterait alors qu'un faible ſouvenir, ſi les » arts perfectionnés ne répandaient ſur ce ſiècle une » gloire unique qui ne périra jamais. »

Vous voyez par-là que mon ſecond tome eſt mon

1752. principal objet ; et cet objet aurait été bien mieux rempli, ſi j'avais travaillé en France. Les bontés d'un grand roi, et l'acharnement de mes ennemis, m'ont privé de cette reſſource. Je vous ſupplie, Monſieur, d'ajouter à toutes vos bontés celle de dire à M. d'*Argenſon* que je compte ſur les ſiennes. On m'a dit qu'il a été mécontent d'un parallèle entre *Louis XIV* et le roi *Guillaume*.

Il eſt vrai que malheureuſement on a omis dans l'impreſſion le trait principal qui donne tout l'avantage au roi de France. Le voici :

» Ceux qui eſtiment plus un roi de France qui » ſait donner l'Eſpagne à ſon petit-fils, qu'un gendre » qui détrône ſon beau-père ; ceux qui admirent » davantage le protecteur que le perſécuteur du » roi *Jacques*, ceux-là donneront la préférence à » *Louis XIV*. »

D'ailleurs, M. d'*Argenſon* ne peut ignorer que *Louis XIV* et *Guillaume* ont toujours été deux objets de comparaiſon dans l'Europe. Il ignore encore moins que l'hiſtoire ne doit point être un fade panégyrique : et s'il a eu le temps de lire le livre, il a pu s'apercevoir que, ſans m'écarter de la vérité, j'ai loué autant que je l'ai pu, et autant que je l'ai dû, la nation, et ceux qui l'ont bien ſervie. L'article de ſon père n'a pas dû lui déplaire.

Enfin, Monſieur, j'ai prétendu ériger un monument à la vérité et à la patrie ; et j'eſpère qu'on ne prendra pas les pierres de cet édifice pour me lapider. Je me flatte encore que vous ne vous bornerez pas au ſervice de m'avoir éclairé. Je voudrais que la poſtérité sût que l'homme du royaume le plus

capable de me donner des lumières, a été celui dont j'ai reçu le plus de marques de bonté. 1752.

Je vous ſupplie de ne me pas oublier auprès de madame *du Deffant*, et de me conſerver une amitié qui fait ma gloire et ma conſolation.

P. S. J'avais toujours ouï dire que le prince de *Condé* était mort à Chantilly de ſa maladie de courtiſan priſe à Fontainebleau. Je n'ai point ici de livres : ſi vous me trompez, je mets cela ſur votre conſcience.

A propos, je ſuis bien malade; ſi je meurs, dites, je vous en prie, comme frère *Jean* : J'y perds un bon ami.

LETTRE CCXXVI.

A M. LE PRÉSIDENT HENAULT.

A Berlin, 1 février.

J'APPRENDS que vous avez été malade, mon cher et illuſtre confrère; je crains que vous ne le ſoyez encore. Qui connaît mieux que moi le prix de la ſanté? Je l'ai perdue ſans reſſource; mais comptez que perſonne au monde ne s'intéreſſe comme moi à la vôtre, car j'aime la France, je regrette la perte du bon goût, et je vous ſuis véritablement attaché. Je compte aller prendre les eaux dès que le ſoleil fondra un peu nos frimats; mais quelles eaux? je n'en ſais rien. Si vous en preniez, les vôtres ſeraient les miennes.

1752. J'ai envoyé à ma nièce deux volumes où jai réformé, autant que je l'ai pu, tout ce que vous avez eu la bonté de remarquer dans le Siècle de *Louis XIV*. Je vous avertis très-ſérieuſement que ſi on imprime cet ouvrage en France, corrigé ſelon vos vues, je vous le dédie, par la raiſon que ſi *Corneille* vivait, je lui dédierais une tragédie.

Permettez que je vous envoye deux petits morceaux que j'ajoute à ce Siècle : ils ſont bien à la gloire de *Louis XIV*. Je vous ſupplie, quand vous les aurez lus, de les envoyer à ma nièce, afin qu'elle les joigne à l'imprimé corrigé qu'elle doit avoir entre les mains.

Je vous avoue que j'ai peine à comprendre cet air d'ironie que vous me reprochez ſur *Louis XIV*. Daignez relire ſeulement cette page imprimée, et voyez ſi on peut faire *Louis XIV* plus grand.

J'ai traité, je crois, comme je le devais, l'article de la converſion du maréchal de *Turenne*. J'ai adouci les teintes, autant que le peut un homme auſſi fermement perſuadé que moi, qu'un vieux général, un vieux politique et un vieux galant ne change point de religion par un coup de la grâce.

Enfin, j'ai tâché en tout de reſpecter la vérité, de rendre ma patrie reſpectable aux yeux de l'Europe, et de détruire une partie des impreſſions odieuſes que tant de nations conſervent encore contre *Louis XIV* et contre nous. Si j'en avais dit davantage, j'aurais révolté. On parle notre langue dans l'Europe, grâce à nos bons écrivains ; nous avons enſeigné les nations, mais on n'en hait pas moins notre gouvernement : croyez-en un homme qui a vu l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande.

Si vous pouvez, par votre ſuffrage et par vos bons offices, m'obtenir la permiſſion tacite de laiſſer publier en France l'ouvrage tel que je l'ai réformé, vous empêcherez que l'édition imparfaite qui commence à percer en Allemagne, ne paraiſſe en France. On ne pourra certainement empêcher que les libraires de Rouen et de Lyon ne contrefaſſent cette édition vicieuſe; et il vaut mieux laiſſer paraître le livre bien fait que mal fait. 1752.

Ces difficultés ſont abominables. J'ai, ſans peine, un privilége de l'empereur, pour dire que *Léopold* était un poltron; j'en ai un en Hollande pour dire que les Hollandais ſont des ingrats, et que leur commerce dépérit; je peux hardiment imprimer, ſous les yeux du roi de Pruſſe, que ſon aïeul, le grand électeur, s'abaiſſa inutilement devant *Louis XIV*, et lui réſiſta auſſi inutilement: il n'y aurait donc qu'en France où il ne me ſerait pas permis de faire paraître l'éloge de *Louis XIV* et de la France! et cela, parce que je n'ai eu ni la baſſeſſe ni la ſottiſe de défigurer cet éloge par de honteuſes réticences et par de lâches déguiſemens. Si on penſe ainſi parmi vous, ai-je eu tort de finir ailleurs ma vie? Mais, franchement, je crois que je la finirai dans un pays chaud; car le climat où je ſuis, me fait autant de mal que les déſagrémens attachés en France à la littérature me font de peine.

Voyez, mon cher et illuſtre confrère, ſi vous voulez avoir le courage de me ſervir: en ce cas, vous me procurerez un très-grand bonheur, celui de vous voir. Permettez-moi de vous prier d'aſſurer de mes reſpects M. d'*Argenſon* et madame *du Deffant*. Bonſoir; je me meurs et vous aime.

1752. *P. S.* Que je vous demande pardon d'avoir dit qu'il y avait quarante à cinquante pas à nager au passage du Rhin ! il n'y en a que douze ; *Pélisson* même le dit. J'ai vu une femme qui a passé vingt fois le Rhin sur son cheval en cet endroit, pour frauder la douane de cet épouvantable fort du Tholus. Le fameux fort de Shenk, dont parle *Boileau*, est une ancienne gentilhommière qui pouvait se défendre du temps du duc d'*Albe*. Croyez-moi, encore une fois, j'aime la vérité et ma patrie ; je vous prie de le dire à M. d'*Argenson*.

LETTRE CCXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, 6 février.

Mon très-cher ange, l'état où je suis ne me laisse guère de sensibilité que pour vos bontés et pour votre amitié. Ma santé est sans ressource. J'ai perdu mes dents, mes cinq sens, et le sixième s'en va au grand galop. Cette pauvre ame, qui vous aime de tout son cœur, ne tient plus à rien. Je me flatte encore, parce qu'on se flatte toujours, que j'aurai le temps d'aller prendre des eaux chaudes et des bains. Je ne veux pas perdre le fond de la boîte de *Pandore ;* mais l'hiver est bien rude et sera bien long. Je doute que Rome sauvée me sauve. Je mettrai dans ma confession générale, *in articulo mortis*, que j'ai affligé mademoiselle *Gaussin ;* je m'en accuse très-sérieusement devant les

anges. C'eſt une vraie peine pour moi de lui en faire; ce n'eſt pas à moi de poignarder *Zaïre*. Je vous aſſure que ſi j'étais en ſa préſence, je n'y tiendrais pas; mais, mon cher et reſpectable ami, pourquoi m'a-t-on forcé de changer le rôle tendre que j'avais fait pour elle? Je ſuis auſſi docile que des *Crébillons* ſont opiniâtres. J'ai ſacrifié mes idées, mon goût au ſentiment des autres. Je voulais un contraſte de douceur, de naïveté, d'innocence, avec la férocité de *Catilina;* il y a aſſez de romains dans cette pièce; je ne voulais pas d'un *Caton* en cornettes. On m'y a forcé, et M. le maréchal de *Richelieu* a été las, pour la première fois, des femmes tendres et complaiſantes. J'aimais que la femme de *Catilina* ſe bornât à aimer, qu'elle dît: 1752.

J'ai vécu pour vous ſeul, et ne ſuis point entrée
Dans ces diviſions dont Rome eſt déchirée.

Il me ſemble que ſa mort eût été plus touchante. On ne plaint guère une groſſe diableſſe d'héroïne qui menace, qui dit *je menace*, qui eſt fière, qui ſe mêle d'affaires, qui fait la républicaine. Il eſt clair que ce gros rôle d'amazone n'eſt pas fait pour les grâces attendriſſantes de mademoiſelle *Gauſſin*. Je l'aurais déparée; ce ſerait donner des bottes et des éperons à *Vénus*. Je vous prie de lui montrer cet article de ma lettre.

A l'égard du Siècle, on me fait des chicanes révoltantes, et vous me faites des remarques judicieuſes. J'ai réformé tout ce que vous avez repris. Je crois qu'en ôtant l'épithète de *petit* au concile d'Embrun, l'article peut paſſer. Je n'en dis ni bien ni mal, et

1752. cela eſt fort honnête. Voilà l'effet du népotiſme. (*) Je remercie madame d'*Argental* de ſes anecdotes, et ſurtout des deux filles d'honneur et de joie; mais elle parle de l'établiſſement que le grand *Duquêne* (dont je vous fais mon compliment d'être l'allié) voulut faire en Amérique, et il s'agit d'une colonie établie par ſon neveu en Afrique, près du cap de Bonne-Eſpérance, après la mort de l'oncle, et deux ans après la révocation de l'édit de Nantes.

Je ne ſais ſi les exemplaires qui vous ſont enfin parvenus, ſont corrigés ou non; mais il y en a un entre les mains de madame *Denis*, où il y a plus de corrections que de feuillets. C'eſt celui-là qui eſt deſtiné pour l'impreſſion, en cas que le préſident *Hénault* ait, comme je l'eſpère, la vertu et le courage de dire à M. d'*Argenſon* qu'une hiſtoire n'eſt point un panégyrique, et que quand le menſonge paraît à Paris ſous les noms de *Limiers*, de *la Martinière*, de *Larrey* et de tant d'autres, la vérité peut paraître ſous le mien.

J'envoie auſſi à ma nièce une préface pour Rome, en cas que *la Noue* ne faſſe pas ſiffler cette pièce. *La Noue*, *Cicéron!* cela eſt bien pis que de préférer mademoiſelle *Clairon* à mademoiſelle *Gauſſin*. Je vous avoue que ce ſinge me fait trembler. Quoi! ni voix, ni viſage, ni ame, et jouer *Cicéron!* cela ſeul ſerait capable d'augmenter mes maux; mais je ne veux pas mourir des coups de *la Noue*. Je laiſſerai paiſiblement le parterre de Paris tourner *Cicéron* en ridicule. Nos Français ſont tout faits pour ſe moquer des

(*) M. d'*Argental* eſt neveu du cardinal de *Tençin* qui avait préſidé, en 1727, l'odieux et ridicule concile d'Embrun.

grands-

grands-hommes, surtout quand ils paraissent sous de si vilains masques. Mademoiselle *Clairon* ne fera certainement pas pleurer, et *la Noue* fera rire. Je suis bien aise d'être très-malade avant cette catastrophe, car on dirait que c'est la chute de Rome qui m'écrase. Bonsoir, portez-vous bien. Il est juste que le Catilina de *Crébillon* soit honoré, et le mien honni; mais vous êtes mon public, mes chers anges. 1758.

LETTRE CCXXVIII.

A M. DE FORMONT.

A Berlin, 25 février.

Je suis à peu-près, Monsieur, comme madame *du Deffant;* je ne peux guère écrire, mais je dicte avec une grande consolation les expressions de ma reconnaissance pour votre souvenir. Comptez que vous et madame *du Deffant* vous êtes au premier rang des personnes que je regrette, comme de celles dont le suffrage m'est le plus précieux. Je vous aurais déjà envoyé le Siècle de *Louis XIV*, si je n'étais occupé à corriger quelques fautes dans lesquelles il n'est pas étonnant que je sois tombé, écrivant à quatre cents lieues de Paris, et n'ayant presque d'autre secours que mon porte-feuille et ma mémoire. Monsieur *le Bailli* m'est venu voir aujourd'hui. Vous avez là un très-aimable neveu, et qui réussira dans la carrière qu'il a sagement entreprise. Il dit que vous avez acheté une jolie terre auprès de Rouen; j'en regretterai moins Paris, si vous habitez votre Normandie:

1752. mais comment pourrez-vous quitter madame *du Deffant* dans l'état où elle eſt ?

J'ai vu les Mémoires ſur les mœurs du dix-huitième ſiècle. Il ſont d'un homme qui eſt en place, et qui par là eſt ſupérieur à ſa matière. Il laiſſe faire la groſſe beſogne aux pauvres diables qui ne ſont plus en charge, et qui n'ont d'autre reſſource que celle de bien faire. Il faut que je tâche de me ſauver par la proſe, puiſqu'il ſe pourrait bien faire, à l'heure que je vous parle, que j'aye été ſifflé en vers à Paris. Il me ſemble que *Cicéron* était plus fait pour la tribune aux harangues que pour notre théâtre. *Crébillon* m'a d'ailleurs enlevé la fleur de la nouveauté. Je n'ai ni prêtre maq....., ni catin déguiſée en homme, ni ce ſtyle coulant et enchanteur qui fit réuſſir ſa pièce; je dois trembler. Je vous prie de ne pas m'en aimer moins, en cas que je ſois ſifflé. L'excommunication du parterre ne doit pas me priver de votre communion; et quand je ſerais condamné par la ſorbonne avec l'abbé de *Prades*, je compterais encore ſur vos bontés. Adieu, Monſieur ; ſoyez perſuadé que je ne vous oublierai jamais. Préſentez à madame *du Deffant* mes plus tendres reſpects, je vous en prie. Vous me feriez grand plaiſir ſi vous vouliez me mander ſincèrement ce que vous penſez de Rome ſauvée. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CCXXIX. 1752.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, le 3 mars.

J'AI réchappé de tous les maux qui m'ont aſſiégé pendant deux mois, et milord *Tirconel* mourut hier. La mort fait de ces quiproquo-là à tout moment. Madame de *Tirconel* aura fait un cruel voyage ; elle ſera ruinée pour avoir tenu ici une table ouverte, et elle a perdu un mari qu'elle aimait. La jeuneſſe la plus brillante n'eſt donc rien, puiſque *Madame* eſt morte ! La ſobriété ne ſauve donc rien, puiſque le duc d'*Orléans* eſt mort ! Mais les hommes ſont inſenſibles à ces exemples frappans ; ils étonnent le premier moment ; on ſe raſſure bientôt, on les oublie, on reprend le train ordinaire ; et celui qui a dit qu'à la cour comme à l'armée, quand on voit tomber à droite et à gauche, on crie *ſerre* et on avance, n'a eu que trop raiſon.

D'*Arget* part demain avec ſa veſſie ; c'était à moi de partir. Il vous donnera un des plus furieux paquets que je vous aye encore envoyés. Il emmène avec lui un excellent domeſtique français, qui m'était bien néceſſaire ; c'eſt un jeune picard qui s'eſt mis à pleurer quand il a vu que je ne partais pas. Il prétend qu'il n'y peut plus tenir, que les Pruſſiens ſe moquent de lui parce qu'il eſt petit et qu'il n'eſt que français. J'ai eu beau lui dire que le roi n'a pas ſept pieds de haut, et qu'*Alexandre* était petit ; il m'a répondu

qu'*Alexandre* et le roi de Pruſſe n'étaient pas picards.
1758. Enfin, il ne me reſte plus de domeſtique de Paris.

D'*Arget* dit qu'il veut voir la première repréſentation de Rome; je ne ſais ſi elle ſera ſauvée ou perdue. C'eſt un grand jour pour le beau monde oiſif de Paris qu'une première repréſentation : les cabales battent le tambour; on ſe diſpute les loges; les valets de chambre vont à midi remplir le théâtre. La pièce eſt jugée avant qu'on l'ait vue : femmes contre femmes, petits-maîtres contre petits-maîtres, ſociétés contre ſociétés; les cafés ſont comblés de gens qui diſputent; la foule eſt dans la rue en attendant qu'elle ſoit au parterre. Il y a des paris; on joue le ſuccès de la pièce aux trois dés. Les comédiens tremblent, l'auteur auſſi. Je ſuis bien aiſe d'être loin de cette guerre civile, au coin de mon feu à Potſdam, mais toujours très-affligé de n'être plus au coin du vôtre.

LETTRE CCXXX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Potſdam, le 10 mars.

Mon cher et ancien ami, ce n'eſt pas l'ivreſſe paſſagère du public, ce n'eſt pas un trépignement de pieds dans le parterre qui doit faire plaiſir à un homme qui connaît ſon monde et qui a vécu; c'eſt votre approbation, c'eſt votre ſenſibilité, c'eſt votre amitié qui fait mon vrai ſuccès et mon vrai bonheur. Je laiſſe le public faire ſa petite amende honorable en attendant qu'il me lapide à la première occaſion,

et je jouis dans le fond de mon cœur de la consolation d'avoir un ami tel que vous. 1752.

Savez-vous bien ce qui me remplit de la satisfaction la plus touchante et la plus pure? Ce n'est ni *César* ni *Cicéron*, c'est madame *Denis*. C'est elle qui est une romaine. Quelle intrépidité et quelle patience! quelle chaleur et quelle raison elle a mis dans toutes les affaires dont sa respectable amitié s'est chargée! Ses bonnes qualités doivent lui faire dans Paris une réputation plus grande et plus durable que celle de Rome sauvée.

On se lassera bien vîte d'une diable de tragédie sans amour, d'un consul en *on*, de conjurés en *us*, d'un sujet dans lequel le tendre *Crébillon* m'avait enlevé la fleur de la nouveauté. On peut applaudir, pendant quelques représentations, à quelques ressources de l'art, à la peine que j'ai eue de subjuguer un terrain ingrat; mais à la fin il ne restera que l'aridité du sol. Comptez qu'à Paris, point d'amour, point de premières loges et fort peu de parterre. Le sujet de Catilina me paraît fait pour être traité devant le sénat de Venise, le parlement d'Angleterre, et messieurs de l'université. Comptez qu'on verra bientôt disparaître à la comédie de Paris, les talons rouges et les pompons. Si le procureur-général et la grand'chambre ne viennent en premières loges, *Cicéron* aura beau crier : *O tempora, ô mores!* on demandera Inès de Castro et Turcaret.

Mais c'est beaucoup d'avoir plu aux connaisseurs, aux gens sensés, et même aux cicéroniens. L'abbé d'*Olivet* me doit au moins un compliment en latin, et je n'en quitte pas monsieur le recteur des quatre

facultés. Mon cher et ancien ami, il me ſerait bien plus
1752. doux de venir vous embraſſer en français, de ſouper avec madame *Denis* et avec vous dans ma maiſon, ou du moins de vous voir ſouper. Je demanderai aſſurément permiſſion à l'enchanteur auprès duquel je ſuis, de venir faire un petit tour dans ma patrie. Ma ſanté en a grand beſoin, mon cœur davantage.

Je prendrai le temps qu'il va voir ſes armées et ſes provinces; et pendant qu'il courra nuit et jour pour rendre heureux des allemands, je viendrai l'être auprès de vous. Buvez à ma ſanté, conſervez-moi votre amitié, et ſoyez sûr que tous les rois de la terre et tous les châteaux enchantés ne me feraient pas oublier un ami tel que vous.

Votre lettre eſt charmante, mais je vous trouve bien modeſte de dater notre amitié de trente ans: mon cher *Cideville*, il y en a plus de quarante.

LETTRE CCXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potſdam, 11 mars.

Mon divin ange, madame d'*Argental* était donc là en grande loge? elle ſe porte donc bien? Voilà une nouvelle pour moi qui vaut bien celle du ſuccès paſſager de Rome ſauvée. Je connais mon public: l'enthouſiaſme paſſe; il n'y a que l'amitié qui reſte. Aujourd'hui on bat des mains, demain on ſe refroidit, après-demain on lapide. *Cimon* et *Miltiade* n'ont

pas plus essuyé l'inconstance d'Athènes que moi celle de Paris. Je relisais hier *Oreste*, je le trouvais beaucoup plus tragique que *Cicéron*; et cependant quelle différence dans l'accueil ! Si j'avais été à Paris ce carême, on m'aurait sifflé à la ville, on se serait moqué de moi à la cour, on aurait dénoncé le Siècle de *Louis XIV*, comme sentant l'hérésie, téméraire et mal-sonnant. Il aurait fallu aller se justifier dans l'antichambre du lieutenant de police. Les exempts auraient dit en me voyant passer : Voilà un homme qui nous appartient. Le poëte *Roi* aurait begayé à Versailles que je suis un mauvais poëte et un mauvais citoyen; et *Hardion* aurait dit en grec et en latin, chez monsieur le dauphin, qu'il faut bien se donner de garde de me donner une chaire au collége royal. Mon cher ange, *qui bene latuit, bene vixit.* 1752.

Mais ma destinée était d'être je ne sais quel homme public, coiffé de trois ou quatre petits bonnets de lauriers et d'une trentaine de couronnes d'épines. Il est doux de faire son entrée à Paris sur son âne, mais au bout de huit jours on y est fessé. Il faut qu'un ménétrier qui joue dans cet Empyrée-là ait pour lui *Jupiter* ou *Vénus*, sans quoi il passe mal son temps. Je n'envie point assurément le nectar qu'on a versé aux *Duclos*, aux *Crébillon*, ni le petit verre qu'on a donné aux *Moncrif;* mais je voudrais qu'on ne me donnât pas une éponge avec du vinaigre.

Pourquoi diable arrêter le Siècle de *Louis XIV*, dans le temps qu'on imprime chez *Grangé* les Lettres juives ? Il est assez bizarre que l'empereur, comme je l'ai déjà dit, me donne un privilége pour dire que *Léopold* était un poltron, et que je n'aye pas en France

1752. la permiſſion tacite de prouver que *Louis XIV* était un grand-homme. Franchement, cela eſt indigne. Il faut donc faire l'hiſtoire des mœurs du dix-huitième ſiècle? Eſt-ce qu'il ne ſe trouvera pas quelque bonne ame qui fera rougir les pédans de leur pédanterie, et les ſots de leur ſottiſe? eſt-ce qu'il n'y aura pas quelque voix qui criera : *Parate vias Domini*? Où eſt l'intrépide abbé *Chauvelin*? *tu dors, Brutus!* Vous ne me dites rien, mon ange, de ces deux *Chauvelin;* ils ſont pourtant de l'ancienne république, ils aiment les lettres, ils aiment et diſent la vérité, ils ſont courageux comme de petits lions. Lâchez-les ſur les ſots.

Vous m'avez bien conſolé en me diſant que mademoiſelle *Gauſſin* n'était plus fâchée contre moi. Dites-lui que cette nouvelle m'a fait plus de plaiſir que le cinquième acte n'en a fait au parterre. J'aime tendrement mademoiſelle *Gauſſin*, malgré mes cheveux blancs et la turpitude de mon état.

Adieu, mon cher ange; je ne croyais pas tant écrire : je n'en peux plus. Mais qui eût dit que ce gros cochon de milord *Tirconel*, ſi frais, ſi fort, ſi vigoureux, ſerait à l'agonie avant moi? C'eſt bien pis que d'avoir des tracaſſeries pour ſon ſiècle. O vanité, ô fumée! Qu'eſt-ce que la vie? *Madame*, morte à vingt-deux ans! Adieu, mon ange; portez-vous bien, et aimez-moi, et écrivez-moi.

LETTRE CCXXXII. 1752.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potſdam, 14 mars.

Mon héros, je ſuis fort en peine d'un gros paquet que j'eus l'honneur de vous envoyer par le courier du cabinet, il y a environ deux mois. J'en chargeai *Bailly*, mon camarade, gentilhomme ordinaire du roi, qui a fait depuis ſix mois les affaires, pendant la maladie de milord *Tirconel*. Le ballot peſait environ dix livres, et contenait les volumes que vous m'aviez demandés. Il y avait une grande lettre pour vous, et un paquet pour ma nièce, que je vous ſuppliais d'ordonner qui lui fût rendu. Pardon de la liberté grande. Vous êtes informé ſans doute, Monſeigneur, de la mort du comte de *Tirconel*. Il était le ſecond gourmand de ce monde, car *la Métrie* était le premier. Le médecin et le malade ſe ſont tués, pour avoir cru que DIEU a fait l'homme pour manger et pour boire; ils penſaient encore que DIEU l'a fait pour médire. Ces deux hommes, d'ailleurs fort différens l'un de l'autre, n'épargnaient pas leur prochain. Ils avaient les plus belles dents du monde, et s'en ſervaient quelquefois pour dauber les gens, et trop ſouvent pour ſe donner des indigeſtions. Pour moi, qui n'ai plus de dents, je ne ſuis ni gourmand, ni médiſant, et je paſſe une vie fort douce avec votre ancien capitaine le marquis d'*Argens* et *Algarotti*. J'eſpère dans quelque temps avoir aſſez de ſanté pour

faire le voyage de France, et jouir du bonheur de
1752. voir mon héros.

Si vous vouliez m'envoyer un petit précis en deux pages de ce que vous avez fait à Gènes de plus digne d'orner une hiſtoire, vous me feriez grand plaiſir; mais vous vous en garderez bien; vous n'en aurez ni le temps ni la volonté. Donnez-moi ſeulement un petit combat contre M. de *Broun*. Je n'exige pas de grands détails, les détails ennuient; il ne faut rien que d'intéreſſant et de piquant. Je dis hardiment qu'on vous doit en très-grande partie le gain de la bataille de Fontenoi, et j'obſerve une choſe ſingulière, c'eſt que Fontenoi et Mêle, qui ont valu la conquête de la Flandre, ſont entièrement l'ouvrage des officiers français, ſans que le général y ait eu part. Je ne prétends pas aſſurément diminuer la gloire du maréchal de *Saxe*, mais il me ſemble qu'il devait faire un peu plus de cas de la nation. Vous voyez que je ſuis toujours bon citoyen. On m'a ôté la place d'hiſtoriographe de France, mais on devrait me donner celle de trompette des rois de France. J'ai ſonné pour *Henri IV*, pour *Louis XIV* et pour *Louis XV*, à perdre les poumons. Si vous avez du crédit, vous devriez bien m'obtenir cette place de trompette; mais franchement, j'aimerais mieux quelque petite anecdote de Gènes, qui m'aidât à vous mettre dans votre cadre. Vous ſavez que ma folie eſt de chanter les grands-hommes. J'en vois un ici tous les jours, mais celui-là va ſur mes briſées. Il ſe mêle d'être *Achille* et *Homère*, et encore *Thucydide*. Il fait mon métier mieux que moi. Que ne ſe contente-t-il du ſien? Si les héros ſe mettent à bien écrire, que

reſtera-t-il aux pauvres diables d'auteurs? Vous êtes plus aimable que le cardinal de *Richelieu*, et vous avez par-deſſus lui de n'être point auteur. Vous feriez pourtant de bien jolis mémoires, ſi vous vouliez; et cela vaudrait mieux que les œuvres théologiques de votre terrible oncle. 1752.

Pour Dieu, Monſeigneur, ſongez à vous faire rendre votre paquet. *Buſſy* doit en avoir été chargé.

Je me flatte que M. le duc de *Fronſac* et mademoiſelle de *Richelieu* ſont deux charmantes créatures. Je voudrais bien vous faire ma cour, et les voir auprès de vous.

LETTRE CCXXXIII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Potſdam, 14 mars.

Bénie ſoit cette Rome, Madame, qui m'a valu de vous cette lettre charmante! Je l'aime bien mieux que toutes celles à *Atticus*. *Mongaut*, *Bouhier* et d'*Olivet*, qui ſavaient plus de latin que vous, n'écrivent pas comme vous en français. Il y a plaiſir à faire des Rome, quand on a de pareilles pariſiennes pour protectrices. Je compte bien venir faire cet été un voyage auprès de mes anges, dès que le monument de *Louis XIV* ſera ſur ſon piédeſtal. Il y a des gens qui ont voulu renverſer cette ſtatue, et je ne veux pas me trouver là, de peur qu'elle ne tombe ſur moi et

qu'elle ne m'écrase. Il faut servir les Français de loin,
1752. et malgré eux; c'est le peuple d'Athènes. Un ostracisme volontaire est presque la seule ressource qui reste à ceux qui ont essayé, dans leur genre, de bien mériter de la patrie; mais je défie *Cimon* et *Miltiade* d'avoir plus regretté leurs amis que moi les miens.

Je parle tous les jours de vous, Madame, avec le comte *Algarotti*. Il fait les délices de notre retraite de Potsdam. Nous avons souvent l'honneur de souper ensemble avec un grand-homme qui oublie avec nous sa grandeur et même sa gloire. Les soupers des sept sages ne valaient pas ceux que nous fesons; il n'y a que les vôtres qui soient au-dessus.

Algarotti a fait des choses charmantes. Je ne sais rien de plus amusant et de plus instructif qu'un livre qu'il fera, je crois, imprimer à Venise sur la fin de cette année. Vous qui entendez l'italien, Madame, vous aurez un plaisir nouveau. On ne fait pas de ces choses-là en Italie à présent : le génie y est tombé plus qu'en France. Si vous avez à Paris des Catilina et des Histoires des mœurs du dix-huitième siècle, les Italiens n'ont que des sonnets. C'est une chose assez singulière que l'abbé *Metastasio* soit à Vienne, M. *Algarotti* à Potsdam.

Permettez que César ne parle point de lui.

Mais enfin cela est plaisant. Notre vie est ici bien douce; elle le serait encore davantage si *Maupertuis* avait voulu. L'envie de plaire n'entre pas dans ses mesures géométriques; et les agrémens de la société ne sont pas des problèmes qu'il aime à résoudre.

Heureuſement le roi n'eſt point géomètre, et M. *Algarotti* ne l'eſt qu'autant qu'il faut pour joindre la ſolidité aux grâces. Nous travaillons chacun de notre côté, nous nous raſſemblons le ſoir. Le roi daigne d'ailleurs avoir pour ma mauvaiſe ſanté une indulgence à laquelle je crois devoir la vie. J'ai toutes les commodités dont je peux jouir dans le palais d'un grand roi, ſans aucun des déſagrémens ni même des devoirs d'une cour. Figurez-vous la vie de château, la vie de campagne la plus libre. J'ai tout mon temps à moi, et je peux faire tant de Siècles qu'il me plaît. 1752.

C'eſt dans cette retraite charmante, Madame, que je vous regrette tous les jours. C'eſt de là que je volerai pour venir vous dire que je préfère votre ſociété aux rois, et même aux rois philoſophes. Je ne dis rien aux autres anges. J'ai écrit à M. d'*Argental* et à M. le comte de *Choiſeul;* j'ai dit des injures à M. le coadjuteur de *Chauvelin*. Je vous ſupplie de permettre que M. de *Pont-de-Veſle* trouve ici les aſſurances de mon inviolable attachement. Conſervez votre ſanté, conſervez-moi vos bontés, comptez à jamais ſur ma paſſion reſpectueuſe.

1752. # LETTRE CCXXXIV.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

Le 16 mars, au ſoir.

Nous ſaurons, dans la vallée de *Joſaphat*, pourquoi j'ai reçu ſi tard votre lettre du 25 février, par laquelle vous m'apprenez que Rome ſauvée n'eſt pas perdue. Les bonnes nouvelles ſont toujours retardées, et les mauvaiſes ont des ailes. Soyez bénie d'avoir gagné cette bataille, malgré les officiers de nos troupes qui ne ſe ſont pas, dit-on, trop bien comportés. Eſt-il vrai que *Cicéron* avait une extinction de voix, et que le ſénat était fort gauche? Toutes les lettres confirment que *Céſar* a joué parfaitement, et qu'il y a eu de l'enthouſiaſme dans le parterre.

Savez-vous quel eſt mon avis? c'eſt de nous retirer ſur notre gain. Une pièce ſi romaine et ſi peu pariſienne ne peut long-temps attirer la foule. Les ſcènes fortes et vigoureuſes, les ſentimens de grandeur et de générosité raviſſent d'abord; mais l'admiration s'épuiſe bien vîte. On n'aime que les portraits où l'on ſe retrouve.

Les dames des premières loges ſe retrouveront-elles dans le ſénat romain? On ne joue plus le Sertorius de *Pierre Corneille*, et on donne ſouvent le très-plat Comte d'Eſſex de ſon frère *Thomas*. Les gens inſtruits peuvent me ſavoir gré d'avoir lutté contre les difficultés d'un ſujet ſi ingrat et ſi impraticable; mais je ſuis toujours très-perſuadé que les loges ſe laſſeront

de voir des héros en *us*, des *Lentulus*, des *Céthégus*, des *Clodius*. Ils ſont bien heureux de n'avoir pas été renvoyés au collége. 1752.

Je demande très-inſtamment à nôtre petit conſeil de ne point donner la pièce après Pâques. Si on l'imprime, je dois abſolument la dédier à madame *du Maine ;* c'eſt une dette d'honneur; je lui en ai fait mon billet. Elle exigea de moi, quand je partis pour Berlin, de lui ſigner une promeſſe en bonne forme. On n'a jamais fait une dédicace comme on acquitte une lettre de change. Vous m'avouerez que je ſuis fait pour les choſes ſingulières.

Adieu ; je vous embraſſe, je vous remercie; je vais répondre à tous nos amis. D'*Arget* n'eſt point encore parti, mais il part.

LETTRE CCXXXV.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Berlin, 18 mars.

PARDON, ma chère nièce ; je griffonne des tragédies et des Siècles, et je ſuis pareſſeux d'écrire des lettres. Tout homme a ſon coin de pareſſe, et vous avez bien le vôtre ; mais mon cœur n'eſt point pareſſeux pour vous. Je vous aime comme ſi je vous voyais tous les jours, et je charge ſouvent votre ſœur de vous le dire, et d'en dire autant à votre conſeiller du grand conſeil. J'ai été bien malade cet hiver; j'ai cru mourir, mais je n'ai fait que vieillir. J'eſpère reprendre,

1752. cet été, des forces pour venir jouir de la consolation de vous voir. J'aurai celle de sortir du château enchanté où je passe la vie la plus convenable à un philosophe et à un malade. Je suis un plaisant chambellan; je n'ai d'autre fonction que celle de passer de ma chambre dans l'appartement d'un roi philosophe, pour aller souper avec lui; et quand je suis plus malingre qu'à l'ordinaire, je soupe chez moi. Mon appartement est de plain pied à un magnifique jardin où j'ai fait quelques vers de Rome sauvée. Il n'y a pas d'exemple d'une vie plus douce et plus commode; et je ne sais rien au-dessus, que le plaisir de venir vous voir.

Vous me consolez beaucoup en me disant du bien de votre santé: nous ne sommes de fer ni vous ni moi, mais avec du régime, nous existons; et je vois mourir à droite et à gauche de gros cochons à face large et rubiconde.

Mille complimens à toute votre famille. Je vous embrasse tendrement, et je meurs d'envie de vous revoir.

LETTRE CCXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 1 avril.

Plus ange que jamais, puisque vous m'envoyez des critiques, je vous remercie tendrement, mon cher et respectable ami, de votre lettre du 19 mars. Vous avez enterré Rome avec honneur. Ne croyez pas

pas que je veuille la reſſuſciter par l'impreſſion ; je la réſerve pour l'année de M. le maréchal de *Richelieu*, avec deux ſcènes nouvelles et bien des changemens. C'eſt en ſe corrigeant qu'il faut profiter de ſa victoire. Ce terrain de Rome était ſi ingrat qu'il faut le cultiver encore, après lui avoir fait porter à force d'art des fruits qui ont été goûtés. Le ſuccès ne m'a rendu que plus ſévère et plus laborieux. Il faut travailler juſqu'au dernier moment de ſa vie, et ne point imiter *Racine* qui fut aſſez ſot pour aimer mieux être un courtiſan qu'un grand-homme. Imitons *Corneille* qui travailla toujours, et tâchons de faire de meilleurs ouvrages que ceux de ſa vieilleſſe. Adélaïde, ou le Duc de Foix, ou les Frères ennemis, comme vous voudrez l'appeler, eſt un ouvrage plus théâtral que Rome ſauvée. Le rôle de *Liſois* eſt peut-être encore plus théâtral que celui de *Céſar*. J'ai travaillé cette pièce avec ſoin, j'y retouche encore tous les jours ; mais ce ſera là qu'il faudra une conſpiration bien ſecrète. Le public n'aime pas à applaudir deux fois de ſuite au même homme. Je ne veux pas donner cette pièce ſous mon nom. Je ſais trop que le public donne des ſoufflets après avoir donné des lauriers. Défions-nous de l'hydre à mille têtes. 1758.

Je ſuis bien loin, mon cher ange, de ſonger à faire imprimer ſitôt la Guerre de 1741 ; mais je ſuis bien aiſe de ne perdre ni mon temps, ni ce travail que j'avais preſque achevé ſur les mémoires du cabinet, ni le gré qu'on pourrait me ſavoir de faire valoir ma nation ſans flatterie. J'avais demandé à ma nièce un plan de la bataille de Fontenoi, que j'ai laiſſé à Paris dans mes papiers, afin de mettre tout en ordre, et

1752. que cet ouvrage pût paraître dans l'occasion, ou pendant ma vie, ou après ma mort. Il m'a paru d'ailleurs assez nécessaire qu'on sût que j'avais rempli ce qui était autrefois du devoir de ma place, et ce qui est toujours du devoir de mon cœur, de tâcher d'élever quelques petits monumens à la gloire de ma patrie. Je me hâte de travailler, de corriger; mais je ne me hâte point d'imprimer. Je voudrais que le Siècle de *Louis XIV* n'eût point encore vu le jour; et tout ce que je demande, c'est que l'édition imparfaite et fautive de Berlin n'entre point dans Paris. J'ai beaucoup réformé cet ouvrage; le Catalogue des écrivains est fort augmenté. Mais voyez comme les sentimens sont différens! ce Catalogue est ce que le président *Hénault* aime le mieux.

Je vous supplie de faire les plus tendres remercîmens pour moi à M. le président de *Meynières* et à M. de *Foncemagne*. Ce dernier me permettra de lui représenter, avec la déférence que je dois à ses lumières et la reconnaissance que je dois à ses soins obligeans, que le Siècle de *Louis XIV* est un espace de plus de cent années, commençant au cardinal de *Richelieu;* que si je retranchais les écrivains qui ont commencé à fleurir sous *Louis XIII*, il faudrait retrancher *Corneille;* que les écrivains font honneur à ce siècle sans avoir été formés par *Louis XIV;* que *le Brun*, *le Nôtre* n'ont pas commencé à travailler pour ce monarque; que l'influence de ce beau siècle a tout préparé avant *Louis XIV*, et tout fini sous lui; qu'il s'agit moins de la gloire de ce roi que de celle de la nation; qu'à l'égard de *Gacon* et de *Courtilz*, &c., je n'en ai parlé que pour faire honte au père *Niceron*,

et pour marquer la juſte horreur que les *Gacon*, *Roi*, *Desfontaines*, *Fréron*, &c., doivent inſpirer; qu'enfin ce Catalogue raiſonné eſt et ſera très-curieux; mais il faut attendre une édition meilleure, celle-ci n'eſt qu'un eſſai. Hélas! on paſſe ſa vie à eſſayer! J'eſſaierai cet été de venir embraſſer mes anges. 1752.

Mille tendre reſpects à tous.

LETTRE CCXXXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

Potſdam, 3 avril.

En vous remerciant, mon cher et ancien ami; l'annonce de ce libraire de Hollande eſt l'affiche d'un charlatan. Tous les libraires de l'Europe ſe diſputent l'impreſſion de ce Siècle; pour comble d'embarras, on s'empreſſe de le traduire avant que je l'aye corrigé. Je laiſſe faire, et je m'occupe jour et nuit à préparer une édition plus ample et plus correcte. Une première édition n'eſt jamais qu'un eſſai. Ni le Siècle ni Rome ſauvée ne ſont ce qu'ils ſeront. Je demande ſeulement de la ſanté au ciel, comme *Ajax* demandait du jour.

Mais je ſuis plus inquiet de la ſanté de ma nièce que de la mienne. Je ſuis accoutumé à mes maux, et je ne peux m'accoutumer aux ſiens. Il eſt très-sûr que je ferai un voyage pour elle et pour mes amis. J'ai deux ames, l'une eſt à Paris, l'autre auprès du roi de Pruſſe; mais auſſi je n'ai point de corps.

1752. Je vous embraſſe, je vous remercie, je retourne vîte à *Louis XIV*. Je veux me dépêcher pour vous retrouver et vous embraſſer à Paris.

LETTRE CCXXXVIII.

A M. BAGIEUX,

CHIRURGIEN MAJOR DES GENDARMES DE LA GARDE, &c.

A Potſdam, le 10 avril.

Si jamais quelque choſe, Monſieur, m'a ſenſiblement touché, c'eſt la lettre par laquelle vous m'avez bien voulu prévenir ; c'eſt l'intérêt que vous prenez à un état qui ſemblait devoir n'être pas parvenu juſqu'à vous ; c'eſt le ſecours que vous m'offrez avec tant de bienveillance. Rien ne me rend la vie plus chère et ne redouble plus mon envie de faire un voyage à Paris, que l'eſpérance d'y trouver des ames auſſi compatiſſantes que la vôtre, et des hommes ſi dignes de leur profeſſion et en même temps ſi au-deſſus d'elle. Que ne dois-je point à madame *Denis* qui m'attire de votre part une attention ſi touchante? En vérité, ce n'eſt qu'en France qu'on trouve des cœurs ſi prévenans, comme ce n'eſt qu'en France qu'on trouve la perfection de votre art. Le mien eſt bien peu de choſe; je ne me ſuis jamais occupé qu'à amuſer les hommes, et j'ai fait quelquefois des ingrats. Vous vous occupez à les ſecourir. J'ai toujours regardé votre profeſſion comme une de celles qui ont

fait le plus d'honneur au ſiècle de *Louis XIV*, et c'eſt ainſi que j'en ai parlé dans l'hiſtoire de ce ſiècle; mais jamais je ne l'ai plus eſtimée. J'ai étudié la médecine comme madame de *Pimbèche* avait appris la coutume en plaidant. J'ai lu *Sydenham*, *Freind*, *Boerhaave*. Je ſais que cet art ne peut être que conjectural, que peu de tempéramens ſe reſſemblent, et qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus vrai que le premier aphoriſme d'*Hippocrate*, *experientia fallax*, *judicium difficile*. J'ai conclu qu'il fallait être ſon médecin ſoi-même, vivre avec régime, ſecourir de temps en temps la nature, et jamais la forcer; mais ſurtout ſavoir ſouffrir, vieillir et mourir. 1759.

Le roi de Pruſſe qui, après avoir remporté cinq victoires, donné la paix, réformé les lois, embelli ſon pays, après en avoir écrit l'hiſtoire, daigne encore faire de très-beaux vers, m'a adreſſé une ode ſur cette néceſſité à laquelle nous devons nous ſoumettre. Cet ouvrage et votre lettre valent mieux pour moi que toutes les facultés de la terre. Je ne dois pas me plaindre de mon ſort. J'ai atteint l'âge de cinquante-huit ans avec le corps le plus faible, et j'ai vu mourir les plus robuſtes à la fleur de leur âge. Si vous aviez vu milord *Tirconel* et *la Métrie*, vous ſeriez bien étonné que ce fût moi qui fût en vie : le régime m'a ſauvé. Il eſt vrai que j'ai perdu preſque toutes mes dents, par une maladie dont j'ai apporté le principe en naiſſant; chacun a dans ſoi-même, dès ſa conception, la cauſe qui le détruit. Il faut vivre avec cet ennemi juſqu'à ce qu'il nous tue. Le remède de *Demouret* ne me convient pas; il n'eſt bon que contre les ſcorbuts accidentels et déclarés, et

1752. non contre les affections d'un ſang ſaumuré et d'organes deſſéchés qui ont perdu leur reſſort et leur molleſſe. Les eaux de Barege, de Padoue, d'Iſchia pourraient me faire du bien pour un temps; mais je ne ſais s'il ne vaut pas mieux ſavoir ſouffrir en paix, au coin de ſon feu, avec du régime, que d'aller chercher ſi loin une ſanté ſi incertaine et ſi courte. La vie que je mène auprès du roi de Pruſſe eſt préciſément ce qui convient à un malade; une liberté entière, pas le moindre aſſujettiſſement, un ſouper léger et gai: *Deus nobis hæc otia fecit.* Il me rend heureux autant qu'un malade peut l'être; et vous ajoutez à mes conſolations par l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon état. Regardez-moi, je vous en ſupplie, Monſieur, comme un ami que vous vous êtes fait à quatre cents lieues. Je me flatte que cet été je viendrai vous dire avec quelle tendre reconnaiſſance je ſerai toujours, &c.

LETTRE CCXXXIX.

A MADAME DENIS.

A Potſdam, 29 avril.

VOILA une plaiſante idée qu'a *Dumolard* de faire jouer Philoctète, en grec, par des écoliers de l'univerſité, ſur le théâtre de mon grenier! La pièce réuſſira ſurement, car perſonne ne l'entendra. Les gens qui font les cabales à Paris n'entendent point le grec.

Je vous apprendrai qu'une héroïne de votre ſexe l'entendait; ce n'eſt pas madame *Dacier* que je veux

dire; elle n'avait l'air ni d'être héroïne ni d'avoir un ſexe ; c'eſt la reine *Eliſabeth* : elle avait traduit ce Philoctète de *Sophocle* en anglais. 1752.

Vous ſavez que le ſujet de la pièce eſt un homme qui a mal au pied. Il faudrait prendre un goutteux pour jouer le rôle de Philoctète; le roi de Pruſſe ſerait bien votre affaire; mais au lieu de crier *aie*, *aie*, comme fait le héros grec, admiré en cela par M. de *Fénélon*, il voudrait monter à cheval et exercer les ſoldats de *Pyrrhus*. Il a actuellement la goutte bien ſerré. Imaginez ce qu'il a pris : ſes bottes ! Son pied s'eſt enflé de plus belle. Dites à *Dumolard* qu'il prenne quelque goutteux du collége de Navarre.

On commence actuellement à Dreſde une ſeconde édition du Siècle de *Louis XIV*, et il faut la diriger ; nouvelle peine, nouveau retardement. On m'a envoyé de nouveaux mémoires de tous les côtés ; j'ai eu un tréſor : ce ſont deux morceaux de la main de *Louis XIV*, bien collationnés à l'original. Il n'y a pas moyen d'abandonner ſon édifice, quand on trouve des matériaux ſi précieux. On me flatte que cette édition ſera bientôt achevée. J'ai une autre affaire en tête, et que je vous communiquerai à la première occaſion.

1752.

LETTRE CCXL.

A M. DE FORMONT.

A Potsdam, 28 avril.

On croirait presque que je suis laborieux, mon cher *Formont*, en voyant l'énorme fatras dont j'ai inondé mes contemporains; mais je me trouve le plus paresseux des hommes, puisque j'ai tardé si long-temps à vous écrire et à vous instruire des raisons qui m'ont empêché de vous envoyer, à vous et à madame *du Deffant*, ce Siècle de *Louis XIV*. J'y ai trouvé, quand je l'ai relu, une quantité de péchés d'omission et de commission qui m'a effrayé. Cette première édition n'est qu'un essai encore informe. Le fruit que j'en retire, c'est de recevoir de tous côtés des remarques, des instructions de la part des Français et de quelques étrangers, qui m'aideront à faire une bonne histoire. Je n'aurais jamais obtenu ces secours, si je n'avais pas donné mon ouvrage. Les mêmes personnes, qui m'ont refusé long-temps des instructions quand je travaillais, m'envoient à présent des critiques le plus volontiers du monde. Il faut tirer parti de tout. Je fais une nouvelle édition qui sera plus ample d'un quart, et plus curieuse de moitié; et je tâcherai d'empêcher, autant qu'il sera en moi, que la première édition, qui est trop fautive, n'entre en France. J'ai bien peur, mon cher ami, que ma lettre ne vous trouve point à Paris. Voilà madame *du Deffant* en Bourgogne; vous avez tout l'air d'être

dans votre Normandie. Votre parent monſieur *le Bailli* fait ſon chemin de bonne heure, comme je vous l'avais dit. Le voilà miniſtre accrédité, en attendant que M. le chevalier de *la Touche* arrive ; et il ira probablement de cour en cour mener une vie douce, au nom du roi ſon maître. Mais je le défie d'en mener une plus douce et plus tranquille que la vôtre; je dirai encore, ſi on veut, la mienne : car je vous aſſure qu'étant auprès d'un grand roi, il s'en faut beaucoup que je ſois à la cour. Je n'ai jamais vécu dans une ſi profonde retraite. Ce ſerait bien là l'occaſion de faire encore des vers, mais j'en ai trop fait. Il faut ſavoir ſe retirer à propos, et impoſer ſilence à l'imagination, pour s'occuper un peu de la raiſon. Je m'occupe avec les ouvrages des autres, après en avoir aſſez donné. Je fais comme vous; je lis, je réfléchis, et j'attrappe le bout de la journée. J'avoue qu'il ſerait doux de finir cette journée entre vous et madame *du Deffant;* c'eſt une eſpérance à laquelle je ne renonce point. Si ma lettre vous trouve encore tous deux à Paris, je vous ſupplie de lui dire qu'elle eſt à la tête du petit nombre des perſonnes que je regrette, et pour qui je ferai le voyage de Paris. Je lui ſouhaite un eſtomac, ce principe de tous les biens. Adieu, mon très-cher *Formont;* faites quelquefois commémoration d'un homme qui vous aimera toute ſa vie. 1752.

1752.

LETTRE CCXLI.

A M. ROQUES,

CONSEILLER ECCLESIASTIQUE DU LANDGRAVE DE HESSE-HOMBOURG.

Si ceux qui font des critiques avaient votre politeſſe, votre érudition et votre candeur, il n'y aurait jamais de guerres dans la république des lettres; la vérité y gagnerait, et le public reſpecterait plus les ſciences. Je vous remercie très-ſincèrement, Monſieur, des remarques que vous avez bien voulu m'envoyer ſur le Siècle de *Louis XIV*. Je pourrais bien m'être trompé ſur le premier article touchant *Falc Conſtance*, dont vous me faites l'honneur de me parler. Je n'ai ici aucun livre que je puiſſe conſulter ſur cette matière; je n'ai que mes propres mémoires que j'avais apportés de France, et qui m'ont ſervi de matériaux. Les autorités n'y ſont point citées en marge. Je n'avais pas cru en avoir beſoin pour un ouvrage qui n'eſt point une hiſtoire détaillée, et que je ne regardais que comme un tableau général des mœurs des hommes, et de la révolution de l'eſprit humain ſous *Louis XIV*.

Je me ſouviens bien que je n'ai pas toujours ſuivi l'abbé de *Choiſi* dans ſa Relation de Siam; c'eſt un de mes parens, nommé *Beauregard*, qui avait défendu la citadelle de Bankoke ſous M. de *Fargue*, autant qu'il m'en ſouvient, de qui je tiens l'aventure de la veuve de *Conſtance*.

Quant au roi *Jacques* et à la reine ſa femme, ils arrivèrent à Saint-Germain à trois ou quatre jours l'un de l'autre. Ce ne ſont point de pareilles dates dont je me ſuis embarraſſé. Je n'ai ſongé qu'à expoſer les malheurs du roi *Jacques*, la manière dont il ſe les était attirés, et la magnificence de *Louis XIV*. Mon objet était de peindre en grand les principaux perſonnages de ce ſiècle, et de laiſſer tout le reſte aux annaliſtes. Quand je ſuis entré dans les détails, comme aux chapitres des anecdotes et du gouvernement intérieur, je l'ai fait ſur mes propres lumières et ſur les témoignages des plus anciens courtiſans. 1752.

Feu M. le cardinal de *Fleuri* me montra l'endroit où *Louis XIV* avait épouſé madame de *Maintenon*; il m'aſſura poſitivement que l'abbé de *Choiſi* s'était trompé; que ce n'était pas le chevalier de *Forbin*, mais *Bontems* et *Monchevreuil* qui avaient aſſiſté comme témoins. En effet, il était naturel que *Louis XIV* employât dans cette occaſion ſes domeſtiques les plus affidés; et le chevalier de *Forbin*, chef d'eſcadre, n'était point domeſtique de ce monarque.

Pour l'article de *Deſcartes*, permettez-moi, je vous prie, ce que j'en ai dit. Je n'ai penſé qu'à faire rentrer en eux-mêmes ceux dont le zèle imprudent traite trop ſouvent d'athées des philoſophes qui ne ſont pas de leur avis.

Si l'article de feu M. de *Beauſobre* vous intéreſſe, vous le trouverez, Monſieur, dans une nouvelle édition, qui va paraître ces jours-ci à Leipſick et à Dreſde, et que je ne manquerai pas de [illegible]oir l'honneur de vous envoyer. Vous y trouverez deux fragmens

1752. bien curieux, copiés sur l'original de la main de *Louis XIV* même.

On s'est trop pressé, en France et ailleurs, d'inonder le public d'éditions de cet ouvrage. Celle qu'on fait actuellement à Dresde est plus ample d'un tiers. Vous y verrez des articles bien singuliers, et surtout le mariage de l'évêque de Meaux.

Les offres obligeantes que vous me faites, Monsieur, m'autorisent à vous prier de vouloir bien interposer vos bons offices pour arrêter l'édition furtive qui se fait à Francfort sur le Mein. Elle ferait beaucoup de tort à mon libraire *Conrad Walther* de Dresde, qui a le privilége de l'empereur; c'est un très-honnête homme. Je ne manquerai pas de l'avertir de l'obligation qu'il vous aura.

Je suis affligé que M. de *la Beaumelle*, qui m'a paru avoir beaucoup d'esprit et de talent, ne veuille s'en servir à Francfort que pour faire de la peine à mon libraire et à moi, qui ne l'avons jamais offensé. Je l'avais connu par des lettres qu'il m'avait écrites de Danemarck, et je n'avais cherché qu'à l'obliger. Il m'avait mandé que le roi de Danemarck s'intéressait à un ouvrage qu'il projetait; mais étant obligé de quitter le Danemarck, il vint à Berlin, et il montra quelques exemplaires d'un ouvrage où quelques chambellans de sa Majesté n'étaient pas trop bien traités. Je me plaignis à lui sans amertume, et j'aurais voulu lui rendre service. Il alla à Leipsick, de là à Gotha; il est à présent à Francfort. Il n'y fera pas une grande fortune, en se bornant à écrire contre moi; il devra tourner ses talens d'un côté plus utile et plus honorable. Il avait commencé par prêcher à

Copenhague. Il a de l'éloquence, et je ne doute pas que les conseils d'un homme comme vous, ne le ramènent dans le bon chemin. Je suis avec tous les sentimens que je vous dois, &c. 1752.

LETTRE CCXLII.

AU MEME.

A Potsdam, ce 17.

Je suis pénétré de reconnaissance de toutes les bontés que vous m'avez témoignées d'une manière si prévenante, sans me connaître; il ne me reste qu'à les mériter. Je voudrais que la nouvelle édition du recueil de mes anciennes rêveries en prose et en vers, et celle du Siècle de *Louis XIV*, que mon libraire doit vous envoyer de ma part, pussent au moins être regardées de vous comme un gage de ma sensibilité pour tous vos soins obligeans. Quant à M. de *la Beaumelle*, je suis sûr que vous aurez la générosité de lui représenter le tort qu'il fait à ce pauvre *Conrad Walther;* c'est assurément le plus honnête homme de tous les libraires que j'ai rencontrés. Il s'est mis en frais pour la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV;* il n'y a épargné aucun soin; et voilà que, pour fruit de ses peines, M. de *la Beaumelle* fait imprimer sous main une édition subreptice à Francfort, ville impériale, malgré le privilége de l'empereur dont *Walther* est en possession. Il est libraire du roi de Pologne, il est protégé; il est résolu à attaquer M. de *la Beaumelle* par les

formes juridiques. Cela va faire un événement qui
1752. certainement causerait beaucoup de chagrin à M. de *la Beaumelle*, et qui serait fort triste pour la littérature.

Il doit avoir gagné, par l'édition des lettres de madame de *Maintenon*, de quoi pouvoir se passer du profit léger qu'il pourrait tirer d'une édition furtive. D'ailleurs, il doit considérer que toute la librairie se réunira contre lui. Les gens de lettres se plaignent d'ordinaire que les libraires contrefont leurs ouvrages, et ici c'est un homme de lettres qui contrefait l'édition d'un libraire; c'est un étranger qui, dans l'Empire, attaque un privilége de l'empereur. Que M. de *la Beaumelle* en pèse toutes les conséquences. Les remarques critiques qu'il joint à son édition ne sont pas une excuse envers mon libraire, et sont envers moi un procédé dont j'aurais sujet de me plaindre. Je ne connais M. de *la Beaumelle* que par les services que j'ai tâché de lui rendre.

Il m'écrivit, il y a un an, du palais de Copenhague, pour m'intéresser à des éditions des auteurs classiques français qu'on devait faire, disait-il, en Danemarck, et dont le roi de Danemarck le chargeait, à l'imitation des éditions qu'on a nommées en France *les Dauphins*. Je crus M. de *la Beaumelle;* et mon zèle pour l'honneur de ma patrie, me fit travailler en conséquence.

Quelque temps après, je fus étonné de le voir arriver à Potsdam. Il était renvoyé de Copenhague, où il avait d'abord prêché en qualité de proposant, et où il était, je crois, de l'académie. Il voulait s'attacher au roi de Prusse, et il me présenta, pour cet

effet, un livre dans lequel il me traitait assez mal, moi et plusieurs des chambellans. Il y avait beaucoup de choses dont le roi de Danemarck et plusieurs autres puissances devaient s'offenser. Ce livre imprimé à Copenhague, intitulé *Mes Pensées*, n'était pas encore trop public; il promit de le corriger, et je crois en effet qu'il en a fait une édition corrigée à Berlin. Il sait que, quoique j'eusse beaucoup à me plaindre d'une pareille conduite, je l'avertis cependant de plusieurs petites inadvertances dans lesquelles il était tombé sur ce qui regarde l'historique; par exemple, sur la constitution d'Angleterre, sur M. *Pâris Duverney*, et sur d'autres erreurs qui peuvent échapper à tout écrivain. 1752.

Lorsqu'il fut mis en prison à Berlin, tout le monde sait que je m'intéressai pour lui, et que je parlai même vivement à milord *Tirconel*, qui avait, disait-on, contribué à son emprisonnement, et à le faire renvoyer de la ville. Milord *Tirconel*, à qui il écrivit pour se plaindre à lui de lui-même, lui répondit: *Il est vrai que je vous ai fait conseiller de partir, me doutant bien que vous vous feriez bientôt renvoyer.* Je priai milord *Tirconel* de ne pas montrer cette lettre qui ferait trop de tort à un jeune homme qui avait besoin de protection; et il n'y a rien que je n'aye fait pour lui dans cette occasion. De retour de Spandau à Berlin, il me dit qu'il était appelé à Copenhague avec une grosse pension; mais il partit quelques jours après pour Leipsick. On prétend qu'il y fit imprimer une brochure intitulée, je crois, *Les Amours de Berlin, et les Dégoûts des plaisirs*; les lettres initiales de son nom, par M. de *la B* . . . sont à la tête de ce libelle.

1752. je ſuis très-éloigné de l'en croire l'auteur, et j'ai ſoutenu publiquement que ce n'était pas lui. De Leipſick, il s'arrêta à Gotha. On a écrit de ce pays-là des choſes ſur ſon compte, qui lui feraient plus de tort, ſi elles étaient vraies, que le libelle même qu'on lui a imputé. On m'a écrit de Leipſick, de Copenhague, de Gotha, des particularités qui ne lui feraient pas moins de préjudice, ſi je les rendais publiques.

Comment peut-il donc, Monſieur, dans de pareilles circonſtances, non-ſeulement contrefaire l'édition de mon libraire, mais charger cette édition de notes contre moi qui ne l'ai jamais offenſé, qui même lui ai rendu ſervice? S'il eſt plus inſtruit que moi du règne de *Louis XIV*, ne devait-il pas me communiquer ſes lumières, comme je lui communiquai, ſur ſon livre intitulé: *Mes Penſées*, des obſervations dont il a fait uſage? pourquoi d'ailleurs faire réimprimer la première édition du Siècle de *Louis XIV*, quand il ſait que mon libraire *Walther* en donne une nouvelle, beaucoup plus exacte et d'un tiers plus ample? Quoique j'aye paſſé trente années à m'inſtruire des faits principaux qui regardent ce règne; quoiqu'on m'ait envoyé, en dernier lieu, les mémoires les plus inſtructifs, cependant je peux avoir fait, comme dit *Bayle*, bien des péchés de commiſſion et d'omiſſion. Tout homme de lettres qui s'intéreſſe à la vérité et à l'honneur de ce beau ſiècle, doit m'honorer de ſes lumières; mais quand on écrira contre moi, en feſant imprimer mon propre ouvrage pour ruiner mon libraire, un tel procédé aura-t-il des approbateurs? une ancienne édition

contrefaite

contrefaite aura-t-elle du crédit parmi les honnêtes gens? et l'auteur ne ſe ferme-t-il pas, par ce procédé, toutes les portes qui peuvent le mener à ſon avancement? 1752.

J'oſe vous prier, Monſieur, de lui montrer cette lettre, et de rappeler dans ſon cœur les ſentimens de probité que doit avoir un jeune homme qui a fait la fonction de prédicateur. Je me perſuade qu'il fera celle d'honnête homme. S'il a fait quelques frais pour cette édition, il peut m'en envoyer le compte; je le communiquerai à mon libraire, et le mieux ſerait aſſurément de terminer cette affaire d'une manière qui ne causât du chagrin ni à ce jeune homme ni à moi.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec l'attachement ſincère que vos procédés obligeans m'inſpirent, &c.

LETTRE CCXLIII.

AU MEME.

Avril.

POUR répondre, Monſieur, à vos bontés conciliantes dont je ſuis très-reconnaiſſant, et à la lettre de M. de *la Beaumelle*, dont je ſuis très-ſurpris, j'aurai d'abord l'honneur de vous dire:

1°. Qu'il eſt peu intéreſſant qu'il ait reçu trois ducats, comme vous l'avez marqué, ou davantage, pour l'ouvrage qu'il a écrit contre moi à Francfort.

2°. Que quand il m'écrivit de Copenhague, ſans

1752. que j'eusse l'honneur de le connaître, il data sa lettre du château, et me fit entendre que le gouvernement l'avait chargé de l'édition des auteurs classiques français, et que M. de *Bernstorf*, secrétaire d'Etat, m'a écrit le contraire.

3°. Que quelques jours après, étant renvoyé de Copenhague, il m'envoya de Berlin à Potsdam, à ma réquisition, son livre intitulé : *Le qu'en dira-t-on*, dans lequel il dit que le roi de Prusse a des gens de lettres auprès de lui, par le même principe que les princes d'Allemagne ont des bouffons et des nains.

4°. Qu'il me promit de supprimer ce compliment, et qu'il ne l'a pas fait.

5°. Qu'il me reproche dans ce livre d'avoir sept mille écus de pension, et qu'il doit savoir à présent que j'y ai renoncé, aussi bien qu'à des honneurs que je crois inutiles à un homme de lettres, et que, dans l'état où je suis, il y a peu de générosité à persécuter un homme dont il n'a jamais eu le moindre sujet de se plaindre.

6°. Qu'il est vrai que je lui donnai des conseils sur quelques méprises où il était tombé, et sur son étonnante hardiesse; qu'à la vérité, il a suivi mes avis sur des faits historiques, mais qu'il les a bien négligés dans quelques exemplaires imprimés à Francfort, où il dit qu'il a vu, à la cour de Dresde, un roi . . . et tout le reste qui a fait frémir d'horreur. Il ose parler contre le gouvernement et l'armée du roi de Prusse; il s'élève presque contre toutes les puissances. L'*Arétin* gagnait autrefois des chaînes d'or à ce métier; mais aujourd'hui elles sont d'un autre métal. Je souhaite seulement qu'on pardonne

à ſa jeuneſſe, ou qu'il ait une armée de cent mille hommes. 1752.

7°. Il eſt bien le maître d'écrire contre moi, ainſi que contre tous les princes; il n'y gagnera pas davantage.

8°. Il vous mande qu'il me pourſuivra juſqu'aux enfers; il peut me pourſuivre tant qu'il lui plaira juſqu'à ma mort; il n'attendra pas long-temps; il pourſuivra un homme qui ne l'a jamais offenſé. Milord *Tirconel* eſt mort, mais ceux qui étaient auprès de lui ſont témoins que je rendis ſervice à M. de *la Beaumelle*, et que, ſeul, j'empêchai milord *Tirconel* d'envoyer directement au roi de Pruſſe une lettre dont la minute doit exiſter encore, et dans laquelle il demandait vengeance. Je ne m'oppoſe point à la reconnaiſſance dont il me menace.

9°. Il peut ſe diſpenſer d'imprimer le procès du juif *Hirch* qui me conteſtait la reſtitution de douze mille écus qu'il avait à moi en dépôt. Ce procès eſt déjà imprimé. Le juif a été condamné à double amende. M. de *la Beaumelle* peut cependant faire une ſeconde édition avec des remarques, et me pourſuivre juſqu'aux enfers, ſans expliquer s'il entend que j'irai en enfer, ou s'il compte y aller.

Voilà toute la réponſe qu'il aura jamais de moi dans ce monde-ci et dans l'autre. J'ai l'honneur d'être véritablement, &c.

1752.

LETTRE CCXLIV.

AU MÊME.

MONSIEUR,

J'AI lu enfin l'édition du Siècle de *Louis XIV*, que votre ami *la Beaumelle* a faite en trois volumes, avec des remarques et des lettres. Je vous dirai, Monsieur, que cette édition n'a pas laissé d'avoir quelque cours à Berlin. J'y suis outragé; cinq ou six officiers de la maison de sa Majesté prussienne y sont maltraités; c'est une raison pour qu'on veuille au moins parcourir l'ouvrage. Personne ne lui pardonnera d'avoir outragé, dans ses remarques, les vivans et les morts, ainsi que la vérité. Mais moi, Monsieur, je lui pardonnerais les injures scandaleuses qu'il me dit dans mon propre ouvrage, s'il était vrai qu'il eût à se plaindre de moi, et si je l'avais accusé auprès du roi de Prusse, dans son passage à Berlin, comme il le prétend.

Je peux vous protester hautement, Monsieur, non-seulement à vous, mais à tout le monde, et attester le roi de Prusse lui-même, que jamais je n'ai dit à sa Majesté ce qu'on m'impute. Ce fut le marquis d'*Argens* qui l'avertit à souper, de la manière dont *la Beaumelle* avait parlé de sa cour, ainsi que de plusieurs autres cours, dans son livre intitulé *Le qu'en dira-t-on*. Le marquis d'*Argens* fait que, loin de vouloir porter ces misères aux oreilles du roi, je lui mis presque la main sur la bouche, que je lui

dis en propres paroles : *Taiſez-vous donc, vous révélez le ſecret de l'Egliſe.* J'aurais pu uſer du droit que tout le monde a de parler d'un livre nouveau à table, mais je n'uſai point de ce droit; et loin de rendre aucun mauvais office à M. de *la Beaumelle*, je fis ce que je pus pour le ſervir dans l'aventure pour laquelle il fut mis au corps-de-garde à Berlin, et envoyé à Spandau. Pour peu qu'il raiſonne, il doit voir clairement que *Maupertuis* ne m'a calomnié ainſi auprès de lui, que pour l'exciter à écrire contre moi; c'eſt un fait aſſez public dans Berlin. Il eſt bien étrange qu'un homme que le roi de Pruſſe a daigné mettre à la tête de ſon académie, ait pu faire de pareilles manœuvres. Songez ce que c'eſt que d'aller révéler à un étranger, à un paſſant, le ſecret des ſoupers de ſon maître, et de joindre l'infidélité à la calomnie. Exciter ainſi contre moi un jeune auteur; lancer ſes traits, et puis retirer ſa main; accuſer M. *Koënig*, mon ami, d'être un fauſſaire, le faire condamner, de ſa ſeule autorité, en pleine académie, et ſe donner le mérite de demander ſa grâce; faire écrire contre lui, et avoir l'air de ne point écrire; déchaîner *la Beaumelle* contre moi, et le déſavouer; opprimer *Koënig* et moi avec les mêmes artifices; c'eſt ce que *Maupertuis* a fait, et c'eſt ſur quoi l'Europe littéraire peut juger. 1752.

Je me ſuis vu contraint à ſoutenir à la fois deux querelles fort triſtes. Il faut combattre, et contre *Maupertuis* qui a voulu me perdre, et contre *la Beaumelle* qu'il a employé pour m'inſulter. La vie des gens de lettres eſt une guerre perpétuelle, tantôt ſourde et tantôt éclatante, comme entre les princes; mais nous avons un avantage que les rois n'ont

pas. La force décide entre eux, et la raiſon décide
1752. entre nous. Le public eſt un juge incorruptible, qui, avec le temps, prononce des arrêts irrévocables. Le public prononcera donc ſi j'ai eu tort de prendre le parti de M. *Koënig* cruellement opprimé, et de confondre les menſonges dont *la Beaumelle*, excité par l'oppreſſeur de *Koënig* et le mien, a rempli le Siècle de *Louis XIV*.

La Beaumelle vous a mandé, Monſieur, qu'il me *pourſuivra juſqu'aux enfers*. Il eſt bien le maître d'y aller; et pour mieux mériter ſon gîte, il vous dit qu'il fera imprimer, à la ſuite du Siècle de *Louis XIV*, un procès que j'eus, il y a près de trois ans, contre un banquier juif, et que je gagnai. Je ſuis prêt à lui en fournir toutes les pièces, et il pourra faire relier le tout enſemble, avec la paix de Nimègue, celle de Riſvick et la guerre de la ſucceſſion; rien ne contribuera plus au progrès des ſciences.

Tout cela, Monſieur, eſt le comble de l'aviliſſement, mais je vous défie de me nommer un ſeul auteur célèbre, depuis le *Taſſe* juſqu'à *Pope*, qui n'ait eu à faire à de pareils ennemis.

Le moindre de mes chagrins eſt aſſurément le ſacrifice des biens et des honneurs auxquels j'ai renoncé ſans le plus léger regret; mais la perte abſolue de ma ſanté eſt un mal véritable. S'il y a quelque choſe de nouveau à Francfort, concernant toutes ces misères, vous me ferez plaiſir de m'en inſtruire. Je ſuis, &c.

LETTRE CCXLV. 1752.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 3 mai.

Mon cher et respectable ami, il faut que je passe mon temps à corriger mes ouvrages et moi, et que je prévienne les années de décadence où l'on ne fait plus que languir avec tous ses défauts. Les *Céthégus* et les *Lentulus* sont des comparses qui m'ont toujours déplu, et j'ai bien de la peine avec le reste; j'en ai avec Adélaïde, avec Zulime, et surtout avec *Louis XIV*. Je quête des critiques dans toute l'Europe. Je vous assure que j'ai déjà une bonne provision de faits singuliers et intéressans; mais j'attends mes plus grands secours de M. le maréchal de *Noailles*. Je vous prie d'engager M. de *Foncemagne* à accélérer les bontés que M. de *Noailles* m'a promises; mais je voudrais que M. de *Foncemagne* ne s'en tînt pas là; je voudrais qu'il voulût bien employer quelques heures de son loisir à perfectionner ce Siècle de *Louis XIV*, ce siècle de la vraie littérature, qui doit lui être plus cher qu'à un autre: quelques observations de sa part me feraient grand bien. Je les mérite par mon estime pour lui, et par mon amour pour la vérité. Je prépare une nouvelle édition; mais j'ai bien peur que ma nièce n'ait point encore envoyé à M. le maréchal de *Noailles* l'exemplaire sur lequel il devait avoir la bonté de faire des remarques. Si malheureusement madame *Denis* n'avait plus d'exemplaires, je vous

1752. ſupplie de lui prêter le vôtre pour cette bonne œuvre; je vous payerai avec uſure. Mais je vous ai, je crois, déjà mandé que j'avais ſupplié M. de *Malesherbes* de ne laiſſer entrer en France aucun ballot de la première édition, et d'empêcher qu'on en fît une nouvelle ſur un modèle ſi vicieux. Je vous le dis encore, mon cher ange, ce n'eſt là qu'un eſſai informe, et je ne ferai certainement mon voyage de Paris que quand je ſerai parvenu à donner un ouvrage plus digne du monarque et de la nation qui en ſont l'objet. Si on avait laiſſé à M. le maréchal de *Noailles* ſon exemplaire que M. de *Richelieu* a repris, ſi on n'avait pas préféré le vain plaiſir d'avoir un livre rare à celui de procurer les inſtructions néceſſaires pour rendre ce livre meilleur, la meilleure édition ſerait déjà bien avancée. Il faudrait que tout bon français contribuât à la perfection d'un tel ouvrage.

Vous me parlez, mon cher ange, de cette hiſtoire générale; on m'a volé la partie hiſtorique de tout le ſeizième ſiécle et du commencement du dix-ſeptième, avec l'hiſtoire entière des arts. Je m'étais donné la peine de traduire des morceaux de *Pétrarque* et du *Dante*, et juſqu'à des poëtes arabes que je n'entends point; toutes mes peines ont été perdues. Le Siècle de *Louis XIV* devait ſe renouer à cette hiſtoire générale; c'eſt une perte que je ne réparerai jamais. Il y a grande apparence que ce malheureux valet de chambre, qu'on ſéduiſit pour avoir tous mes manuſcrits, avait auſſi volé celui que je regrette, et qu'il le brûla quand ma nièce eut la bonté d'exiger de lui le ſacrifice de tout ce qu'il avait copié. En un

mot, le manuſcrit eſt perdu. Je voudrais qu'on eût perdu de même bien des choſes dont on a groſſi le recueil de mes œuvres; mais c'eſt encore un mal ſans remède. 1752.

Je me flatte que la pièce que madame *Denis* va donner (*) ne ſera point un mal, que ce ſera au contraire un bien qu'elle mettra dans la famille, pour réparer les prodigalités de ſon oncle. Je me ſouviens d'avoir vu dans cette pièce des ſcènes très-jolies; je ne doute pas qu'elle n'ait conduit cet ouvrage à ſa perfection. Je ne lui voudrais pas de ces ſuccès paſſagers dont on doit une partie à l'indulgence de la nation. Je ne ſais ſi je me trompe, mais il ſemble qu'il y avait dans cette comédie, telle ſcène qui valait mieux que toute la pièce de Cénie. Ces ſcènes ne ſuffiſent pas ſans doute. Elle aura travaillé le tout avec ſoin; elle a acquis tous les jours plus de connaiſſance du théâtre; et ſes amis, à la tête deſquels vous êtes, ne lui laiſſeront pas haſarder une pièce dont le ſuccès ſoit douteux. Il y a une certaine dignité attachée à l'état de femme qu'il ne faut pas avilir. Une femme d'eſprit, dont on ambitionne les ſuffrages, joue un beau rôle; elle eſt bien dégradée quand elle ſe fait auteur comique, et qu'elle ne réuſſit pas. Un grand ſuccès me comblerait de la plus grande joie; il me ferait cent fois plus de plaiſir que celui de Mérope. Un ſuccès ordinaire me conſolerait; un mauvais me mettrait au déſeſpoir.

Nous parlerons une autre fois de Rome ſauvée, d'Adélaïde, de Zulime; c'eſt à préſent la Coquette

(*) La Coquette punie, comédie.

punie qui va me donner des battemens de cœur.
1752. Que faites-vous cet été, mes chers anges? J'ai peur qu'il n'y ait quelque voyage de Lyon. Je voudrais que vous vous bornaſſiez à celui du bois de Boulogne, et y cauſer avec vous; mais il faut la permiſſion de *Louis XIV*. J'ai deux grands rois qui me retiennent : je ne peux à préſent abandonner ni l'un ni l'autre. Je ſens quel crime je commets contre l'amitié en vous préférant deux rois ; mais quand on s'eſt impoſé des devoirs, on eſt forcé de les remplir. J'eſpère vous embraſſer avant la fin de l'année, et je vous aimerai bien tendrement toute ma vie. Mes reſpects à tous les anges.

LETTRE CCXLVI.

A MADAME DENIS.

A Potſdam, 22 mai.

Je vous écris par le jeune *Bauſobre*, ma chère enfant, comme on écrit d'Amérique quand il part des vaiſſeaux pour l'Europe. Logez-le chez moi le mieux que vous pourrez. Je vous réponds que je ne pourrai, ou je viendrai cette année de mon voyage de long cours.

J'ai enfin permis aux éditeurs de mes œuvres, bonnes ou mauvaiſes, d'imprimer, au-devant de leur recueil, cette lettre où je ne réponds (comme je le dois) qu'en me moquant de toute cette canaille des greniers de la littérature. On ne peut guère

fermer la gueule à ces roquets-là, parce qu'ils japent pour gagner un écu. Ils ont plus aboyé contre *Louis XIV* que contre ſon hiſtorien. Il faut les laiſſer faire. Les poëtes et les écrivains du quatrième étage ſe vengent de leur misère et de leur honte, en clabaudant contre ceux qu'ils croient heureux et célèbres. Quand je ferais afficher que je ne ſuis point heureux, cela ne les apaiſerait pas encore. 1752.

Depuis l'abbé *Desfontaines*, à qui je ſauvai la vie, juſqu'à des gredins à qui j'ai fait l'aumône, tous ont écrit contre moi des volumes d'injures; ils ont imprimé ma vie; elle reſſemble aux amours du révérend père de *la Chaiſe*, confeſſeur de *Louis XIV*. Ces beaux libelles ſont vendus aux foires d'Allemagne, et les beaux eſprits du Nord en ornent leurs bibliothéques. La calomnie paſſe les monts et les mers. Le même jéſuite contre lequel les janſéniſtes auront écrit ſur la grâce et ſur les lettres de cachet, trouve à Pékin et à Macao des dominicains qu'il faut combattre. Qui plume a, guerre a. Ce monde eſt un vaſte temple dédié à la Diſcorde.

Notre académie de Berlin eſt une chapelle tout-à-fait ſous la protection de cette divinité. *Maupertuis* vient d'y faire un petit coup de tyrannie qui n'eſt pas d'un philoſophe. Il a fait, de ſon autorité privée, déclarer fauſſaire, dans une aſſemblée de l'académie, un de ſes membres nommé *Koënig*, grand géomètre, bibliothécaire de madame la princeſſe d'*Orange*, et profeſſeur en droit public à la Haie. Ce *Koënig* eſt un homme de mérite, un brave ſuiſſe, qui eſt très-incapable d'être fauſſaire. J'ai vécu pendant près de deux ans avec lui, chez feu madame la marquiſe

—— *du Châtelet*, qu'il initia aux myſtères de la ſecte leib-
1752. nitzienne. Il ne ſera pas homme à ſouffrir un pareil affront.

Je ne ſuis pas encore bien informé des détails de ce commencement de guerre. Je ne ſors point de Potſdam. *Maupertuis* eſt à Berlin, malade pour avoir bu un peu trop d'eau-de-vie que les gens de ſon pays ne haïſſent pas. Il me porte cependant tous les coups fourrés qu'il peut, et j'ai peur qu'il ne me faſſe plus de tort qu'à *Koënig*. Un faux rapport, un mot jeté à propos, qui circule, qui va à l'oreille du roi, et qui reſte dans ſon cœur, eſt une arme contre laquelle il n'y a ſouvent point de bouclier. D'*Argens* n'avait pas ſi mal fait d'aller au bord de la Méditerranée : je ferai encore bien mieux d'aller au bord de la Seine.

LETTRE CCXLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potſdam, 3 juin.

Mon cher ange, me voilà plus que jamais dans l'hiſtrionnage. J'envoie Amélie à Paris, et je reçois la Coquette punie. Cette coquette me tient bien plus au cœur que l'autre. Je ſens qu'on aime mieux quelquefois ſon petit-fils que ſon propre enfant. Je n'oſe donner de conſeil à ma nièce que je regarde comme ma fille ; je crains de la priver d'un ſuccès, et d'affliger ſa paſſion, ſi je lui conſeille de ne pas donner un

ouvrage ſur lequel elle eſt piquée, et qui lui a tant coûté. Je crains encore plus de l'expoſer à une chute ou à une réception froide qui vaut une chute. Je ne ſais point d'ailleurs quel eſt le goût de Paris où tout eſt mode. Je me vois dans la néceſſité de ſuſpendre mon jugement. Peut-être j'entrevois ce qu'on pourrait faire pour rendre cet ouvrage ſoutenu, attachant et comique; mais peut-être auſſi que j'entrevois mal. D'ailleurs on ne fait point paſſer ſes propres idées dans une autre tête. On part d'un principe, l'auteur eſt parti d'un autre auquel il ſe tient. De grands changemens coûtent beaucoup, de petits ſervent à peu de choſe; ainſi, je me vois tout auſſi embarraſſé dans ma critique que dans le conſeil qu'on me demande pour donner la pièce ou ne la pas donner. Tout ce que je ſais, c'eſt que des pièces, qui ne valent pas une tirade de celle-ci, ont eu de grands ſuccès; et cela même ne prouve rien encore: un déteſtable ouvrage peut réuſſir, un bien moins mauvais peut tomber; la déciſion d'un procès et le gain d'une bataille ne ſont pas plus incertains. Il n'y a pas grand mal qu'un vieux ſoldat comme moi ſoit battu, mais je ne voudrais pas que ma nièce ſe fît battre. 1752.

Je lui ai adreſſé, non pas Adélaïde, non pas le Duc d'Alençon, mais Amélie; et pourquoi Amélie? pourquoi des maires du palais au lieu de *Charles VII*, et des maures au lieu d'anglais? — *Il coſtume*, mon cher ange; *il coſtume lo vuole coſi*. On s'eſt aſſez révolté qu'un prince du ſang ait voulu aſſaſſiner ſon frère pour une fille, et que j'aye donné un frère à ce prince qui n'en avait pas. L'hiſtoire de *Charles VII* eſt trop connue. Jamais on ne ſe prêterait à une aventure ſi

1752. contraire aux faits et si éloignée de nos mœurs; on pensera comme on a pensé, et on dira : *incredulus odi*. Peut-on combattre l'expérience? ce serait s'aveugler pour se jeter dans le précipice. Mais comment faire pour donner cet ouvrage? comme on voudra, comme on pourra, surtout n'en point parler. La grande affaire est que l'ouvrage soit bon et bien joué; le reste est très-indifférent. Mon cher ange, j'irais plutôt vous trouver à Lyon que de vous faire retourner de Lyon à Paris. Vous pénétrez mon cœur; mais à présent, il n'y a ni Lyon ni Paris pour moi; il n'y a que Potsdam; c'est le rendez-vous de mes troupes; c'est de là que je dirige la nouvelle édition qu'on fait du Siècle, édition que je ne peux abandonner, et qui seule peut faire oublier les trois malheureuses éditions qui viennent de paraître, en trois mois de temps, dans le pays étranger. Ces trois-là sont assez bonnes pour le reste de l'Europe, mais non pour la France. Je me suis trompé sur trop de faits, j'ai trop fait de péchés d'omission et de commission. Ma nouvelle édition est ma pénitence; il faut me la laisser faire. Je prends les eaux, je me baigne, je me meurs, et tout cela veut qu'on soit sédentaire. Comment va l'*Iphigénie-Héraclide*? la *Duménil* est-elle guérie de son coup de pincette? On dit que *Grandval* est devenu grand buveur et mauvais acteur, et que la *Duménil* aime passionnément le vin et *Grandval*. L'un l'enivre, l'autre la bat; ses passions sont malheureuses.

A propos, faudra-t-il que j'envoye un billet de confession au curé de Saint-Roch? Mon cher ange, notre curé de Potsdam, c'est le roi; il y a plaisir à

mourir là. Il y a deux ans que je n'ai aperçu de prêtres ; ils n'entrent jamais dans le château. Pauvres gens du Midi, apprenez à vivre ! Pourquoi faut-il qu'il n'y ait de raiſon que dans le Nord ? 1752.

Tous mes anges, je baiſe le bout de vos ailes.

LETTRE CCXLVIII.

A MADAME DENIS.

A Potſdam, 9 juin.

Je ſuis fâché que cette plaiſanterie innocente dont j'ai affublé, le plus reſpectueuſement et le plus poliment que j'ai pu, ſon éminence le cardinal *Quirini*, ſoit ſi publique (*) ; mais il eſt homme à l'avoir fait imprimer lui-même. Il imprime régulièrement à Breſcia tout ce qu'il écrit et tout ce qu'on lui écrit. Dieu merci, nous lui avons obligation des lettres du cardinal de *Fleuri ;* elles ſont curieuſes : on y voit le déſeſpoir ſincère de notre premier miniſtre de ce qu'il n'eſt plus dans ſa petite ville de Fréjus. Il a preſque répandu des larmes quand il a été nommé précepteur du roi ; il n'a accepté ce poſte que malgré lui ; il s'en plaint amèrement ; c'eſt un beau monument de ſincérité. Je ne ſuis pas éloigné de croire que, quand le cardinal *Quirini* l'a rendu public, il était dans la bonne foi.

Ce bon cardinal aime les louanges à la folie ; il reſſemble en cela à *Cicéron*. Le libraire de ſa ville de Breſcia a mis à la tête de ſon dernier recueil, qu'il

(*) Voyez l'épître au cardinal *Quirini*, volume d'Epîtres.

1752. faut avouer que monſeigneur eſt une étoile de la première grandeur.

Cette étoile perſécutait mon feu follet pour avoir une ode en ſon honneur et en celui d'une égliſe catholique qu'on bâtit d'aumônes à Berlin, ſans qu'il en coûte un ſou à ſa Majeſté. Le cardinal a donné à cette égliſe, qui ne s'achève point, de l'argent et des ſtatues. Le comte de *Rothembourg* était à la tête de cette bonne œuvre, et n'y a pas contribué d'un denier de ſon vivant, ni par ſon teſtament. Un banquier calviniſte a avancé environ douze mille écus, et veut qu'on vende l'égliſe pour le rembourſer. Le cardinal, pour ſon payement, exigeait des odes. Il m'arracha enfin cette plaiſanterie au lieu d'ode, au commencement de cette année. Cela a été juſqu'à notre ſaint père le pape. Sa ſainteté eſt un peu gauſſeuſe ; elle a dit : *Le cardinal Quirini quête des louanges ; il a attrapé celles qu'il lui faut.*

Avez-vous lu le ſixième tome des Mémoires de l'abbé de *Montgon* ? Six tomes de l'hiſtoire d'un abbé ! et nous n'avons qu'un volume de l'hiſtoire d'*Alexandre* ! Comme les livres ſe multiplient ! Il y a pourtant deux ou trois anecdotes bien curieuſes dans ces mémoires.

Adieu, ma chère plénipotentiaire ; je vous parlerai de nous deux à la première occaſion.

LETTRE

LETTRE CCXLIX. 1752.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potſdam, 10 juin.

MON héros, vos bontés m'ont fait éprouver une eſpèce de plaiſir que je n'avais pas goûté depuis long-temps. En liſant votre belle lettre de trente-deux pages, j'ai cru vous entendre, j'ai cru vous voir; je me ſuis imaginé être à votre chocolat, au milieu de vos pagodes, et goûter le plaiſir délicieux de votre entretien. Je vous remercie tendrement de tous les éclairciſſemens que vous voulez bien me donner; ce ſont preſque les ſeuls qui me manquaient.

Vous ſavez que j'avais paſſé près d'un an à faire des extraits des lettres de tous les généraux et de beaucoup de miniſtres; je doute qu'il y ait à préſent un homme dans l'Europe auſſi bien au fait que moi de l'hiſtoire de la dernière guerre. C'eſt là qu'il eſt permis d'entrer dans les détails, parce qu'il s'agit d'une hiſtoire particulière; mais ces détails demandent un très-grand art. Il eſt difficile de conſerver un événement particulier dans la foule de toutes ces révolutions qui bouleverſent la terre. Tant de projets, tant de ligues, tant de guerres, tant de batailles ſe ſuccèdent les unes aux autres, qu'au bout d'un ſiècle ce qui paraiſſait, dans ſon temps, ſi grand, ſi important, ſi unique, fait place à des événemens nouveaux qui occupent les hommes, et qui laiſſent

1752. les précédens dans l'oubli. Tout s'engloutit dans cette immenſité; tout devient enfin un point ſur la carte; et les opérations de la guerre cauſent à la longue autant d'ennui qu'elles ont donné d'inquiétude quand la deſtinée d'un Etat dépendait d'elles.

Si je croyais pouvoir jeter quelque intérêt ſur cet amas et ſur cette complication de faits, je me vanterais d'être venu à bout du plus difficile de mes ouvrages; mais ce qui me rend cette tâche plus agréable et plus aiſée, c'eſt le plaiſir de parler ſouvent de vous. Mon monument de papier ne vaudra pas le monument de marbre que vous ſavez. Nous verrons cependant qui vous aura fait plus reſſemblant, du ſculpteur ou de moi. Si M. le maréchal de *Noailles* était auſſi complaiſant et auſſi laborieux que vous, s'il daignait achever ce qu'il entreprend d'abord avec vivacité, le Siècle de *Louis XIV* en vaudrait mieux.

Je ne ſais ſi vous ſavez que ce Siècle était une ſuite d'une hiſtoire générale que j'ai compoſée depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours. On m'a volé une partie de cet ouvrage, et tout ce qui regardait les arts. *Louis XIV* m'eſt reſté; mais une première édition n'eſt qu'un eſſai. Quoiqu'il y ait dix fois plus de choſes utiles et intéreſſantes dans ces deux petits volumes que dans toutes les hiſtoires immenſes et ennuyeuſes de *Louis XIV*, cependant je ſais bien qu'il manque beaucoup de traits à ce tableau. J'ai fait des péchés d'omiſſion et de commiſſion. Pluſieurs perſonnes inſtruites ont bien voulu me communiquer des lumières, j'en profite tous les jours : voilà pourquoi je n'ai point voulu que l'édition faite à

Berlin, ni celles qu'on a faites sur le champ, en conformité, en Hollande et à Londres, entrassent dans Paris. Je suis dans la nécessité d'en faire une nouvelle que mon libraire de Leipsick a déjà commencée. Si M. le maréchal de *Noailles* n'a pas la bonté de faire un petit effort, cette édition sera encore imparfaite. 1752.

Je n'ose vous proposer, Monseigneur, de vous enfermer une heure ou deux pour m'instruire des choses dont vous pourriez vous souvenir; vous rendriez service à la patrie et à la vérité. Ce motif sera plus puissant que mes prières. Je ferais sur le champ usage de vos remarques. Ma nièce doit avoir à présent deux exemplaires chargés de corrections à la main; je voudrais que vous eussiez le temps et la bonté d'en examiner un. Votre lettre de trente-deux pages me fait voir de quoi vous êtes capable, et m'enhardit auprès de vous. Il me semble que ce serait employer dignement une heure du loisir où vous êtes. S'il y avait quelque guerre, je ne vous ferais pas de pareilles propositions; je me flatte bien qu'alors vous n'auriez pas de loisir, et que vous commanderiez nos armées.

Dans ce siècle que j'ai tâché de peindre, c'était un français, dont vous fûtes l'élève, qui fit heureusement la guerre et la paix. Je suis très-persuadé qu'avec vous la France n'a pas besoin d'étrangers pour faire l'une et l'autre. Qui donc a, dans un plus haut degré que vous, le talent de se décider à propos, et de faire des manœuvres hardies; talent qui a fait la gloire du prince *Eugène* que vous avez tant connu? qui ferait la guerre avec plus de vivacité, et la paix

1752. avec plus de hauteur? quel officier, en France, a plus d'expérience que vous? et, l'eſprit, s'il vous plaît, ne ſert-il à rien? Mais il n'y a guère d'apparence que vos talens ſoient ſitôt mis en œuvre: l'Europe eſt trop armée pour faire la guerre. S'il arrive pourtant que le diable brouille les cartes, et que le bon génie de la France conduiſe nos affaires par vous, il n'y a pas d'apparence que je ſois alors votre hiſtorien. Je ſuis dans un état à ne devoir pas compter ſur la vie. Vous ſerez peut-être ſurpris que, dans cet état, je faſſe des Siècles, et des Hiſtoires de la guerre de 1741, et des Romes ſauvées, et autres bagatelles, et même, par-ci par-là, quelques chants de la Pucelle; mais c'eſt que j'ai tout mon temps à moi; c'eſt que, dans une cour, je n'ai pas la moindre cour à faire, et auprès d'un roi, pas le moindre devoir à remplir. Je vis à Potſdam comme vous m'avez vu vivre à Cirey, à cela près que je n'ai point charge d'ame dans mon bénéfice. La vie de château eſt celle qui convient le mieux à un malade et à un griffonneur. Il y a bien loin de ma tranquille cellule du château de Potſdam au voyage de Naples et de Rome; cependant, s'il eſt vrai que vous vous donniez ce petit plaiſir, je vous jure que je viendrai vous trouver.

Il eſt vrai que mon extrême curioſité, que je n'ai jamais ſatisfaite ſur l'Italie, et ma ſanté, me font continuellement penſer à ce voyage, qui ſerait d'ailleurs très-court; mais je vous jure, Monſeigneur, que j'ai beaucoup plus d'envie de vous faire ma cour que de voir la ville ſouterraine. Je me ſuis cru quelquefois ſur le point de mourir; mon plus grand regret

était de n'avoir point eu la consolation de vous revoir. Il me semble qu'après trente-cinq ans d'attachement, je ne devais pas être reservé à mourir si loin de vous. La destinée en a ordonné autrement. Nous, sommes des ballons que la main du sort pousse aveuglément et d'une manière irrésistible. Nous fesons deux ou trois bonds, les uns sur du marbre, les autres sur du fumier, et puis nous sommes anéantis pour jamais. Tout bien calculé, voilà notre lot. La consolation qui resterait à un certain âge, ce serait de faire encore un bond auprès des gens à qui on a donné dès long-temps son cœur. Mais sais-je ce que je ferai demain? Occupons comme nous pourrons, de quart d'heure en quart d'heure, la vanité de notre vie. S'il est permis d'espérer quelque chose à un homme dont la machine se détruit tous les jours, j'espère venir vous voir cette année, avant que l'exercice de votre charge vous dérobe à mes empressemens, et vous fasse perdre un temps précieux. 1752.

Nous attendons ici le chevalier de *la Touche;* je le verrai avec plaisir, mais je le verrai peu. Le goût de la retraite me domine actuellement. J'aime Potsdam quand le roi y est; j'aime Potsdam quand il n'y est pas. Je trompe mes maladies par un travail assidu et agréable. J'ai deux gens de lettres auprès de moi, qui sont mes lecteurs, mes copistes, et qui m'amusent, entièrement libre auprès d'un roi qui pense en tout comme moi. *Algarotti* et d'*Argens* viennent me voir tous les jours au château où je suis logé; nous vivons tous trois en frères, comme de bons moines dans un couvent.

1752. Pardonnez à mon tendre attachement, si je vous rends ce compte exact de ma vie; elle devait vous être consacrée; souffrez au moins que je vous en soumette le tableau. Mon ame, toujours dépendante de la vôtre, vous devait ce compte de l'usage que je fais de mon existence. Vous ne m'avez point parlé de M. le duc de *Fronsac*, ni de mademoiselle de *Richelieu*; je souhaite cependant que vous soyez un aussi heureux père que vous êtes un homme considérable par vous-même. Le bonheur domestique est à la longue le plus solide et le plus doux. Adieu, Monseigneur; je fais mille vœux pour que vous soyez heureux long-temps, et que je puisse en être témoin quelques momens.

Si mon camarade *le Bailli*, chargé des affaires depuis la mort du caustique et ignorant *Tirconel*, m'avait averti, en me fesant tenir votre paquet, du temps où le courier qui l'a apporté partirait, je ferais un paquet un peu plus gros; mais vous ne le recevriez qu'au bout de six semaines, parce que ce courrier va à Hambourg, et y attend long-temps les dépêches du Nord. J'ai mieux aimé me livrer au plaisir de vous écrire et de vous faire parvenir au plutôt les tendres assurances de mon respectueux attachement, que de vous envoyer des livres, que d'ailleurs vous recevriez beaucoup plus tard que ceux qui doivent être incessamment entre les mains de ma nièce pour vous être rendus.

On dit qu'une dame, un peu plus belle que ma nièce, a fait une comédie; je ne crois pas que ce soit pour la faire jouer dans la rue Dauphine. Or, si une dame jeune et fraîche se contente de jouer

ſes pièces en ſociété, pourquoi ma nièce, qui n'eſt ni fraîche ni jeune, veut-elle abſolument ſe commettre avec les comédiens et le parterre, gens très-dangereux? Un grand ſuccès me ferait aſſurément beaucoup de plaiſir, mais une chute me rejettrait au déſeſpoir. J'ai couru cette épineuſe carrière; je ne la conſeille à perſonne. 1752.

Je m'aperçois que j'ai encore beaucoup bavardé, après avoir cru finir ma lettre. Pardonnez cette prolixité à un homme qui compte parmi les douceurs les plus flatteuſes de ſa vie, celle de s'entretenir avec vous, et de vous ouvrir ſon cœur. Adieu, encore une fois, mon héros; adieu, homme reſpectable, qui ſoutenez l'honneur de la patrie. Il me ſemble que je vous ſerais attaché par vanité, ſi je ne vous l'étais pas par le goût le plus vif. Conſervez-moi des bontés que je préfère à tout.

LETTRE CCL.

AU CARDINAL QUIRINI. (*)

A Potſdam, 4 juillet.

MONSEIGNEUR,

DAIGNEZ agréer les plus vives actions de grâces pour les nouveaux gages que votre Eminence me donne de ſa bienveillance. Je la vois toujours attentive à répandre ſes bienfaits ſur l'Egliſe et ſur les

(*) Cette lettre eſt traduite de l'italien.

1752. lettres : ſes leçons inſtruiſent le monde autant que ſes exemples l'animent ; des religieuſes reçoivent en préſent des marquiſats, des duchés, un temple catholique, élevé au milieu de l'erreur, de l'argent et des ſtatues.

Toujours infirme, je ne puis qu'admirer de loin votre Eminence, quoique toujours preſſé du déſir de lui préſenter mes reſpects. Je me vois attaché par les chaînes du repos, de la liberté et des plaiſirs ; par ces chaînes que les princes font ſi rarement porter ; auprès d'un roi très-aimable, quoique hérétique. Je voudrais chanter les louanges de votre Eminence, mais lorſqu'on eſt livré à la fièvre et à *Galien*, l'on perd le chant, et la voix devient rauque. Je n'en ſuis pas moins l'admirateur de votre Eminence.

LETTRE CCLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potſdam, 11 juillet.

Mon cher ange, nous autres bons chrétiens nous pouvons très-bien ſuppoſer un crime à *Mahomet ;* mais le parterre n'aime pas trop qu'une tragédie finiſſe par un miracle du faubourg Saint-Médard. Amélie finit plus heureuſement, et quoique cette pièce ne ſoit pas de la force de Mahomet, elle peut avoir un beaucoup plus grand ſuccès, parce qu'il n'y eſt queſtion que d'amour. Il y a des ouvrages dont la faibleſſe a fait la fortune, témoin Inès. Il ne ſuffit pas de bien

faire, il faut faire au goût du public. Il eſt indubitable que *le Kain* doit jouer le duc de *Foix*, et mademoiſelle *Clairon*, *Amélie :* ſans cela point de ſalut. Je n'ai jamais compris qu'il y eût de la difficulté dans l'annonce de cette pièce. Il me ſemble qu'on pourrait la donner ſans bruit et ſans ſcandale, pendant le voyage de Fontainebleau, en ameutant ce qu'on appelle la petite troupe, qui eſt plutôt la bonne troupe; en ne ſonnant point l'alarme, et en ne prétendant point donner cet ouvrage comme une pièce nouvelle. Il y manque encore quelques vers que j'enverrai quand on voudra; mais pour l'extrait baptiſtère de *Liſois*, et pour la généalogie d'*Amélie*, je crois qu'on peut très-bien s'en paſſer. 1752.

Mon cher ange, j'avoue qu'il ne ſied guère à un hiſtoriographe de paſſer ſous ſilence ces points d'hiſtoire; mais je m'imagine que ces détails ne ſerviraient de rien à la tragédie. Je ne les aurais pu placer que dans des tirades qui ſont déjà un peu longues, et j'ai cru qu'ils refroidiraient l'action ſans y porter une plus grande clarté. *Amélie* eſt une dame du voiſinage, *Liſois* un paladin, le duc de *Foix* de la race de *Clovis;* le tout eſt un roman. Il ne s'agit que d'exprimer des ſentimens vrais ſous des noms feints. C'eſt une pièce de caractères; c'eſt *Orgon*, c'eſt *Damis*, c'eſt *Iſabelle*. Plus on entrerait dans des détails hiſtoriques, plus on contredirait l'hiſtoire.

Mon cher et reſpectable ami, je ſuis plus inquiet de l'entrepriſe de ma nièce que de notre Amélie. Je ſuis un vieux gladiateur accoutumé à être condamné aux bêtes dans l'arène; mais je tremble de voir une femme qui veut tâter de ce combat.

1752. Peut-être le public eſt-il las des Amazones et des Cénie; peut-être ne ſera-t-il pas toujours poli avec les dames. Ma nièce ne ſe trouve pas dans des circonſtances auſſi favorables que meſdames *du Bocage* et *Grafigny*. Elle a contre elle des cabales, et de plus elle eſt ma nièce. Tout cela me fait trembler, et je vous avoue que pour rien au monde je ne voudrais me trouver là.

La pièce peut réuſſir, il y a d'heureux détails, et, ſi je ne m'aveugle pas, ces ſeuls détails valent mieux que Cénie et les Amazones; mais ils ne ſuffiſent pas. Vous m'avez parlé à cœur ouvert, je vous parle de même. J'ai mandé à madame *Denis* que j'étais peu au fait du goût qui règne à préſent, qu'elle devait conſulter ceux qui fréquentent aſſidument les ſpectacles, que c'était à eux de lui dire ſi la pièce était attachante, ſi les caractères étaient bien décidés et bien ſoutenus, ſi la Coquette était aſſez coquette, ſi elle feſait un rôle principal dans les derniers actes, ſi *Géronte*, *Cléon*, *Dorſan* étaient des perſonnages néceſſaires, ſi chacun avait un but déterminé, ſi la ſuivante n'était pas un caractère équivoque, s'il y avait dans l'ouvrage de cette force comique néceſſaire dans une comédie, et de cette eſpèce d'intérêt néceſſaire dans toute pièce dramatique, ſi la froideur n'était pas à craindre; que je n'étais pas juge, parce que je ſuis partie trop intéreſſée, et que j'ai peu d'habitude du théâtre comique, et nulle connaiſſance de ce qui eſt à la mode; qu'elle devait conſulter des vrais amis qui oſaſſent dire la vérité.

Voilà une partie de ce que je lui ai mandé; que pouvais-je de plus dans la crainte de l'affliger, dans

celle d'un mauvais ſuccès, et enfin dans celle de l'empêcher de ſe ſatisfaire et de donner un ouvrage qui peut réuſſir? Elle me paraît entièrement déterminée à livrer bataille. Elle a une confiance entière en M. d'*Alembert;* c'eſt un homme de beaucoup d'eſprit, mais connaît-il aſſez le théâtre? 1752.

Vous voyez ſi je vous ouvre mon cœur. Je ſuis extrêmement content de ma nièce. Elle a agi pour mes intérêts avec une chaleur et une prudence qui me la rendent encore plus chère. Je ſouhaite qu'elle réuſſiſſe pour elle comme pour moi; et, en attendant, je reſte à Potſdam en philoſophe. Je preſſe la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*. Je mène une vie conforme à mon état d'homme de lettres, et convenable à ma mauvaiſe ſanté, ſans me mêler le moins du monde du métier de courtiſan, n'ayant pas plus de devoirs à remplir que dans la rue Traverſière, et n'ayant, ſi je meurs ici, aucun billet de confeſſion à préſenter. Jamais ma vie n'a été plus douce et plus tranquille. Pour la rendre telle à Paris, il faudrait renoncer entièrement aux belles-lettres; car, tant que je me mêlerai d'imprimer, j'aurai les ſots, les dévots, les auteurs à craindre; il y a tant d'épines, tant de dégoûts, d'humiliations, de chagrins attachés à ce miſérable métier, qu'à tout prendre il vaut mieux vivre tout doucement avec un roi.

Mon cher ange, ſi je vivais à Paris, je voudrais n'y faire autre choſe que donner à ſouper. Je ferai certainement un voyage pour vous, ce ne ſera pas pour l'évêque de Mirepoix; mais il faut attendre que l'édition du Siècle ſoit achevée. Vous n'avez qu'une petite partie des changemens; j'en fais tous les jours.

1752. Je ne veux revoir ma patrie qu'après avoir érigé un petit monument à ſa gloire. J'eſpère qu'à la longue les honnêtes gens m'en ſauront quelque gré. On pourra dire : C'était dommage de tant honnir un homme qui n'a travaillé que pour l'honneur de ſon pays. Et puis, quand quelque bonne ame aura dit cela, que m'en reviendra-t-il ? Mon cher ange, vous me tiendrez lieu, vous et votre aimable ſociété, de toute une nation honnêtement ingrate. Vivre avec vous en bonne ſanté, ce ſerait le comble du bonheur. Ces deux biens-là me manquent ; et ce ſont les ſeuls véritables ; les rois ne ſont que des palliatifs. Mille tendres reſpects à tous les anges.

D'*Argens* me perſécute pour vous dire qu'il vous fait mille complimens. Il m'amuſe beaucoup ici.

Vous ſentez bien, mon cher et reſpectable ami, qu'il y a quelques paſſages dans cette épître qui ne ſont abſolument que pour vous, et que le tout eſt bon à brûler.

LETTRE CCLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potſdam, 22 juillet.

MON cher ange, on m'a mandé que vos volontés céleſtes étaient que l'on repréſentât inceſſamment cette Amélie que vous aimez, et qu'on m'exposât encore aux bêtes dans le cirque de Paris ; votre volonté ſoit faite au parterre comme au ciel. J'ai envoyé ſur le champ à M. de *Thibouville*, l'un des juges de votre

comité, à qui madame *Denis* a remis la pièce, quelques petits vers à coudre au reſte de l'étoffe. Il ne faut pas en demander beaucoup à un homme tout abſorbé dans la proſe de *Louis XIV*, et entouré d'éditions comme vos grands chambriers le ſont de ſacs. Je ne ſais pas encore quel parti prend ma nièce ſur ſa Coquette; apparemment qu'elle veut attendre. Vous ne doutez pas que je n'euſſe la politeſſe de lui céder le pas. J'attends demain de ſes nouvelles. Je tremble toujours pour elle et pour moi. Un oncle et une nièce qui donnent à la fois des pièces de théâtre, donnent l'idée d'une étrange famille. *Dancourt* n'a-t-il pas fait la Famille extravagante? On la donnera probablement pour petite pièce. 1752.

Heureuſement vos prêtres ſont plus fous que nous, et leur folie n'eſt pas ſi agréable; mais vos gredins du Parnaſſe ſont de grands malheureux. On ôte à *Fréron* le droit qu'il s'était arrogé de vendre les poiſons de la boutique de l'abbé *Desfontaines;* je demande ſa grâce à M. de *Malesherbes;* et le ſcélérat, pour récompenſe, fait contre moi des vers ſcandaleux qui ne valent rien. Mes anges, ſi Amélie reuſſiſſait après le petit ſuccès de Rome ſauvée, moi préſent, les gens de lettres me lapideraient, ou bien ils me donneraient à brûler aux dévots, et allumeraient le bûcher avec les fifflets qu'ils n'auraient pu employer. Il faut vivre à Paris, riche et obſcur, avec des amis; mais être à Paris en butte au public, j'aimerais mieux être une lanterne des rues expoſée au vent et à la grêle.

Pardon, mes anges; mais quelquefois je ſonge à tout ce que j'ai eſſuyé, et je conclus que ſi j'avais un fils qui dût éprouver les mêmes traverſes, je lui

—— tordrais le cou par tendreſſe paternelle. Je vous ai
1752. parlé encore plus à cœur ouvert dans ma dernière lettre, mon cher et reſpectable ami. Je ne vous ai jamais donné une plus grande preuve d'une confiance ſans bornes; je mérite que vous en ayez en moi. Je ſerais bien affligé ſi la Coquette recevait un affront. Je me conſolerais plus aiſément de la diſgrâce d'Amélie et du Duc de Foix. Il y a d'autres événemens ſur leſquels il faudrait prendre ſon parti. Voulez-vous voir toute ma ſituation et tous mes ſentimens? j'aime paſſionnément mes amis, je crains Paris, et le repos eſt néceſſaire à ma ſanté et à mon âge. Je voudrais vous embraſſer, et je ſuis retenu par mille chaînes juſqu'au mois d'octobre.

On m'aſſure poſitivement que le Siècle ſera fini dans ce temps-là, et que je pourrai faire un petit voyage pour vous aller trouver; cette idée me conſole. La vie eſt bien courte : tout eſt ou vanité ou peine : l'amitié ſeule remplit le cœur. Mon cher ange, conſervez-moi cette amitié précieuſe qui fait le charme de la vie. Quelque choſe qu'on puiſſe penſer de moi à la cour et à la ville, que les uns me blâment, que les autres regrettent leur victime échappée, que les gredins m'envient, que les fanatiques m'excommunient; aimez-moi, et je ſuis heureux. Je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CCLIII. 1752.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, le 24 juillet.

Vous avez la plus grande raiſon, vous et vos amis, de preſſer mon retour; mais vous ne m'en avez pas toujours preſſé par des couriers extraordinaires; et ce qu'on mande par la poſte eſt bientôt ſu. Quand il n'y aurait que ce malheur-là dans l'abſence, (et il y en a tant d'autres!) il faudrait ne jamais quitter ſa famille et ſes amis. L'établiſſement des poſtes eſt une belle choſe, mais c'eſt pour les lettres de change. Le cœur n'y trouve pas ſon compte: il n'eſt plus permis de l'ouvrir dès qu'on eſt éloigné.

La plus grande des conſolations eſt interdite: je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des voies sûres qui ſont rares. Voici mon état: *Maupertuis* a fait diſcrétement courir le bruit que je trouvais les ouvrages du roi fort mauvais; il m'accuſe de conſpirer contre une puiſſance dangereuſe qui eſt l'amour propre; il débite ſourdement que le roi m'ayant envoyé de ſes vers à corriger, j'avais répondu: *Ne ſe laſſera-t-il point de m'envoyer ſon linge ſale à blanchir?* Il tient cet étrange diſcours à l'oreille de dix ou douze perſonnes, en leur recommandant bien à toutes le ſecret. Enfin, je crois m'apercevoir que le roi a été à la fin dans la confidence. Je ne fais que m'en douter. Je ne peux m'éclaircir. Ce n'eſt pas là une ſituation bien agréable; mais ce n'eſt pas tout.

1752. Il arriva ici, sur la fin de l'année passée, un jeune homme, nommé *la Beaumelle*, qui est, je crois, de Genève, et qui est renvoyé de Copenhague où il était moitié prédicateur, moitié bel esprit. Il est auteur d'un livre intitulé *Mes pensées;* livre où il dit librement son avis sur toutes les puissances de l'Europe. *Maupertuis*, avec sa bonté ordinaire, et sans y entendre malice, alla persuader à ce jeune homme que j'avais dit au roi du mal de son livre et de sa personne, et que je l'avais empêché d'entrer au service de sa Majesté. Aussitôt ce *la Beaumelle*, pour réparer le tort prétendu que j'ai fait à sa fortune, a préparé des notes scandaleuses pour le Siècle de *Louis XIV* qu'il va faire imprimer je ne sais où. Ceux qui ont vu ces belles notes disent qu'il y a autant de sottises que de mots.

Quant à la querelle de *Maupertuis* et de *Koënig*, en voici le sujet :

Ce *Koënig* est amoureux d'un problème de géométrie, comme les anciens paladins de leurs dames. Il fit, l'année passée, le voyage de la Haie à Berlin, uniquement pour aller conférer avec *Maupertuis* sur une formule d'algèbre, et sur une loi de la nature dont vous ne vous souciez guère. Il lui montra deux lettres d'un vieux philosophe du siècle passé, nommé *Leibnitz*, dont vous ne vous souciez pas davantage, et lui fit voir que *Leibnitz* avait parlé de la même loi et combattait son sentiment. *Maupertuis*, qui est plus occupé de ce qu'il croit intrigues de cour que de vérités géométriques, ne lut pas seulement les lettres de *Leibnitz*.

Le professeur de la Haie lui demanda permission d'exposer

d'expoſer ſon opinion dans les journaux de Leipſick; et avec cette permiſſion il réfuta, le plus poliment du monde, dans ces journaux, l'opinion de *Maupertuis*, et s'appuya de l'autorité de *Leibnitz*, dont il fit imprimer les fragmens qui avaient rapport à cette diſpute. Voici ce qui eſt étrange: 1752.

Maupertuis, ayant parcouru et mal lu ce journal de Leipſick, et ces fragmens de *Leibnitz*, alla ſe mettre dans la tête que *Leibnitz* était de ſon opinion, et que *Koënig* avait forgé ces lettres pour lui ravir, à lui *Maupertuis*, la gloire d'avoir inventé une bévue. Sur ce beau fondement, il fait aſſembler les académiciens penſionnaires dont il diſtribue les gages; il accuſe formellement *Koënig* d'être un fauſſaire, et fait paſſer un jugement contre lui ſans que perſonne opine, et malgré les oppoſitions du ſeul géomètre qui fût à cette aſſemblée.

Il fit encore mieux. Il ne ſe trouva pas au jugement, mais il écrivit une lettre à l'académie pour demander la grâce du coupable qui était à la Haie, et qui, ne pouvant être pendu à Berlin, fut ſeulement déclaré fauſſaire et fripon géomètre avec toute la modération imaginable.

Ce beau jugement eſt imprimé. Voici maintenant le comble: notre modéré préſident écrit deux lettres à madame la princeſſe d'*Orange*, dont *Koënig* eſt le bibliothécaire, pour la prier de lui impoſer ſilence, et pour ravir à ſon ennemi condamné et flétri la permiſſion de défendre ſon honneur.

Je n'ai appris que d'hier tous ces détails dans ma ſolitude. On ne laiſſe pas de voir des choſes nouvelles ſous le ſoleil: on n'avait point encore vu de procès

criminel dans une académie des sciences. C'est une
1752. vérité démontrée qu'il faut s'enfuir de ce pays-ci.

Je mets ordre tout doucement à mes affaires. Je vous embrasse très-tendrement.

LETTRE CCLIV.

A M. LE PRESIDENT HENAULT, *à Paris.*

A Potsdam, ce 25 juillet.

Je suis aussi charmé de votre lettre, mon cher et illustre confrère, que je suis affligé de cette édition de Lyon. Je souhaitais qu'on imprimât le Siècle de *Louis XIV*, mais corrigé, mais digne de la nation et de vous.

Tout le monde ne m'a pas fait attendre ses faveurs comme M. le maréchal de *Noailles*. J'ai reçu des instructions de toute espèce, et j'ai travaillé à les mettre en œuvre. Il fallait absolument montrer au public cette première esquisse, faite à Berlin, pour réveiller l'assoupissement où sont la plupart de vos sibarites de Paris sur ce qui regarde la gloire de la France et leurs propres familles.

J'ai lieu de me flatter que la nouvelle édition à laquelle on travaille, méritera l'attention et les suffrages des esprits bien faits qui aiment la vérité. Mais je vous répéterai qu'il ne faut écrire l'histoire de France que quand on n'en est plus l'historiographe; qu'il faut amasser ses matériaux à Paris, et bâtir l'édifice à Potsdam. J'espère en vos bontés

quand mon édition ſera faite. Avec le philoſophe roi auprès duquel j'ai le bonheur de vivre, et un ami tel que vous à Paris, je n'ai que des événemens favorables à attendre. 1752.

L'édition infidelle de Rome ſauvée me fait encore plus de peine que celle du Siècle faite à Lyon. Je n'ai d'enfans que mes pauvres ouvrages, et je ſuis fâché de les voir mutiler ſi impitoyablement. C'eſt un des malheureux effets de mon abſence, mais cette abſence était indiſpenſable. Le ſort d'un homme de lettres, et le triſte honneur d'être célèbre à Paris, eſt environné de trop de déſagrémens. Trop d'aviliſſement eſt attaché à cet état équivoque, qui n'eſt d'aucune condition, et qui, avili aux yeux de ceux qui ont un établiſſement, eſt expoſé à l'envie de ceux qui n'en ont pas.

J'ai été ſi fatigué des déſagrémens qui déshonorent les lettres, que, pour me dépiquer, je me ſuis aviſé de faire ce que la canaille appelle une grande fortune. Je me ſuis procuré beaucoup de bien, tous les honneurs qui peuvent me convenir, le repos et la liberté; le tout avec la ſociété d'un roi qui eſt aſſurément un homme unique dans ſon eſpèce, au-deſſus de tous les préjugés, même de ceux de la royauté. Voilà le port où m'ont conduit les orages qui m'ont déſolé ſi long-temps. Mon bonheur durera autant qu'il plaira à DIEU.

J'avoue que le vôtre eſt d'une eſpèce plus flatteuſe. Vous régnez, et je ſuis auprès d'un roi; auſſi je vous mets dans le premier rang des heureux, et moi dans le ſecond. Mais j'ai peur que la jeuneſſe et la ſanté ne ſoient un état infiniment au-deſſus du

nôtre. Comment faire ? Conſolons-nous comme nous
1752. pourrons dans nos royaumes de paſſage.

Vous avez tort, mon cher et illuſtre confrère, de tant haïr les ouvrages médiocres : vous n'en aurez guère d'autres à Paris. Le temps de la décadence eſt venu. Le ſeizième ſiècle était groſſier, le dernier ſiècle a amené les talens, celui-ci a de l'eſprit. Si par haſard il y avait quelqu'un aujourd'hui qui eût du génie, il faudrait le bien traiter.

Je vous ſupplie de faire ſouvenir de moi monſieur d'*Argenſon* : il ne doit pas oublier qu'il y a plus de quarante ans que je lui ſuis attaché. Le miniſtre peut l'oublier, mais l'homme doit s'en ſouvenir.

Je dicte tout ce que j'écris là, parce que je ne me porte pas trop bien. Je penſe tout ce que je vous dis, mais je ne vous dis pas la moitié de ce que je penſe. Si je m'étendais ſur mes ſentimens pour vous, ſur mon eſtime, ſur mon attachement, je ſerais plus diffus que tous vos académiciens.

Adieu, Monſieur ; ſi vous voyez M. le maréchal de *Noailles*, donnez-lui un petit coup d'aiguillon ; le Siècle et moi nous vous ſerons bien obligés.

LETTRE CCLV. 1752.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS, *à Paris.*

Potſdam, juillet.

J'AI reçu aſſez tard, Monſieur, à Potſdam un paquet qui a redoublé mon attachement pour vous, et qui a augmenté mon envie de faire un petit tour d'une des collines du Parnaſſe où je ſuis, à l'autre que vous habitez. Savez-vous bien qu'il y a des choſes admirables dans ce que vous m'avez envoyé? et que ſi le cœur vous en dit, vous pouvez faire de cet ouvrage quelque choſe qui mettra le nom de *Chimène* auſſi en vogue au théâtre qu'il y a jamais été? Je vis auprès d'un monarque qui fait tant d'honneur aux lettres, que je ne m'étonne plus de voir qu'on fait, dans la maiſon du cardinal *Ximenès*, ce qu'on fait dans celle de *Vitikind*.

Je voudrais pouvoir, raiſonner avec vous, papier ſur table, comme je fais quelquefois avec ce grand-homme. Il faudrait un volume pour s'entendre de ſi loin, encore ne s'entendrait-on guère. Permettez donc que je réſerve pour le mois d'octobre le plaiſir de vous entretenir ſur ce que vous m'avez confié.

J'aurais voulu pouvoir profiter du voyage que le roi de Pruſſe fait à Clèves, pour venir faire un tour à Paris, mais je ſuis accablé de travail; je n'ai pas un moment à perdre. Mon voyage aurait été trop court; et j'ai promis au roi de reſter auprès de lui juſqu'au mois d'octobre. Je lui tiendrai parole, et je n'y aurai pas

1752. grand mérite : il daigne faire le bonheur de ma vie. Si j'avais imaginé un plan pour arranger ma deſtinée et une manière de vivre conforme à mon humeur, à mes goûts, à mon âge, à ma mauvaiſe ſanté, je n'en aurais pas choiſi d'autre.

S'il plaiſait ſeulement à la nature de me traiter comme fait le roi de Pruſſe, je me croirais en paradis; mais des maladies continuelles gâtent tout le bien que me fait un grand roi. Je lui ai ſacrifié du meilleur de mon cœur l'envie que j'avais de voir l'Italie et de paſſer par la France ; mais ce qui eſt différé n'eſt pas perdu. Il faut qu'un être penſant ait vu Rome et le roi de Pruſſe, et ait vécu à Paris; après cela on peut mourir quand on veut.

Comptez, Monſieur, que je mets au nombre des choſes qui me font aimer ce monde, les belles choſes que vous m'avez envoyées, et dont j'ai grande envie de vous parler à tête repoſée. Mille reſpects à madame votre mère ; comptez ſur les ſentimens inaltérables de *Voltaire*.

LETTRE CCLVI.

A M. LE MARÉCHAL DE NOAILLES.

A Potſdam, le 28 juillet.

MONSEIGNEUR,

Vous me pardonnerez, ſi je n'ai pas l'honneur de vous écrire de ma main ; je ſuis malade comme vous, et je ſouhaite bien ſincèrement que votre maladie ait des ſuites moins fâcheuſes que la mienne.

Je reçois avec la plus vive reconnaiſſance les deux morceaux précieux dont vous avez bien voulu me faire part : c'eſt un préſent que vous faites à la nation, et c'eſt en partie la plus belle réponſe qu'on puiſſe faire à la voix du préjugé qui s'eſt élevé ſi long-temps contre *Louis XIV* dans toute l'Europe. J'oſerais vous dire que le faible eſſai que j'ai donné, n'a pas laiſſé, tout informe qu'il eſt, de détruire, même chez les Anglais, un peu de cette fauſſe opinion que cette nation, quelquefois auſſi injuſte que magnanime et philoſophe, avait conçue d'un roi reſpectable. 1752.

Ce commencement doit vous encourager, ſans doute, Monſeigneur, à me ſecourir et à m'éclairer autant que vous le pourrez. Vous êtes le ſeul homme en France qui ſoyez en état de me donner des lumières ; et mon travail, les matériaux que j'ai aſſemblés depuis ſi long-temps, la nature et le ſuccès de cet ouvrage, me rendent à préſent le ſeul homme capable de recevoir avec fruit ces bontés dont je vous demande inſtamment la continuation. Vous ne pouvez employer plus dignement votre loiſir qu'en dictant des vérités utiles. Je vous garderai religieuſement le ſecret.

Mon deſſein eſt d'inſérer, dans le chapitre de la vie privée de *Louis XIV*, tout le morceau détaché où ce monarque ſe rend compte à lui-même de ſa conduite. Cet écrit me paraît un des plus beaux monumens de ſa gloire : il eſt bien penſé, bien fait, et montre un eſprit juſte et une grande ame. Je vous avoue que je ſerais d'avis de ne donner au public qu'une partie des inſtructions de *Louis XIV* au roi d'Eſpagne. Je

1752. voudrais que le public ne vît que les conseils vraiment politiques, dignes d'un roi de France et d'un roi d'Espagne, et la situation critique où ils étaient l'un et l'autre.

J'ose prendre la liberté de vous dire, en me soumettant à votre jugement, que le commencement de ce mémoire n'est rempli que de conseils vagues et de maximes d'un grand-père plutôt que d'un grand roi.

Déclarez-vous en toute occasion pour la vertu et contre le vice. — Aimez votre femme : vivez bien avec elle : demandez-en une à DIEU *qui vous convienne*, &c.

Il y a beaucoup de lieux communs dans ce goût. Je vous avouerai même ingénument que je n'oserais pas les lire au roi de Prusse, dont je regarde l'estime pour tout ce qui peut contribuer à la gloire de notre nation, comme le suffrage le plus précieux et le plus important.

Le conseil d'aller à la chasse, et d'avoir une maison de campagne, paraîtrait petit et déplacé. Je dois songer que c'est à l'Europe que je parle, et à l'Europe prévenue. L'esprit philosophique qui règne aujourd'hui remarquerait peut-être un trop étrange contraste entre le conseil *d'honorer* DIEU, de ne manquer à aucun de ses devoirs envers DIEU, d'aimer sa femme, d'en demander une à DIEU qui convienne, &c., et la conduite d'un prince qui, entouré de maîtresses, avait mis le Palatinat en cendres, et désolé la Hollande, plutôt par fierté que par intérêt.

Je vous parle avec la liberté d'un historien, d'un homme instruit de la manière de penser des étrangers, et en même temps d'un homme docile, qui a une

extrême confiance en vos bontés et dans vos lumières, pénétré de reſpect pour les unes et de reconnaiſſance pour les autres. 1752.

Si vous aviez, Monſeigneur, quelques morceaux détachés dans le goût de celui où *Louis XIV* rend compte du caractère de M. de *Pompone*, rien ne jetterait un jour plus lumineux ſur l'hiſtoire intéreſſante de ce temps-là. Il eſt à croire que ce monarque aura auſſi bien reconnu l'incapacité de M. de *Chamillard* que les faibleſſes de M. de *Pompone*, qui était d'ailleurs un homme de beaucoup d'eſprit. J'ai vu des dépêches de M. de *Chamillard* qui, en vérité, étaient le comble du ridicule, et qui feraient capables de déshonorer abſolument le miniſtère depuis 1701 juſqu'à 1709. J'ai eu la diſcrétion de n'en faire aucun uſage; plus occupé de ce qui peut être glorieux et utile à ma nation, que de dire des vérités déſagréables.

Cicéron a beau enſeigner qu'un hiſtorien doit dire tout ce qui eſt vrai, je ne penſe point ainſi. Tout ce qu'on rapporte doit être vrai, ſans doute; mais je crois qu'on doit ſupprimer beaucoup de détails inutiles et odieux. J'ai la hardieſſe de combattre les opinions de *Cicéron*, mais je ne combattrai point les vôtres.

Si j'ai quelques lettres originales à rapporter dans l'hiſtoire de la guerre de 1741, ce ſera aſſurément celle que vous écrivîtes au roi, le 8 juillet 1748, après votre entrevue avec l'empereur. Je la regarde comme un chef-d'œuvre d'éloquence, de raiſon ſupérieure, de courage d'eſprit, et de politique; et je crois que cela ſeul ſuffirait pour vous faire regarder

1752. comme un grand-homme, si on ne connaissait pas vos autres mérites.

Permettez-moi de vous dire que personne au monde n'est plus attaché à votre gloire que moi : toute mon ambition serait d'avoir l'honneur de m'entretenir avec vous quelques heures ; et, si je pouvais compter sur cet avantage, je vous promets que je ferais exprès le voyage de Paris dans quelques mois. Je ne suis allé en Prusse que pour y entendre un homme dont la conversation est aussi singulière que ses actions héroïques, et j'irais chercher à Saint-Germain un homme aussi respectable que lui.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, &c.

LETTRE CCLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Potsdam, 5 auguste.

Mon cher ange, voilà donc le pays de Foix et le voisinage des Pyrénées sous votre gouvernement. Tirez-vous-en comme vous pourrez, Messieurs, puisque vous l'avez voulu, et que vous avez jugé qu'on pouvait faire la guerre avec quelque avantage. Pour moi, je ressemble à ces vieux rois presque détrônés, qui n'osent plus paraître à la tête de leurs armées.

J'avais seulement envoyé quelques troupes auxiliaires au général *Thibouville*, comme, par exemple, ces quatre vers-ci que dit *Amélie* au quatrième acte :

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque asile affreux que mon destin m'entraîne, 1758.
Vamir, j'y porterai mon amour et ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déserts,
Dans l'horreur des combats, dans la honte des fers,
Dans la mort que j'attends de votre seule absence.

VAMIR.

C'en est trop, vos douleurs épuisent ma constance, &c.

Nous avons ôté aussi les mines qu'on pouvait à toute force faire jouer sous *Charles VII*, et qui ne laisseraient pas d'effaroucher les savans sous *Dagobert* et *Thieri de Chelles*. Il y a, à la place de ces fougasses :

Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle;
Ayez la même audace avec le même zèle;
Imitez votre maître, &c.

Pour les parens d'*Amélie* et l'extrait baptistère de *Lisois*, mes chers anges, je n'ai pu les trouver. On ne connaît personne de ces temps-là. Je ne puis faire une généalogie à la *Moréri*. N'est-ce pas assez qu'on dise qu'*Amélie* est d'une race qui a rendu des services à l'Etat? Ceci est une pièce de caractères, et non une tragédie historique. Si les caractères sont bien peints, s'ils sont bien rendus par les acteurs, vous pourrez vous tirer d'affaire.

Il n'est point du tout décidé que l'auteur de Childeric vienne lire au roi de Prusse ses ouvrages immortels; mais, en cas qu'il vienne apporter à Potsdam les lauriers dont il est couvert, et les grâces dont il est orné; et, en cas que la place de gazetier des chauffoirs, des cafés et des boutiques de libraires soit vacante, voici un petit mot pour le chevalier de *Mouhi*, que je vous

1752. prie de lui faire remettre. Vous ne doutez pas d'ailleurs que je ne ſois très-empreſſé à lui rendre ſervice. Des poſtes de cette importance ſont capables de diviſer une cour; et je me ſuis fait un violent ennemi de ce philoſophe modéré *Maupertuis*, pour une place inutile d'aſſocié à l'académie de Berlin, donnée malgré lui par le roi à l'abbé *Raynal*. Vous jugez bien que de ſi grands coups de politique ne ſe pardonnent jamais, et que des dégoûts ſi horribles laiſſent dans le cœur un poiſon mortel, ſurtout dans un cœur prétendu philoſophe.

Voici un petit mémoire pour M. *Secouſſe*. Je vous prie, vous ou ma nièce, de lui faire parvenir le plutôt que vous pourrez. Il faut que M. *Secouſſe* me diſe tout ce qu'il fait. J'ai bien plus d'obligation à M. le maréchal de *Noailles* que je n'eſpérais. M. le maréchal de *Belliſle* me promet auſſi des ſecours, mais probablement ils ne pourront venir qu'après la nouvelle édition à laquelle je fais travailler ſans relâche à Leipſick. Je ſuis toujours émerveillé des progrès que notre langue a faits dans les pays étrangers; on eſt en France de quelque côté que l'on ſe tourne. Vous avez acquis, Meſſieurs, la monarchie univerſelle qu'on reprochait à *Louis XIV*, et qu'il était bien loin d'avoir. Tâchez donc de ne point avoir des ſifflets univerſels pour vos querelles ridicules, qui vous couvrent de plus de honte aux yeux de tous vos voiſins, que les chefs-d'œuvre du temps de *Louis XIV* ne vous ont acquis de gloire. O Athéniens! on vous lit, et on ſe moque de vous!

Mes anges, je me mets toujours à l'ombre de vos ailes.

LETTRE CCLVIII. 1752.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, le 19 d'auguſte.

L'ABBÉ de *Prades* eſt enfin arrivé à Potſdam, du fond de la Hollande où il était réfugié. Nous l'avons bien ſervi, le marquis d'*Argens* et moi, en préparant les voies. C'eſt, je crois, la ſeule fois que j'aye été habile. Je me remercie d'avoir ſervi un pareil mécréant. C'eſt, je vous jure, le plus drôle d'héréſiarque qui ait jamais été excommunié : il eſt gai, il eſt aimable ; il ſupporte en riant ſa mauvaiſe fortune. Si les *Arius*, les *Jean Huſs*, les *Luther* et les *Calvin* avaient été de cette humeur-là, les pères des conciles, au lieu de vouloir les ardre, ſe feraient pris par la main et auraient danſé en rond avec eux.

Je ne vois pas pourquoi on voulait le lapider à Paris ; apparemment qu'on ne le connaiſſait pas. La condamnation de ſa thèſe, et le déchaînement contre lui, ſont au rang des abſurdités ſcolaſtiques. On l'a condamné comme voulant ſoutenir le ſyſtême d'*Hobbes*, et c'eſt préciſément le ſyſtême d'*Hobbes* qu'il réfute en termes exprès. Sa thèſe était le précis d'un livre de piété qu'il voulait bonnement dédier à l'évêque de Mirepoix. Il a été tout ébahi d'être honni à la fois comme déiſte et comme athée. Les conſciences tendres qui l'ont perſécuté ne ſont pas grandes logiciennes ; elles auraient pu conſidérer qu'athée eſt le contraire de déiſte ; mais quand il

—— s'agit de perdre un homme, les bonnes gens n'y
1752. regardent pas de si près.

Il fait une apologie, et veut l'envoyer au pape qui est, dit-on, aussi gai que lui, et qui surement ne la lira pas. Je crois qu'il sera lecteur du roi de Prusse, et qu'il succédera, dans ce grave poste, au grave *la Métrie*. En attendant, je le loge comme je peux.

Il est fort triste qu'on nous ait volé notre Rome sauvée, et qu'on l'ait si horriblement imprimée. Vous n'avez pas voulu me croire, ma chère enfant. Ne mariez pas votre fille, elle se mariera sans vous.

Mille remercîmens, je vous en prie, à M. de *Chauvelin*, des bons avis qu'il m'a donnés pour la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV;* mais je lui demande très-humblement pardon sur la dixme royale et chimérique du maréchal de *Vauban;* elle n'est bonne que pour les curés dont parle M. de *Chauvelin*. Pourquoi? c'est que monsieur le curé peut faire aisément ramasser par sa servante les dixmes de blé et de pommes qu'on lui doit, et il boit son vin tranquillement avec sa nièce; mais il faudrait que le roi eût des décimeurs à gages dans chaque village, qu'il fît bâtir des greniers dans chaque élection, et qu'ensuite il vendît son grain et son vin. Il serait volé deux ou trois fois avant d'avoir vendu une mesure, et ressemblerait au diable de Papefiguère dont on se moqua quand il alla vendre ses feuilles de rave au marché. Proposez à M. de *Chauvelin* cette petite difficulté.

Adieu; vous n'en aurez pas davantage de moi aujourd'hui.

LETTRE CCLIX. 1752.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potſdam, (auguſte.)

Ou je me trompe, mon cher *Iſaac*, ou M. de *Prades*, que je ne veux plus nommer abbé, eſt l'homme qu'il faut au roi et à vous. Naïf, gai, inſtruit et capable de s'inſtruire en peu de temps, intrépide dans la philoſophie, dans la probité et dans le mépris pour les fanatiques et les fripons; voilà ce que j'ai pu juger à une première entrevue. Je vous en dirai davantage quand j'aurai le bonheur de vous voir.

Je n'ai jamais été ſi malade que je le ſuis aujourd'hui, ſans cela j'irais chez vous. Venez me voir, il eſt néceſſaire que je vous parle; votre viſite ne nuira point à vos projets de ce ſoir; je fais taire les faveurs et les rigueurs. Venez, ce ſera une bonne fortune dont je ne me vanterai à perſonne. Comptez que vous trouverez un moine de qui vous n'aurez jamais à vous plaindre, qui a dit cent antiennes pour vous, et qui veut vivre avec vous, non pas dans l'union la plus monacale, mais la plus fraternelle.

Mille reſpects *alla virtuoſa marcheſa*.

1752.

AU MEME.

En vous remerciant, cher frère ; j'aime votre exactitude, et je vous suis sensiblement obligé de vos secours. Je ne hais point du tout l'écuyer *Coypel*, mais il ne me paraît pas un *Raphaël*. Les petites brochures où il a été loué ne peuvent faire sa réputation ; et votre livre contribuera à la réputation des bons artistes. Au reste, j'aurais été bien fâché d'acheter un tableau sur la parole de l'abbé *Dubos*. Il ne s'y connaissait point du tout, non plus qu'en musique et en poésie ; mais il réfléchissait beaucoup sur tout ce qu'il avait lu et entendu dire, et il a trouvé le secret de faire un livre très-utile, où il n'y a de mauvais que ce qui est uniquement de lui.

Mon cher *Isaac*, je crois que je prendrai incessamment le parti que vous me proposez. En attendant, j'applaudis au digne homme qui aime mieux ennuyer son prochain que le pervertir. Je crois qu'il y réussit. Pour vous, vous vous bornez à plaire. Chacun fait son métier ; le mien est de vous aimer tant que je vivrai.

AU MEME.

Mon cher frère, vous êtes plus heureux que vous ne pensez. M. de *Laleu*, voyant que madame d'*Argens* n'est pas loin de sa trentième année, a présenté un mémoire pour la faire inférer dans la classe de ceux qui ont trente ans passés : il l'a obtenu. Mais comme cette opération a pris du temps, vous y perdez cinq mois

mois d'arrérages que vous sacrifierez volontiers. Vous aurez votre contrat dans un mois. 1752.

Mais, frère, dans le temps que je fais vos affaires temporelles, vous mettez mes affaires spirituelles, celles de mon cœur, dans un cruel état. Comment avez-vous pu vous fâcher d'une plaisanterie innocente sur *Haller*? en quoi cette plaisanterie pouvait-elle vous regarder? était-ce de vous dont on pouvait rire? peut-il vous entrer dans la tête que j'aye voulu vous déplaire? Songez avec quelle dureté, quelle mauvaise humeur, et de quel ton vous avez dit et répété qu'il y avait des gens qui craindraient de perdre trois mille écus; songez que vous me reprochiez à table, avec véhémence, d'aimer ma pension, dans le temps même que j'offrais de sacrifier mille écus pour travailler avec vous. Le roi a bien senti la dureté et la hauteur avec laquelle vous parliez. Je vous jure que je n'en ai pas été blessé; mais je vous conjure d'être plus juste, plus indulgent avec un homme qui vous aime, qui ne peut jamais avoir envie de vous déplaire, et dont vous faites la consolation. Au nom de l'amitié, soyez moins épineux dans la société: c'est la douceur des mœurs, la facilité qui en fait le charme. N'attristez plus votre frère: la vie a tant d'amertume qu'il ne faut pas que ceux qui peuvent l'adoucir y versent du poison. L'humeur est de tous les poisons le plus amer. Les fripons sont emmiellés. Faut-il que les honnêtes gens soient difficiles?

Pardonnez mes plaintes; elles partent d'un cœur tendre qui est à vous.

1752.

A U M E M E.

TRÈS-CHER et très-révérend père en diable, j'avais autrefois un frère janſéniſte : ſes mœurs féroces me dégoûtèrent du parti ; d'ailleurs, *Tros*, *Rutuluſve fuat*, *nullo diſcrimine habebo*. Les janſéniſtes me pardonneront l'imbécille cardinal de *Tournon*, en faveur du déteſtable *le Tellier*.

N'eſt-il pas vrai que les diſputes ſur les rites chinois ſont à faire mettre aux petites maiſons et les jéſuites et les janſéniſtes ? Cher frère, mon hiſtoire, à commencer au calviniſme, eſt l'hiſtoire des fous.

Bonjour ; je vous ſalue en *Frédéric*, et je me recommande à vos prières. Mes reſpects à la muſe *Marcheſa*.

A U M E M E.

JE ne ſais pourquoi, mon cher Marquis, les éditeurs mettent, parmi les ſatires, ce voyage qui n'eſt qu'un itinéraire du coche. Je ſerais encore plus étonné qu'on admirât ce plat ouvrage. Mais tout eſt précieux des anciens ; on aime à voir juſqu'à leurs fautes. Il y a d'ailleurs, dans cette méchante pièce, de petits traits qui ont fait fortune. *Credat judæus Apella*, *non ego*. Voilà aſſez notre deviſe.

J'ai toujours penſé comme vous ſur St *Conſtantin* et ſur St *Clovis* : je les ai mis tous deux en enfer dans la Pucelle. Je combats en vers, tandis que vous battez l'ennemi avec les armes de la raiſon. Je ſuis fort de votre avis ſur *Zozime* ; mais je ne peux me perſuader

que *Procope* ſoit l'auteur des anecdotes. Il me ſemble que les hommes d'Etat ne diſent point de certaines ſottiſes. Je crois que les *Frérons* de ce temps-là ont pris le nom de *Ptocope*. 1752.

Vale, erudite veritatis aſſertor, ſuperſtitionis deſtructor; vale, et ſcribe.

AU MEME.

Cher frère, il me ſemble que je n'ai point dit ce que vous me faites dire. J'ai donné ſeulement des preuves de la perſécution que le cardinal de *Richelieu* feſait à la reine; j'ai dit qu'elle devait être en garde contre un homme qui éloignait d'elle ſon mari, qui la feſait interroger par le chancelier, qui enfin, dans le voyage de Taraſcon, voulut ſe rendre maître de ſa perſonne et de celle de ſes enfans; et que, ſi la reine avait eu un commerce ſecret avec *Mazarin*, cardinal ou non, il n'importe, elle aurait fait l'impoſſible pour le dérober à la vue du cardinal de *Richelieu*.

Je viens d'apercevoir votre billet dans le livre, et je vous remercie toujours de votre zèle. Priez pour moi; je ſuis bien malade.

AU MEME.

Vous avez raiſon, frère; l'état de ſavetier n'y fait rien. Je vous remercie; mais vous avez lu ce que j'ai ajouté à l'article *Rouſſeau*, qui ſert de confirmation à ce que j'ai dit dans l'article *la Motte*.

1752. Je crains bien de ne pas perſuader tout le monde. *Fréron* dira toujours que *la Motte* eſt coupable, et que *Rouſſeau* eſt innocent, parce que j'ai fait la Henriade; mais j'eſpère dans les honnêtes gens.

Ah! frère, ſi vous vouliez écraſer l'erreur! Frère, vous êtes bien tiède!

LETTRE CCLX.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS, *à Paris.*

A Potſdam, 29 d'auguſte.

Je vous aurais très-bien reconnu à votre ſtyle, Monſieur, et à vos bontés. Vous m'annoncez une nouvelle qui me fait grand plaiſir; vous allez croire que c'eſt du duc de *Foix* que je veux parler, point du tout, c'eſt de *Néron*. Je ſuis bien plus flatté, pour l'honneur de l'art, que vous vouliez bien être des nôtres, que je ne ſuis ſéduit par un de ces ſuccès paſſagers dont le public ne rend pas plus raiſon que de ſes caprices.

Honorez notre confrérie de votre nom, montrez que les Français vont à la gloire par tous les chemins. Il y avait des vers extrêmement beaux dans votre ouvrage. Plus votre génie s'eſt développé, et plus vous vous êtes ſenti en état de bâtir un édifice régulier avec les matériaux que vous avez amaſſés.

Je ſouhaite me trouver à Paris quand vous gratifierez le public de votre tragédie. Vous me ferez oublier les cabales des gens de lettres, et la perſécution des fanatiques. Les ſottiſes qu'on a faites à

Paris, depuis un an ou deux, ont tellement décrié la nation dans l'Europe, qu'elle a beſoin que les beaux arts réhabilitent ce que les *billets de confeſſion* et cent autres impertinences de cette nature ont avili. Je me flatte que vous y contribuerez, et que ſi l'on ſiffle la ſorbonne, vous rendrez le théâtre français reſpectable. 1758.

Permettez-moi de préſenter mes reſpects à madame la Marquiſe et à vos amis.

LETTRE CCLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potſdam, 1 ſeptembre.

MON cher ange, puiſqu'il faut toujours de l'amour, je leur en ai donné une bonne doſe avec ma barbe griſe. J'en ſuis honteux; mais j'avais ce reſte de confitures, et je l'ai abandonné aux enfans de Paris. Je ſuis ſaiſi d'horreur de voir que vous n'avez point reçu ma réponſe à la lettre, où vous me recommandiez le chevalier de *Mouhi*. Cette réponſe, avec un petit billet pour ce *Mouhi*, étaient dans un paquet adreſſé à madame *Denis*, et le paquet était ſous le couvert d'un homme plus opulent que vous, nommé *Tiroux de Màüregard*, fermier général des poſtes, ami, je ne ſais comment, de ma nièce. Quand je l'appelle opulent, ce n'eſt pas qu'il ait huit cents mille livres de rente, comme ſon confrère *la Reynière*. Si ce paquet a été égaré, il faut que ma nièce mette toute ſon activité et tout ſon eſprit à le retrouver.

1752. Vous ſentez bien, mon cher ange, combien mon cœur me rappelle vers vous. Je ferai, ſi je ſuis en vie, un petit pélerinage dans mon ancienne patrie. Ni vos ânes de ſorbonne qui oſent examiner *Buffon* et *Monteſquieu*, ni le grand âne de Mirepoix qui prétend juger des livres, ni votre avocat général d'*Ormeſſon* qui propoſe froidement au parlement d'examiner tout ce qui s'eſt imprimé depuis dix ans, ni une eſpèce d'inquiſition qu'on veut établir en France, ni vos billets de confeſſion, ne m'empêcheront de venir vous embraſſer; mais, mon cher ange, laiſſez-moi achever la nouvelle édition du Siècle, dont je ſuis obligé de corriger les feuilles. Je ne peux abſolument interrompre cette édition commencée.

Il y avait dans mon paquet, qui me tient fort au cœur, une lettre à M. *Secouſſe* ſur ce Siècle; et j'attends une réponſe de M. *Secouſſe* pour un article important. Il eſt dur de travailler de ſi loin, pour ſa patrie, à un ouvrage qui devrait être fait dans ſon ſein; mais tel eſt le ſort de la vérité; il faut qu'elle ſe tienne à quatre cents lieues quand elle veut parler. Plût à Dieu qu'on n'eût à craindre que la canaille des gens de lettres; mais la canaille des dévots, celle de la ſorbonne, font plus de bruit, et ſont plus dangereuſes. Le Siècle a réuſſi auprès du petit nombre d'honnêtes gens qui l'ont lu; mais quand il ſera dans les mains de *Couturier*; de *Tamponet* et du barbier de *Boyer* de Mirepoix, ils y trouveront des propoſitions téméraires, hérétiques, ſentant l'héréſie, &c. Je ne demanderais pas à Paris la conſidération d'un ſous-fermier, ſans doute; mais je ſouhaiterais y être à l'abri de la perſécution. Je me flatte que des

amis tels que vous ne contribueront pas peu à disposer les esprits. A force d'entendre répéter, par des bouches respectables, qu'un homme qui a travaillé quarante ans, qui a soutenu la scène tragique, qui a fait le seul poëme épique qu'ait la France, qui a tâché d'élever un monument à la gloire de son pays par le Siècle de *Louis XIV*, mérite au moins de vivre tranquille, comme *Moncrif* et *Hardion ;* à force, dis-je, d'entendre cette voix de la justice et de l'amitié, la persécution s'adoucit, et le fanatisme se lasse. 1752.

Ne pensons point encore à Zulime; il ne faut pas surcharger le public. Le grand défaut de *Zulime* est qu'elle fait trop tôt son malheur, et que le fade *Ramire* est au-dessous de *Bajazet*. Songeons à présent à donner Rome sauvée avec les changemens. Il faudrait que *Grandval* prît le rôle de *Catilina*, et que *le Kain* jouât *César ;* cela donnerait quelques représentations. On aura peut-être besoin de terribles intrigues pour cette nouvelle distribution de charges. On pourra s'aider du crédit de M. de *Richelieu* dans cette grande affaire. Je vous embrasse tendrement, mon très-cher ange. Pour les comédies, je ne m'en mêlerai pas ; je ne suis qu'un animal tragique. Mes tendres respects à tous vos anges.

Adieu, *ô et præsidium et dulce decus meum.*

1752.

LETTRE CCLXII.

A M. LE COMTE DE CHOISEUL.(*)

Potsdam, le 5 septembre.

Vos bontés constantes me sont bien plus précieuses, Monsieur, que l'enthousiasme passager d'un public presque toujours égaré, qui condamne à tort et à travers, juge de tout, et n'examine rien, dresse des statues et les brise pour vous en casser la tête. C'est à vous plaire que je mets ma gloire.

Je n'aime de signal que celui auquel je reviendrai voir mes amis. A l'égard de celui de *Lisois*, je pense qu'à la reprise on pourrait hasarder ce qu'il a été très-prudent de ne pas risquer aux premières représentations.

Ce n'est point le héros du Nord qui m'empêche à présent de venir vous faire ma cour, c'est *Louis XIV*. Une nouvelle édition, qu'on ne peut faire que sous mes yeux, m'occupera encore six semaines pour le moins. J'ai eu de bons matériaux que je mets en œuvre. J'ai tiré de mon absence tout le parti que je pouvais. Je suis assez comme qui vous savez ; mon royaume n'est pas de ce monde. Si j'étais resté à Paris, on aurait sifflé Rome et le Duc de Foix ; la sorbonne eût condamné le Siècle de *Louis XIV;* on m'aurait déféré au procureur général, pour avoir dit que le parlement fit force sottises du temps de la fronde. Hué et persécuté, je serais tombé malade,

(*) Depuis duc de *Praslin*.

et on m'aurait demandé un billet de confeſſion. J'ai pris le parti de renoncer à tous ces agrémens, de me contenter des bontés d'un grand roi, de la ſociété d'un grand-homme, et de la plus grande liberté dont on puiſſe jouir dans la plus belle retraite du monde. Pendant ce temps-là, j'ai donné le loiſir, à ceux qui me perſécutaient à Paris, de conſumer leur mauvaiſe volonté devenue impuiſſante. Il y a des temps où il faut ſe ſouſtraire à la multitude. Paris eſt fort bon pour un homme comme vous, Monſieur, qui porte un grand nom et qui le ſoutient; mais il faut qu'un pauvre diable d'homme de lettres, qui a le malheur d'avoir de la réputation, ſuccombe ou s'enfuye. 1752.

Si jamais ma mauvaiſe ſanté, qui me rendra bientôt inutile au roi de Pruſſe, me forçait de revenir m'établir en France, j'aimerais bien mieux y jouer le rôle d'un malade ignoré, que d'un homme de lettres connu. Vos bontés et celles de vos amis y feraient ma principale conſolation. Je me flatte que votre ſanté eſt rétablie. Pour moi je ſuis devenu bien vieux; mon imagination et moi, nous ſommes décrépits. Il n'en eſt pas ainſi du ſentiment; celui qui m'attache à vous et à vos amis n'a rien perdu de ſa force; il eſt auſſi vif qu'inviolable.

J'envoie une nouvelle fournée de Rome ſauvée. Je ne ſais ſi, à la repriſe, la gravité romaine plaira à la galanterie pariſienne.

Mille tendres reſpects.

1752.

LETTRE CCLXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potſdam, 8 ſeptembre.

Mon cher ange, le premier tome du Siècle et le tiers du ſecond ſont déjà faits; cependant, vous croyez bien que je ferai l'impoſſible pour inſérer l'article dont vous déſirez que je parle. Il n'y aura qu'à mettre un carton, ſacrifier quelque verbiage inutile d'une demi-page, et mettre ce que vous déſirez à la place. La vraie niche où je pourrais encadrer ce fait, ſerait la querelle avec le pape ſur les franchiſes, on ferait figurer fort bien le grand-turc avec notre ſaint-père, et le roi les braverait tous deux par ſes ambaſſadeurs. Il eſt vrai, malheureuſement, que *Louis XIV* avait tort ſur ces deux points, et qu'il céda à la fin ſur l'un et ſur l'autre. Il n'était pas excuſable de vouloir ſoutenir à main armée, dans Rome, un abus que toutes les têtes couronnées concouraient à déraciner; il ne l'était pas davantage de vouloir s'oppoſer ſeul à un uſage très-raiſonnable établi dans tout l'Orient. Vouloir qu'un ambaſſadeur entre chez le grand-turc avec l'épée au côté, dans un pays où l'on n'en porte point, et où les janiſſaires de la garde n'ont que de longs bâtons, eſt une choſe auſſi déplacée que de dire la meſſe le fuſil ſur l'épaule.

Cependant, ce fait ſervira au moins à faire voir la hauteur de *Louis XIV*. L'hiſtoire raconte les

faibleſſes comme les vertus. Si vous avez l'ordre de M. de *Torcy* d'aller faire la révérence au grand-ſeigneur avec une grande brette par-deſſus une robe longue, ayez la bonté de m'en avertir. 1752.

M. le cardinal de *Tençin*, avec votre permiſſion, n'eſt guère plus raiſonnable que *Louis XIV*, de ſe fâcher qu'on ait dit *le petit concile d'Embrun*. Veut-il qu'un concile de ſept évêques ſoit œcuménique? Vous ſavez que, dans la nouvelle édition, je vous ai ſacrifié le *petit* concile d'Embrun. Entre nous, il eſt fort injuſte, et il devrait me remercier de n'avoir appelé ce concile que *petit*. Mon cher ange, je vous demande pardon de la liberté grande.

Autre délicateſſe miſérable de M. d'*Héricourt*. Je ne ferai pas certainement de *Valincourt* un grand-homme; il était exceſſivement médiocre, mais j'enjoliverai ſon article pour vous plaire.

Mon Dieu, que j'ai eu raiſon de me tenir à quatre cents lieues, pendant que le Siècle fait ſon premier effet à Paris! Je n'aurais pas ſeulement à eſſuyer les plaintes de trente perſonnes, qui trouvent que je n'ai pas dit aſſez de bien de leurs arrière-couſins; mais que ne diraient point et les jéſuites, et les ſorbonniqueurs, *e tutti quanti*? Je vous ai déjà mandé que mon abſence ſeule peut leur impoſer ſilence. Ils reſpecteront alors la vérité plus forte qu'eux, et craindront que je n'en diſe davantage; mais moi, habitant de Paris, je ſerais dénoncé à l'archevêque, au nonce, au Mirepoix, au procureur général et à *Fréron*.

Je vous le dis encore, *regnum meum non eſt hinc*. Dieu me préſerve d'être à Paris dans le temps

1752. que la seconde édition fera du bruit, on me traiterait comme l'abbé de *Prades;* mais je connais mon cher pays, dans deux mois on n'y pensera plus. L'ouvrage sera approuvé de tous les honnêtes gens, les autres se tairont, et alors je viendrai jouir de la plus douce consolation de ma vie, du bonheur de vous voir, après lequel je soupire, mais qu'une nécessité malheureuse m'a obligé de différer. Conservez-moi votre amitié, si vous voulez que je revoye Paris. Je vais revoir Amélie, et m'animer à suivre vos conseils et à rendre l'ouvrage meilleur; mais un bon conseil ne suffit pas, il faut un bon moment de génie, et on est un juste à qui la grâce manque.

Mille tendres respects aux anges. Je vous supplie de vouloir bien m'écrire, ou me faire écrire par la prochaine poste, en quelle année est mort cet homme, moitié philosophe et moitié fou, nommé l'abbé de *Saint-Pierre.*

LETTRE CCLXIV.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 9 septembre.

Je commence, ma chère enfant, à sentir que j'ai un pied hors du château d'*Alcine.* Je remets entre les mains de M. le duc de *Virtemberg* les fonds que j'avais fait venir à Berlin; il nous en fera une rente viagère sur nos deux têtes. La mienne ne lui coûtera pas beaucoup d'années d'arrérages, mais je voudrais que la vôtre fît payer ses enfans et ses petits-enfans.

Cet emploi de mon bien eſt d'autant meilleur que le payement eſt aſſigné ſur les domaines que le duc de *Virtemberg* a en France. Nous avons des ſouverainetés hypothéquées, et nous ne ſerons point payés avec un *car tel eſt notre plaiſir*. Ce qu'il y a de douloureux dans une ſi bonne affaire, c'eſt que je ne pourrai la conſommer que dans quelques mois. Elle eſt sûre; les paroles ſont données : paroles de prince, il eſt vrai; mais ils les tiennent dans les petites occaſions; et puis nous aurons un beau et bon contrat. Les princes ont de l'honneur; ils ne trompent que les ſouverains quand il s'agit du ſalut du peuple, ou de ces reſpectables et héroïques friponneries d'ambition, devant leſquelles l'honneur n'eſt qu'un conte de vieille. 1752.

J'ai perdu quelquefois une partie de mon bien avec des financiers, avec des dévots, avec des gens de l'ancien Teſtament, qui auraient fait ſcrupule de manger d'un poulet bardé, qui auraient mieux aimé mourir que de n'être pas oiſifs le jour du ſabbat, et de ne pas voler le dimanche; mais je n'ai jamais rien perdu avec les grands, excepté mon temps.

Vous pouvez, en un mot, compter ſur la ſolidité de cette affaire et ſur mon départ. Je ferai voile de l'île de *Calypſo* ſitôt que ma cargaiſon ſera prête, et je ferai beaucoup plus aiſe de retrouver ma nièce, que le vieil *Ulyſſe* ne le fut de retrouver ſa vieille femme.

1752.

LETTRE CCLXV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Potſdam, 23 ſeptembre.

M. l'envoyé de Suède m'a dit, Madame, que vous vous ſouvenez toujours de moi avec une bonté qui ne s'eſt pas démentie. Nous avons fait, au petit couvert du roi de la terre qui a le plus d'eſprit, un ſouper où il ne manquait que vous. Il veut ſe charger des regrets que j'ai d'avoir perdu une ſociété telle que la vôtre, et de vous envoyer ma lettre.

Vous avez diminué mon envie de faire un tour à Paris, lorſque vous l'avez abandonné; mais j'eſpère toujours vous y retrouver quelque jour. La retraite a ſes charmes, mais Paris a auſſi les ſiens.

Il vous paraît étonnant, peut-être, que je me vante d'être dans la retraite quand je ſuis à la cour d'un grand roi; mais, Madame, il ne faut pas s'imaginer que j'arrive le matin à une toilette avec une perruque poudrée à blanc, que j'aille à la meſſe en cérémonie, que de là j'aſſiſte à un dîner, que je faſſe mettre dans les gazettes que j'ai les grandes entrées, et qu'après dîner je compoſe des cantiques ou des romances.

Ma vie n'a pas ce brillant; je n'ai pas la moindre cour à faire, pas même au maître de la maiſon; et ce n'eſt pas à des cantiques que je travaille. Je ſuis

logé commodément dans un beau palais ; j'ai auprès de moi deux ou trois impies avec lesquels je dîne régulièrement et plus sobrement qu'un dévot. Quand je me porte bien, je soupe avec le roi, et la conversation ne roule ni sur les tracasseries particulières, ni sur les inutilités générales ; mais sur le bon goût, sur tous les arts, sur la vraie philosophie, sur le moyen d'être heureux, sur celui de discerner le vrai d'avec le faux, sur la liberté de penser, sur les vérités que *Locke* enseigne et que la sorbonne ignore, sur le secret de mettre la paix hors d'un royaume par des billets de confession. Enfin, depuis plus de deux ans que je suis dans ce qu'on croit une cour, et qui n'est en effet qu'une retraite de philosophes, il n'y a point eu de jour où je n'aye trouvé à m'instruire. 1752.

Jamais on n'a mené une vie plus convenable à un malade ; car n'ayant aucunes visites à faire, aucuns devoirs à rendre, j'ai tout mon temps à moi, et on ne peut pas souffrir plus à son aise. Je jouis de la tranquillité et de la liberté que vous goûtez où vous êtes. Cela vaut bien les orages ridicules que j'ai essuyés à Paris.

M. le président *Hénault* m'écrit quelquefois, mais M. le comte d'*Argenson*, comme de raison, m'a totalement oublié. S'il s'était un peu souvenu de moi lorsqu'il eut le ministère de Paris, peut-être n'aurais-je pas l'espèce de bonheur qu'on m'a enfin procuré. Cependant, on aime toujours sa patrie, malgré qu'on en ait ; on parle toujours de l'infidelle avec plaisir.

Je vous rends un compte exact de mon ame, et vous pouvez me donner un billet de confession

1752. quand vous voudrez ; mais il faudra auſſi vous confeſſer à moi, me dire comment vous vous portez, ce que vous faites pour votre ſanté et pour votre bonheur, quand vous comptez retourner à Paris, et comment vous prenez les choſes de la vie.

Je compte vous envoyer inceſſamment une nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, où vous trouverez un tiers de plus, tout plein de vérités ſinguliè̀res.

Je me ſuis un peu donné carrière ſur les articles des écrivains. J'ai uſé de toute la liberté que prenait *Bayle;* j'ai tâché ſeulement de reſſerrer ce qu'il étendait trop. Vous verrez deux morceaux ſinguliers de la main de *Louis XIV*. C'était, avec ſes défauts, un grand roi, et ſon ſiècle eſt un très-grand ſiècle. Mais n'avons-nous pas aujourd'hui la *Duchappe* ? (*)

Portez-vous bien, Madame, et ſouvenez-vous du plus attaché et du plus ſenſible de vos ſerviteurs.

LETTRE CCLXVI.

AU CARDINAL QUIRINI.

Potſdam, 29 ſeptembre.

Che dirà l'eminenza voſtra quando ella riceverà queſta piſtola dopo aver letto quella del *Salomone* del Settentrione? Dirà che ſi degna aggradire il tributo d'un paſtore, quando ella a ricevuto l'auro, l'incenzo, e la mirra d'un che vale i tre re dell' epifania.

(*) Marchande de modes, célèbre alors à Paris.

Ella

Ella si diletta nell'edificar delle chieſe, ma ſi erige un tempio nella memoria degli uomini; bramo di aggiungere i miei gridi à quelli applauſi che le Breſciane ſtampe fanno riſuonare. Mà la mia voce è rauca e debole, il corpo langue, così fà l'anima. Oh! quando vederò io qualche valente librajo raccogliere tutte le opere di voſtra eminenza, già troppo ſparſe! *Foliis tantùm ne carmina manda.* Mà ſiano tutti i ſuoi ſcritti radunati *ad æternam memoriam.* 1752.

Auguro che la ſua eminenza darà ancora *ad multos annos* benedizioni ai fedeli, ed eſempi al mundo. Io in tanto picciola lucciola m'inchino profondamente alla ſtella di prima grandezza, e ſono per ſempre con ogni maggiore oſſequio e venerazione, &c.

LETTRE CCLXVII.

A MADAME DENIS.

A Potſdam, le 1 octobre.

Je vous envoie hardiment l'*Appel au public* de *Koënig*. Vous lirez avec plaiſir l'hiſtoire du procédé. Cet ouvrage eſt parfaitement bien fait; l'innocence et la raiſon y ſont victorieuſes. Paris penſera comme l'Allemagne et la Hollande. *Maupertuis* eſt regardé ici comme un tyran abſurde; mais j'ai peur que ſon abominable conduite n'ait des ſuites bien funeſtes.

Il avait agi dans toute cette affaire en homme plus conſommé dans l'intrigue que dans la géométrie; il avait ſecrétement irrité le roi de Pruſſe contre *Koënig*, et s'était adroitement ſervi de ſon autorité

1752. pour faire chercher les originaux des lettres de *Leibnitz*, dans un endroit où il ſavait bien qu'ils n'étaient pas; il avait, par cette indigne manœuvre, mis le roi de moitié avec lui. Croiriez-vous que le roi, au lieu d'être indigné, comme il le devait être, d'avoir été compromis et trompé, prend avec chaleur le parti de ce tyran philoſophe? Il ne veut pas ſeulement lire la réponſe de *Koënig*. Perſonne ne peut lui ouvrir les yeux qu'il veut fermer. Quand une fois la calomnie eſt entrée dans l'eſprit d'un roi, elle eſt comme la goutte chez un prélat; elle n'en déloge point.

Au milieu de ces querelles, *Maupertuis* eſt devenu tout-à-fait fou. Vous n'ignorez pas qu'il avait été enchaîné à Montpellier, dans un de ſes accès, il y a une vingtaine d'années. Son mal lui a repris violemment. Il vient d'imprimer un livre où il prétend qu'on ne peut prouver l'exiſtence de DIEU que par une formule d'algèbre; que chacun peut prédire l'avenir en exaltant ſon ame; qu'il faut aller aux terres auſtrales pour y diſſéquer des géans hauts de dix pieds, ſi on veut connaître la nature de l'entendement humain. Tout le livre eſt dans ce goût. Il l'a lu à des berlinoiſes qui le trouvent admirable.

Voilà pourtant l'homme qui s'était fait je ne ſais quelle réputation, pour avoir été à Tornéo enlever deux ſuédoiſes. Ce malheureux avait été mon ami. Il était venu à Cirey paſſer quelques mois avec ce même *Koënig*; et il nous perſécute aujourd'hui l'un et l'autre avec fureur. C'eſt bien aujourd'hui qu'il le faudrait enchaîner. J'avais eu le malheur de l'aimer, et même de le louer, car j'ai toujours été dupe.

Un des motifs de ſa haine contre moi vient de ce qu'à ma réception à l'académie françaiſe, je ne le comparai pas à *Platon*, et le roi de Pruſſe à *Denys* de Syracuſe. Il a eu la démence de s'en plaindre à Berlin. Quel *Platon!* quelle académie! quel ſiècle! et où ſuis-je! Ah! que M. le duc de *Virtemberg* finiſſe bientôt notre marché, et que je revienne auprès de vous oublier les fous et les géomètres! 1752.

LETTRE CCLXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potſdam, 3 octobre.

Mon cher ange, le Siècle (c'eſt-à-dire la nouvelle édition, la ſeule qui ſoit paſſable) était déjà preſque tout imprimé; il m'eſt par conſéquent impoſſible de parler cette fois-ci de la petite épée que cacha monſieur votre oncle ſous ſon cafetan. J'ai rayé bien exactement cette épithète de *petit* attribuée au concile d'Embrun; j'ai recommandé à ma nièce d'y avoir l'œil, et je vous prie de l'en faire ſouvenir. Je voudrais de tout mon cœur qu'il fût regardé comme le concile de Trente, et que toutes les diſputes fuſſent aſſoupies en France; mais il paraît que vous en êtes aſſez loin. Le ſiècle de la philoſophie eſt auſſi le ſiècle du fanatiſme.

Il me paraît que le roi a plus de peine à accorder les fous de ſon royaume, qu'il n'en a eu à pacifier l'Europe. Il y a en France un grand arbre, qui n'eſt pas l'arbre de vie, qui étend ſes branches de tous

côtés, et qui produit d'étranges fruits. Je voudrais
1752. que le Siècle de *Louis XIV* pût produire quelque bien. Ceux qui liront attentivement tout ce que j'y dis des disputes de l'Eglise pourront, malgré tous les ménagemens que j'ai gardés, se faire une idée juste de ces querelles; ils les réduiront à leur juste valeur, et rougiront que, dans ce siècle-ci, il y ait encore des troubles pour de telles chimères. Un petit tour à Potsdam ne serait pas inutile à vos politiques, ils y apprendraient à être philosophes.

Mon cher ange, les beaux arts sont assurément plus agréables que ces matières; une tragédie bien jouée est plus faite pour un honnête homme. Mais me demander que je songe à présent au Duc de Foix et à Rome sauvée, c'est demander à un figuier qu'il porte des figues en janvier; *car ce n'était pas le temps des figues.* Je me suis affublé d'occupations si différentes, toute idée de poëfie est tellement sortie de ma tête, que je ne pourrais pas actuellement faire un pauvre vers alexandrin. Il faut laisser reposer la terre: l'imagination gourmandée ne fait rien qui vaille; les ouvrages de génie sont aux compilations ce que l'amour est au mariage: l'Hymen vient quand on l'appelle, et l'Amour vient quand il lui plaît. Je compile à présent, et le dieu du génie est allé au diable.

En vous remerciant de la note sur l'abbé de *Saint-Pierre;* j'avais deviné juste qu'il était mort en 43: Je lui ai fait un petit article assez plaisant. Il y en a un pour *Valincourt*, qui ne fera pas inutile aux gens de lettres, et qui plaira à la famille. Je n'ai point de réponse de M. *Secousse*; il est avec les vieilles et inutiles ordonnances de nos vieux rois; mais il a,

pour raſſembler ces monumens d'inconſtance et de barbarie, ſix mille livres de penſion : il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde. 1752.

Mes anges, ce monde eſt un naufrage; *ſauve qui peut* eſt la deviſe de chaque individu. Je me ſuis ſauvé à Potſdam; mais je voudrais bien que ma petite barque pût faire un petit trajet juſque chez vous. Je remets toujours de deux mois en deux mois à faire ce joli voyage. Il ne faut pas que je meure avant d'avoir eu cette conſolation. Je ne ſais pas trop ce que je deviendrai ; j'ai cent ans; tous mes ſens s'affaibliſſent, et il y en a d'enterrés. Depuis huit mois je ne ſuis ſorti de mon appartement que pour aller dans celui du roi ou dans le jardin. J'ai perdu mes dents, je meurs en détail. Je vous embraſſe tendrement; je vous ſouhaite une ſanté conſtante et une vieilleſſe heureuſe. Je me regarderai comme très-malheureux ſi je ne paſſe pas mes derniers jours, ô anges! auprès de vous et à l'ombre de vos ailes.

LETTRE CCLXIX.

A M. DE LA CONDAMINE, *à Paris.*

Potſdam, 12 octobre.

Je vous remercie, mon cher philoſophe errant, devenu ſédentaire, des attentions que vous avez pour *Louis XIV.* On a fait malheureuſement une douzaine d'éditions ſans me conſulter; et ce n'eſt pas ma faute, ſi les quatre eſclaves qui s'étaient mis ſous la ſtatue de la place Vendôme, dans la première

1752. édition, et qu'on a fait déloger bien vîte, ont subſiſté dans quelques exemplaires. Ce n'eſt pas non plus ma faute ſi on a imprimé *l'air maître* pour *l'air de maître*. Je me flatte que ces ſottiſes ne ſe trouveront pas dans l'édition qu'on fait actuellement à Leipſick, et que je crois à préſent finie. J'ai eu, pour cette nouvelle fournée, des ſecours auxquels je ne m'attendais pas de ſi loin. On m'a envoyé de Paris ce qu'on envoie bien rarement, des vérités et des vérités bien curieuſes. Quand l'édition que je finis n'aurait d'autres avantages que celui de deux Mémoires écrits de la main de *Louis XIV*, cela ſuffirait pour faire tomber toutes les autres. L'ouvrage deviendra néceſſaire à la nation, ou du moins à ceux de la nation qui voudront connaître les plus beaux temps de la monarchie.

Je conviens que la foire aura toujours la préférence ; mais il ne laiſſera pas de ſe trouver d'honnêtes gens qui liront quelque choſe du Siècle de *Louis XIV*, les jours où il n'y aura point d'opéra comique. On ne laiſſe pas d'avoir du temps pour tout. Je vous plains beaucoup de paſſer le vôtre dans des diſcuſſions déſagréables, dont il y a très-peu de juges ; et, parmi ces juges-là, la plupart ſont prévenus. Pour faire le grand œuvre de *rem prorsùs ſubſtantialem*, il faut avoir aiſance, ſanté et repos. Il ne tenait qu'à *Maupertuis* d'avoir tout cela, ſuppoſé qu'un homme ſoit libre ; mais il y a quelque apparence qu'il ne l'eſt pas : il a dérangé ſa ſanté par l'uſage des liqueurs fortes : il a perdu quelques amis par un amour propre plus fort encore, et qui ne ſouffre pas que les autres en aient leur doſe : il a perdu ſon repos par

la manière trop vive dont il a poursuivi *Koënig* qui, au bout du compte, s'est trouvé avoir raison, et qui a eu le public pour lui. Je puis vous assurer que je ne me suis mêlé ni de son affaire ni de son livre, quoique je n'approuve ni l'un ni l'autre. 1752.

Maupertuis a des ennemis à Paris, à Berlin, en Hollande; et sa conduite dure et hautaine n'a pas ramené ces ennemis. J'ai d'autant plus sujet de me plaindre de lui, que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour adoucir la férocité de son caractère. Je n'en suis pas venu à bout. Je l'abandonne à lui-même; mais, encore une fois, je n'entre pour rien dans les querelles qu'il se fait, et dans les critiques qu'il essuie. Je suis plus malade que lui, et je reste tranquillement à Potsdam, tandis qu'il va chercher ailleurs la santé et le repos.

Je voudrais de tout mon cœur être dans votre voisinage; ce n'est pas sans regret que je goûte le bonheur de vivre auprès d'un roi philosophe. Je suis né si sensible à l'amitié, que je serais encore ami, quand même je serais courtisan.

Vraiment, je serais très-obligé à M. *Deslandes*, s'il voulait bien me favoriser de quelques particularités qui servissent à caractériser les beaux temps du gouvernement de *Louis XIV*. M. *Deslandes* est citoyen et philosophe; il faut absolument être philosophe, pour avoir de quoi se consoler de-là qu'on est citoyen. Je vous embrasse, et vous prie de ne point cesser de m'aimer malgré *Maupertuis*. (*)

(*) *La Condamine* n'en fit rien, et prit le parti de *Maupertuis* qui s'était beaucoup moqué de lui.

1752.

LETTRE CCLXX.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, le 15 octobre.

Voici qui n'a point d'exemple, et qui ne ſera pas imité; voici qui eſt unique. Le roi de Pruſſe, ſans avoir lu un mot de la réponſe de *Koënig*, ſans écouter, ſans conſulter perſonne, vient d'écrire, vient de faire imprimer une brochure contre *Koënig*, contre moi, contre tous ceux qui ont voulu juſtifier l'innocence de ce profeſſeur ſi cruellement condamné. Il traite tous ſes partiſans d'envieux, de ſots, de malhonnêtes gens. La voici cette brochure ſingulière, et c'eſt un roi qui l'a faite.

Les journaliſtes d'Allemagne, qui ne ſe doutaient pas qu'un monarque, qui a gagné des batailles, fût l'auteur d'un tel ouvrage, en ont parlé librement, comme de l'eſſai d'un écolier qui ne ſait pas un mot de la queſtion. Cependant on a réimprimé la brochure à Berlin, avec l'aigle de Pruſſe, une couronne, un ſceptre, au devant du titre. L'aigle, le ſceptre et la couronne ſont bien étonnés de ſe trouver là. Tout le monde hauſſe les épaules, baiſſe les yeux, et n'oſe parler. Si la vérité eſt écartée du trône, c'eſt ſurtout lorſqu'un roi ſe fait auteur. Les coquettes, les rois, les poëtes ſont accoutumés à être flattés. *Frédéric* réunit ces trois couronnes-là. Il n'y a pas moyen que la vérité perce ce triple mur de l'amour propre.

Maupertuis n'a pu parvenir à être *Platon*, mais il veut que ſon maître ſoit *Denys* de Syracuſe. 1752.

Ce qu'il y a de plus rare dans cette cruelle et ridicule affaire, c'eſt que le roi n'aime point du tout *Maupertuis*, en faveur duquel il emploie ſon ſceptre et ſa plume. *Platon* a penſé mourir de douleur de n'avoir point été de certains petits ſoupers où j'étais admis; et le roi nous a avoué cent fois que la vanité féroce de ce *Platon* le rendait inſociable.

Il a fait pour lui de la proſe cette fois-ci, comme il avait fait des vers pour d'*Arnaud*, pour le plaiſir d'en faire; mais il y entre un plaiſir bien moins philoſophe, celui de me mortifier : c'eſt être bien auteur!

Mais ce n'eſt encore que la moindre partie de ce qui s'eſt paſſé. Je me trouve malheureuſement auteur auſſi, et dans un parti contraire. Je n'ai point de ſceptre, mais j'ai une plume; et j'avais, je ne ſais comment, taillé cette plume de façon qu'elle a tourné un peu *Platon* en ridicule ſur ſes géans, ſur ſes prédictions, ſur ſes diſſections, ſur ſon impertinente querelle avec *Koënig*. La raillerie eſt innocente; mais je ne ſavais pas alors que je tirais ſur les plaiſirs du roi. L'aventure eſt malheureuſe. J'ai affaire à l'amour propre et au pouvoir deſpotique, deux êtres bien dangereux. J'ai d'ailleurs tout lieu de préſumer que mon marché avec M. le duc de *Virtemberg* a déplu. On l'a ſu, et on m'a fait ſentir qu'on le ſavait. Il me ſemble pourtant que *Titus* et *Marc-Aurèle* n'auraient point été fâchés contre *Pline*, ſi *Pline* avait placé une partie de ſon bien ſur la tête de *Plinia* dans le Montbelliard.

Je ſuis actuellement très-affligé et très-malade, et,

pour comble, je ſoupe avec le roi. C'eſt le feſtin de
1752. *Damoclès*. J'ai beſoin d'être auſſi philoſophe que le vrai *Platon* l'était chez le vrai *Denys*.

LETTRE CCLXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris*.

Potſdam, 28 octobre.

MON cher ange, vous êtes le dieu des janſéniſtes, vous me donnez des commandemens impoſſibles. Il y a des temps où la grâce manque tout net aux juſtes. Je me ſens actuellement privé de la grâce des vers ; *ſpiritus flat ubi vult*. Je ne ferais rien qui vaille ſi je voulais me forcer.

Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ.

L'eſprit prend, malgré qu'il en ait, la teinture des choſes auxquelles il s'applique. J'ai des beſognes ſi différentes de la poëſie, qu'il n'y a pas moyen de remonter ma vieille lyre toute déſaccordée : *valete muſæ et valete curæ*, voilà ma deviſe pour le moment préſent, et plût à Dieu que ce fût pour toute ma vie.

D'ailleurs, comment voudriez-vous qu'on renvoyât à Paris une Rome ſauvée toute changée, et qu'on donnât aux acteurs de nouveaux rôles pour la quatrième fois? Ce ſerait un moyen sûr d'empêcher la reprise de la pièce, de la faire croire tombée, et de me faire grand tort : j'entends ce tort qu'on fait aux pauvres auteurs comme moi, le tort de les berner tant qu'on

peut ; c'eſt un plaiſir que le public ſe donne très-volontiers. Mon cher ange, laiſſons là *Catilina*, *Céſar* et *Cicéron* pour ce qu'ils valent. Si la pièce, telle qu'elle eſt, peut encore ſouffrir trois ou quatre repréſentations, à la bonne heure ; ſi les amateurs de l'antiquité la liſent ſans dégoût, tant mieux : c'eſt-là mon premier but; non, ce n'eſt que le ſecond. Mon premier déſir eſt de venir vous embraſſer. Je peux très-bien renoncer à tout ce train de théâtre, d'acteurs, d'actrices, de battemens de mains, de ſifflets et d'épigrammes ; mais je ne puis renoncer à vous. Je regarde les théâtres et les cours comme des illuſions : l'amitié ſeule eſt réelle. Pardonnez-moi de n'être point encore venu vous voir. Il faut que je prenne encore patience cet hiver. Mon petit voyage, ſi je ſuis en vie, ſera pour le printemps. 1752.

Vous ſavez que, quand vous m'écrivîtes la première fois ſur l'audience et ſur l'épée de feu M. de *Fériol*, le Siècle était déjà preſque tout imprimé ; il doit être à préſent achevé. Il n'y a pas moyen d'y revenir; tout ce que je peux faire, c'eſt de veiller au petit concile; j'en parle dans toutes mes lettres à madame *Denis*. Joignez-vous à moi ; faites-l'en ſouvenir. Ce ſera votre faute ſi ce *petit* ſubſiſte dans la nouvelle édition de Paris. Il eſt malheureuſement dans une douzaine d'autres dont la France eſt inondée, et ſurtout dans celle que l'abbé *Pernetti* a fait imprimer à Lyon ſous les yeux du père du concile.

Adieu, mon cher ange; vous êtes mon concile, et je voudrais bien être à vos genoux ; mais laiſſons paſſer l'hiver. Je finis, la poſte va partir, et je n'aurai pas le temps d'écrire à madame *Denis*.

1752.

LETTRE CCLXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potſdam, 22 novembre.

Mon cher ange, quoique les vers ne ſoient pas actuellement de quartier dans notre cour, vous m'avez fait relire Zulime. Je me ſuis repris de goût pour cette aventurière; et j'oſe croire que, ſi vous la liſiez telle qu'elle eſt, vous l'aimeriez bien davantage. Ou je vous l'enverrai, mon cher et reſpectable ami, ou je vous l'apporterai en temps et lieu; mais à préſent ne demandez pas une rime, je n'en peux plus, j'en ai par-deſſus la tête. Je n'ai point demandé de préface en forme au Duc de Foix. J'ai recommandé ſeulement un mot d'avis au libraire; j'ai exigé qu'on dît qu'on a pris le parti d'imprimer la pièce ſur mon manuſcrit, pour prévenir les éditions furtives et informes, telle que celle de Rome ſauvée. Voilà, en vérité, tout ce qu'il convient de mettre à la tête d'une faible intrigue amoureuſe, qui n'eſt relevée que par le caractère de *Liſois*. Ce Duc de Foix a été très-bien imprimé à Dreſde, chez mon libraire ordinaire; je lui avais envoyé la pièce ſur la parole que madame *Denis* m'avait donnée qu'on l'imprimait à Paris. Je ne ſais aucune nouvelle ni du Duc de Foix, ni de Rome ſauvée, ni du Siècle de *Louis XIV*.

J'ai vu les Lettres de madame de *Maintenon*; c'eſt l'hiſtoire de ſa vie, depuis l'âge de quinze ans juſqu'à ſa mort. C'eſt un monument bien précieux pour les

gens qui aiment les petites choſes dans les grands perſonnages. Heureuſement ces Lettres confirment tout ce que j'ai dit d'elle; ſi elles m'avaient démenti, mon Siècle était perdu. Comment ſe peut-il faire qu'un nommé *la Beaumelle*, prédicateur à Copenhague, depuis académicien, bouffon, joueur, fripon, et d'ailleurs ayant malheureuſement de l'eſprit, ait été le poſſeſſeur de ce tréſor? Il vient auſſi d'écrire la vie de madame de *Maintenon*. On diſait, il y a quelques années, qu'on avait volé à M. de *Caylus* ces Lettres et ces Mémoires ſur ſa tante. N'en ſauriez-vous pas des nouvelles? 1752.

Je vous ai mandé auſſi qu'il paraiſſait des Mémoires de milord *Bolingbroke*. Ils ſont traduits en français. On dit que dans cette traduction on me reproche de m'être trompé ſur madame de *Bolingbroke*, que j'ai miſe dans le Siècle au rang des nièces de madame de *Maintenon;* me ſerais-je trompé? ne l'était-elle pas par ſon mari? ai-je rêvé ce que je lui ai entendu dire vingt fois? Je ſuis toujours prêt à croire que j'ai tort, mais ici il me ſemble que j'ai raiſon; raſſurez-moi, je vous en prie. Mon cher ange, croyez-moi, je me mourais d'envie de venir vous embraſſer cet hiver; mais, en vérité, il n'y a pas moyen de ſe mettre en chemin au milieu des glaces, quand on eſt malade. Je ne ſuis pas deux heures de la journée ſans ſouffrir. Je ſerais mort ſi je ne menais pas la vie la plus douce et la plus retirée, n'ayant que vingt marches à monter les ſoirs pour aller entendre à ſouper le *Salomon* du Nord, quand il veut bien m'admettre à ſon feſtin des ſept ſages. Cette vie de château eſt bien dans mon goût; mais tout eſt empoiſonné par les remords que

j'ai de vous avoir quitté. Mes tendres reſpects à toute
1752. la hiérarchie. Répondez, je vous en prie, à mes queſtions comme à ma tendre amitié.

J'ai oublié de mander à ma nièce qu'elle m'écrive déſormais à Berlin, où nous allons dans quelques jours. Je vous ſupplie de l'en avertir.

LETTRE CCLXXIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potſdam, 25 novembre.

Je fais partir, Monſeigneur, par la voie d'un correſpondant de Strasbourg, le gros paquet qui peut ſervir quelques heures à votre amuſement. Plût à Dieu qu'il pût un jour ſervir à votre gloire! mais elle n'en a pas beſoin. J'ai bien plus beſoin, moi, de la conſolation de vous faire encore ma cour, de vous voir et de vous entendre, que vous n'en avez d'être fourré dans mes gazettes. L'ouvrage eſt aſſez mauſſadement copié; l'écriture pourtant eſt liſible. J'ai auprès de moi des gens de lettres qui ne ſont pas des maîtres à écrire. Enfin, je mets à vos pieds le ſeul exemplaire qui me reſte. Si je ſuis aſſez heureux pour être en état de venir paſſer quelque temps auprès de vous, je vous demanderai ſeulement permiſſion d'en tirer une copie. Vous y trouverez la vérité, mais non pas toutes les vérités; vous y verrez des détails qui ſeront encore chers quelques années à ceux qui s'y ſont intéreſſés, et qui diſparaîtront enſuite dans le fracas des événemens qui, de

dix ans en dix ans, varient la ſcène du monde, et qui arment puiſſamment les princes de l'Europe pour de petits intérêts. Il ne reſte que les grandes choſes dans la mémoire des hommes; et j'oſerai même vous dire que le règne de *Louis XIV* attirerait peu les regards de la poſtérité, ſans la révolution qui s'eſt faite de ſon temps dans l'eſprit humain. Il a réſulté de ſon amour pour la gloire, de ſes entrepriſes, de ſes grandeurs, et de ſes faibleſſes, et de ſes malheurs, mais ſurtout de cette foule d'hommes éclatans en tout genre, que la nature fit naître pour lui, un tout qui étonne l'imagination, et qui forme une époque mémorable. Si on penſait auſſi hautement que vous, ſi bien des gens avaient la grandeur de votre caractère, on ajouterait encore une aile au bâtiment que la gloire a élevé dans le ſiècle de *Louis XIV*. 1752.

Quel plaiſir je me ferais de raiſonner de tout cela avec vous dans vos momens de loiſir! Si vous ſaviez que de choſes j'ai à vous dire! Mais quand pourrai-je avoir ce bonheur? Je n'ai à préſent qu'un éryſipèle eſcorté d'une humeur ſcorbutique qui me dévore, et de rétréciſſemens dans les nerfs. Cet hiver-ci ſera terrible à paſſer pour moi à Berlin; il faudrait que je fuſſe à Naples. Nous autres Français nous périſſons tous. Vos colonies languedociennes n'ont pas proſpéré dans les pays froids; au lieu d'augmenter depuis 1686, elles ont diminué de moitié; c'eſt le contraire de ce qui eſt arrivé aux peuples du Nord tranſportés en Italie. Il n'y a que d'*Argens* qui eſt gros et gras. *Maupertuis*, à force de boire de l'eau de vie, s'eſt mis à la mort; mais il en réchappe,

1752. parce qu'il eſt né avec un tempérament de tartare. Il n'eſt que fou. Il vient de faire un livre où il propoſe de faire des troûs qui aillent juſqu'au centre de la terre, d'aller droit ſous le pôle, de connaître le ſiége de l'ame en diffèquant des têtes de géans, ou en examinant les rêves de ceux qui ont pris de l'opium. Il aſſure qu'il eſt auſſi facile de voir l'avenir que de ſe repréſenter le paſſé, et nous nous attendons que dans quelques jours il débitera des prophéties. J'ai eu bien raiſon de dire, en parlant de *Deſcartes*, que la géométrie laiſſe l'eſprit comme elle le trouve. Il propoſe ſérieuſement de faire vivre les hommes huit à neuf cents ans, en les conſervant comme des œufs qu'on empêche d'éclore. Tout eſt dans ce goût dans ſon livre. *La Métrie*, en comparaiſon, a écrit en ſage.

L'abbé de *Prades* eſt ici avec une penſion. Je l'ai fait venir le plus adroitement du monde. C'eſt, je crois, la ſeule fois de ma vie que j'aye été adroit et heureux. Il m'a confié que vous lui aviez offert une retraite à Richelieu, avec des ſecours. Je reconnais bien là votre belle ame. Vous avez eu autant de généroſité que la fille aînée des rois et de votre grand oncle a eu de lâcheté et d'ignorance. Elle s'eſt déshonorée ſans retour. Quel ſiècle que celui où un théatin imbécille force la ſorbonne à une démarche ſi humiliante! et où il imagine des billets de confeſſion qui auraient opéré autant de mal que de ridicule, ſans la prudence du roi. Que ſerait aujourd'hui la France aux yeux des étrangers, ſans vous et ſans M. le maréchal de *Belliſle*? Nommez-m'en un troiſième qui ait de la réputation, je vous

en

en défie. Vivez, monſeigneur le Maréchal; ayez l'éclat de tous les âges, ſoyez heureux autant qu'honoré. Je ne puis vous dire encore quand je pourrai faire un voyage pour vous; mais mon cœur eſt à vous pour jamais. 1752.

LETTRE CCLXXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, 16 décembre.

Vous avez dû recevoir, Monſeigneur, par M. de *la Reynière*, une très-grande lettre (*) et un très-énorme paquet. Je ne vous demande point pardon de mes lettres, parce que le cœur les dicte; mais je vous demande bien ſérieuſement pardon du paquet. Tout eſt trop long et trop détaillé (**); c'eſt comme ſi on recueillait tous les bulletins d'une maladie qu'on a eue il y a dix ans. La poſtérité dédaigne tous les petits faits, et veut voir les grands reſſorts. Je ſuis honteux d'avoir barbouillé plus de papier ſur huit ans d'une guerre inutile, que ſur le ſiècle de *Louis XIV*. J'ai noyé la gloire du roi, celle de la nation et la vôtre, dans des détails que je hais. Avec moins de minuties, il y aurait bien plus de grandeur. Malheur aux gros livres. Je m'occupe à rendre celui-ci plus petit et meilleur.

(*) Celle du 25 novembre.

(**) C'était les Mémoires ſur la guerre de 1741, refondus depuis dans le Précis du ſiècle de *Louis XV*.

1752.

LETTRE CCLXXV.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Berlin, 18 décembre.

VOICI, mon cher et illuſtre confrère, une lettre de bonne année. Je ne ſuis pas accoutumé à faire de ces complimens-là; mais j'aime à vous dire :

Qu'il vive autant que ſon ouvrage,
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il parle ſans verbiage.

J'ai à vous avouer que j'ai été, moi, beaucoup trop verbiageur ſur l'hiſtoire de la dernière guerre, dont j'ai envoyé le manuſcrit à M. d'*Argenſon*. Je devais faire de cette hiſtoire un ouvrage auſſi intéreſſant que le Siècle de *Louis XIV*. Je ne l'ai point fait; j'ai trop étouffé l'intérêt ſous des détails; cela eſt ennuyeux pour les acteurs mêmes.

C'eſt donc quelque choſe de bien vilain que la guerre, puiſque les particularités les plus honorables des grandes actions font bâiller ceux qui les ont conduites.

Je regarde ce que j'ai envoyé à M. d'*Argenſon*, comme des matériaux qu'il m'avait confiés et qui lui appartiennent. J'en fais à préſent un édifice plus régulier et plus agréable. Dites-lui, je vous en ſupplie, Monſieur, que je lui demande très-ſérieuſement pardon de l'énormité de mon volume. J'ai ſa gloire à cœur; il n'y en a point dans de trop gros livres. Je

lui réponds d'être court et vrai. Je veux que les belles années de *Louis XV* ſe faſſent lire comme le Siècle de *Louis XIV;* j'ai preſque dit comme votre chronologie; et je ſouhaite qu'après ma mort mon nom puiſſe ne pas faire déshonneur à celui de M. d'*Argenſon*, après l'avoir un peu ennuyé pendant ma vie. J'ai beſoin à préſent de votre indulgence et de la ſienne; je vous la demande inſtamment; faites-lui parvenir mes remords. 1752.

LETTRE CCLXXVI

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, 18 décembre.

MON cher et reſpectable ami, je ne peux pas à préſent plus changer de climat que changer mes vers : un éréſipèle rentré m'enterrerait ſur les bords de l'Elbe ou du Vézer, et il ſerait fort ridicule d'aller mourir dans un mauvais cabaret de la Veſtphalie. Votre charmante lettre du 7 décembre, votre tendre amitié me feront vivre juſqu'au printemps. Vous me faites plus de bien que les médecins ne pourraient me faire de mal; vos lettres me reſſuſcitent; mais on dit que mademoiſelle *Gauſſin* tue le duc de *Foix*. Cette *Gauſſin* eſt actuellement un médecin d'eau douce.

Ce que vous dites de *la Motte* me fait trembler : quoi! on l'a cru heureux étant aveugle et impotent; et parce qu'on a été aſſez ſot pour le croire heureux, on eſt aſſez cruel pour perſécuter ſa mémoire!

1752. Comment ferai-je donc traité, moi qui ai les apparences du bonheur, qui ai l'air d'appartenir à deux rois à la fois, moi qui ſuis plus riche que *la Motte*, et qui ai été plus amoureux du roi de Pruſſe que *la Motte* ne croyait l'être de madame la ducheſſe *du Maine* ? Je m'en vais prier M. *Berrier* de permettre qu'on affiche à Paris : *Voltaire avertit tous les gens de lettres qu'il n'eſt point heureux.*

Si vous avez lu cet article de *la Motte*, liſez donc celui de *Rouſſeau*, et vous y verrez la réponſe à la réflexion que vous faites que les heureux ſont haïs. Mon cher ange, je n'ai dit ſur *la Motte*, et ſur *Rouſſeau*, et ſur *Fontenelle*, que ce que je crois la pure vérité. Je les ai traités comme *Louis XIV*. J'aurais ajouté quelques couleurs rembrunies au portrait de madame de *Maintenon*, ſi j'avais vu plutôt ſes Lettres. Elle eſt tout ce que vous dites, et toutes les dévotes de cour ſont comme elle. De l'ignorance, de la faibleſſe, de la fauſſeté, de l'ambition, du manége, des meſſes, des ſermons, des galanteries, des cabales; voilà ce qui compoſe une *Eſther ;* mais l'*Eſther-Maintenon* écrit bien, et j'aime à la voir s'ennuyer d'être reine. Je lui préfère *Ninon*, ſans doute ; mais madame de *Maintenon* vaut ſon prix. Je m'étais toujours douté que ce *la Beaumelle* avait volé ces Lettres. Il eſt donc avéré qu'il a fait ce vol chez *Racine*. Ce *la Beaumelle* eſt le plus hardi coquin que j'aye encore vu. Il m'écrivit de Copenhague, de la part du roi de Danemarck, pour une prétendue édition, *ad uſum delphini Danemarki*, des auteurs claſſiques français. Il datait ſa lettre du palais du roi. Je le pris pour un grave perſonnage, d'autant plus qu'il avait prêché ;

mais, quinze jours après, mon prédicateur arriva avec un plumet à Potſdam. Il me dit qu'il venait voir *Frédéric* et moi. Cette cordialité pour le roi me parut forte. Il me donna un petit livre intitulé *Mes Penſées* ou *Le qu'en dira-t-on*, dans lequel il me traitait comme un heureux, c'eſt-à-dire fort mal; et il voulait que je le préſentaſſe au roi, lui et ſon livre. De là mon prédicateur alla au b....., fut mis en priſon, et ſe retira enfin dans Francfort, où il fit réimprimer ſes Penſées. Il faut qu'il croye tous les rois fort heureux; car, dans ce petit livret, il les nomme tous avec des épithètes qui ne méritent rien moins que la corde. On le décréta à Francfort de priſe de corps, lui et ſes Penſées; il ſe ſauva avec quelques exemplaires qu'il a portés à Paris. Il eſt vrai qu'il a pris la précaution d'appeler dans ſon livre M. de *Machault*, *Pollion;* et M. *Berrier*, *Meſſala*. Je ne ſais ſi *Pollion* et *Meſſala* feront ſa fortune; mais le vol des Lettres de madame de *Maintenon* pourrait bien le faire mettre au carcan. C'eſt un rare homme; il parle comme un ſot, mais il écrit quelquefois ferme et ſerré; et ce qu'il pille, il l'appelle ſes Penſées. Dieu merci, ce vaurien eſt de Genève et calviniſte; je ſerais bien fâché qu'il fût français et catholique; c'eſt bien aſſez que *Fréron* ſoit l'un et l'autre. 1752.

Je vous dirai hardiment, mon cher ange, que je ne ſuis pas étonné du ſuccès du Siècle de *Louis XIV*. Les hommes ſont nés curieux. Ce livre intéreſſe leur curioſité à chaque page. Il n'y a pas grand mérite à faire un tel ouvrage, mais il y a du bonheur à choiſir un tel ſujet. C'était mon devoir en qualité d'hiſtoriographe, et vous ſavez que je n'ai jamais plus fait

ma charge que depuis que je ne l'ai plus. Il eſt
1752. plaiſant qu'on m'ait ôté cette place, comme ſi une clef d'or du roi de Pruſſe empêchait ma plume d'être conſacrée au roi mon maître. Je ſuis toujours ſon gentilhomme ordinaire, pourquoi m'ôter la place d'hiſtoriographe? c'eſt une contradiction. Tout hiſtorien de ſon pays doit écrire hors de ſon pays; ce qu'il dit en a plus de vérité et plus de poids. Adieu, mes chers anges; comptez que je pleure quelquefois d'être loin de vous.

LETTRE CCLXXVII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 18 décembre.

Je vous envoie, ma chère enfant, les deux contrats du duc de *Virtemberg;* c'eſt une petite fortune aſſurée pour votre vie. J'y joins mon teſtament. Ce n'eſt pas que je croye à votre ancienne prédiction, que le roi de Pruſſe me ferait mourir de chagrin. Je ne me ſens pas d'humeur à mourir d'une ſi ſotte mort; mais la nature me fait beaucoup plus de mal que lui, et il faut toujours avoir ſon paquet prêt et le pied à l'étrier, pour voyager dans cet autre monde où, quelque choſe qui arrive, les rois n'auront pas grand crédit.

Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cent cinquante mille mouſtaches à mon ſervice, je ne prétends point du tout faire la guerre. Je ne ſonge qu'à

déſerter honnêtement, à prendre ſoin de ma ſanté, à vous revoir, à oublier ce rêve de trois années. 1752.

Je vois bien qu'*on a preſſé l'orange ;* il faut penſer à ſauver l'écorce. Je vais me faire, pour mon inſtruction, un petit dictionnaire à l'uſage des rois.

Mon ami ſignifie *mon eſclave.*

Mon cher ami veut dire, *vous m'êtes plus qu'indifférent.*

Entendez par *je vous rendrai heureux, je vous ſouffrirai tant que j'aurai beſoin de vous.*

Soupez avec moi ce ſoir, ſignifie *je me moquerai de vous ce ſoir.*

Le dictionnaire peut être long ; c'eſt un article à mettre dans l'Encylopédie.

Sérieuſement, cela ſerre le cœur. Tout ce que j'ai vu eſt-il poſſible? Se plaire à mettre mal enſemble ceux qui vivent enſemble avec lui ! dire à un homme les choſes les plus tendres, et écrire contre lui des brochures ! et quelles brochures ! arracher un homme à ſa patrie par les promeſſes les plus ſacrées, et le maltraiter avec la malice la plus noire ! que de contraſtes ! et c'eſt-là l'homme qui m'écrivait tant de choſes philoſophiques, et que j'ai cru philoſophe ! et je l'ai appelé le *Salomon* du Nord !

Vous vous ſouvenez de cette belle lettre qui ne vous a jamais raſſurée. *Vous êtes philoſophe*, diſait-il, *je le ſuis auſſi.* Ma foi, Sire, nous ne le ſommes ni l'un ni l'autre.

Ma chère enfant, je ne me croirai tel que quand je ſerai avec mes pénates et avec vous. L'embarras eſt de ſortir d'ici. Vous ſavez ce que je vous ai mandé dans ma lettre du premier novembre. Je ne peux demander de congé qu'en conſidération de ma

1752. santé. Il n'y a pas moyen de dire : Je vais à Plombières au mois de décembre.

Il y a ici une espèce de ministre du saint Evangile, nommé *Pérard*, né comme moi en France : il demandait permission d'aller à Paris pour ses affaires ; le roi lui fit répondre qu'il connaissait mieux ses affaires que lui-même, et qu'il n'avait nul besoin d'aller à Paris.

Ma chère enfant, quand je considère un peu en détail tout ce qui se passe ici, je finis par conclure que cela n'est pas vrai, que cela est impossible, qu'on se trompe, que la chose est arrivée à Syracuse, il y a quelques trois mille ans. Ce qui est bien vrai, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que vous faites ma consolation.

LETTRE CCLXXVIII.

A M. BAGIEUX,

CHIRURGIEN MAJOR DES GENDARMES DE LA GARDE, &c.

Berlin, le 19 décembre.

Votre lettre Monsieur, vos offres touchantes, vos conseils font sur moi la plus vive impression, et me pénètrent de reconnaissance. Je voudrais pouvoir partir tout à l'heure, et venir me mettre entre vos mains et dans les bras de ma famille. J'ai apporté à Berlin environ une vingtaine de dents, il m'en reste

à peu-près ſix ; j'ai apporté deux yeux, j'en ai preſque perdu un ; je n'avais point apporté d'éréſipèle, et j'en ai gagné un que je ménage beaucoup. Je n'ai pas l'air d'un jeune homme à marier, mais je conſidère que j'ai vécu près de ſoixante ans, que cela eſt fort honnête, que *Paſcal*, *Alexandre* et *Jeſus-Chriſt* n'ont vécu qu'environ la moitié, et que tout le monde n'eſt pas né pour aller dîner à l'autre bout de Paris, à quatre-vingt-dix-huit ans, comme *Fontenelle*. La nature a donné à ce qu'on appelle mon ame, un étui des plus minces et des plus miſérables. Cependant, j'ai enterré preſque tous mes médecins, et juſqu'à *la Métrie*. Il ne me manque plus que d'enterrer *Codénius*, médecin du roi de Pruſſe ; mais celui-là a la mine de vivre plus long-temps que moi ; du moins, je ne mourrai pas de ſa façon. Il me donne quelquefois de longues ordonnances en allemand, je les jette au feu, et je n'en ſuis pas plus mal. C'eſt un fort bon homme, il en fait tout autant que les autres ; et quand il voit que mes dents tombent, et que je ſuis attaqué du ſcorbut, il dit que j'ai une affection ſcorbutique. Il y a ici de grands philoſophes qui prétendent qu'on peut vivre auſſi long-temps que *Mathuſalem*, en ſe bouchant tous les pores, et en vivant comme un ver à ſoie dans ſa coque ; car nous avons à Berlin des vers à ſoie et des beaux eſprits tranſplantés. Je ne ſais pas ſi ces manufactures-là réuſſiront ; tout ce que je ſais, c'eſt que je ne ſuis point du tout en état de voyager cet hiver. Je me ſuis fait un printemps avec des poêles ; et quand le vrai printemps ſera revenu, je compte bien, ſi je ſuis en vie, vous apporter mon ſquelette. Vous le diſſéquerez

1752.

1752. ſi vous voulez. Vous y trouverez un cœur qui palpitera encore des ſentimens de reconnaiſſance et d'attachement que vous lui inſpirez. Soyez perſuadé, Monſieur, que tant que je vivrai, je vous regarderai comme un homme qui fait honneur au plus utile de tous les arts, et comme le plus obligeant et le plus aimable du monde.

Fin du Tome troiſième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES. Page 104

AIGUEBERRE, (M. d') *conſeiller au parlement de Toulouſe.* 214

ALGAROTTI. (M. le comte)

LETTRE I. 64
LETTRE II. 119
LETTRE III. 127
LETTRE IV. 130
LETTRE V. 331
LETTRE VI. 347
LETTRE VII. 360

ARGENS. (M. le marquis d')

LETTRE I. 355
LETTRE II. 479

ARGENSON, (M. le marquis d') *miniſtre des affaires étrangères.*

LETTRE I. 26
LETTRE II. 39
LETTRE III. 41
LETTRE IV. 42

LETTRE V. 43
LETTRE VI. 47
LETTRE VII. 50
LETTRE VIII. 53
LETTRE IX. 54
LETTRE X. 57
LETTRE XI. *ibid.*
LETTRE XII. 58
LETTRE XIII. *ibid.*
LETTRE XIV. 59
LETTRE XV. 60
LETTRE XVI. 72
LETTRE XVII. 77
LETTRE XVIII. 78
LETTRE XIX. 80
LETTRE XX. 82
LETTRE XXI. 84
LETTRE XXII. 89
LETTRE XXIII. 91
LETTRE XXIV. 100
LETTRE XXV. 103
LETTRE XXVI. 107
LETTRE XXVII. 112
LETTRE XXVIII. 114
LETTRE XXIX. 129
LETTRE XXX. 142
LETTRE XXXI. 173
LETTRE XXXII. 224

ARGENTAL. (Madame la comteſſe d')

LETTRE I. 36
LETTRE II. 135
LETTRE III. 147
LETTRE IV. 176
LETTRE V. 182
LETTRE VI. 288
LETTRE VII. 411

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I. 4
LETTRE II. 6
LETTRE III. 12
LETTRE IV. 18
LETTRE V. 21
LETTRE VI. 24
LETTRE VII. 27
LETTRE VIII. 28
LETTRE IX. 29
LETTRE X. 30
LETTRE XI. 33
LETTRE XII. 44
LETTRE XIII. 48
LETTRE XIV. 87
LETTRE XV. 95
LETTRE XVI. 97
LETTRE XVII. 132
LETTRE XVIII. 139
LETTRE XIX. 141

LETTRE XX. 144
LETTRE XXI. 145
LETTRE XXII. 146
LETTRE XXIII. 149
LETTRE XXIV. 151
LETTRE XXV. 154
LETTRE XXVI. 156
LETTRE XXVII. 158
LETTRE XXVIII. 161
LETTRE XXIX. 164
LETTRE XXX. 168
LETTRE XXXI. 169
LETTRE XXXII. 172
LETTRE XXXIII. 181
LETTRE XXXIV. 183
LETTRE XXXV. 185
LETTRE XXXVI. 187
LETTRE XXXVII. 188
LETTRE XXXVIII. 191
LETTRE XXXIX. 193
LETTRE XL. 195
LETTRE XLI. 197
LETTRE XLII. 199
LETTRE XLIII. 204
LETTRE XLIV. 205
LETTRE XLV. 206
LETTRE XLVI. 208
LETTRE XLVII. 209
LETTRE XLVIII. 217

LETTRE XLIX. 225
LETTRE L. 228
LETTRE LI. 233
LETTRE LII. 240
LETTRE LIII. 253
LETTRE LIV. 258
LETTRE LV. 259
LETTRE LVI. 268
LETTRE LVII. 270
LETTRE LVIII. 276
LETTRE LIX. 284
LETTRE LX. 290
LETTRE LXI. 295
LETTRE LXII. 299
LETTRE LXIII. 303
LETTRE LXIV. 305
LETTRE LXV. 309
LETTRE LXVI. 311
LETTRE LXVII. 315
LETTRE LXVIII. 322
LETTRE LXIX. 328
LETTRE LXX. 331
LETTRE LXXI. 337
LETTRE LXXII. 348
LETTRE LXXIII. 361
LETTRE LXXIV. 364
LETTRE LXXV. 373
LETTRE LXXVI. 377
LETTRE LXXVII. 384

LETTRE LXXVIII. 398
LETTRE LXXIX. 406
LETTRE LXXX. 416
LETTRE LXXXI. 439
LETTRE LXXXII. 444
LETTRE LXXXIII. 456
LETTRE LXXXIV. 460
LETTRE LXXXV. 474
LETTRE LXXXVI. 485
LETTRE LXXXVII. 490
LETTRE LXXXVIII. 499
LETTRE LXXXIX. 506
LETTRE XC. 508
LETTRE XCI. 515

ARNAUD. (M. d')
LETTRE I. 138
LETTRE II. 160
LETTRE III. 165
LETTRE IV. 213

B.

BAGIEUX, (M.) *chirurgien major des gendarmes de la garde, &c.*
LETTRE I. 420
LETTRE II. 520

BERGER, (M.) *directeur de l'opéra.*
LETTRE I. 38
LETTRE II. 118

BOCAGE. (Madame du)
LETTRE I. 189
LETTRE II. 211

C.

CHOISEUL. (M. le comte de) 488
CIDEVILLE. (M. de)
LETTRE I. 8
LETTRE II. 49
LETTRE III. 63
LETTRE IV. 66
LETTRE V. 71
LETTRE VI. 88
LETTRE VII. 122
LETTRE VIII. 126
LETTRE IX. 404
LETTRE X. 419
CLAIRON. (Mademoiſelle)
LETTRE I. 218
LETTRE II. *Sur la tragédie d'Oreſte.* 219
LETTRE III. 221
LETTRE IV. 223
CONDAMINE. (M. de la)
LETTRE I. 45
LETTRE II. 501
CRAON. (M. le prince de) 116

D.

DEFFANT. (Madame la marquise du)

LETTRE I. 202
LETTRE II. 318
LETTRE III. 325
LETTRE IV. 494

DENIS. (Madame)

LETTRE I. 230
LETTRE II. 232
LETTRE III. 236
LETTRE IV. 238
LETTRE V. 256
LETTRE VI. 266
LETTRE VII. 272
LETTRE VIII. 274
LETTRE IX. 280
LETTRE X. 282
LETTRE XI. 292
LETTRE XII. 294
LETTRE XIII. 297
LETTRE XIV. 301
LETTRE XV. 307
LETTRE XVI. 334
LETTRE XVII. 352
LETTRE XVIII. 362
LETTRE XIX. 369
LETTRE XX. 379

LETTRE XXI. 388
LETTRE XXII. 403
LETTRE XXIII. 414
LETTRE XXIV. 422
LETTRE XXV. 442
LETTRE XXVI. 447
LETTRE XXVII. 463
LETTRE XXVIII. 477
LETTRE XXIX. 492
LETTRE XXX. 497
LETTRE XXXI. 504
LETTRE XXXII. 518

DEVAUX. (M.)
LETTRE I. 264
LETTRE II. 313
LETTRE III. 320

DIDEROT. (M.) 179

DUCLOS. (M.) 52

F.

FONTAINE. (Madame de)
LETTRE I. 226
LETTRE II. 262
LETTRE III. 415

FORMONT. (M. de)
LETTRE I. 401
LETTRE II. 424

H.

HENAULT. (M. le préſident)
LETTRE I. 31
LETTRE II. 50
LETTRE III. 170
LETTRE IV. 381
LETTRE V. 393
LETTRE VI. 395
LETTRE VII. 466
LETTRE VIII. 514

M.

MAUPERTUIS. (M. de) 121
MARMONTEL. (M.)
LETTRE I. 131
LETTRE II. 134
LETTRE III. 166
LETTRE IV. 175
LETTRE V. 177
LETTRE VI. *ibid.*
MARTINIERE, (M. de la) *auteur du Dictionnaire géographique.* 3
MONCRIF, (M. de) *lecteur de la reine.*
LETTRE I. 69
LETTRE II. 70

LETTRE III. 108
LETTRE IV. 110

N.

NERICAULT DESTOUCHES. (M.) 40
NOAILLES. (M. le maréchal de) 470

P.

PALLU, (M.) *intendant de Lyon, en faveur d'un juif.* 5
PASSIONEI. (Au cardinal) 106

Q.

QUIRINI, (Au cardinal) *évêque de Breſcia, bibliothécaire du Vatican.*
LETTRE I. 79
LETTRE II. 93
LETTRE III. 94
LETTRE IV. 102
LETTRE V. 111
LETTRE VI. 113
LETTRE VII. 115
LETTRE VIII. 174
LETTRE IX. 455
LETTRE X. 496

R.

RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)
LETTRE I. 16
LETTRE II. 243
LETTRE III. 339
LETTRE IV. 367
LETTRE V. 390
LETTRE VI. 409
LETTRE VII. 449
LETTRE VIII. 510
LETTRE IX. 513
ROQUES, (M.) *conseiller ecclésiastique du landgrave de Hesse-Hombourg.*
LETTRE I. 426
LETTRE II. 429
LETTRE III. 433
LETTRE IV. 436

T.

THIRIOT. (M.)
LETTRE I. 10
LETTRE II. 11
LETTRE III. 14
LETTRE IV. 286
TRESSAN. (M. le comte de)
LETTRE I. 67
LETTRE II. 109
LETTRE III. 123

U.

UZÈS. (M. le duc de)
LETTRE I. 358
LETTRE II. 371

V.

VAUVENARGUES, (M. le marquis de) *capitaine au régiment du roi, ſur un éloge funèbre d'un officier, compoſé à Prague.* 98
VIONET, (Au père) *jéſuite, qui lui avait envoyé ſa tragédie de Xerxès.* 216
VOISENON. (M. l'abbé de)
LETTRE I. 201
LETTRE II. 203

X.

XIMENÈS. (M. le marquis de)
LETTRE I. 304
LETTRE II. 469
LETTRE III. 484

Fin de la Table du tome troiſième.